Eva García Sáenz de Urturi

UN PIÈGE DE PAPIER

Traduit de l'espagnol par Judith Vernant



fleuvenoir

EVA GARCÍA SÁENZ DE URTURI

UN PIÈGE
DE PAPIER

Traduit de l'espagnol (Espagne)
par Judith Vernant



Sommaire

Les personnages

Orphelin, **Unai López de Ayala**, dit « Kraken », est élevé par son **grand-père** – quasi centenaire, au bon sens proverbial –, dans le village de Villaverde, avec son frère **Germán**, brillant avocat atteint d'achondroplasie.

Fasciné par l'affaire des doubles meurtres du dolmen, qui a traumatisé la ville de Vitoria-Gasteiz dans les années 1990, Kraken choisit d'intégrer l'*Ertzaintza*, la police autonome du Pays basque, puis se spécialise en profilage criminel à la suite du tragique accident qui a coûté la vie à son épouse Paula, alors enceinte de leurs jumeaux.

Vingt ans plus tard, en résolvant cette affaire au péril de sa vie (voir *Le Silence de la ville blanche*), l'inspecteur Kraken gagne une notoriété aussi considérable qu'encombrante : il ne peut plus faire un pas à Vitoria sans être reconnu.

Alors qu'il guérit lentement d'une aphasie provoquée par la balle que l'assassin lui a logée dans le cerveau pendant son arrestation, l'affaire suivante (voir *Les Rites de l'eau*) le confronte aux démons de sa jeunesse.

Compagne et supérieure hiérarchique de Kraken, la sous-commissaire **Alba Díaz de Salvatierra** est la veuve de **Nancho Ortiz de Zárate**, le coupable des doubles meurtres du dolmen. L'identité du père de sa fille, **Deba**, née au terme de ces événements douloureux, reste un mystère : est-elle la fille d'Unai ou de Nancho ?

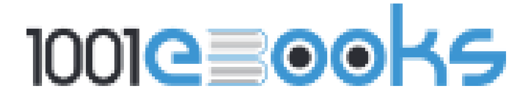
Estíbaliz Ruiz de Gauna, dite « Esti », équipière d'Unai à la brigade criminelle, est spécialiste en victimologie – alors que Kraken cherche à déterminer le profil des assassins, Esti s'intéresse à celui des victimes. Tandem professionnel et amical, ils sont un soutien indéfectible l'un pour l'autre quand la vie les malmène. Elle est également très proche d'Alba.

Tasio Ortiz de Zárate, principal suspect de l'affaire des doubles meurtres, a passé vingt années en prison avant d'être innocenté. Après sa libération, cet archéologue de renom refait sa vie aux États-Unis en tant que scénariste. Il est le frère d'**Ignacio**, ex-policier, et de Nancho.

Protégé de Tasio en prison, le jeune **MatuSalem**, dit « Matu », est un jeune hacker surdoué, qui prête parfois main-forte à Kraken par fidélité à son mentor.

Personnage à part entière, la ville de **Vitoria-Gasteiz**, dite « Vitoria », est la capitale de la communauté autonome du Pays basque espagnol et de la province d'Álava. Fondée au VIe siècle, elle possède un important patrimoine archéologique et un quartier médiéval (le *Casco viejo* ou *Almendra*), bordé, au sud, par la place de la Virgen Blanca, où réside Kraken.

1



Le palais de Villa Suso

Unai

Septembre 2019

Je pourrais commencer cette histoire par la perturbante découverte du corps sans vie d'un des hommes les plus riches du pays, détenteur d'un empire de prêt-à-porter low cost, victime d'un empoisonnement à la cantharidine – le légendaire Viagra médiéval –, dans le palais de Villa Suso. Mais je ne le ferai pas.

Au lieu de cela, je préfère relater ce qui est arrivé le soir où nous avons assisté au lancement des *Seigneurs du temps*, le livre dont tout Vitoria parlait.

Nous étions tous fascinés par ce roman historique, moi le premier je l'admets. C'était l'une de ces lectures capables de vous transporter entièrement. Dès le premier paragraphe, une main invisible vous attrapait par le col pour vous immerger dans un impitoyable univers médiéval. Il possédait un magnétisme contre lequel il était vain de lutter.

Ce n'était pas un livre, mais un piège de papier, une embuscade de mots… et il n'y avait pas moyen d'y réchapper.

Mon frère, Germán ; Estíbaliz, mon alter ego ; ma *cuadrilla* au complet… Tout le monde ne parlait que de ça. La plupart des lecteurs l'avaient dévoré en deux ou trois nuits, malgré ses quatre cent soixante-dix pages. D'autres cependant – comme moi – préféraient le déguster par petites doses, comme une drogue, tentant de prolonger le plaisir d'être transporté en l'an de grâce 1192. L'expérience était si immersive que parfois, alors que nous batifolions sous les draps, il m'arrivait d'appeler Alba « ma dame ».

Il y avait un motif de fascination supplémentaire, une énigme : l'identité de son insaisissable auteur.

Dix jours après sa sortie, le livre était devenu un véritable phénomène de librairie, mais il n'existait pas une seule photo de l'auteur – ni dans la presse ni même sur la jaquette de l'ouvrage. Il n'avait accordé aucune interview. On ne trouvait aucune trace de lui sur les réseaux sociaux et il ne possédait pas de site web. C'était soit un paria du présent, soit un vivant anachronisme resté à l'ère analogique.

Certains supposaient que « Diego Veilaz », le nom qui figurait en couverture, était un pseudonyme, un clin d'œil au protagoniste du roman, le charismatique comte Diago Vela. Comment aurions-nous pu le savoir ? Comment aurions-nous pu savoir quoi que ce soit à l'époque, quand la vérité n'avait pas encore étendu ses ailes inconstantes sur les rues pavées de la ville médiévale ?

Le crépuscule tombait en couleur sépia quand je traversai la place du Matxete, portant Deba sur mes épaules. J'étais certain que ma fille de deux ans (qui se considérait déjà comme une adulte) ne chahuterait pas trop à la soirée de lancement. Mon grand-père avait néanmoins tenu à nous accompagner en renfort au cas où, même si c'était la veille de la Saint-André, saint patron de Villaverde.

Il avait débarqué chez nous en déclarant qu'il s'occuperait « de la petiote », pour notre grand soulagement. Alba et moi avions désespérément besoin de repos.

Nous venions de passer deux semaines à travailler sans relâche sur la disparition de deux sœurs adolescentes dans des circonstances étranges – très étranges, à vrai dire – et nous manquions de sommeil.

Plus que quelques heures avant de nous accorder un bref répit après quatorze jours de recherches infructueuses. Nous effondrer sur l'édredon, le temps de reprendre des forces pour affronter un samedi qui s'annonçait tout aussi frustrant.

Le protocole avait été respecté à la lettre. Nous avions organisé des battues avec des volontaires et des chiens, et obtenu l'autorisation de la juge de mettre sur écoute les téléphones portables des amis et de la famille. Notre équipe avait visionné tous les enregistrements des caméras de surveillance du secteur et la police scientifique avait passé les véhicules des parents au peigne fin. Nous avions interrogé toutes les personnes susceptibles de croiser le chemin des jeunes filles durant leur courte vie. Sans aucun résultat.

Elles s'étaient évaporées.

Et elles étaient deux, ce qui redoublait le caractère tragique de l'affaire, mais aussi la pression que le commissaire Medina mettait sur Alba.

Une file impressionnante s'étirait sous la lumière chaude des réverbères, attendant le début de la présentation.

L’événement coïncidait avec le traditionnel marché médiéval de septembre. Sur la place pavée, ça sentait le maïs grillé et le *txintxorta*, et des violons furieux jouaient le thème musical de *Game of Thrones*. Un jongleur en costume de velours vert faisait voltiger trois balles rouges, pendant qu’un type au cou de taureau mettait la tête d’un boa albinos dans sa bouche.

La place du Matxete, jadis un marché, était plus bondée que jamais. La file de lecteurs disparaissait sous les Arquillos del Juicio, au milieu des vendeurs de poteries et d’huile de lavande.

Je vis alors Estíbaliz – mon binôme à la brigade criminelle – et la mère d’Alba, qui l’avait adoptée dès leur première rencontre et l’avait intégrée à tous nos rituels familiaux depuis lors.

Ma belle-mère, Nieves Díaz de Salvatierra, était une ancienne actrice, enfant prodige du cinéma espagnol dans les années 1950. Elle avait trouvé la paix et le calme auxquels elle aspirait grâce à une reconversion en tant qu’hôtelière dans la cité médiévale de Laguardia. Son établissement, un petit château flanqué d’une tour, était situé entre les vignobles et la Sierra de Toloño – dont le nom venait du dieu celte Tulonio, à qui j’adressais mes prières chaque fois que l’Univers décidait de m’emmerder.

— Unai ! cria Estíbaliz en levant le bras. Par ici !

Alba, mon grand-père et moi nous dirigeâmes vers elle. Deba donna à sa tante Esti un bisou baveux sur la joue, puis nous entrâmes enfin dans le palais de Villa Suso, un édifice Renaissance qui régnait depuis cinq siècles sur le sommet de la colline où avait été bâtie la ville.

— Il me semble que la famille est au complet, annonçai-je, tendant mon téléphone vers le ciel qui virait déjà à l’indigo. Regardez par ici, tout le monde.

Quatre générations de Díaz de Salvatierra et de López de Ayala firent un grand sourire pour le selfie familial.

— Je crois que ça se passe dans la salle Martín de Salinas, au deuxième étage, dit Alba en nous montrant joyeusement le chemin. Quel gentil petit mystère, pas vrai ?

— Comment ça ? demandai-je.

— L'auteur. Ce soir, on saura enfin qui c'est… répondit-elle en me prenant la main. Si seulement tous les mystères qu'on doit résoudre au boulot étaient aussi anodins…

— En parlant de mystères… déclara Estíbaliz avec une petite tape dans le dos d'Alba alors que nous entrions dans la salle. Évite de marcher sur la femme emmurée là-dessous. Les vigiles disent qu'elle se balade la nuit dans les couloirs déserts du côté des toilettes et que ses gémissements sont plutôt effrayants. D'ailleurs, il paraît que ce sont les toilettes les moins fréquentées de la ville.

Alba s'écarta d'un bond. Entraînée par la foule, elle avait accidentellement posé le pied sur la plaque vitrée laissant voir la sépulture d'une femme de l'époque médiévale, d'après le cartel vissé au mur.

— Ne parle pas de fantômes ou de squelettes devant Deba, dit-elle avec un clin d'œil, baissant la voix. Je ne veux pas qu'elle ait du mal à s'endormir ce soir. Il faut qu'elle dorme comme un ours en hibernation. Sa mère a absolument besoin d'une cure de sommeil.

Mon grand-père sourit – un sourire en coin de centenaire, bien plus habitué que nous à sonder l'âme humaine.

— Tu parles, c'est pas un tas de vieux os qui va effrayer la petiote.

J'aurais juré percevoir une pointe de fierté dans sa voix cassée. Mon grand-père comprenait son arrière-petite-fille mieux que personne. Entre eux il y avait une sorte de lien télépathique, simple et direct, auquel nous autres n'avions pas accès. Deba et mon grand-père communiquaient à travers des regards et des gestes. À notre grand désespoir, lui seul savait interpréter les colères de ma fille, les raisons pour lesquelles elle refusait

obstinément de mettre ses bottes en caoutchouc quand il pleuvait, ou le sens caché des gribouillis dont elle recouvrait la moindre surface à sa portée.

Dans la salle bondée, nous dûmes nous contenter des dernières chaises libres à l'avant-dernier rang. Mon grand-père installa Deba sur ses genoux et la laissa porter son béret, ce qui accentuait leur ressemblance physique et la transformait en son clone miniature.

Profitant que ma fille était occupée, je tentai d'oublier un instant les soucis du boulot. J'observai la pièce étroite, aux murs de pierre, avec ses robustes poutres en bois au plafond. Derrière la longue table, où trois bouteilles d'eau attendaient devant trois chaises vides, une tapisserie décolorée représentant le cheval de Troie recouvrait le mur du fond.

Je jetai un œil à mon portable. La rencontre avait près de trois quarts d'heure de retard. Le monsieur à ma droite, un exemplaire du livre posé sur ses genoux, s'agitait nerveusement sur sa chaise, et il n'était pas le seul. Aucun des intervenants n'était encore arrivé. Alba me lança un ou deux regards comme pour dire : « Si ça dure trop longtemps, on va devoir ramener Deba à la maison. »

J'acquiesçai, caressant le dos de sa main, et lui promis en silence une escapade à deux sous les draps quoi qu'il arrive.

Comme c'était bon de ne plus avoir à se cacher en public. Comme c'était bon de former une famille, tous les trois. Que la vie pouvait être belle quand elle le voulait bien. Depuis deux ans – depuis la naissance de Deba –, mon existence était devenue une plaisante succession de routines familiales.

Et je n'aimais rien tant que couler des jours heureux auprès des femmes de ma vie.

À cet instant, un homme obèse, en sueur, passa à côté de moi. Je le reconnus aussitôt : Prudencio, le patron des éditions Malatrama.

Nous nous étions croisés quelques années plus tôt pendant l'affaire des Rites de l'eau. Il avait publié les romans graphiques de la première victime

du tueur, Annabel Lee, dessinatrice et premier amour de chaque membre de ma *cuadrilla*. Je fus heureux de le revoir. Il était suivi par un type au bouc fourni. Peut-être notre mystérieux auteur ? Une rumeur d'espoir s'éleva dans la salle aux murs de pierre, une rumeur qui semblait excuser le retard de près d'une heure.

— Enfin, chuchota Esti. Cinq minutes de plus et on était bons pour appeler la police antiémeute.

— Déconne pas avec ça. Avec les disparues, on a eu notre dose ces dernières semaines.

Sa chevelure rousse effleura mon visage quand elle s'approcha et murmura à mon oreille :

— Je te l'ai dit mille fois, elles finiront par revenir chez maman et papa.

— Que le destin t'entende et qu'on puisse dormir une fois pour toutes, répondis-je en réprimant un bâillement.

J'avais pratiquement récupéré mes capacités à parler, après l'aphasie de Broca dont j'avais souffert en 2016. Trois années de rééducation orthophonique intense m'avaient rendu au monde des enquêteurs loquaces, et hormis des blocages passagers dus à l'épuisement ou au stress, j'étais redevenu un modèle d'éloquence.

— Un-deux, un-deux… croassa l'éditeur dans le micro. On m'entend bien ?

Toute la salle hocha la tête.

— Je tiens d'abord à m'excuser pour ce retard, mais j'ai bien peur de devoir aussi vous annoncer que l'auteur ne pourra être présent parmi nous ce soir.

Il caressa d'une main tremblante sa grosse barbe bouclée.

La réaction ne se fit pas attendre. Plusieurs personnes quittèrent la salle sans cacher leur agacement. L'éditeur les regarda partir, navré.

— Croyez-moi, je comprends votre déception. Ce n'était pas prévu. Mais comme je ne veux pas que celles et ceux qui nous ont fait le plaisir de

venir perdent leur soirée, laissez-moi vous présenter Andrés Madariaga. Il est historien et appartient à l'équipe d'archéologues de la Fondation de la cathédrale Santa María qui a fouillé la zone de la colline, à quelques mètres de l'endroit où nous nous trouvons, et celle sous la cathédrale. Il espérait pouvoir échanger avec notre auteur ce soir et vous exposer les étonnants parallèles qui existent entre le quartier médiéval tel que nous le connaissons aujourd'hui et la Vitoria du XIIe siècle décrite dans le roman.

— En effet, dit l'archéologue en s'éclaircissant la voix. Le livre est incroyablement réaliste, comme si l'auteur s'était promené dans ces rues il y a presque mille ans. Ici même, près de l'ancienne entrée du palais, à l'emplacement des escaliers de San Bartolomé, se trouvait le site médiéval de la Porte du Sud, qui donnait accès à l'enceinte fortifiée de la ville qui…

— Il ne sait pas qui c'est, chuchota Alba à mon oreille, qui se réchauffa au simple contact de ses lèvres.

— Quoi ?

— L'éditeur, il ne sait pas qui est l'auteur. Il n'a pas prononcé son nom une seule fois et n'a pas mentionné son pseudonyme. Il n'a aucune idée de qui il est.

— Ou bien il entretient le suspense pour la prochaine fois.

Peu convaincue, elle me regarda comme si j'étais un petit enfant.

— Je jurerais que non. Je jurerais qu'il est aussi paumé que nous.

L'archéologue poursuivit.

— Vous l'ignorez peut-être, mais nous sommes ici tout près de la muraille primitive, élevée avant la fondation de la cité. Vous la voyez ? dit-il en désignant le mur de pierre à sa droite. Les techniques de datation nous apprennent que sa construction remonte à la fin du XIe siècle, soit un siècle plus tôt que ce que nous avions toujours cru. Ça signifie que nous sommes assis à l'endroit même où se déroule le roman. D'ailleurs, l'un des personnages meurt tout près d'ici, au pied des fortifications. Beaucoup d'entre vous se demandent sans doute ce qu'est la cantharide, également

appelée « mouche espagnole ». Le roman évoque une poudre marron administrée à ce malheureux personnage. C'est exact. Ou plutôt, se corrigea-t-il, c'est plausible.

L'archéologue leva la tête. Nous l'écoutions tous avec attention.

— La poudre de cantharide était une sorte de Viagra, poursuivit-il, satisfait. On l'obtenait en broyant la carapace vert vif aux reflets cuivrés d'un petit scarabée très commun en Afrique. La cantharide constituait alors l'unique aphrodisiaque masculin ayant prouvé son efficacité, car elle contient une substance active, la cantharidine, qui provoque une inflammation des voies urinaires se traduisant par une forte érection. Elle a malgré tout cessé d'être utilisée parce que, comme disait Paracelse : « C'est la dose qui fait le poison. » Deux grammes de mouche espagnole suffisent à tuer un homme en parfaite santé. Elle est donc tombée en désuétude au XVIIe siècle, après que les « pastilles de Richelieu » ont décimé la cour de France pendant les orgies de l'époque. Sans parler du marquis de Sade qui s'est vu accusé d'homicide lorsque deux femmes sont décédées alors qu'il leur avait fait absorber cette substance à leur insu.

Je regardai autour de moi. Ceux qui étaient restés à la conférence improvisée de l'archéologue n'en perdaient pas un mot. Deba dormait sous le béret de mon grand-père, protégée par ses mains de vieux géant. Nieves écoutait avec intérêt, Alba me caressait la cuisse et Esti regardait distraitement les poutres du plafond. Bref, tout allait bien.

Quarante minutes plus tard, l'éditeur reprit la parole après avoir posé ses lunettes de lecture au bout de son énorme nez.

— Je ne voudrais pas conclure cette soirée sans vous lire les premiers paragraphes des *Seigneurs du temps*.

> *Je m'appelle Diago Vela, connu comme le comte Don Diago Vela, mais qu'importe. J'ai commencé à coucher par écrit les événements relatés dans cette chronique le jour de mon retour, après*

deux ans d'absence, dans l'ancien village de Gasteiz – ou, comme les païens l'appellent, Gaztel Haitz, le Rocher du Château.

Je m'en revenais par l'Aquitaine et, après avoir traversé le royaume de Navarre…

Soudain, j'entendis la porte de la salle s'ouvrir derrière moi. Curieux, je me retournai et vis un homme aux cheveux blancs, d'une cinquantaine d'années, entrer en s'appuyant sur une béquille.

— Est-ce qu'il y a un médecin dans la salle ? Le palais est vide, et il faut un médecin ! cria-t-il.

Esti, Alba et moi nous levâmes d'un seul mouvement pour nous diriger vers l'homme.

— Monsieur, tout va bien ? demanda Alba, toujours pragmatique. Nous allons appeler les secours, mais il faut que vous nous disiez ce qui s'est passé.

— Ce n'est pas pour moi. C'est pour le monsieur que j'ai trouvé dans les toilettes, en bas.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? le pressai-je, mon téléphone portable à la main.

— Il est allongé par terre. Avec cette béquille, j'ai du mal à me baisser, donc je n'ai pas pu vérifier s'il respirait, mais en tout cas, il ne bouge pas. Soit il est inconscient, soit il est mort, dit l'homme. En fait, je crois que je l'ai reconnu. Je crois que c'est… Enfin je ne suis pas sûr, mais il me semble bien que c'est…

— Ne vous inquiétez pas de ça pour l'instant, on s'en charge, le coupa Estíbaliz, démontrant une nouvelle fois sa légendaire patience.

Toute la salle nous contemplait en silence. L'éditeur avait interrompu sa lecture, du moins je crois. Je jetai un dernier regard à mon grand-père, qui me signifia d'un mouvement de tête qu'il s'occupait de ramener Deba et de la mettre au lit.

Avec Esti, je dévalai l'escalier qui menait aux toilettes. Dans la précipitation, nous marchâmes tous les deux sur la plaque vitrée qui recouvrait la dépouille de la femme emmurée. Je n'y pensai même pas. J'arrivai en bas le premier, pour découvrir un homme de haute stature, bien vêtu, étendu sur le sol, immobile. Son visage était figé en un masque de douleur que je pus presque ressentir.

Les sanitaires, d'une blancheur aseptisée, étaient impeccables. Un photomontage représentant les toits et les quatre tours de Vitoria décorait les portes des cabines.

Je sortis mon portable, activai la fonction lampe de poche et plaçai le faisceau à quelques millimètres de son visage. Rien. Aucune contraction des pupilles.

— Putain… (Dans un soupir, je pressai mes doigts sur la carotide, espérant un miracle.) On n'a pas de myosis, Esti. Ni de pouls. Cet homme est mort. Ne touche à rien. Préviens Alba, qu'elle transmette l'info.

Mon équipière hocha la tête, et s'apprêtait à composer le numéro d'Alba quand je l'interrompis.

— Ça sent l'œuf pourri, dis-je, reniflant l'air ambiant. Ce type porte une eau de toilette de luxe, mais ça pue quand même.

— C'est les toilettes des hommes, tu t'attendais à quoi ?

— Non, je veux dire que ça sent comme les boules puantes qu'on trouvait au magasin de farces et attrapes quand on était gosses, tu te rappelles ?

Nos regards se croisèrent.

— Tu penses qu'il a été empoisonné ? demanda-t-elle.

Je n'en étais pas certain. Mais je suis quelqu'un de prévoyant, et j'aime mieux éviter d'avoir des regrets, alors par respect pour le défunt, je posai un genou à terre devant lui et récitai :

— Ici s'achève ta traque, ici commence la mienne.

Je l'observai attentivement, puis me tournai vers Esti.

— Je crois que le témoin avait raison. Il n’y a pas beaucoup de photos de lui. Il a un physique très particulier et j’ai toujours pensé que… Je pense que c’est un cas d’arachnodactylie.

— Pardon ?

— Cet homme souffre, ou plutôt souffrait, du syndrome de Marfan. Grandes mains, yeux globuleux. Regarde ses doigts, sa taille. S’il est bien qui je crois, ça va être le branle-bas de combat. Reste avec le cadavre. Je vais demander à Alba de faire boucler le bâtiment. On va devoir prendre la déposition de toutes les personnes présentes. Si cet homme vient de mourir, l’assassin se trouve à l’intérieur du palais.

2

La Porte du Nord

Diago Vela

Hiver de l'an de grâce 1192

Je m'appelle Diago Vela, connu comme le comte Don Diago Vela, mais qu'importe. J'ai commencé à coucher par écrit les événements relatés dans cette chronique le jour de mon retour, après deux ans d'absence, dans l'ancien village de Gasteiz – ou, comme les païens l'appellent, Gaztel Haitz, le Rocher du Château.

Je m'en revenais par l'Aquitaine et, après avoir traversé le royaume de Navarre, je préférai éviter Tudela. Je ne voulais pas devoir rendre des comptes au vieux roi Sanche. J'avais remis sa fille Bérengère au monstre qui allait l'épouser, Richard, celui que l'on surnommait Cœur de Lion – et guère pour de bonnes raisons, je puis en témoigner pour l'avoir rencontré. Surtout, j'avais hâte de découvrir ce qui se passait derrière les murs du bourg que j'apercevais déjà au loin.

J'allais bientôt retrouver Onneca…

Ma monture, exténuée, renâcla en attaquant la côte escarpée qui grimpait jusqu'à la Porte du Nord, qui protégeait la Villa de Suso de quiconque arriverait d'Arriaga.

Nous franchîmes les ponts au-dessus des deux douves. J’avais la désagréable certitude qu’un cavalier me suivait depuis trois lunes, une raison supplémentaire pour éperonner mon cheval et trouver enfin l’abri des remparts. La nuit était tombée et il soufflait un vent qui annonçait l’arrivée des premières neiges d’un hiver déjà rude. Seule une cape en fourrure de chat sauvage m’empêchait de mourir de froid. C’était un mauvais moment pour regagner Victoria. Les portes de Villa de Suso se fermaient au crépuscule, lorsque sonnait la cloche du couvre-feu. À coup sûr, j’allais devoir fournir des explications. Mais je désirais rentrer aussi vite que possible…

Il faisait nuit noire et je chevauchais une torche à la main. À ma gauche, j’aperçus l’ancien cimetière de l’église Santa María. C’était jour de marché, et il restait des déchets de poisson sur les tombes. Des animaux nocturnes s’enfuirent en sentant ma présence.

— Qui va là à cette heure ? Vous ne voyez donc pas que la porte est fermée ? Nous ne voulons pas de vagabonds dans nos murs ! cria la sentinelle depuis le chemin de ronde.

— Appelles-tu vagabond ton seigneur Don Vela ? (Je regardai vers lui en haussant la voix.) Tu ne serais pas Yñigo, le fils de Nuño le pelletier ?

— Notre seigneur Don Vela est mort.

— Qui donc prétend cela ?

— Tout le monde ici. Et qui donc prétend le contraire ?

— Le défunt en personne. Ma sœur, dame Lyra, est-elle ici ?

— Je crois qu’elle n’a pas souhaité assister aux épousailles. Elle doit s’entraîner dans la cour de la forge, avec mon cousin. Je vais voir, mais je vous jure que si c’est un piège…

Les épousailles ?

— Ne jure pas, Yñigo. C’est moi qui recevrai le prix de ton blasphème. Veux-tu me rendre plus riche ? dis-je en riant.

— Si votre bien aimé-frère, Nagorno, n’avait pas annoncé votre mort, je croirais que vous êtes bien mon seigneur. Vous êtes grand et fort, comme lui…

Je tenais l’explication : Nagorno. Toujours Nagorno. L’omniprésent Nagorno.

— Va chercher ma sœur, je te prie, l’interrompis-je. Mes parties vont finir par geler.

Quand il eut disparu, je descendis de cheval et étirai mes membres transis. Se pouvait-il qu’il neigeât déjà ? Victoria souffrait d’un âpre climat. Ses habitants avaient le cuir épais.

Je n’avais jamais tant souhaité retrouver mon foyer que cette nuit-là.

Et Onneca… endormie, peut-être ?

Encore quelques heures… pensai-je. *Patience, Diago. Chaque chose en son temps.*

Mon devoir enfin accompli, ma vie pourrait reprendre son cours.

Au bout d’un long moment, la sentinelle réapparut.

— Dame Lyra demande qu’on vous ouvre la porte. Elle dit que vous êtes bien vivant, mon… mon seigneur. Vous la trouverez dans la cour de votre forge.

Enfin j’entrai me mettre à l’abri. Je laissai derrière moi les étendues calmes et désertes, et regardai par-dessus mon épaule une dernière fois.

— Yñigo, ordonnai-je, si cette nuit ou à l’aube quelqu’un d’autre demande à entrer dans le bourg, n’ouvre pas et préviens-moi. Préviens aussi les gardes de la Porte du Sud et de la Porte d’Armería.

Le jeune homme hocha la tête et courut avertir les autres sentinelles. Avec ma monture, je longeai le cimetière et me dirigeai vers la demeure familiale, rue de l’Astería.

Le foyer de notre lignée était implanté sur la face nord de la colline depuis un demi-millénaire, avant même que l’endroit prît le nom de Gasteiz.

Notre forge avait survécu au passage des siècles. Deux cents ans plus tôt, elle avait pourtant été réduite en cendres, lors du maudit incendie provoqué par une attaque des Sarrasins. Nous l'avions reconstruite pierre par pierre, nous avions consolidé ses murs et remplacé le bois, sans jamais renoncer.

Ma famille ne renonçait jamais, quels que soient les coups du destin.

Les premiers murs furent élevés pour protéger nos arrières. Pas moins de quatre-vingt-dix hommes y travaillèrent durant près d'une décennie. Le village grossit, le marché du jeudi, en face de notre forge, attirait des marchands, des paysans et des gens de maison, accourus de toutes les régions alentour. Puis vint l'église Santa María, elle aussi adossée au rempart.

Passé le couvre-feu, le bourg se trouvait plongé dans le silence. Le ciel noir s'emplissait de plumes blanches, les premiers flocons d'une paisible chute de neige qui ne tenait pas encore sur les toits. Je pénétrai dans la forge à la recherche de ma sœur.

Je l'entrevis, au fond de la cour, à la faible lumière des quelques torches enflammées fixées à des piliers. Lyra s'entraînait fréquemment à l'épée. Armée de son scramasaxe au tranchant effilé, elle tentait de compenser la faiblesse de son petit corps. Cette nuit-là, elle lançait des hachettes franques en direction d'un épouvantail, à la manière des peuples du Nord. Ce détail me mit la puce à l'oreille. Était-il possible que mon bon Gunnarr… ?

J'éprouvai un regret en songeant aux deux années passées sans la voir. Abandonnant ma monture, je me plaçai derrière elle et la serrai de toutes mes forces dans mes bras.

— Ma chère sœur, tes baisers m'ont tant manqué… parvins-je à articuler.

J'étais loin de m'attendre à ce qui suivit : des coups de bec et des serres qui m'arrachèrent des mèches de cheveux, une bête féroce surgie de nulle part – ou plutôt du toit bordant la cour.

— Munio, arrête, par pitié, tu vas m’attirer des ennuis ! cria une voix qui n’était pas celle de ma sœur.

La jeune fille que j’avais serrée dans mes bras n’était pas Lyra, bien qu’elles aient la même frêle constitution toutes les deux. Je n’eus pas le loisir de les différencier, occupé à empêcher cet oiseau de malheur de m’arracher un œil.

Elle émit alors un sifflement bien peu féminin et tendit le bras. L’immense chouette blanche vint s’y poser, non sans avoir poussé un dernier cri strident en guise d’avertissement.

— Pardonnez-moi, monseigneur ! supplia la jeune fille.

Elle ne venait certainement pas d’ici, car les femmes célibataires de Victoria portaient les cheveux courts, à l’exception de deux longues mèches au niveau des oreilles, et elle n’avait pas non plus l’air d’une femme mariée. Voilà une intéressante énigme : sa chevelure blonde tombant sur ses épaules était plutôt inhabituelle dans nos contrées.

— Munio et moi, on se connaît depuis qu’on est nés, expliqua-t-elle d’un air penaud. On a grandi ensemble, et il est amoureux de moi. Ça arrive avec certains oiseaux apprivoisés. Il me considère comme sa femme et il est très jaloux, il ne laisse aucun garçon m’approcher.

— Et à qui ai-je l’honneur, madame ?

— Je suis Alix, la forgeronne.

— La forgeronne ? Quand je suis parti, le maître forgeron était Angevin de Salcedo.

— Mon défunt père, monseigneur. Les écrouelles ont aussi emporté mes frères aînés, alors je suis revenue du couvent de Leyre. Père m’y avait envoyée il y a des années, même si j’adorais la forge. J’ai le fer dans le sang, monseigneur.

Je souris en la voyant reprendre sa hache.

— Alors comme ça, vous êtes une sorte de nonne guerrière ?

— J’ai été novice, mais il fallait bien quelqu’un pour protéger le couvent contre les brigands qui se faisaient passer pour des pèlerins du chemin de Saint-Jacques.

— C’est moi qui l’ai fait venir ici, mon cher cousin, résonna une grosse voix dans l’obscurité. Lyra m’a demandé de ramener Alix quand ses frères sont morts et qu’elle s’est retrouvée sans personne pour l’aider à la forge.

— Gunnarr… ? C’est bien toi ? Je te croyais occupé à faire traverser des pèlerins par le chemin anglais, dis-je, avant de courir l’embrasser.

Le géant aux sourcils blancs sortit de l’ombre en riant. Il me souleva comme si je ne pesais guère plus lourd qu’un moineau, moi qui mesurais deux têtes de plus que tous les hommes que j’avais croisés au cours de mes voyages. Gunnarr Kolbrunson venait d’une branche nordique de notre famille, établie sur les terres danoises – mais bien des habitants de Victoria murmuraient qu’il descendait des *jentilak*, ces géants qui peuplaient autrefois nos montagnes.

— Je savais que tu n’étais pas mort. Comment aurais-tu pu mourir alors que tu nous enterreras tous ? me glissa Gunnarr à l’oreille, la voix pleine d’émotion.

— Qui prétend que je suis mort ? demandai-je pour la deuxième fois ce soir-là.

— Tu ferais mieux de poser la question à ton frère. Je suis venu à Victoria pour assister à ses épousailles. Ils ont déjà échangé les *verba de presenti*, Diago. Nagorno lui a remis les pièces, dit-il avec prudence. À présent ils en sont à la *verba de futuro*. Nagorno et le père de la mariée ont insisté pour que la recherche de virginité se déroule devant témoins. Lyra n’a pas souhaité y assister et je n’y suis pas allé non plus, par respect pour ta mémoire. Et aussi parce que même si je suis célibataire, je tiens à mes parties intimes. À toi de décider ce que tu veux faire. Ils sont entrés depuis un bon moment.

Ma sœur sortit, une torche à la main, le visage noirci de suie. Elle portait le même tablier de forgeron que le jour où nous nous étions quittés. Combien de fois, dans l'Est, ai-je eu la nostalgie de nos soirées silencieuses devant la cheminée.

— C'est vrai, mon frère. Je n'y vais pas, déclara Lyra d'un air circonspect.

Je craignis le pire. Jamais je n'aurais imaginé cela. L'exact opposé de ce que j'espérais en guidant ma monture jusqu'à Victoria.

— Où ?

— Je pense que tu le sais déjà. Dans la demeure du comte de Maestu, dans le quartier de l'Armería. Au nom de la déesse Lur, jure-moi que tu ne me feras pas regretter de te l'avoir appris, dit Gunnarr.

— Aucune tête ne roulera, si c'est ce qui t'inquiète.

— Oui, évidemment, ça m'inquiète. Jure-le-moi.

— Je le jure.

— Au nom de Lur.

Je poussai un soupir.

— Au nom de Lur. Mais ne viens pas avec moi, tu finis toujours par défendre Nagorno.

— Je ne viendrai pas avec toi, Diago. Je sais que ta parole est loi, mais ne m'oblige pas à choisir, jamais, entre Nagorno et toi. Il m'a sauvé la vie sur les terres danoises et je suis devenu un homme à ses côtés, dans l'Est. Ce que je suis aujourd'hui, je le lui dois.

Un marchand bagarreur sans foi ni loi, mon cher Gunnarr. Je gardai mes réflexions pour moi. Inutile de réveiller nos vieilles querelles.

Je tournai les talons et pris la direction de la rue des Tenderías, vers la demeure de celui qui aurait dû être mon beau-père, le comte Furtado de Maestu.

— Alix, va avec lui ! ordonna Lyra à la jeune fille derrière moi. Assure-toi que mon frère ne fasse pas de bêtise. Je me charge de mettre Munio dans

sa cage.

Peu après, j'entendis des pas légers dans mon dos.

— Je n'ai pas besoin d'une nourrice. Retournez donc à vos tâches, dis-je en la regardant du coin de l'œil.

Elle avait rabattu sa tunique sur la tête, à la manière d'une capuche qui dissimulait ses cheveux.

— En l'absence de dame Lyra, je sers Gunnarr, monseigneur. Mais monseigneur Diago est le seigneur de ma ville, alors en l'absence de Gunnarr, c'est vous que je sers. (Elle me montra la hachette cachée dans les plis de son vêtement et m'adressa un signe de complicité.) Si d'aventure vous décidiez de trancher des têtes, je serais près de vous pour m'assurer que vous ne perdiez pas la vôtre.

Lassé de discuter, épuisé après ce long voyage depuis la Navarre, je laissai ma nouvelle écuyère me suivre dans la sombre rue pavée.

Il me fut facile de trouver la demeure du comte de Maestu : la lumière chaude des bougies éclairant les fenêtres contrastait avec le reste du quartier plongé dans l'obscurité.

Devant l'entrée, je tombai sur l'un des serviteurs du comte. Il était si aviné qu'il dut s'appuyer contre la porte pour garder l'équilibre.

— Qui va là ? marmonna-t-il.

— Votre seigneur, le comte Don Vela, répondis-je, agacé de devoir répéter.

— Le comte Don Vela est occupé en ce moment même à d'autres tâches bien plus plaisantes à l'étage au-dessus, dit-il avec cette ridicule éloquence que Dieu accorde aux ivrognes.

Avec le coude, je bloquai sa tête contre la porte et appliquai juste assez de pression pour qu'il me prenne au sérieux.

— Je suis Diago Vela, Remiro, et si tu ne me reconnais pas, c'est que tu es trop saoul pour monter la garde devant chez ton seigneur. Laisse-moi

entrer avant que je parle au comte de ton habitude de lui chaparder son rioja, grognai-je à voix basse.

L'homme tenta d'inspirer un peu d'air et finit par me reconnaître.

— Oui, c'est bien vous. Entrez, mon bon seigneur. Vous avez grandement manqué à ce bourg.

— Où ? dis-je, lassé de trouver toutes les portes closes.

— Ils sont dans la chambre.

Mon écuyère me suivit, l'air inquiet. Je montai les vieilles marches de bois, qui gémirent sous mon poids. J'arrivai à la chambre, que je connaissais déjà. Une dizaine de personnes m'empêchaient de voir sous le baldaquin du lit.

Je jouai des coudes pour me frayer un chemin. Certains me reconnurent et crurent voir un fantôme. Je lus la crainte dans leurs yeux écarquillés ; plus d'un fit le signe de croix. Je ne leur prêtai aucune attention, occupé à deviner ce qui se passait sous les draps.

C'était mon frère, Nagorno, copulant avec quelqu'un, et visiblement peu soucieux d'être observé. La Sainte Église romaine condamnait tout rapport charnel où l'homme n'était pas au-dessus de la femme et interdisait la nudité au lit. Pourtant, il s'était débarrassé de sa chemise et je vis son dos, luisant et bronzé, striées des innombrables cicatrices gagnées au combat.

Des cuisses blanches dépassaient de part et d'autre. Elle avait gardé sa chemise, mais à en croire l'expression de son visage et ses gémissements, elle goûtait les assauts de mon frère.

Deux ans que je n'avais vu ce visage adoré, ces cheveux aussi noirs que les miens, ces yeux dorés et ces lèvres pâles. Onneca se délectait des regards stupéfaits des témoins, plus habitués à contempler de jeunes vierges épouvantées.

Grand Dieu, Onneca ! Si tu es forcée de faire ça devant témoins, essaie au moins d'être une vierge un peu crédible.

Je m’inquiétais pour elle. Elle s’accouplait avec mon frère, et malgré tout, je m’inquiétais pour elle.

Aucun des adversaires ne ménagea ses cris de plaisir jusqu’à ce que mon frère en eût terminé. Il se sépara d’elle, exhibant sans pudeur son corps nu et musclé. Une dizaine de têtes s’approchèrent avec curiosité pour constater le résultat du duel. Les trois matrones choisies écartèrent le rideau de gaze et examinèrent la couche. Elle était là : la tache de sang que son père avait espéré voir.

Je poussai un soupir de soulagement. L’espace d’un instant, j’avais oublié l’ingéniosité d’Onneca. Jamais elle n’aurait laissé une chose aussi importante au hasard.

Nous savions tous les deux comment simuler la virginité. La pratique la plus commune consistait à insérer une capsule de sang de poulet dans l’intimité de sa chair, pour s’assurer que le membre du fiancé en soit maculé. C’était un sujet de plaisanterie entre Onneca et moi, il y a des années, quand nous préparions nos fiançailles et présumions que son père demanderait une recherche de virginité.

Je crois que, sur le moment, elle ne me reconnut pas. Elle était trop occupée à préserver sa dignité et à ne pas satisfaire la curiosité malsaine de nos vassaux. Mon frère, en revanche, me vit. Ça ne dura qu’une seconde. Nos regards se croisèrent, puis il serra les lèvres et sourit, avec un certain contentement.

D’instinct, je portai la main à la dague dissimulée sous ma cape. Une autre main, plus petite, m’empêcha de la dégainer.

— Le comte de Maestu, monseigneur, me prévint-elle.

Furtado de Maestu n’avait rien perdu de son panache, bien qu’il me parût avoir vieilli depuis la dernière fois que je le vis. Sa chevelure naguère brillante était désormais grisonnante, son sourire semblait moins assuré. Il gardait cependant fière allure – il s’était toujours vêtu comme s’il s’apprêtait à marier sa fille. Il devait sa fortune au négoce de ces étoffes

grossières si appréciées des gens de Castille. Grâce à Maestu, la guilde des tisserands était devenue la plus importante de Nova Victoria – la paroisse Sant Michel fut intégrée à Villa de Suso lorsque le roi Sanche le Sage confirma nos privilèges dans les chartes, une décennie plus tôt. Sur le papier, les deux quartiers formaient un seul bourg, le bourg de Victoria, convoité pour sa situation frontalière et sa position clé dans la défense du royaume. Mais les fortifications et les trois portes divisaient davantage que les rues et les quartiers.

— Comment est-ce possible, mon cher Diago ? Vous êtes en vie ! murmura-t-il, jetant un regard prudent autour de lui.

— Je l'ai toujours été, répliquai-je, piqué au vif. Vous me devez quelques explications, mon cher ami. Nous nous étions quittés sur la promesse d'un mariage. Vous alliez devenir mon beau-père bien-aimé, et à présent, que suis-je ? Le frère de l'époux de votre fille, ma promise ?

Il me fit signe de garder le silence et me guida vers un escalier, tâchant que personne ne me vît. D'un regard, je demandai à Alix de Salcedo de rester dans la chambre avec les autres témoins. L'ordre lui déplut fortement, mais elle obéit.

— Vous ne nous avez pas dit adieu, monseigneur, me lança-t-il lorsque nous fûmes seuls. Vous avez disparu.

— J'avais mes raisons. Je ne dois d'explications à personne.

— Bien sûr que non. Malgré sa peine, ma fille vous a attendu, et j'ai tenu ma promesse de vous la donner, croyez-moi. Mais ensuite est arrivée une lettre annonçant votre trépas, expliqua-t-il en s'essuyant la bouche du revers de sa manche.

Il fouilla dans un coffre doublé de velours et me la tendit.

— Qui vous a remis cette lettre ? demandai-je après l'avoir lue.

— Un messager, je suppose.

— Et pourquoi y avez-vous cru ?

— Pourquoi pas ? Elle décrit par le menu le naufrage de votre navire au large des côtes siciliennes.

L'auteur de cette lettre savait ce qu'ignoraient la plupart : que j'avais traversé les Alpes pour me rendre en Sicile et que la tempête nous avait séparés du reste de la flotte. Que savait-il d'autre ?

— Il est vrai qu'il y a eu un voyage par la mer et une tempête. Il est vrai aussi que mon navire s'est trouvé dérouté et qu'il a dérivé jusqu'aux côtes de Sicile, bien malgré moi. Or il n'a pas fait naufrage et personne n'a péri. Pas même moi, comme vous le voyez. Et vous, il a suffi d'une lettre portée par un messager inconnu pour que vous donniez ma promise à mon frère ? dis-je, haussant la voix.

— Chut ! Pas d'esclandre. Vous êtes chez moi, et les invités ne vous ont pas reconnu, il faut trouver comment nous sortir de ce pétrin. Pour répondre à votre question, j'ai donné foi à cette lettre, car elle portait le cachet royal. Je n'ai pas conservé l'enveloppe, je n'en voyais pas l'utilité. Mais vous pouvez voir ici la croix pattée de son sceau.

Je lus la lettre jusqu'au bout et dus m'éclaircir la gorge.

— Ainsi, le roi est Sanche le Sage ?

— C'est lui qui nous gouverne désormais. Connaissez-vous quelque autre roi sur les terres de Navarre ?

C'est impossible. Il n'anéantirait pas mon avenir d'aussi cruelle façon, après tout ce que j'ai fait pour lui.

— Allez vous coucher, mon bon seigneur. La nuit est avancée, et je vois que le voyage vous a épuisé. Vous avez encore les cheveux poisseux de sang. Votre présence ici ne provoquerait qu'un scandale. Laissez donc votre vieil ami célébrer comme il se doit les épousailles de sa fille ; nous verrons demain comment apaiser cette situation. Je crains fort que vous ne vous deviez affronter des problèmes plus urgents que le vol de votre promise par votre frère. Nagorno, qui est désormais comte Don Vela, gouverne les nobles récemment arrivés à Nova Victoria d'une main ferme. D'après ceux

qui ont toujours vécu à Villa de Suso, il leur accorde trop de faveurs. Or si mon bon à rien de fils aîné continue de s'amuser aux croisades et se débrouille pour ne pas avoir de descendance, le contrat du mariage que j'ai signé aujourd'hui stipule que les descendants d'Onneca seront les futurs comtes de Maestu. Ce qui signifie que ce mariage unira ma fortune à celle qui fut la vôtre, et que Nagorno et Onneca régneront sur tout ce qui se trouve à l'intérieur de ces murs.

3

Les toits de San Miguel

Unai

Septembre 2019

Je montai rapidement l’étroit escalier pour retrouver Alba, qui m’attendait en haut.

— Il faut demander des renforts, et le plus vite possible ! dis-je, peut-être un peu trop fort. Qu’ils ferment tous les accès. On a un mort, probablement par empoisonnement.

Alba prit son portable et commença à appeler. Les portes de la salle Martín de Salinas resteraient closes, avec tout le public à l’intérieur, isolé et ignorant de ce qui se passait à quelques mètres d’eux.

À cet instant, il me sembla voir une ombre gravir l’escalier.

— Reste là, murmurai-je à Alba. J’ai cru voir… une religieuse ?

Je passai devant l’immense baie vitrée qui donnait sur l’arrière de l’église San Miguel et grimpai au troisième étage, tâchant de ne pas faire de bruit.

— Halte, arrêtez-vous ! criai-je.

En effet, c’était une religieuse. Une nonne portant un habit blanc et un voile noir, qui ignora mon ordre et s’échappa en courant par une sortie de secours à l’extérieur du bâtiment. Je mis quelques secondes à réagir, pris au

dépourvu par sa désobéissance et son agilité. Je la suivis sur une terrasse qui jouxtait un escalier proche des toits de l'église. La nonne sautait d'un toit à l'autre et me distançait rapidement.

— Halte ! répétai-je.

Comprenant que je ne pourrai pas l'arrêter, je changeai de stratégie.

La religieuse atteignait déjà l'extrémité de l'église et n'avait plus d'autre choix que de sauter dans l'un des étroits passages qui séparaient le palais du temple. Or c'était un cul-de-sac. Les allées, bordées de lavandes, se terminaient à la hauteur du rempart médiéval restauré. Je bondis en contrebas et l'attendis, dissimulé dans l'ombre.

La nonne fit elle aussi un saut de plusieurs mètres et roula sur le pavé.

Je vous tiens, ma sœur.

Je courus vers elle, mais elle se releva et remonta la pente. Je lui emboîtai le pas, et quand je pris le premier tournant… elle avait disparu. Volatilisée.

Il n'y avait guère d'endroits où se cacher. Le chemin s'achevait contre les pierres de la muraille.

— Halte ! criai-je encore une fois.

Mes cris étaient vains, tout comme mes recherches dans les passages et les jardins.

Je composai le numéro d'Alba.

— Préviens le bedeau. Je suis coincé dans un passage entre le palais et l'église San Miguel, sous la partie restaurée des remparts.

— Je suis en train de coordonner tout ce bazar. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Prends la déposition de toutes les personnes présentes dans le palais, dis-je. Demande-leur s'ils ont remarqué quelqu'un ou quelque chose. Il va aussi falloir boucler la place du Matxete et interroger tous les gens qui travaillent au marché médiéval.

— Qu'est-ce qu'on cherche ?

— Une nonne. Mais ne pose pas de questions orientées et ne la mentionne que si le témoin en parle. Je ne veux pas d’affabulateurs.

4

La Porte du Sud

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1192

Un cri déchira ma nuit sans sommeil. Un cri de femme. L’aube blanchissait la silhouette du chemin de ronde et des murailles. Je n’avais pu trouver de réconfort dans mon ancien lit ; il était vide et glacial. Le feu qui réchauffait ma chambre s’était éteint avant le lever du jour, et le froid du petit matin me gardait éveillé. Au moins n’avais-je pas rêvé de naufrages.

Les cris venaient de la rue des Tenderías.

— Le comte ! On a trouvé le comte !

Dans mon vieux coffre, je choisis des vêtements à peu près dignes – je ne voulais pas qu’on me prenne à nouveau pour un vagabond. Après m’être lavé le visage à l’eau de la bassine, je me précipitai dans l’escalier.

Je n’eus pas besoin de demander où le comte avait été retrouvé. Il me suffisait de suivre le raffut des villageois paniqués.

Vers la Porte du Sud, donc. Bientôt j’arrivai à la porte en question. Derrière le mur, la tour de l’église Sant Michel s’élevait, indifférente à la tragédie.

Plusieurs personnes entouraient le défunt. Je parvins à me frayer un chemin, mais le temps que j’arrive jusqu’à lui, son corps était déjà froid.

L’homme qui aurait dû devenir mon beau-père. Le comte Furtado de Maestu. On ne pouvait pas dire qu’il était au mieux de sa forme quand je l’avais quitté, la veille au soir. Il semblait inquiet et émacié. La manche avec laquelle il s’était essuyé la bouche sentait le vomi. J’avais mis cela sur le compte des excès du banquet et du vin qui coulait à foison.

J’avais déjà vu un cadavre comme celui-là auparavant.

Je devais m’en assurer. Comment confirmer mes soupçons au milieu de cette foule ?

Je me penchai pour l’examiner. Le tissu sombre de son vêtement dissimulait la tache à la perfection.

Cet homme a pissé du sang.

C’est alors que je la vis. Alix de Salcedo, sans sa maudite chouette blanche. Ses cheveux disparaissaient sous une coiffe à trois pointes, un détail très inhabituel. Je gardai ma curiosité pour plus tard. Du regard, je la priai d’approcher.

— C’était un homme juste. Je pensais qu’il mourrait de vieillesse, dit-elle à voix basse sans quitter des yeux le cadavre.

— Pourriez-vous me trouver un lapin ? murmurai-je.

— Mort ou vivant ?

— J’ai besoin de sa peau.

— Ça m’étonnerait qu’on puisse sortir du bourg maintenant, mais le fils du boucher en élève quelques-uns dans sa basse-cour. Je l’achète ou je le vole ?

Je glissai deux pièces dans son poing. Elle avait les mains calleuses d’une personne habituée à manier les armes et le marteau.

— Je le pose où ?

— Chez le comte, on se retrouve là-bas.

L’instant suivant, elle avait disparu.

— Retournez à vos tâches ! criai-je. Que quelqu’un apporte une charrette et une mule. Nous devons ramener notre bon comte chez lui.

— Est-ce bien vous, Don Diago Vela, notre seigneur ? demanda l'arbalétrier.

— C'est bien moi, Patricio. Je sais qu'on vous a annoncé ma mort. Voyez, je suis là. Annoncez à tout le monde que je suis de retour et que j'écouterai les demandes de chacun, comme je l'ai toujours fait.

— Mais c'est votre frère qui s'en charge, désormais. À qui devons-nous nous adresser ? À vous ou à lui ?

Je feignis l'indifférence et je souris.

— À moi, sans aucun doute. Son tour viendra quand je serai véritablement mort et enterré.

Tout le monde rit avec soulagement.

Le corps du comte fut déposé dans sa demeure, monté à l'étage noble par le vieil escalier, allongé sur le même lit où, quelques heures plus tôt, sa fille avait consommé son mariage avec ma canaille de frère.

— La forgeronne est arrivée ? demandai-je en ôtant les vêtements du défunt.

Au même moment, Alix de Salcedo fit son apparition, un lapin blanc à la main.

— Tout le monde dehors, ordonnai-je.

Remiro, le vieux serviteur du comte, et les deux voisins qui m'avaient accompagné descendirent l'escalier qui crissa et gémit sous leur pas.

Alix n'obéit pas. Elle m'adressa un regard qui signifiait : « Il n'est pas question que je bouge d'ici. »

— Comme vous voudrez. Savez-vous manier le rasoir ?

— Je rasais les joues de mon père et mes frères. J'ai la main sûre.

— Vous allez devoir raser le lapin.

— Monseigneur ?

— Si vous ne le faites pas, c'est moi qui je le ferai et vous vous chargerez d'ouvrir le corps en deux. Dépêchons-nous avant que quelqu'un revienne et nous en empêche.

Sans poser de question, Alix prit une dague et s'approcha de la fenêtre afin d'y voir plus clair. De mon côté, je soulevai la tunique du comte et lui ouvris le ventre.

Prenant garde à ne toucher à rien, je sortis ses viscères avec un morceau de tissu et les déposai dans une bassine.

— Apportez-moi la peau rasée, Alix. Je vais la frotter contre les viscères.

— Que cherchez-vous ?

Tandis que je frottais, des lésions, semblables à des brûlures, se formèrent sur la peau du lapin.

— Ceci, précisément. Un médecin de Pampelune m'a appris cette technique il y a des années. C'est l'effet de la cantharidine à une dose trop élevée.

— Est-ce cette poudre marron qu'utilisent les soldats dans les bordels quand la virilité leur fait défaut ?

Je souris.

— Vous en savez des choses, pour une novice. Vos frères, n'est-ce pas ? demandai-je, évitant le sujet de la coiffe à trois pointes.

— Mes frères, seigneur. Puis-je au moins devant vous ne point feindre de rougir de ces choses-là ? Être une bonne chrétienne, c'est assommant.

— Ne feignez point, il en faut plus pour me choquer. Le vieux comte fréquentait-il quelqu'un ?

— On dit que depuis son veuvage il n'a cessé de pleurer la comtesse, et qu'il préférait s'adonner à la prière plutôt qu'aux plaisirs de la chair.

— Il n'avait donc guère besoin de ces poudres ?

— À dire vrai, je ne vois aucun homme plus éloigné que lui des préoccupations charnelles.

— Alors nous allons devoir trouver quelqu'un qui s'y connaît en poisons… murmurai-je en replaçant les viscères dans le ventre du comte

avant d’abaisser sa tunique. Pourriez-vous nettoyer le sang, vous débarrasser du lapin, et garder pour vous ce que vous avez vu ici ?

À peine avais-je fini ma phrase qu’Alix exécuta mes ordres, avec une remarquable efficacité. Elle ne semblait pourtant pas docile. Elle possédait au contraire quelque chose de rebelle qui me rappelait ma sœur, l’indomptable Lyra.

En parlant de poisons… Je trouvai mon frère dans le modeste atelier qu’il s’était construit près de la forge familiale. Nagorno aurait pu devenir le plus fameux des orfèvres s’il n’était pas né dans une famille fortunée.

Il utilisait un petit marteau pour fabriquer une broche d’or et d’émail représentant un aigle qui se débattait contre un serpent enroulé autour de son cou.

— Ce bijou est pour ton épouse ? J’imagine que tu sais qu’en ce moment, l’Église n’apprécie pas l’ostentation, lui dis-je.

— Entre donc, mon frère, fais comme chez toi, siffla-t-il sans ciller, de ce ton monocorde que je connaissais bien. Ma porte t’est toujours ouverte. Sa Sainteté Célestin III vient d’interdire aux riches commerçants de porter de la fourrure, des pierres précieuses et des ornements élaborés. Mon épouse n’appartient pas à cette catégorie, elle n’aura donc pas à cacher mes présents. Je me réjouis que tu sois en vie, mon cher Diago.

— Tu avais l’air plus heureux hier quand tu me croyais mort, rétorquai-je en m’asseyant sur son établi.

Nagorno soupira et interrompit son travail.

— Serait-ce de la rancœur ? J’ai fait cela pour notre famille, Diago. Il fallait bien que quelqu’un mette fin à l’anarchie que tu as laissée ici en partant.

— En épousant ma promise ?

— Tu as disparu sans donner d’explications, avec un simple : « Je reviendrai. » Au fil des mois, ta promesse est devenue de moins en moins crédible. Tu vas me raconter pourquoi tu es parti ?

— Je ne peux pas, Nagorno. Tout ce que je peux te dire, c’est que le roi Sanche le Sage a laissé planer des menaces voilées pour me confier une mission que je n’ai pas pu refuser. Le voyage s’est compliqué bien au-delà de ce que j’envisageais. Je ne suis même pas retourné à la cour de Tudela, de crainte que l’on me renvoie affronter Dieu sait quels dangers. Dans quelques années, peut-être, je te révèlerai ce qui s’est passé, mais pas maintenant, mentis-je.

J’avais besoin de découvrir ce qu’il savait au juste.

— Comme tu voudras, déclara Nagorno, qui comprenait quand il valait mieux ne pas insister. Es-tu si contrarié que j’aie épousé Onneca ? Pour moi, c’était un sacrifice important. Tu sais à quel point le mariage me déplaît. Combien de fois ai-je été veuf ?

— Trop souvent, murmurai-je.

— Si j’avais su que tu étais en vie, si j’en avais eu la certitude, je ne me serais pas marié. Mais Onneca avait déjà refusé deux demandes, et conformément aux lois de Navarre, elle ne pouvait en refuser une troisième.

— Qui a fait ces deux demandes ?

— Le seigneur d’Ibida, Bermúdez de Gobeo, et Vidal, le fils du seigneur de Funes.

— Un vieillard et un gamin attardé. Je ne suis pas surpris que le comte les ait envoyés sur les roses.

— Qu’Onneca les ait envoyés sur les roses, me corrigea-t-il. Ne la sous-estime pas.

— Loin de moi cette idée. Toutefois, leurs terres n’auraient pas non plus apporté grand-chose à son père. Des héritiers, des nobliaux…

— Comprends-tu que je t’ai rendu service, mon frère ?

— Ça n’avait pas l’air de te déplaire.

— Toute peine mérite salaire. J’ai hâte de découvrir comment se comporte notre dame dans l’intimité, sans témoins… mais tu pourrais sans doute me le raconter, n’est-ce pas ?

— Comme tu l’as si bien insinué, cela ne me concerne plus, dis-je avec un sourire.

J’allais devoir m’habituer à mieux faire semblant.

— Non… ce n’est pas ça. Tu as vu que ma dame éprouve des sentiments pour moi, et ça te ronge. Je te connais. Tu n’as jamais douté de tes talents, mais maintenant… Je sais reconnaître toutes les nuances de ta colère et il est là, tapi… le doute, après la scène d’hier.

J’ignorai la pique. Nagorno sondait mes faiblesses, cherchant la faille dissimulée sous la cuirasse.

Or durant cette nuit sans sommeil, j’avais pansé mes plaies.

La blessure infligée par Onneca ne saignait plus. Personne ne devait savoir combien j’en avais souffert, ou cela fragiliserait ma position. Mes ennemis n’attendaient que cela.

Oui, j’avais des ennemis. Mais à quel point étaient-ils proches à cet instant ?

— Tu vas devoir lui donner un héritier…

À présent, c’était moi qui remuais le couteau dans des plaies anciennes.

Il ne réagit pas, signe que je l’avais blessé au-delà de mes espérances.

— Naturellement, c’est ce que l’on attend de moi.

— Et comment comptes-tu t’y prendre, mon frère ? le défiai-je.

— Chaque chose en son temps, *mon frère*.

— Très bien. Je ne doute pas de ta capacité à tromper ton monde, tu trouveras bien un moyen. Changeons de sujet. Que sais-tu de cette fameuse lettre qui a annoncé mon trépas ?

— C’était un messager fantôme. Les sentinelles ont rapporté plusieurs versions contradictoires à son propos. Quand j’ai posé la question, personne n’a pu me dire à quoi il ressemblait. Deux gardes ont affirmé l’avoir vu au crépuscule à la Porte du Sud. Je leur ai ordonné de suivre sa trace. Ils l’ont perdue après le Cauce de los Molinos.

— Tu aurais dû le filer toi-même ! Tu n’aurais pas perdu sa piste, lançai-je, à bout.

— Elle était adressée au comte de Maestu. Tu sais que j’ai l’œil pour repérer les faux…

— Dit le diable à son disciple.

Il sourit, plus enclin à certains péchés qu’à d’autres. L’orgueil n’avait jamais été un problème.

— J’ai pu examiner attentivement le sceau royal, Diago.

— Tout peut être falsifié.

— Tout peut être falsifié, concéda-t-il. C’est même moi qui te l’ai appris. Mais c’était une lettre du roi Sanche VI, le Sage, en personne, et contrefaire le sceau royal constitue un crime de lèse-majesté passible du gibet. Admets qu’il est très peu probable que quelqu’un s’y soit risqué. Qu’aurais-je pu faire, mon frère, sinon te pleurer puis prendre mes responsabilités envers notre famille ?

Je passai un bras autour de son cou, lassé de cette comédie. Je voulais avoir une discussion sincère avec mon frère, pas écouter un chapelet de mensonges.

— Ne t’imagine pas une seconde que je suis assez naïf pour penser que tu m’as réellement cru mort. Toi et moi, nous avons traversé assez d’épreuves pour savoir qu’on ne nous enterre pas si facilement, grondai-je pour le forcer à tomber le masque. Je dois découvrir qui a envoyé cette lettre.

— Tu te figures vraiment que ce n’était pas le roi ?

— Je ne vois pas pourquoi il aurait fait ça.

— Je sais que tu ne me crois pas, mais ce n’était pas moi.

Non, je ne te crois pas, Nagorno. Tu es le roi des menteurs. Comment pourrais-je te croire alors que je te connais depuis toujours ?

Je le pensais, mais à quoi bon le lui dire ? Nous n’aurions pas été plus avancés. Je préférai changer une nouvelle fois de sujet.

— Il y a autre chose. Tu as fait venir notre cher Gunnarr.

— Exact.

— Pourquoi ?

— Comme d'habitude. Il y a de la demande pour de la corne de licorne à la cour de Tudela.

D'après de nombreuses sources, la corne de licorne était le meilleur remède pour favoriser l'érection, or elle se révélait impossible à trouver. De ses expéditions dans les mers du Nord, Gunnarr rapportait un commode substitut, et personne ne voyait la différence.

— La défense de narval est le seul fortifiant amoureux demandé à la cour ?

— C'est le plus onéreux, et le seul qui vaille la peine d'entreprendre le voyage.

Je ne lui fis pas part de mes soupçons à propos de la cantharide. Ce n'était pas un insecte que l'on trouve en Navarre. On avait dû le rapporter de contrées plus chaudes et lointaines. Victoria était un bourg de marchands : Nagorno, ou peut-être Gunnarr, avaient-ils quelque chose à voir là-dedans ?

La cloche d'une église proche sonna le glas.

— J'imagine que tu es au courant de la mort de mon beau-père ? demanda-t-il.

— Impossible de ne pas le savoir dans ce bourg. Comment va Onneca ?

Nagorno évita mon regard.

— Elle souffre, murmura-t-il, comme si lui aussi était bouleversé.

Je fronçai les sourcils, surpris. Ainsi, il s'inquiétait de ce que pouvait ressentir Onneca ?

— Les funérailles du comte débuteront à l'heure de l'angélus, poursuivit-il d'une voix glaciale. J'ai payé un chœur de pleureuses. J'imagine que tout le bourg va aller chez le comte pour lui rendre un dernier hommage… Il serait bon que l'on nous voie ensemble.

— Tu as engagé des pleureuses ?

— Elles chanteront un lamento en l’honneur de mon beau-père bien-aimé. Le comte mérite tous les hommages que je peux lui offrir. N’oublie pas que c’était un homme d’honneur. Onneca est là-bas, elle veille son corps. J’insiste, on doit nous voir ensemble. Tout le monde sera présent – le clerc, le maire, le curé de l’église de Santa María… J’ai obtenu que le comte soit inhumé dans notre cimetière. Il fait partie de notre famille et reposera entouré des siens, les Vela.

J’acquiesçai. Pour une fois, j’étais d’accord avec Nagorno.

En quittant le petit atelier, je le vis glisser discrètement le bijou destiné à sa dame dans une poche invisible de son bliaud.

Nous prîmes la direction du quartier de l’Armería par les rues bondées d’étals, esquivant les cochons, les vendeurs d’eau et les marchands ambulants. Quelques maisons plus loin, nous vîmes la foule de villageois venus présenter ses condoléances à la famille du comte. Ils affluaient de partout, de Nova Victoria, de Villa de Suso et même du quartier des couteliers, hors des murs.

La coutume voulait que les membres de la famille attendent dans la pièce où reposait le défunt que les gens du village viennent se recueillir devant eux. À chacun, ils adressaient un petit signe de tête en guise d’assentiment. C’était une coutume pénible, interminable, mais elle s’enracinait dans ce bourg depuis si longtemps qu’il était inenvisageable d’y renoncer.

— Les autres enfants du comte n’assisteront pas aux funérailles ? demandai-je.

— J’en doute. Son imbécile d’aîné est occupé à massacrer les infidèles à Édesse. Les cadettes ont fait vœu de ténèbres.

— Toutes les deux ? lançai-je, surpris.

Nagorno ne prit pas la peine de répondre, l’esprit ailleurs, déjà concentré sur ce qui suivrait. Il se posta à l’entrée de la maison du comte,

observant le flux de visiteurs qui entrait.

Je connaissais la tradition familiale des recluses. Lorsqu'ils avaient trop de filles, les comtes de Maestu les emmuraient dans quelque paroisse des environs. Enfermées dans une petite cellule, seules, elles consacraient leur vie à la prière. Certaines par conviction, d'autres non.

J'allais pénétrer dans le vestibule, quand Nagorno me retint discrètement par le bras et me glissa à l'oreille :

— Tu ne m'as pas encore posé la question. Dois-je comprendre qu'il s'agit d'une trêve ?

— C'est vrai, je ne t'ai pas demandé si c'est toi qui avais ôté la vie au comte, même si tu en as les motifs et les moyens, et que tu n'as jamais manqué d'imagination.

— Est-ce une trêve ? insista-t-il.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne m'as pas posé la question non plus, répondis-je.

Nous entrâmes dans la demeure en silence. Les gens se pressaient au pied de l'étroit escalier de bois. Certains montaient, d'autres descendaient.

La cérémonie prendrait toute la matinée.

Je m'imaginai Onneca auprès du corps de son père – un corps que j'avais profané. Je ressentis une pointe de culpabilité.

Cependant, à cet instant, un enfer de bois nous tomba dessus. Le vieil escalier cèda sous le poids de la moitié du bourg. Il y eut un fracas sourd de planches brisées, et nous fûmes ensevelis sous un amas de jambes et de bras ensanglantés, écrasés par le poids des morts.

5

La rue de la Pintorería

Unai

Septembre 2019

Inutile de préciser que ni Alba ni moi ne dormîmes cette nuit-là.

Le rapport d'autopsie arriva sans tarder. Nous l'avions demandé en priorité pour être sûrs de l'obtenir avant le week-end.

Mais la victime… La victime occupait la une de tous les journaux du pays. Sa vie privée, qu'il avait jalousement préservée de son vivant, s'en était allée par la bonde de la salle d'autopsie.

Antón Lasaga, le président et fondateur d'un empire de prêt-à-porter qui avait débuté trois décennies plus tôt dans une petite mercerie de la rue Cercas Bajas.

Des écharpes.

Tout avait commencé par des écharpes en laine.

Lassé de dépendre des fabricants, il avait monté une modeste usine dans la zone industrielle d'Ali-Gobeo. À l'époque, la municipalité de Vitoria disposait de plus d'espace qu'il n'en fallait pour se développer et cherchait à attirer le secteur du textile. Après les écharpes vinrent les blousons et les manteaux de bonne facture. En quelques années, l'entreprise de Lasaga était présente dans toute l'Espagne. Le public ne savait rien sur lui et très peu de

choses sur sa famille. Certains disaient qu'il vivait à Madrid et prenait un jet privé tous les matins pour être à l'usine à l'heure du petit déjeuner. La presse n'avait aucun accès à sa vie privée. La seule photo de Lasaga dont les journaux disposaient remontait à une vingtaine d'années. Personne ne l'aurait reconnu s'il s'était arrêté prendre un café rue Dato.

Nous avions passé les quelques heures qui s'étaient écoulées depuis son décès à éplucher son patrimoine. C'était un accumulateur-né, une sorte de Gatsby le Magnifique de Navarre. Des terres en Álava, à Biscaye, en Cantabrie, à Guipuscoa et à Burgos. Des vignobles dans la Rioja alavaise. Malgré ses soixante-sept ans, à aucun moment Antón Lasaga n'avait eu l'intention de lâcher la direction de l'entreprise.

La légiste avait promis de nous envoyer ses conclusions dans l'après-midi, mais Estíbaliz, bouillant d'impatience, composa son numéro avant l'heure depuis le bureau d'Alba. Elle mit le haut-parleur.

Dehors, le soleil donnait des reflets dorés aux feuilles des arbres, et une légère brise faisait onduler les banderoles de l'avenue.

— Docteur Guevara, merci encore d'avoir réagi si vite, dit Alba, rassemblant ses longs cheveux noirs en une tresse serrée par un geste réflexe. Que pouvez-vous nous apprendre ?

— Bonjour, sous-commissaire. À vrai dire, je connaissais la victime : sa femme était une amie d'enfance. Elle est décédée il y a six mois à peine. Quelle tragédie… C'était un homme très cultivé, entièrement dévoué à sa famille.

— Avez-vous pu déterminer la cause de sa mort ? L'inspecteur López de Ayala et moi-même avons remarqué une odeur fétide, artificielle, dans les toilettes où il a été retrouvé, expliqua Estíbaliz. Avez-vous découvert quelque chose d'inhabituel pendant l'autopsie ?

— En effet. L'œsophage était très enflammé, tout comme sa vessie. Il s'est certainement senti mal dans les heures qui ont précédé son décès.

Difficultés à uriner, nausées… Il a vomi au moins une fois au cours de sa dernière journée.

— Et malgré tout, il est allé à la présentation, intervins-je.

— Sa maladie l’a rendu très résistant à la douleur. Il a dû penser qu’il faisait une indigestion ou une infection urinaire, et il a décidé de continuer ses activités comme si de rien n’était.

— Quelle est la cause du décès, en fin de compte ? demandai-je.

— Rupture de l’aorte. Le cœur n’a pas tenu.

— D’après ce que vous racontez, j’ai l’impression qu’il a ingéré une substance qui a provoqué des dommages internes.

— C’est mon hypothèse, oui, mais j’attends que le labo envoie l’analyse toxicologique pour me prononcer, dit-elle. Ça ne devrait plus tarder. Je l’attends depuis déjà une heure. Je n’ai jamais vu des organes dans un état pareil. Ça devait être un produit extrêmement corrosif. Je ne veux pas m’avancer avant d’avoir les résultats, mais l’inspecteur López de Ayala m’a appelée hier pour me demander de comparer avec une substance en particulier. S’il a vu juste, cela va nous faire gagner beaucoup de temps.

— Quelle substance, Unai ? On peut savoir ? interrogea Estíbaliz.

— Bien sûr. Je voulais t’en parler plus tôt. On a eu tellement de choses à gérer que c’est passé au second plan.

À voix haute, cette phrase sonnait moins bien que dans ma tête. Estíbaliz me regarda comme si j’étais un cas désespéré. Alba haussa les épaules. J’ignorai leurs doutes. J’avais l’habitude. Elles ne croyaient jamais en mes premières hypothèses, mais ça ne m’empêchait pas de continuer. C’était ma façon de travailler : je lançais des lignes dans toutes les directions jusqu’à ce que ça morde, puis je tirais les fils.

— Quel que soit le résultat, si la théorie de l’empoisonnement se confirme, nous devrons déterminer la composition de ses derniers repas, et où il les a pris ce jour-là et durant les précédentes vingt-quatre heures, déclara Alba.

— Et avec qui, ajouta Estíbaliz.

— J'aimerais confirmer un point avec vous, docteur, dis-je. La victime souffrait du syndrome de Marfan, n'est-ce pas ?

— En effet. Extrémités longues et fines, thorax enfoncé, scoliose, pieds plats, mâchoire étroite, colobome irien… Et fragilisation des parois de l'aorte. J'ignore ce qu'il a ingéré, ou ce qu'on l'a forcé à ingérer, mais il n'a pas supporté la brutale vasodilatation qui en a résulté. En général, les personnes souffrant du syndrome de Marfan sont sous étroite surveillance médicale. La victime devait être parfaitement au courant de sa situation. Je parie qu'on découvrira des traces de médicaments dans son sang.

— Autre chose, docteur ? insista Alba.

— Eh bien, oui, mais sur un autre sujet. J'ai le résultat de l'analyse ADN du sang trouvé sur le lieu de la disparition des sœurs Nájera.

— Dites-nous, l'encouragea Esti.

— Tout le sang prélevé sur le tapis de la chambre appartient à la cadette. Je ne sais pas si ça pourra vous aider. Nous avons recueilli un échantillon de l'ADN des parents et la police scientifique m'a apporté du linge sale des deux filles. Le sang correspond à l'ADN présent sur trois vêtements de la plus jeune. C'est tout ce que j'ai pour le moment.

À cet instant, le portable d'Alba se mit à vibrer. Elle consulta le message et fronça les sourcils.

— Docteur Guevara, tenez-nous au courant dès que vous avez du nouveau. Merci pour tout.

Elle raccrocha et nous lança un regard soucieux.

— C'est le commissaire Medina. Il nous attend pour une réunion urgente. Ça ne sent pas bon.

Nous quittâmes la pièce dans un silence pesant. Désormais, nous avions deux affaires en cours : trop d'informations à traiter, trop d'inconnues à résoudre.

La pièce était plongée dans l’obscurité. Au mur, le projecteur faisait défiler les photos des deux filles. Estefanía avait un air timide et un léger surpoids. Oihana arborait une incroyable chevelure qui lui arrivait à la taille. Leur portrait illustrait l’avis de recherche qui tapissait tous les murs de la ville. Le visage grave, le commissaire nous invita à nous asseoir. Lui-même resta debout.

— Nous travaillons sur l’affaire Frozen depuis quinze jours, sans résultat. Et maintenant, nous avons un nouveau cadavre sur les bras, et pas n’importe lequel. Vous imaginez bien que là-haut, ils veulent qu’on éclaircisse au plus vite les causes du décès d’Antón Lasaga. Mort naturelle, suicide, accident, homicide ? Donc on va tout reprendre dans l’ordre, pour que je sois au courant des derniers développements : tout d’abord, que savons-nous exactement de la disparition des deux adolescentes ?

— Nous recherchons deux mineures, répondit Estíbaliz. Estefanía et Oihana Nájera, des sœurs, respectivement dix-sept et douze ans. L’aînée est la plus mature des deux. La cadette a un caractère rebelle. Les parents sont jeunes, ils enseignent tous les deux la musique au conservatoire Jesús Guridi. Le basson et le violoncelle. Propriétaires de leur appartement rue de la Pintorería, classe moyenne. Le père prétend que ses filles s’entendaient bien. Or quand on l’interroge à part, la mère admet qu’elles se disputaient beaucoup ; elle met ça sur le compte de leur différence d’âge et de tempérament. Le soir de la disparition des filles, les parents sont sortis dîner avec leur *cuadrilla*, en laissant la petite sous la surveillance de sa sœur. Ils sont rentrés à 1 h 20 du matin. Nous avons visionné toutes les vidéos des caméras de surveillance des commerçants du quartier. Personne n’est entré ou sorti de l’immeuble dans l’intervalle de temps entre le départ et le retour des parents. Je ne me l’explique pas, monsieur, je sais que vous allez dire que c’est impossible et nous demander de revisionner les vidéos, mais je vous jure qu’on les a déjà regardées plusieurs fois.

— Et avant que vous posiez la question, intervins-je, il y avait très peu de monde dans les rues. La disparition a eu lieu fin août, un soir de semaine. Vitoria était vide, les gens se trouvaient encore en vacances. Il n'y avait pas non plus de véhicule devant l'entrée de l'immeuble qui nous aurait bloqué la vue. Concernant le domicile lui-même, c'est là que ça devient vraiment étrange. Quand les parents sont rentrés, la porte de l'appartement était fermée de l'intérieur. Jusque-là, tout est normal. Les fenêtres étaient également fermées. Le portable d'Estefanía s'est éteint à 22 h 38, ce qui est curieux pour une adolescente, à moins qu'elle se soit couchée tôt, ce dont les parents doutent. La cadette n'avait pas de téléphone portable. Le plus inquiétant est la trace de sang découverte sur le tapis de la chambre de l'aînée. Le Dr Guevara vient de nous confirmer qu'il appartient à Oihana.

— Quelle quantité de sang ?

— Moins de douze millilitres. Rien de létal, si c'est votre question. Elle n'a pas saigné à mort, en tout cas pas dans l'appartement. L'escalier et l'entrée de l'immeuble ont aussi été inspectés sans qu'on découvre d'autres traces de sang. Elles n'ont emporté ni vêtements ni argent. Les parents ne croient pas à une fugue. C'étaient de bonnes élèves, elles n'avaient pas de problèmes de drogue, et les comptes de l'aînée sur les réseaux sociaux ne montrent rien d'inhabituel. L'hypothèse d'un enlèvement en échange d'une rançon devient de moins en moins vraisemblable avec le temps : personne n'a essayé de contacter la famille. L'inspectrice Ruiz de Gauna et moi avons été en contact permanent avec les parents, nous ne pensons pas qu'ils mentent. De plus, nous les avons fait suivre, et l'agente Milán Martínez surveille leurs comptes bancaires : il n'y a aucun mouvement qui laisse penser qu'ils réunissent de quoi payer une rançon. Ce qui nous fait envisager le pire est la trace de sang. Un agresseur aurait pu frapper Oihana à la tête pour la mettre hors-jeu et forcer sa sœur à se tenir à carreau, ou bien les deux filles se sont violemment disputées. Il est très difficile de reconstituer les faits. Pour résumer : si ce n'est pas un enlèvement contre

rançon ou une fugue, comme nous le croyons, alors qu'a-t-il bien pu leur arriver ?

J'étais inquiet, très inquiet de la tournure que prenait cette affaire.

— Et vous, inspecteur López de Ayala, en tant que profileur, que pensez-vous de tout cela ? demanda le commissaire.

Il s'assit sur la table de réunion, devant le projecteur. La photo des filles reflétée sur son corps offrait une image légèrement perturbante.

— Il faut laisser parler la scène.

En prononçant cela, je sus que j'aurais mieux fait de me taire. Parfois, je raisonne à voix haute comme si j'étais seul.

— Pardon ?

Alba me regarda, l'air de dire : « Ne l'énerve pas, s'il te plaît. »

— C'est une mise en scène, rectifiai-je.

— Expliquez-vous.

— D'une part, c'est un mystère classique en chambre close : portes fermées de l'intérieur, victimes volatilisées, pas de cadavre… D'autre part, il y a le sang sur le tapis, ce qui suggère une lutte ou une forme de violence quelconque, et nous oriente aussi vers l'aînée, comme pour nous laisser penser qu'elle a pu blesser voire tuer accidentellement sa sœur cadette. Or nous avons inspecté tous les meubles, les murs et le sol : il n'y a aucune trace de l'ADN de la petite ailleurs. Nous n'avons pas non plus trouvé d'arme ou d'objet contondant – un objet assez lourd ou tranchant pour infliger une blessure à la tête. Voilà pourquoi je pense qu'il s'agit d'une mise en scène destinée à nous embrouiller et à nous emmener dans deux directions opposées.

— Que proposez-vous ?

— On continue à les chercher. On n'échafaude pas d'hypothèses tant qu'on ne les a pas retrouvées, mortes ou vives. Tout est trompeur, dans cette scène, tout est fait pour nous détourner de l'essentiel : les retrouver. Mais

nous n’allons pas nous laisser berner. Nous devons poursuivre l’opération Frozen.

Des coups timides à la porte nous interrompirent.

— Milán, inutile de frapper, lui dit Alba pour la millième fois. Tu fais partie de l’équipe.

L’agente Milán Martínez était parmi nous depuis trois ans. Elle restait cette grande fille un peu gauche qui recouvrait les tables de Post-it fluo. Elle était devenue très copine avec Estíbaliz et Alba. Le week-end, elles partaient toutes les trois en montagne oublier les soucis du boulot. Le sous-inspecteur Manu Peña adorait Milán et la traitait comme si elle était la déesse de l’amour, du sexe – de tout ce que vous voudrez. Mais elle était passée à autre chose, et je consolais régulièrement le cœur brisé de mon collègue violoniste dans les bars de la vieille ville.

Milán se glissa dans la salle de réunion par l’entrebâillement de la porte et sortit un Post-it orange de sa poche.

— J’ai un message, annonça-t-elle, s’efforçant de lire dans la pénombre. « Cantharidine ». Le laboratoire de toxicologie vient de confirmer au Dr Guevara qu’ils avaient retrouvé dans l’organisme de la victime deux grammes de poudre de *Lytta vesicatoria*.

— C’est-à-dire ? la pressa le commissaire.

— Cantharidine, poudre de cantharide officinale ou mouche espagnole.

6

La Vieille Forge

Diago Vela

Hiver de l'an de grâce 1192

Quand je repris conscience, un bec me frappait à la tête.

— Arrêtez, je vous en prie ! criai-je. Ça suffit !

J'entendis la voix d'Alix de Salcedo.

— Il est vivant !

— Pourriez-vous dire à cette bestiole de me laisser tranquille ? me récriai-je en écartant les morceaux de bois qui m'étaient tombés dessus.

Je contemplai la scène de désolation autour de moi. Des gens pleuraient, gémissaient, essayant de porter secours aux blessés.

— Comment m'avez-vous retrouvé ?

— C'est Munio. Il s'est souvenu de vous, expliqua Alix d'une voix inquiète. Je vois que vous êtes aussi bleu que d'habitude, donc je sais que vous allez bien.

— Je suis bleu ? Comme un mort ? demandai-je sans comprendre.

— Non, ce n'est pas ça, s'empressa-t-elle d'expliquer. C'est juste que… Ne le répétez à personne ou on va me prendre pour une folle… C'est juste que chez moi les sens sont tout mélangés : les couleurs ont une odeur et les

sons ont un goût. Pour moi, chaque personne a une couleur différente. J'ai toujours été comme ça.

— Et moi, je suis bleu ? insistai-je avec un sourire en palpant la bosse qui se formait sur ma tempe.

— C'est comme si vous aviez un morceau de mer dans les yeux. Le bleu vous ancre, il vous définit. C'est curieux que vous veniez d'une ville de l'intérieur des terres.

— Et les autres, ils ont une couleur aussi ? Ou bien suis-je le seul arc-en-ciel ambulant ?

— Gunnarr est blanc. Votre cousin Héctor, le seigneur du village de Castillo, est couleur terre. Le comte Nagorno est rouge… Vous voulez que je continue ?

— J'aimerais beaucoup, sincèrement, dis-je tandis qu'elle m'aidait à me relever. Mais nous devons d'abord vérifier qui est vivant et qui est mort, et tenter d'aider les blessés.

Un peu sonné, je m'efforçai de secourir tous ceux que je pouvais. En dégageant les blessés, j'entendis certains habitants de Nova Victoria accuser ceux de Villa de Suso d'avoir provoqué l'accident.

— C'est notre lot quotidien, maintenant, soupira Alix. Quand le malheur frappe, tout le monde s'accuse.

On déplora quatre morts, et la nouvelle de la tragédie se répandit si vite sur le chemin de Pampelune que, dès le lendemain, les habitants des villages alentour accoururent aux funérailles, cierge à la main.

Une procession de prêtres et de religieuses franchit la Porte du Nord, accompagnant García de Pampelune, protégé du comte de Maestu et plus jeune évêque jamais ordonné. Il n'avait que dix-sept ans, mais ses talents diplomatiques lui ouvraient les portes de n'importe quelle cour. Je l'avais rencontré à celle de Tudela et je le tenais en haute estime. Nous nous considérions presque comme des cousins. Il éprouvait la même affection pour Onneca, et nous pûmes tous constater que cela était réciproque quand

elle se précipita dans ses bras dès qu'il descendit de cheval. Malgré le froid, l'évêque ne portait qu'une chasuble. Il ne semblait pas avoir besoin de plus. Les nonnes qui l'accompagnaient sur leurs ânes le regardaient avec adoration.

— Que de malheurs à la fois, ma cousine ! Je suis venue dès que j'ai appris la nouvelle. Je célébrerai les funérailles de votre père et de ces malheureux Victoriens.

— Je vous remercie, mon cousin, dit-elle, calme.

Les funérailles terminées, je fis un crochet par la forge familiale en rentrant chez moi.

Lyra dirigeait ses forgerons d'une main ferme. Alix donnait des ordres aux apprentis qui déchargeaient du minerai de nos mines de Bagoeta.

— Qu'est-ce qui se passe, Lyra ? J'ai trouvé le bourg changé. Les deux quartiers m'ont l'air très remontés l'un contre l'autre.

Elle hocha la tête et fit signe à Alix d'approcher. Je gardai l'œil sur Munio, qui me fixait d'un regard menaçant, mais ne bougea pas du toit.

— Mon frère voudrait savoir ce qui se passe en ville, Alix. Raconte-lui donc ce qui nous inquiète ici.

— En votre absence, les familles nobles des villages alentour ont pris le contrôle des portes, m'expliqua Alix, posant son marteau. Les Mendoza, qui ont toujours vécu dans la tour de Martioda, au nord, viennent d'obtenir le droit de percevoir la dîme sur les fruits, malgré l'opposition de feu le comte de Maestu. Mais votre frère, en tant que comte Vela, a su convaincre le Conseil. Ici, les gens sont en colère parce que dans la rue des Pescaderías, ils n'ont le droit de vendre que du poisson de mer. Pour éviter de payer l'octroi, les poissonnières vendent le poisson de rivière hors les murs, au cimetière de Santa María. Vous aviez laissé un bourg bien gouverné, or je crains fort que la Victoria qui vous a tant manqué n'existe plus.

7

Armentia

Unai

Septembre 2019

— Qu’est-ce que ça signifie ? demanda le commissaire Medina.

— Que la victime a ingéré une dose mortelle d’une substance utilisée comme aphrodisiaque au Moyen Âge, répondit Alba. Voilà notre point de départ. Quoi d’autre, Milán ?

— Cheffe, deux des fils de la victime sont à l’accueil. Ils veulent absolument parler à « l’inspecteur Kraken ».

Je poussai un soupir. À mon grand désarroi, j’étais devenu la face visible de la brigade criminelle de Vitoria, grâce à la publicité que m’avait faite ce brave Tasio Ortiz de Zárate, bien malgré moi, trois ans plus tôt. Depuis, toute personne ayant un problème avec la loi ou souhaitant signaler une infraction – voire partager de simples soupçons – débarquait au commissariat central de Portal de Foronda et demandait à voir « l’inspecteur Kraken ». Esti dissimula un sourire, la petite peste.

— Vous savez ce qui vous reste à faire. Je compte sur vous pour m’apporter des réponses rapidement, conclut le commissaire avant de disparaître, portable à la main.

— Qu’ils entrent, dis-je. Voyons s’ils ont des choses intéressantes à nous raconter. Esti, Milán, vous venez avec moi.

— Donc on a un cadavre en érection, commenta Esti pendant que nous descendions.

— Non, il n’avait pas d’érection. Ça n’arrive qu’en cas de pendaison, lui rappelai-je.

— D’accord, mais il voulait avoir une érection. Il a pris du Viagra médiéval.

— C’est ce qu’on va vérifier. Je ne suis pas convaincu.

— Qu’est-ce qui te chiffonne ?

— Les statistiques. La plupart des homicides qui visent des femmes correspondent à des agressions sexuelles ou à des violences intrafamiliales. Les hommes sont plutôt victimes d’agressions physiques ou de règlements de comptes ou – Dieu veuille que je me trompe – d’attaques de prédateurs isolés.

— On ne veut surtout pas de prédateur à Vitoria. S’il s’avère qu’Antón Lasaga a été tué au hasard, on ne pourra pas faire le lien entre agresseur et victime.

— C’est exactement ma crainte, Esti. Ce qu’on a vu dans les toilettes de Villa Suso… La victime n’a pas été contrainte. On ne l’a pas immobilisée ni frappée. Cet homme s’est rendu aux toilettes de son plein gré, récapitulai-je alors que nous arrivions dans la salle où les frères Lasaga nous attendaient.

Âgés d’une trentaine d’années, ils étaient tous les deux plus petits que moi. Celui qui avait la peau la plus mate – cheveux frisés, poignée de main d’école de commerce – parla le premier.

— Inspecteur Kraken, n’est-ce pas ?

— Inspecteur López de Ayala, en fait. Je suis désolé pour votre père. J’imagine que ça va être une journée difficile.

— Exact. C’est pourquoi j’irai droit au but. Nous sommes quatre frères. Cinq, avec ma sœur. Les autres s’occupent des démarches administratives.

Mon frère et moi sommes ici parce que… (Il me donna une petite tape sur le bras, un signe de camaraderie hors de propos.) Et si vous preniez une chaise ? Nous serions plus à l'aise comme ça.

— Bien sûr. Voici mon équipière, l'inspectrice Ruiz de Gauna, dis-je en jetant un regard à Estíbaliz. C'est nous qui avons découvert le corps de votre père. Vous connaissez déjà l'agente Martínez.

— C'est pour cela que je voulais vous parler.

Il s'éclaircit la gorge et ignora Esti et Milán, qui restèrent debout derrière lui. L'autre frère s'assit également, aussi mutique qu'une statue, le visage grave.

— Je vous écoute…

— Andoni. Andoni Lasaga, je suis l'aîné.

— Je vois. Avant que vous nous racontiez ce qui vous amène ici, pourriez-vous nous parler un peu de votre père et de votre famille ?

— Ma mère est décédée il y a quelques mois. Mon père et elle étaient très soudés. Nous sommes une famille conventionnelle, c'était un couple à l'ancienne. Mon père a très mal vécu sa disparition.

Je hochai la tête. C'était la vérité – du moins c'est ce que suggérait l'alliance que nous avions trouvée sur une chaîne au cou de la victime. Si un veuf voulait utiliser un aphrodisiaque avant un rendez-vous, ne retirerait-il pas l'alliance de son épouse décédée ? Voilà une façon plutôt paradoxale de tourner la page.

— Ce que je veux dire, c'est que… tout est allé si vite. D'abord ma mère, dans un accident de voiture. Puis mon père…

— Qu'essayez-vous de me dire ?

— De ne pas vous fier à elle, lâcha-t-il dans un murmure qui claqua comme un coup de fouet.

— Andoni ! s'exclama son frère, horrifié.

— C'est vrai ! Il faut qu'ils le sachent, tu ne crois pas ?

— Ne pas nous fier à qui ? intervint Estíbaliz.

— À notre sœur, Irene, la troisième. C'était la préférée de notre père, sa seule fille, toujours à ronronner sur ses genoux. Elle le menait par le bout du nez. C'est une arriviste, elle veut tout pour elle seule.

— Andoni, tu dépasses les bornes ! J'ai accepté de t'accompagner pour parler de notre père, pas pour t'entendre accuser notre sœur. Bon Dieu, c'est une véritable obsession !

— Toi aussi, elle t'a lavé le cerveau. Elle fait toujours ça. C'est une manipulatrice-née, une psychopathe. Vous êtes un expert en psychopathie, inspecteur Kraken, pourquoi vous n'allez pas lui parler ?

À nouveau, il me donna une petite tape amicale sur le bras. Un geste aussi faux que toute sa personne.

— Nous interrogerons tous les membres de l'entourage de la victime, c'est la procédure. Permettez-moi de reformuler ce que vous venez de dire, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Vous insinuez que le décès de votre père n'est pas dû à des causes naturelles ni à un accident, et vous accusez votre sœur d'être impliquée dans sa mort pour accaparer sa fortune, c'est bien ça ? Parce que si c'est une déposition officielle, vous allez devoir la signer.

— Allez, Andoni, réfléchis, lui chuchota son frère. Pour l'instant, tu es bouleversé, mais ce n'est pas une conversation de comptoir. Tu es en train de porter des accusations très graves contre Irene. Ne nous fais pas ça. Papa ne méritait pas ça.

L'aîné serra les poings et poussa un soupir de frustration.

Il fallut encore dix bonnes minutes pour nous débarrasser d'eux. Quand ils furent enfin partis, je fixai la porte blanche durant un long moment.

— Une guerre dynastique, dis-je.

— Reviens au XXIe siècle, Kraken. On a besoin de toi ici, rétorqua Esti.

— Très bien, alors je vais le formuler en langage d'aujourd'hui : ça va être la castagne pour l'héritage.

— Ton avis ? demanda Estíbaliz à Milán.

— Andoni Lasaga est dominant, impulsif et pas très intelligent. Il parle de son père au passé, c’est très frappant. Son téléphone portable est un modèle haut de gamme, mais ancien et l’écran est cassé. Il a des chaussures de luxe, mais avec des semelles usées. Il porte un costume de deuil bien coupé, mais les manches et le col de sa veste sont décolorés. À l’inverse, le frère cadet est bien plus discret, mais son portable et ses vêtements sont neufs et de bonne qualité.

J’acquiesçai avec fierté. Nous avions entraîné Milán et Peña à aiguiser leur sens de l’observation, et à ce stade, je doutais que nous ayons grand-chose de plus à leur apprendre.

— Par ailleurs, poursuivit-elle, le Dr Guevara m’a dit qu’elle connaissait la famille, j’en ai donc profité pour recueillir des informations. Andoni Lasaga a travaillé dans l’entreprise de son père. Il ne fichait rien et a fini par se faire virer du comité de direction. Il percevait, et peut-être qu’il perçoit encore, une rente de son père, néanmoins, il a un niveau de vie très élevé et c’est un panier percé, donc il est toujours à court d’argent. Les autres frères sont très discrets et soudés. Ils ont tous fait des études pour se préparer à prendre la relève. Or le vrai cerveau de la famille, c’est la sœur : scolarité brillante, MBA, expériences à l’étranger. Elle travaille pour son père depuis plus de dix ans. Elle a commencé tout en bas et a franchi toutes les étapes. Cela dit, Antón Lasaga n’avait pas l’air pressé de passer la main. Je pense qu’on va devoir aller faire un tour à Armentia.

— À Armentia ? demanda Estíbaliz.

— C’est là que vivait notre roi de la fringue. Il avait plusieurs propriétés, mais il résidait dans une discrète villa du côté d’Armentia.

Peña entra à ce moment-là, un épais dossier dans les mains.

— Je vous cherchais. Je crois que j’ai à peu près identifié notre nonne. J’ai rassemblé toutes les infos données par les témoins qui étaient à Villa Suso hier : cent quatre-vingt-sept personnes. Six seulement affirment avoir vu une nonne. Les autres assurent tous que c’était une femme, belle, de

trente ou quarante ans. Entre un mètre cinquante et un mètre soixante. L'un des témoins pense qu'elle était très petite. Cinq n'ont rien remarqué de particulier sur sa taille. Deux disent qu'elle portait un habit et un voile blanc, quatre sont certains que son habit était blanc et son voile de couleur sombre, noir ou marron foncé. C'était la nuit, impossible de le savoir.

Le principe du faux souvenir, pensai-je. Les témoins ne sont jamais aussi fiables qu'ils le croient.

— Alors… intervint Estíbaliz. Nous cherchons une femme ?

— Une dominicaine.

— Une dominicaine ?

— Oui. J'ai passé toute la matinée à me documenter sur les ordres religieux du coin. Si on tient compte de ce que décrivent la majorité des témoins et l'inspecteur Ayala, c'est une sœur dominicaine, probablement du couvent de Nuestra Señora del Cabello, à Quejana.

— Ça se trouve dans la région d'Ayala. Kraken, c'étaient pas tes ancêtres, les seigneurs d'Ayala ? ironisa Estíbaliz.

— Bien sûr que si, j'ai un château là-bas et des terres gigantesques… Sérieusement, d'après ce que j'ai lu dans la presse, le couvent est inoccupé. L'ordre a déménagé à San Sebastián il y a plusieurs années. Sans compter que les quelques nonnes qui restaient à l'époque avaient plus de quatre-vingt-dix ans. Et je peux te dire que celle que j'ai poursuivie sur les toits était plus jeune que ça.

— Sauf si elle a percé le secret de la jeunesse éternelle ou qu'elle a une santé de fer, répliqua Esti. En tout cas, si le couvent est fermé depuis longtemps, peut-être que l'habit n'a rien à voir avec les dominicaines. Habit blanc, voile noir. Une personne qui veut se déguiser en religieuse peut très bien choisir cette combinaison au hasard. Ne nous focalisons pas là-dessus. On doit encore interroger tous les gens du marché médiéval pour voir s'il n'y avait pas une femme costumée en nonne. Peña, occupe-toi de ça et mets deux agents sur le coup.

— Milán, j’ai besoin que tu te balades un peu sur le dark web, dis-je.

— Qu’est-ce que je cherche ?

— Quelqu’un qui aurait acheté de la mouche espagnole récemment. Trace l’adresse IP pour voir d’où ça vient. La cantharidine est une substance interdite. Voyons ce que tu pourras découvrir.

— S’il y a quelque chose, je le trouverai, affirma-t-elle.

Esti sourit. C’était le tic de Milán, une sorte de mantra. Notre collègue répétait cette phrase chaque fois que nous lui demandions de faire une recherche compliquée dans les bas-fonds du web. Et généralement, elle y arrivait. Je n’avais plus eu recours à mes experts informatiques officieux, MatuSalem et Golden Girl, depuis trois ans. Et je ne m’en portais pas plus mal. Il ne faut pas demander trop de services au diable, à moins de vouloir finir dans les flammes.

Quand nous franchîmes la grille de l’immense propriété d’Armentia, au sud de Vitoria, je réprimai un sifflement. Si la villa était impressionnante, les dimensions du jardin tout autant. Une femme d’environ trente-cinq ans vint à notre rencontre, un râteau à la main. Elle avait les cheveux courts et une mèche sur le côté qui soulignait ses yeux tristes. Elle ôta ses gants de jardinage pour nous gratifier d’une poignée de main aussi ferme que celle de son frère aîné.

— Vous devez être Irene. Toutes nos condoléances.

Sous le regard médusé d’Estíbaliz, je me penchai pour lui faire la bise. Je remarquai qu’elle portait un foulard gris et un parfum qui me sembla familier.

— Inspecteur López de Ayala. Et voici l’inspectrice Ruiz de Gauna.

— Je vous remercie. J’étais en train de ramasser les feuilles. Je suis venue à la villa cet après-midi. D’habitude, c’est lui qui ratisse la pelouse, ça le détend. Avec le vent qu’il y a eu ce matin, j’ai imaginé que le jardin serait recouvert de feuilles… Je l’ai senti au fond de moi. Quand j’ai vu dans quel état était le jardin quelques heures après son départ… Je crois que

mon père aimerait que quelqu’un le nettoie, murmura-t-elle. Dites, vous devez savoir ça… Combien de temps met-on à parler au passé d’une personne qu’on a énormément aimée ?

Cinq jours en moyenne, songeai-je. Je ne le dis pas. Ce n’était pas le moment de parler statistique.

— Ça dépend des gens, je le crains, répondis-je à voix basse.

— Ma mère, il y a six mois, et maintenant lui. Cela donne le vertige, de savoir que vous êtes orpheline. Même si je pense que d’une certaine façon, il m’y avait préparée. Je ne devrais peut-être pas parler de ça. C’est comme si tout sortait aujourd’hui, et j’essaie juste de ne pas m’effondrer devant vous. J’imagine que je ressemble au cliché de la petite fille gâtée par son papa.

— Vous ne m’avez pas l’air d’une enfant gâtée, assurai-je. J’ai cru comprendre que vous auriez pu rejoindre directement l’entreprise de votre père, mais que vous aviez préféré ne pas le faire.

— Je voulais me former pour apporter tout ce que je pouvais à l’entreprise. Je ne considère pas mon travail comme un privilège de naissance auquel j’aurais droit parce que je suis la fille du patron. D’ailleurs, je me rends compte que je ne le serai plus jamais. Je n’aurai plus mon bureau à côté du sien.

— Parlez-moi de vos frères, l’interrompit Estíbaliz.

— Nous sommes une famille unie. Nous avons nos hauts et nos bas, mais vous ne trouverez pas de fissures entre nous.

— Et s’il y en avait, des fissures ? demanda mon équipière.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Il y a quelques heures, deux de vos frères sont venus au commissariat. Andoni vous a accusée d’être une manipulatrice et nous a demandé d’enquêter sur vous au sujet de la mort de vos parents.

Irene cessa de ratisser les feuilles. Visiblement troublée, elle dut s’appuyer au manche de son râteau.

— Je dois avouer que je ne m’attendais pas à ça, souffla-t-elle. C’est assez décevant, surtout un jour pareil. Je ne voudrais pas que vous me preniez pour une sainte ou pour une idiote, je ne suis ni l’une ni l’autre, et je ne vais pas jeter de l’huile sur le feu. Je ne dirai pas de mal de mes frères, malgré le fait que je sois blessée, et même très blessée, par ce qu’ils racontent de moi. Mais si vous êtes là, c’est que vous pensez que mon père n’est pas mort de causes naturelles. Si quelqu’un lui a fait quelque chose et que vous croyez que c’est l’un d’entre nous, vous vous trompez.

— Aurait-on pu en vouloir à votre père ? Un associé, un ex-associé ? Avez-vous une idée des raisons pour lesquelles on aurait voulu le tuer ?

— Je crois que vous ne mesurez pas l’importance du patrimoine de mon père. Dans notre famille, la discrétion est quasi une question de survie. Pendant les années de plomb de l’ETA, personne au Pays basque ne pouvait se permettre d’étaler sa fortune. Entrez.

Irene nous invita à franchir le seuil de la villa. Dans le salon trônait une imposante bibliothèque dont les rayonnages atteignaient cinq mètres de hauteur. À droite, dans un coin, un fauteuil qui devait coûter la moitié de mon salaire annuel attendait un propriétaire qui ne reviendrait pas. Combien d’heures Antón Lasaga avait-il passé dans cette pièce ?

— Quel genre de livres aimait-il ?

— Il adore tout ce qui a trait au Moyen Âge. Surtout l’histoire médiévale de la région.

— Savez-vous s’il a lu le roman *Les Seigneurs du temps* ?

— Il avait toujours un livre en cours. Il s’obligeait à lire tous les soirs, au moins une centaine de pages, même quand son travail l’accaparait. C’était son moment à lui, son espace sacré. Il était alors si concentré qu’il n’entendait plus rien, pas même cinq enfants qui sautaient sur ses genoux. Je suppose qu’il l’a lu, oui, comme tout le monde. À vrai dire, je n’ai pas eu l’occasion d’en parler avec lui.

— Manifestement votre père aimait les livres. Écrivait-il aussi ? demandai-je.

Irene me regarda avec étonnement.

— Pas que je sache. C'est… C'était un homme très secret. Il notait souvent des idées sur des feuilles et des cahiers, mais j'ai toujours pensé que ça concernait l'entreprise. C'est important ?

— Oubliez ma question. Je me suis laissé aller en voyant cette incroyable bibliothèque, dis-je en souriant.

Je m'approchai de l'unique étagère qui ne contenait pas de livres, mais des photos de famille encadrées. Ses cinq enfants à des âges différents, à différentes étapes de leur vie. Son mariage en noir et blanc, les années 1970 en sépia, les années 1980 en couleurs avec Antón portant la moustache, les années 1990 et le retour à une allure plus sobre. Aucune d'entre elles ne mettait en particulier sa fille en valeur. Intéressant. Ça contredisait la théorie du fils aîné : si sa fille était sa préférée, il prenait soin de ne pas le montrer.

Irene ne parut pas se formaliser de notre inspection des souvenirs de famille. Elle semblait plutôt perdue dans ses propres pensées. Quand elle se plaça derrière moi pour contempler les photos, je pus presque l'entendre soupirer dans ma nuque.

Cette odeur…

— Pourriez-vous m'envoyer une liste des quinze amis les plus proches de votre père ? requis-je, reprenant mon rôle d'inspecteur.

— Quinze ? s'étonna-t-elle. Oui, bien sûr. Laissez-moi y réfléchir.

Je lui tendis une carte de visite.

— Pour finir, intervint Estíbaliz, nous avons quelques questions obligatoires à vous poser. Ne le prenez pas mal, c'est notre travail. Où étiez-vous hier entre 10 heures du matin et 19 h 30 ? Avez-vous pris le petit déjeuner, le déjeuner ou un en-cas avec votre père ?

— J'étais dans mon bureau, j'ai eu quelques visioconférences. Je demanderai à mon secrétaire de vous envoyer mon agenda. Toutes les

personnes avec qui j'étais en réunion pourront vous confirmer que je me trouvais bien chez moi pendant la journée. Je n'ai pas vu mon père hier. Nous étions très occupés tous les deux.

— Qu'est-il arrivé à votre mère ? interrogea Estíbaliz de but en blanc.

Elle faisait parfois cela, pour prendre son interlocuteur par surprise, obtenir une réaction spontanée.

Je me contentai d'observer.

Encore davantage de tristesse. Une tristesse authentique.

— Accident de voiture. C'était Carlos qui conduisait.

— Carlos ? répétai-je.

— Notre chauffeur, depuis toujours. Il était comme un oncle pour nous. Il travaillait pour mes parents depuis des décennies. Ils sont morts tous les deux après quelques jours en soins intensifs. Le choc a été très violent.

Je regardai autour de moi. C'était la maison la plus luxueuse que j'avais vue à Vitoria.

— Votre père souffrait du syndrome de Marfan, n'est-ce pas ? demandai-je.

— En effet. Ce n'était pas de notoriété publique, mais on en a toujours parlé en famille, nous étions tous au courant de sa maladie. Son cardiologue le suit… le suivait de près. À son âge, il y a un risque de rupture de l'aorte. La maladie fragilise les parois.

— Très bien, Irene, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps. Envoyez-nous cette liste d'amis de votre père et votre emploi du temps d'hier. Nous aurions préféré vous rencontrer dans d'autres circonstances.

— Ne vous en faites pas. Je vous raccompagne à la sortie.

En retournant vers la voiture, Estíbaliz et moi trouvâmes un banc isolé. Nous nous assîmes et prîmes quelques minutes pour rassembler nos pensées.

— Tu crois que c'est elle ? Tu crois qu'elle était pressée de toucher l'héritage ? dit Esti.

— Ce n’est pas elle. Son deuil est authentique. Elle portait un foulard qui appartenait à son père. Elle a dû le trouver dans sa chambre. Il est imprégné de l’eau de toilette qu’on a sentie hier, quand je me suis approché pour regarder les pupilles de son père. Son premier réflexe aujourd’hui était une tâche inutile et hautement sentimentale : nettoyer le jardin paternel. Personne ne le verra, et d’autres feuilles vont tomber demain, mais elle l’a fait pour lui.

— Ou alors c’est une manipulatrice-née, comme le prétend son frère.

— C’est difficile à dire après un seul entretien. Effectivement, elle a pu nous manipuler. Malgré tout, non, ce n’est pas elle. Ni aucun de ses frères. Et Antón Lasaga n’a pas pris la cantharidine de plein gré non plus. Cet homme aimait sa femme, même si ses enfants n’étaient pas de lui. C’est Carlos, le chauffeur, qui était leur père.

— Pardon ?

— Par où veux-tu que je commence ?

— Par le fait que ses enfants n’étaient pas de lui, par exemple, dit Estíbaliz. Ce serait un bon début.

— Cinq enfants, un père avec le syndrome de Marfan. Tu as regardé les photos ? Ils ont tous une taille normale, pas de symptôme visible. Ils avaient chacun 50 % de risques d’hériter de la maladie de leur père. Aucun ne l’a eue. Aucun. Statistiquement, c’est presque impossible.

— Qu’est-ce que tu suggères ?

— Comme dirait mon grand-père, il a élevé la portée de la tanière du voisin.

— Mais tu affirmes qu’aucun des cinq ne lui a administré la cantharidine.

— Aucun. Ils savaient tous qu’il avait le cœur fragile, et la cantharidine est un vasodilatateur. Celui qui a empoisonné Lasaga lui a donné une dose de deux grammes, soit une dose mortelle pour une personne en bonne santé. La dose révèle l’intention d’homicide, c’est notre meilleur indice.

N’importe lequel des enfants, y compris Irene, aurait essayé de nous faire croire que son père consommait de la mouche espagnole comme stimulant, sachant qu’une dose normale aurait suffi à le tuer. Or l’assassin ne disposait pas de cette information. Ce qui met aussi Lasaga lui-même hors de cause. S’il prenait des médicaments pour ses problèmes cardiaques, pourquoi aurait-il encouru le risque d’utiliser un aphrodisiaque ? Et pourquoi à une dose mortelle ? Je ne crois pas à l’hypothèse du suicide. C’est une façon de se suicider sale, douloureuse, inconfortable, et il n’est pas resté chez lui ce jour-là. Il s’est montré en public. Un homme aussi secret n’aurait pas exposé sa famille à un scandale aussi énorme. L’assassin doit faire partie de son entourage. Donc je vois deux possibilités : soit le tueur est une connaissance de la victime, soit il l’a choisie au hasard. En voyant la maison, j’ai pensé à l’un des péchés capitaux : l’avarice. Nous convoitons ce que nous avons sous les yeux. Mais maintenant, je n’en suis plus aussi sûr, et ça m’inquiète, Esti. J’ai très peur que l’assassin ait frappé au hasard.

Mon équipière me lança un regard sombre, comme si elle lisait dans mes pensées. Après toutes ces années, nous avions développé une sorte de connexion. *Pas de lien entre assassin et victime, pas de coupable.*

De retour chez moi ce soir-là, je m’installai dans un fauteuil qui dominait la place de la Virgen Blanca, le cœur battant de Vitoria. Deba s’était endormie sur mes genoux, et je l’avais mise au lit. Alba se prélassait sur le canapé, pendant que je me plongeais dans l’exemplaire des *Seigneurs du temps* qu’elle m’avait offert.

Deux exemplaires, deux dédicaces.

Entre nous c’était devenu un rituel. Quand un roman nous plaisait à tous les deux, chacun l’offrait à l’autre, et nous rivalisions à qui rédigerait la dédicace la plus mémorable, la plus passionnée… selon notre humeur.

Sur la première page blanche des *Seigneurs du temps*, elle avait recopié un poème que sa mère déclamait autrefois sur scène : « Et pourtant je

m’élève », de Maya Angelou. Sur son exemplaire, j’avais écrit une phrase de Joan Margarit : « Une blessure est aussi un endroit où vivre. »

— Tu es bien songeur, Unai. Je ne sais pas si je dois trouver ça sexy ou inquiétant.

— Ça t’embête si je réfléchis à voix haute ? Je sens que je suis parti pour ruminer toute la nuit.

— Allons-y. Qu’est-ce qui te préoccupe tant ?

— Des questions de profilage pour les nuls. Pourquoi agir ainsi ? Pourquoi ici, à cet endroit précis ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi la cantharidine ? Pourquoi à Villa Suso ? Pourquoi pendant la présentation d’un roman qui a au moins trois points communs avec sa mort : le lieu du crime, la profession de la victime et le mode opératoire ?

— Et quelle est ta réponse ? demanda-t-elle.

— Que l’Univers est paresseux.

— Paresseux ? répéta-t-elle en se grattant la tête.

— Oui, paresseux. Il ne fait pas l’effort de provoquer des coïncidences – c’est pour ça qu’elles sont si rares. Ce que je veux dire, c’est que je ne crois pas qu’il puisse y avoir trois coïncidences dans cette affaire : un magnat de l’industrie textile meurt suivant le même *modus operandi* que dans un roman dont la présentation a lieu à l’endroit et à l’heure du crime. Le tueur veut nous envoyer un message, et en public, pour que nous comprenions tous : « Ce meurtre est lié au roman. À vous d’enquêter. » Et c’est exactement ce que je vais faire.

Je la regardai et déclarai, comme si je rendais une sentence :

— Le moment est venu d’avoir une conversation avec l’éditeur.

8

Le palais Álava-Esquivel

Unai

Septembre 2019

Ce jour-là, j'étais destiné à rencontrer l'un des êtres les plus singuliers, les plus exceptionnels qu'il m'ait été donné de croiser durant toute ma carrière de profileur. Mais quand Estíbaliz, Milán et moi prîmes le chemin du palais Álava-Esquivel, nous ignorions encore ce que nous réserverait la suite.

Le palais résistait tant bien que mal aux ravages du temps, même s'il avait fallu poser un filet de protection pour préserver sa façade. Le jardin dessinait un angle entre San Roque et la Herrería, et derrière un énorme palmier se dressait fièrement le bâtiment décati en pierres blanches où résidaient les derniers châtelains de la ville. Des familles avec un loyer inchangé, qui supportaient avec résignation l'humidité et les murs en stuc écaillé.

Je sonnai à l'interphone du portail surmonté d'un arc en plein cintre et une voix grave me répondit :

— Qui est là ?

— Prudencio, c'est l'inspecteur Unai López de Ayala. Vous pouvez m'ouvrir ?

L'éditeur mit quelques secondes à réagir.

— Bien sûr, inspecteur.

Nous contournâmes un tricycle aux couleurs criardes et grimpâmes les marches creusées par l'usure jusqu'au troisième étage.

— Milán, ça donne quoi, tes recherches ? Des traces de mouche espagnole sur le dark web ?

— Rien du tout, répondit-elle avec un sourire en haussant les épaules. (C'était un « non » qui sonnait comme un « oui ».) Il y a un tas de produits vendus comme de la mouche espagnole, mais en fait c'est juste de la L-arginine et de la vitamine C. Du bidon. Personne ne demande de la vraie mouche espagnole. Pour quoi faire, alors qu'il existe des tonnes d'imitation de Viagra à tous les prix ? Je n'ai rien vu. Ni offre ni demande. Je ne pense pas que l'on achète ça sur internet.

— Et donc… ?

— Il l'a obtenue par ses propres moyens. Les insectes, les scarabées. Il a broyé les carapaces et obtenu deux grammes de cantharidine pure.

— Et tu as trouvé quelqu'un qui aurait acheté ces bestioles ? demanda Estíbaliz.

— Non plus. J'ai trouvé mieux que ça.

— Tu entends quoi par *mieux* ? insista Esti.

— Une plainte déposée fin août pour vol au musée des Sciences naturelles. D'après l'inventaire, il s'agit d'un lot de deux cents coléoptères qui venait d'arriver pour agrandir la collection d'insectes. Quand je m'en suis souvenue, je me suis dit : et s'il y avait des cantharides, là-dedans ? Si vous pensez que ça vaut le coup, on pourrait faire un tour au muséum après avoir vu l'éditeur.

— OK, tu t'en charges, dis-je en guettant du coin de l'œil la réaction d'Estíbaliz.

Mon équipière remonta le col de sa veste militaire. Elle semblait un peu ailleurs. Le musée des Sciences naturelles était situé dans la tour de Doña

Otxanda, ce qui supposait de passer devant la librairie ésotérique ayant appartenu à son frère, Eneko, l'Eguzkilore. Cela faisait un bail qu'il avait quitté le monde des vivants, mais Estíbaliz avait-elle tourné la page ? Et d'ailleurs, est-il possible de tourner la page quand vous avez perdu un frère, même si c'était un dealer et une crapule ?

— Qu'est-ce qui t'inquiète, Esti ?

— L'enquête sur Lasaga empiète sur le temps qu'on devrait consacrer la recherche des sœurs, murmura-t-elle sans me regarder.

— Et si c'était une disparition volontaire ? Si elles étaient *volontairement* parties de chez elles ? suggérai-je.

— Comment ça ?

— Estefanía, l'aînée, ne s'entendait pas avec sa petite sœur. Elles se sont peut-être disputées ; Estefanía aurait frappé sa sœur un peu trop fort, elle se serait débarrassée du corps avant de s'enfuir. Ce ne serait pas un double enlèvement – il n'y a pas eu de demande de rançon. Et s'il n'y avait pas d'agresseur ? Si c'était simplement l'histoire vieille comme le monde d'Abel et Caïn ?

— Tu n'as vraiment aucune foi en l'espèce humaine ! Des sœurs qui s'entretuent… Je ne veux même pas y penser, soupira Esti en fixant deux petites fenêtres ovales.

— Regarde où on bosse… et tu me parles de foi en l'espèce humaine ? (Je lui adressai un clin d'œil pour faire retomber la tension.) Mais si c'est pas ça, alors qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui a bien pu leur arriver, Esti ?

— Une fille de dix-sept ans ne s'enfuit pas avec le corps de sa petite sœur de douze ans. Comment elle s'en sortirait avec un fardeau pareil ? Et pourtant, il s'est passé quelque chose. Il y a du sang d'Oihana dans l'appart.

— Ça fait deux semaines qu'on cogite là-dessus, sans rien trouver. Mais même si ça se présente mal, on va continuer. Essayer d'avancer comme on peut. Ce qui nous amène à… On y est.

Je m’arrêtai devant la porte du troisième étage, à gauche.

— Bonjour, Prudencio, dis-je à l’homme qui se tenait sur le palier.

— Pruden, appelez-moi Pruden. Ne restez pas là, entrez.

Nous franchîmes le seuil des éditions Malatrama, un espace ouvert, avec de fines colonnes soutenant un haut plafond voûté aux poutres blanches. Les quatre murs étaient couverts de fresques représentant de redoutables déesses et des paysages apocalyptiques. L’ensemble donnait le tournis et me fit me sentir tout petit. Visiblement, je n’étais pas seul à éprouver cela.

— Vous arrivez à vous concentrer avec ces images autour de vous ? lâcha Milán, un peu mal à l’aise. Elles sont si…

— Saisissantes, pleine de vie, impressionnantes ?

— Voilà.

— C’est un hommage aux plus grands succès de la maison… jusqu’à maintenant, acheva l’éditeur.

Pieds nus sur le plancher, Prudencio portait un pantalon blanc en lin avec une veste assortie tendue sur son énorme ventre. Avec ses cheveux grisonnants et sa barbe bouclée, il me faisait penser à un druide prêt à dévorer un sanglier rôti.

Ce n’était pas une journée très chaude, mais il essuya la sueur de ses joues rondes avec un petit mouchoir. Il tenait un grand arrosoir à la main.

— J’étais en train d’arroser les plantes. J’ai cru vous voir l’autre soir au lancement du livre, je me trompe ?

Nous le suivîmes jusqu’à la fenêtre ouverte, qui donnait sur un étroit patio. Je me penchai avec précaution et découvris une agréable cour commune, au rez-de-chaussée. Les géraniums bien soignés cohabitaient avec du linge humide étendu sous une bâche et des chats tapis dans l’ombre, au milieu du bruit des casseroles et des télévisions allumées sur les débats du matin. J’eus l’impression de me glisser dans l’intimité du noyau dur de la Vitoria la plus authentique.

Ça sentait le chorizo et les patates sautées, qu'une grand-mère devait préparer quelque part au premier étage. Estíbaliz tenta de couvrir les gargouillis de son estomac.

— J'aime me dire que je vis à un endroit où d'autres ont vécu il y a mille ans, avant même la construction de ce palais. Vous aussi, d'ailleurs, ajouta-t-il en me désignant avec un grand rire. Vous êtes un López de Ayala, c'est une sacrée coïncidence que vous viviez tout près de l'entrée de la Correría.

Je pestai intérieurement. Tout le monde savait où j'habitais, ou quoi ? Il n'y avait pas moyen de rester anonyme ici, en tout cas pas depuis que toute la ville était venue déposer des bougies devant chez moi après l'affaire des doubles meurtres.

— Au XVe siècle, poursuivit-il, à l'époque des luttes entre clans rivaux, vos ancêtres contrôlaient certaines portes stratégiques de la ville. Les Ayala se rassemblaient devant l'église San Miguel. Les Calleja se retrouvaient au Portal Oscuro, à deux pas d'ici, au bout du quartier d'Anorbin, également appelé Angevín dans les documents médiévaux. Les Ayala protégeaient les intérêts des premiers habitants de Vitoria. L'appartement de la place de la Virgen Blanca appartient-il à votre famille ? Ce serait une intéressante coïncidence.

— Non, c'est une location. Un bon plan.

— C'est drôle, cela dit. Un Ayala qui continue de veiller sur cette partie de la ville.

L'idée me plut bien, même si ça me faisait une belle jambe. Allez donc annoncer aux deux filles disparues et au père assassiné de cinq enfants – légitimes ou non – que je veillais sur mes concitoyens.

Je m'éclaircis la gorge.

— Revenons à nos moutons, si vous voulez bien. Pour répondre à votre question : oui, j'étais au lancement du livre l'autre soir. J'espérais repartir

avec une dédicace de l'auteur, comme tout le monde, hélas… Il m'a l'air particulièrement insaisissable.

— Discret, je dirais.

— Pardonnez-moi d'être direct, mais vous savez qui c'est ?

— J'aimerais bien, croyez-moi.

— Vous avez bien votre petite idée, intervint Esti.

— Vous ne voulez pas vous asseoir ? Je ne vous ai même pas offert à boire.

— Ne vous inquiétez pas, nous ne serons pas longs. Nous avons un programme chargé. Nous sommes là dans le cadre de l'enquête sur la mort d'Antón Lasaga. Son corps a été retrouvé dans les toilettes de Villa Suso.

L'homme se figea, une expression de surprise sur le visage.

— Alors vous confirmez que ce n'était pas une mort naturelle ? Je me demandais pourquoi on ne nous avait pas laissés quitter le palais, et pourquoi la police avait interrogé autant de monde. Même si on nous a dit que c'étaient des questions de routine.

— Je ne peux pas encore vous répondre. Nous ne sommes qu'au début de l'enquête et nous travaillons sur plusieurs pistes. Je ne veux pas vous faire peur, mais nous avons besoin de savoir s'il y a un lien entre le lancement du livre et la mort de Lasaga, donc il est important que nous connaissions le nom du grand absent : l'auteur des *Seigneurs du temps.*

— L'écrivain fantôme, plutôt, me glissa Estíbaliz.

— Je ne vais pas vous mentir, j'ai en effet ma petite idée, dit Prudencio en nous tournant le dos pour contempler l'une des peintures murales. Vous allez me demander, comment est-il possible que je ne le sache pas ? Comment se fait-il que je ne l'aie jamais vu, que je ne lui aie jamais parlé au téléphone ? N'aurions-nous pas dû au moins nous rencontrer pour signer le contrat ?

— En effet, ça fait partie des questions que nous nous posons.

— Il a pris contact avec moi par mail, et il a toujours utilisé le pseudonyme de Diego Veilaz. Nous sommes une petite maison d'édition. D'habitude, nous ne publions pas de fiction. De la bande dessinée, quelques catalogues d'expositions financés par des musées ou des mairies… Mais quand il m'a envoyé le manuscrit, comment aurais-je pu le refuser ? C'était de l'or à l'état pur. Dans ce métier, chaque publication est un pari, on ne sait jamais comment va réagir le marché. Pourtant j'ai voulu prendre le risque pour ce livre, même si ça nous obligeait à quitter notre zone de confort. Après tout, j'avais mon réseau de distribution en librairies, quelques commerciaux, des contacts avec l'imprimeur et un local d'où assurer la diffusion du livre : toute l'infrastructure nécessaire pour le publier. Trouver un bon illustrateur pour la couverture était le cadet de mes soucis – je travaille avec tous les jours. Tout s'est passé par mail. Bien entendu, j'ai insisté pour que nous nous rencontrions en personne. Je tiens toujours à connaître mes auteurs. Nous finissons par créer une relation étroite : le processus créatif implique de prendre beaucoup de décisions en commun. Avec lui, c'était impossible. Malgré tout, je n'ai pas voulu laisser passer l'occasion de le publier.

— Vous disiez que vous aviez votre petite idée, avançai-je.

— Exact. Venez, vous comprendrez mieux si je vous montre quelque chose, lança-t-il en nous conduisant devant l'écran de son ordinateur. J'ai deux adresses mail. La première est celle qui apparaît sur le site web de la maison. C'est là que m'écrivent les artistes et les institutions qui veulent travailler avec nous. Elle est publique, vous ne pouvez pas imaginer le nombre de messages que je reçois. L'autre, mon adresse personnelle, je ne la donne qu'aux auteurs avec qui j'ai signé un contrat et qui vont publier chez nous.

— Combien d'auteurs avez-vous ?

— Pas beaucoup, vingt-huit.

— Vous allez nous dire que l'auteur mystère des *Seigneurs du temps* vous a contacté directement sur votre adresse personnelle, et pas via celle qui est indiquée sur votre site web. C'est pour ça que vous avez des soupçons, suggérai-je.

Il me regarda avec une expression stupéfaite et tripota les boucles de sa barbe.

— Eh bien, vous êtes rapide. Oui, c'est ce que je voulais vous montrer. Soit l'auteur a déjà publié chez nous, soit – mais il serait impossible de le savoir – quelqu'un lui a donné mon adresse personnelle. En vrai, la bande dessinée est un tout petit monde et les auteurs ne se font pas de cadeaux. Ils ont déjà du mal à trouver un éditeur pour eux, ils ne vont pas passer leurs contacts à la concurrence. Je doute fort qu'un de mes auteurs ait donné mon adresse à un confrère, en tout cas pas sans me demander la permission ou me signaler qu'une connaissance allait m'envoyer un manuscrit.

— Donc nous avons une liste de vingt-huit dessinateurs susceptibles d'être aussi notre auteur, résuma Milán, les yeux brillants. Pourriez-vous me transmettre votre liste de contacts ?

— Bien sûr. Je n'ai pas l'intention de faire obstruction à une enquête criminelle. Même si vous devez comprendre qu'il s'agit d'informations confidentielles.

— Nous comprenons très bien. Ça ne sortira pas d'ici. Cela dit, il me semble que vous aviez déjà une ou deux personnes en tête, intervins-je.

— Je vais un peu bidouiller dans votre ordinateur, déclara Milán, déjà installée dans l'impressionnant trône de l'éditeur. Ensuite je nettoierai tout, mais je veux tracer chaque adresse et vérifier d'où les mails ont été envoyés. Vous voulez bien filtrer les messages que vous avez échangés avec l'auteur ?

— Bien sûr, répondit-il en tapant « Diego Veilaz » dans la barre de recherche.

Milán pianota sur le clavier sous notre regard attentif. Quelques minutes plus tard, la magie opéra. De la magie blanche : une carte de la province d'Álava nous indiquait un point dans la vallée de Valdegovía.

— C'est curieux… commenta l'éditeur.

— Curieux, pourquoi ? demandai-je.

— J'avais parié là-dessus.

— Je suis allée à une expo là-bas il y a quelques mois, intervint Estíbaliz.

Elle s'éloigna un peu et se mit à chercher quelque chose sur son portable.

— Ton GPS indique la tour des Nograro, dans la vallée de Valdegovía, c'est ça ? questionna Estíbaliz sans lever la tête de son écran.

Milán confirma d'un signe de tête. Esti me fit un signe discret d'approcher.

— Dans l'une des salles, il y avait un habit des sœurs dominicaines du couvent de Nuestra Señora del Cabello. Regarde, Kraken, murmura-t-elle en me montrant un mince mannequin vêtu du même habit que celui que j'avais poursuivi sur les hauteurs de San Miguel.

— Pruden, l'interpellai-je, élevant la voix. Avez-vous embauché des acteurs ou des actrices pour animer la présentation ?

— Des acteurs ? Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Je vous assure que l'archéologue qui m'accompagnait a bien travaillé sur les chantiers de la Fondation Santa María.

— Non, pas l'archéologue. Je parlais plutôt d'une religieuse dominicaine.

— Pour quoi faire ? Le livre se vend comme des petits pains. Non, ça ne m'est même pas venu à l'esprit.

Il souffla et épongea de nouveau la sueur qui dégoulinait sur ses tempes.

Impasse, pensai-je. Il faudrait chercher notre nonne sur d'autres toits : il n'y avait aucune trace d'elle par ici.

— Revenons à votre pari. Vous disiez ne pas être surpris que le mail ait été envoyé depuis ce point de la vallée de Valdegovía.

— Ramiro Alvar de Nograro, seigneur de la tour de Nograro, répondit-il solennellement, comme si ce nom était censé nous évoquer quelque chose.

— Qui ça ? s’enquit Estíbaliz avec intérêt.

— Ramiro Alvar de Nograro, vingt-cinquième seigneur de Nograro, expliqua Prudencio. Un jeune homme, pas encore la quarantaine, mais un vrai érudit. Très réservé, élevé comme un aristocrate du XIXe siècle, avec une connaissance encyclopédique de sa noble histoire familiale. Il vit cloîtré dans sa tour. Il est né là, il y a grandi et il mourra sans avoir mis le pied dehors, croyez-moi. Ses ancêtres ont régné sur cette vallée au Moyen Âge. Les aînés héritent tous du prénom d’Alvar, et leurs frères le reçoivent comme deuxième prénom, au cas où l’héritier légitime mourrait sans descendance. Il en va ainsi depuis plus de mille ans. Je crois que c’est le seul cas de patrimoine aussi bien géré dans la région. Aujourd’hui encore, ils louent les maisons et les terrains autour de la tour. Autrefois, ils possédaient la forge, le moulin et l’église, comme toutes les familles nobles du coin, les Mendoza, les Avendaño, les Guevara… Un jour, il m’a raconté, non sans une certaine gêne, qu’il avait fait le calcul : il était si riche que ses descendants n’auraient pas à travailler pendant les cinq cents prochaines années. Quoique je doute qu’un ermite comme lui, aussi brillant et charmant soit-il, puisse avoir une descendance. Il n’est jamais sorti de sa tour. C’est toujours moi qui allais le voir.

— Sur quoi avez-vous travaillé ensemble ? demanda Estíbaliz.

— Le catalogue d’une exposition sur la vallée de Valdegovía organisée par la mairie d’Ugarte. Ça remonte à quelque temps déjà. Ramiro Alvar souhaitait la promouvoir pour attirer les touristes dans la région. Il a toujours joué les mécènes, dans la plus grande discrétion.

— Ça doit être l’expo que j’ai vue, dit Esti. Vous auriez un exemplaire du catalogue en question ?

L’éditeur hocha la tête et chercha sur une étagère.

— Vous pensez que ça pourrait être Ramiro Alvar ? suggérai-je.

— Honnêtement ? J’avais plusieurs candidats et candidates en tête, mais oui, je me suis toujours demandé si c’était lui.

— Vous dites qu’il est d’une timidité maladive.

— C’est un rat de bibliothèque. Craintif, peu habitué à travailler avec les autres, à l’exception de la guide payée par la mairie pour faire visiter la tour. Malgré tout, il est très apprécié dans le village. Le maire et les adjoints disent que c’est un plaisir de collaborer avec lui. Les villageois et ses avocats viennent régulièrement le voir quand ils ont des questions. Il n’a même pas de téléphone portable, il prétend qu’il n’en a pas besoin. C’est vrai, il utilise un téléphone fixe dans l’un de ses bureaux. Il vit dans les deux derniers étages de la tour. Le rez-de-chaussée présente une exposition permanente d’objets variés appartenant à sa famille : des reliquaires, des uniformes militaires, des arquebuses, des selles, des livres écrits par ses ancêtres… Il y a un peu de tout dans son arbre généalogique : des militaires, des curés, des hommes de lettres, des maires. Des visages très semblables, qui se répètent sur les portraits accrochés partout dans la maison : des gravures, des daguerréotypes, des photographies en noir et blanc, en sépia et en couleurs.

— S’il est bien l’auteur des *Seigneurs du temps*, ça expliquerait qu’il refuse d’apparaître dans les médias ou de donner des interviews, dit Estíbaliz.

— C’est vrai, mais pas mal d’auteurs sont comme ça. Écrire est une chose, mais tout le monde n’est pas capable d’affronter la presse ou de parler en public. Ça demande des qualités très différentes, et on n’est pas souvent doué pour les deux.

— Et le contrat que vous avez signé ? Il était à quel nom ? demandai-je.

— Diego Veilaz, S.L. Il y avait bien un numéro de compte bancaire, mais c’était celui d’une grande ONG. Autrement dit, l’argent ne l’intéressait

pas, et d’ailleurs, nous n’avions pas anticipé un tel succès.

— L’argent ne l’intéressait pas… répéta Estíbaliz, perdue dans ses spirales mentales.

En tout cas pas cet argent-là, pensai-je. *Si Ramiro Alvar est si riche, rien d’étonnant à ce qu’il se moque des droits d’auteur.*

Mon téléphone sonna et je m’éloignai pour répondre à Peña.

— Kraken, on a reçu un appel d’un chantier de la vieille ville, tu es dans le coin ?

— Oui, à propos de quoi ?

— On ne sait pas encore, mais il y a une sale odeur dans un appartement en travaux entre la Cuchi et le quartier de Santa María. Personne ne comprend d’où ça vient. L’appart est vide, il n’y a que le sol et les murs. J’irais bien y faire un tour.

— Un chat coincé dans les canalisations, à tous les coups.

Cela m’aurait fait sourire si nous ne recevions pas ce genre d’appel deux fois par an. Habituellement, nous prévenions les pompiers, quand ce n’étaient pas eux qui nous appelaient les premiers. Nous nous repassions la patate chaude, selon le département que le voisin au nez sensible avait prévenu en premier.

— Tu viens ou pas ?

— Esti et moi, on part à Valdegovía. On sera revenus d’ici une heure ou deux. Milán est avec nous.

Je la regardai. Elle s’agitait, mal à l’aise. Depuis que Milán avait rompu avec Peña, leurs relations étaient tendues, même s’ils faisaient de leur mieux pour le cacher. Ça me chagrinait de leur imposer, mais le timide Ramiro Alvar de Nograro avait éveillé ma curiosité. Ce serait intéressant de le rencontrer, qu’il soit ou non l’auteur des *Seigneurs du temps*.

— Milán te retrouve dans le quartier de Santa María, déclarai-je.

— Milán. OK, chef. Dis-lui que j’y serai dans dix minutes.

Estíbaliz prit la sortie de Vitoria en direction de la vallée de Valdegovía. Installé dans le siège passager, je me contentai d'observer le feuillage doré des hêtres qui défilaient, tandis que nous pénétrions dans les collines où la route se transformait en long tunnel arboré.

Ça faisait des jours que je n'avais pas mis les pieds à Villaverde. Ces deux affaires me prenaient tout mon temps. J'avais besoin du bol d'air que me procuraient les balades dans ma montagne, à marcher sans but sur les feuilles mortes parmi les chênes et les buis.

Nous dépassâmes le village d'Ugarte, un charmant hameau dont le tracé n'avait pas bougé depuis le Moyen Âge, avec ses jardinières colorées aux fenêtres des maisons. Puis nous prîmes l'étroite route qui menait à la tour de Nograro, située à moins d'un kilomètre.

C'était une tour rectangulaire, avec des créneaux et des mâchicoulis aux quatre coins. Quelques fenêtres s'ouvraient sur les points cardinaux et un petit mur dissimulait un fossé. La porte d'entrée formait un arc brisé, surmonté d'une lucarne.

— Alors comme ça tu es déjà venue, dis-je pendant qu'Estíbaliz se garait.

— Oui, mais j'ai vu l'expo en dehors des heures de visite guidée. Je ne savais pas que le vieux seigneur vivait dans la tour.

— Vieux seigneur ? D'après Prudencio, c'est la tour qui a mille ans, pas son propriétaire, répliquai-je en descendant de voiture.

Nous traversâmes le petit pont qui menait à l'entrée. J'eus l'impression de remonter le temps. Une grande rose des vents en galets s'étalait à nos pieds. Au-dessus de nos têtes, une vieille balance romaine portait la date de 1777, et plusieurs statues abîmées gisaient par terre. Le Moyen Âge à l'état pur. Une merveille.

Une très grande jeune fille avec une fossette au menton et une longue natte sur le côté nous accueillit derrière un petit guichet, sous le porche. Je supposai que c'était la guide engagée par la mairie pour faire visiter la tour.

— Bonjour, commençai-je, nous voulions…

— Vous avez réservé par téléphone ? Je n’avais aucune visite prévue aujourd’hui.

— Police, lança Esti en lui montrant sa plaque, laissant tomber les politesses. Pourrions-nous voir le propriétaire de la tour ?

— Bien sûr, je le préviens, répondit la guide en appuyant sur l’interphone près du comptoir en bois verni.

J’observai son lieu de travail. Un ordinateur antédiluvien, une vitrine contenant des catalogues, c’était à peu près tout. Je l’imaginai languir d’ennui des heures durant dans ce paradis oublié, au milieu des champs de blé.

— Ramiro Alvar, tu as de la visite, dit-elle d’un ton neutre.

— Je ne suis pas là, fit une voix masculine.

— Je pense que tu devrais les recevoir, insista-t-elle.

— Inspecteur López de Ayala, monsieur, police cri…

— Un López de Ayala. Ainsi il y en a encore… Montez. Je vais vous recevoir, me coupa la voix.

Une voix jeune, avec une autorité que j’aurais souvent aimé posséder.

— Montez au troisième, il est dans le bureau de la salle des paysages, nous indiqua la jeune fille.

— Ah, le comte a donc plusieurs bureaux, dit Esti, à la fois impressionnée et sur la défensive.

Les gens riches lui faisaient cet effet, et elle le cachait très mal. Elle avait grandi sous le seuil de pauvreté, dans un taudis, à cinquante kilomètres de là.

Ignorant sa remarque, la guide nous ouvrit une porte qui donnait sur un escalier en bois. Au troisième étage, nous trouvâmes une salle décorée de tapisseries qui représentaient une partie de chasse : une meute de chiens poursuivait sa proie.

Le maître des lieux pénétra dans la pièce dans le seul but de nous laisser bouche bée.

Il déambula lentement, avec assurance, parmi les portraits de ses ancêtres, les mains dans le dos et un sourire moqueur au coin des lèvres. Il avait l’air d’un gosse malicieux nous montrant son coffre à jouets, sa cabane dans un arbre ou sa tente plantée dans le jardin.

Ramiro Alvar de Nograro portait une soutane et une chasuble grenat finement brodée. Je n’aurais su dire s’il était un prêtre ou un évêque. Quel que soit son titre, c’était le plus bel homme d’Église que nous ayons jamais rencontré. Je dis « nous », parce que fut un temps où j’aurais fait n’importe quoi pour qu’Estíbaliz me regarde de la façon dont elle le reluquait.

Quand elle avait commencé à sortir et qu’on se retrouvait dans les bars de la vieille ville. Quand elle avait eu sa période punk… Elle était tellement libre, elle se foutait de tout. Moi, ça me rendait dingue, et je me débrouillais toujours pour croiser le chemin de cette petite rousse. Un soir où j’avais l’alcool triste, je me suis épanché auprès de sa meilleure amie, Paula. Et Paula m’a consolé. Plus tard, il y eut un café au Caruso, puis un autre, et de nombreux autres encore, jusqu’à notre mariage, jusqu’à ce que la Camarde décide de faucher notre histoire sur la ligne droite des pins.

Je revins au présent et me concentrai sur le curieux personnage qui se tenait devant moi.

Ramiro Alvar avait un regard bleu perçant très intelligent, et des cheveux blonds lissés avec soin en arrière dévoilant un front bombé. Ses sourcils semblaient nous observer de haut, depuis une chaire imaginaire.

— Ces belles âmes ne voudraient-elles point déjeuner à ma table ? Je puis vous offrir des crêtes de coqs, mon mets favori.

J’allais décliner poliment son invitation, quand mon téléphone portable interrompit ce moment gênant. Le visage d’Alba s’affichait sur l’écran.

— Unai, ma mère a eu un accident. Je fonce à l’hôpital.

9

Le Cauce de los Molinos

Diago Vela

Hiver de l'an de grâce 1192

Je jure que je n'ai pas voulu cela, mais je pense aujourd'hui que ce qui s'est passé durant cette matinée glaciale ne fut que le début des nombreux malheurs qui s'abattirent sur nous par la suite.

Je la trouvai qui marchait pieds nus sur la neige bleutée, une paire de patins sur les épaules. Onneca avançait comme si le froid ne mordait pas sa chair, comme si ses talons n'étaient pas couverts d'une couche de givre.

De larges épaules, une poitrine plate, la tête droite, elle était absorbée par ce qu'elle allait faire, à peine consciente du monde autour d'elle. Le hurlement du vent, les oiseaux blancs de l'hiver cherchant des mulots, les branches des arbres ployant sous le poids de la neige…

Une armée aurait pu attaquer le vieux moulin qu'Onneca n'aurait rien remarqué. Elle n'aurait pas non plus été effrayée. Ainsi était Onneca.

Elle ne m'avait pas vu arriver au Cauce de los Molinos. C'était mon endroit favori, un lieu tranquille à l'est des remparts. Le ciel bleu se reflétait sur le champ immaculé comme sur un miroir, telle une mer d'huile. Un épais bosquet de chênes m'offrait l'intimité dont j'avais besoin. Je m'approchai des ruines couvertes de lierre d'un moulin qui fut jadis

important et qui cessa de l’être quand la route menant à la Porte d’Arriaga se développa. Le canal qui coulait autrefois sous l’énorme roue en bois n’était plus qu’un filet d’eau, et les aubes ne charriaient guère plus que des stalactites. Le moulin ressemblait à une vieille femme dont les larmes auraient gelé sur les joues.

Je m’étais assis sur une grosse souche qui offrait une vue sur la rivière gelée. Onneca apparut au loin, patins aux pieds, les yeux fixés sur un point à l’horizon qu’elle seule voyait.

Soudain, elle remarqua ma présence. D’abord elle sursauta, puis elle se détendit en me reconnaissant. Elle se pencha, ôta ses patins et vint vers moi pieds nus.

— Où sont tes chaussures ?

— Je les ai laissées au bord de l’étang, répondit-elle comme si ça n’avait aucune importance.

— Je suis désolé pour ton père, dis-je, guettant sa réaction.

Comment devais-je me comporter avec celle qui était désormais ma belle-sœur ?

— Je suis revenue ici toutes les semaines pendant ces deux années, déclara-t-elle simplement, plantant ses yeux rougis dans les miens. (Il me sembla y lire de la tristesse. Beaucoup de tristesse.) Avant le *gallicantus*, à l’heure où nous nous retrouvions derrière le dos de père. Viens, j’ai quelque chose à te montrer.

J’avais tant de choses à lui dire que je préférai me taire. Du reste, rien n’eût été plus éloquent que les regards de défi que nous nous lancions.

Je la suivis jusqu’à ce qu’elle s’arrête face au mur nord du moulin. Le temps ne l’avait pas épargné – à l’image, peut-être, de ce que nous avions connu et qui ne reviendrait plus.

— Qu’est-ce que c’est ? demandai-je, perdu.

Elle se pencha et retira la neige d’une petite pierre gravée sur le sol.

— Ta tombe. La lavande que j'ai plantée pour que tu ne te sentes pas seul a survécu. Je n'ai pas été assez maligne pour l'interpréter comme le signe que tu étais en vie. Quelle idiote. C'était juste sous mon nez.

— Tu as fait graver une pierre tombale à mon nom ?

— Qu'importe puisque tu es vivant ! s'écria-t-elle. Comment je peux vivre, maintenant ? Comment je vais pouvoir dormir avec ton frère cette nuit alors que je sais que tu respires tout près de moi ?

— Je déménagerai.

— Tu respires ! répéta-t-elle, et elle s'approcha. Tu respires, je n'arrive pas à y croire. J'ai passé tant de nuits à t'imaginer pourrissant sous les eaux. Je m'inquiétais pour ton corps, pour tes os glacés par le froid.

Elle me regardait comme si j'étais un revenant, avec une incrédulité mêlée de respect. D'une main, elle effleura ma joue. Je l'arrêtai. Ses doigts étaient chauds, bien plus que je ne l'imaginais.

— Ne puis-je même plus te toucher à présent, cher Diago ?

— Tu connais le sort des épouses infidèles. Nagorno ne te lâchera plus, désormais. Nous ne devons pas nous voir en tête-à-tête.

— Ainsi je devrais me contenter de ta seule présence, de tes mots aimables et policés de beau-frère modèle ?

— Il le faudra bien.

À cause d'un seul jour maudit, il le faudra.

— Dis-moi au moins qu'il n'y en a pas eu d'autres. Que j'ai été la seule femme à occuper tes pensées pendant ces deux années.

Je m'assis sur ma propre pierre tombale, m'éloignant de ce brillant soleil.

— Oui. C'est la vérité.

— Il y a eu des rumeurs… hasarda-t-elle.

— Ce n'étaient que des rumeurs, il ne s'est rien passé.

— La silencieuse et pieuse Bérengère.

— Je l'ai livrée intacte à Richard, comme son père me l'avait ordonné. Me crois-tu assez fou pour donner aux rois de Navarre et d'Angleterre une raison de trancher ma virilité ?

— J'espérais une explication plus romantique, qui ait à voir avec moi.

— Tout mène à toi. Je n'ai pas besoin de le répéter ou de l'enjoliver, tu le sais déjà. Tu n'as jamais été femme à chercher les éloges. Tu n'en as pas besoin. Ton reflet et ton portrait dans les chroniques de ta famille te suffisent. Qui t'a parlé de la mission dont le roi Sanche m'a chargé ?

— Comme tu le disais toujours si bien, je suis les yeux et les oreilles de Nova Victoria. Croyais-tu réellement que je n'apprendrais pas pourquoi une nuit tu es parti au galop pour l'Aquitaine sans donner d'explications ?

— Qui te l'a dit, Onneca ? insistai-je. Même ton père ne le savait pas.

— À ton avis ? Qui était suffisamment proche de la cour de Tudela pour être mis dans le secret ?

Je me levai et réfléchis un instant.

— Ah, je comprends maintenant. Le bon évêque García, le jeune protégé de ton père.

— Il a eu pitié en me voyant si désespérée. Il a craint le pire. Ne lui en veux pas. Ce n'étaient que des confidences entre cousins. Il n'en a même rien révélé à père. Cela reste un secret entre nous trois.

— Et cela doit rester ainsi. Le roi m'a accordé sa confiance et je risque ma tête si ce que j'ai fait durant ces deux années venait à se savoir. Je ne pouvais pas te le dire, Onneca. Me le pardonneras-tu un jour ?

— Un message, Diago. Un simple message aurait suffi. Si tu me fais confiance aujourd'hui, pourquoi pas à l'époque, quand je t'étais promise ?

— Alors c'est ça ? Tu es en colère contre moi ?

Elle serra les lèvres si fort qu'elles en blanchirent.

— En colère ? explosa-t-elle. Je suis furieuse ! Ils ont voulu me donner au seigneur d'Ibida, ce vieillard bossu, puis au plus jeune fils de Funes, un

bougre connu de tous les marins de San Sebastián. Si ce n’était pas à cause de ton frère…

— Ne me parle pas de Nagorno, rugis-je. (Je m’approchai et posai une main sur sa bouche pour ne pas l’entendre prononcer son nom.) Je ne le supporte pas.

Alors nous basculâmes sur ce qui aurait dû être ma tombe – ou qui l’était encore – et redevînmes les amants passionnés que nous avions été. En sentant le poids de son corps et ses lèvres qui cherchaient les miennes, je me sentis vivant pour la première fois depuis deux ans.

— Allons dans le moulin, Onneca, murmurai-je. Ou nous allons geler sur place.

Nous nous glissâmes dans la salle de broyage, comme nous l’avions fait si souvent. La toiture manquait, mais il restait une partie préservée de la neige, et les vieilles planches de bois procuraient un peu de chaleur dans cette matinée hivernale.

Onneca était moins pressée que moi. Elle se débarrassa de son voile blanc de femme mariée, défit sa ceinture de cuir et sa tunique d’étoffe jaune tomba à ses pieds. Je ne sais combien de nuits j’avais chéri le souvenir de ce corps nu. Elle s’assit sur la meule, qui avait cessé de moudre le grain pour le transformer en farine un siècle plus tôt, et m’invita à la rejoindre.

Je baissai mes chausses et allai la rejoindre, quand elle m’arrêta.

— Non. Je veux que tu te déshabilles, toi aussi.

J’obéis. Qu’aurais-je pu faire d’autre ?

Une fois nus tous les deux, nous nous enlaçâmes.

Mes deux années de célibat ne furent bientôt qu’un lointain souvenir. Nos corps se reconnurent. Nos caresses nous arrachèrent les mêmes gémissements qu’autrefois.

— Et maintenant, tu me crois ? haletai-je.

— Indéniablement, tu m’attendais, répondit-elle en riant.

Je gardai le silence, songeur, et l’aidai à remettre sa tunique.

— Je t'ai attendue, c'est vrai, murmurai-je. Je me disais que nous finirions par nous marier, qu'une fois ma mission accomplie, une fois mon voyage achevé, nous pourrions reprendre nos projets pour Victoria. Je ne peux m'imaginer gouverner deux quartiers en guerre sans ta présence à mes côtés.

Onneca s'assit près de la trémie, dos à moi.

— Tu as des grains de blé dans les cheveux et ta tresse est défaite. Laisse-moi te recoiffer, ordonnai-je. Et mets mes bottes en attendant de récupérer les tiennes, ou tes pieds vont geler et il faudra te les couper.

Avec un sourire confiant, elle enfila mes bottes, puis s'appuya contre moi et me laissa arranger ses cheveux.

— L'Église ne va pas apprécier que tu ne couvres pas tes cheveux, dis-je.

— L'évêque García est comme mon frère. Ici, si García parle, tout le monde se tait. Et si García accepte quelque chose, les autres gardent leur doigt accusateur pour plus tard. Hier, aux obsèques de mon père, tout le monde l'a vu me donner sa bénédiction, avec voile et tresse. Personne ne me reprochera de laisser voir mes cheveux sous mon voile.

Telle était Onneca. Elle trouvait toujours un moyen de s'en sortir et de se protéger. En cela, j'admirais sa façon pragmatique de voir le monde.

De toute façon, le voile n'avait jamais trouvé grâce aux yeux concupiscents des représentants de l'Église, qui prétendaient l'interdire, voyant dans sa forme phallique un affront à la morale.

— Quand je t'ai vue au lit avec lui, prendre tant de plaisir… relatai-je, mélancolique. J'ai cru t'avoir perdue à jamais. Que notre histoire appartenait au passé. J'ai du mal à accepter qu'une seule journée ait suffi à nous séparer. Que si j'étais revenu la veille, tu aurais été une femme célibataire et que le mariage aurait pu être annulé.

— Annulé ? Crois-tu que je l'aurais annulé ? demanda-t-elle avec surprise.

Soudain je sentis une distance entre nous. Je lâchai sa tresse et m'assit face à elle.

— Tu aurais épousé Nagorno même si tu avais su que j'étais en vie ?

— Nagorno est un grand homme. Avec moi, il s'est toujours montré attentionné, aimable, charmant.

Il n'est pas réellement ainsi. C'est l'un de ses masques. Comment lui avouer cela ? Comment le lui faire comprendre ? Par où commencer ? *Il veut profiter de votre ascendant sur les tisserands, il convoite votre patrimoine. Il veut tout.*

— Et il a initié de grandes réformes en ville, poursuivit-elle.

— De grandes réformes ? Les Mendoza contrôlent déjà le chemin d'Arriaga, et il leur a permis de collecter la dîme sur les fruits. Et qu'ont-ils fait ? Ils ont saigné encore davantage les commerçants. Je suis passé au marché de Santa María hier. On n'y trouve pratiquement plus de pommes, de navets et de poireaux. Si les gens de Victoria ne peuvent plus y acheter de fruits et de légumes, ils iront s'approvisionner ailleurs. Ce n'est pas ce que nous voulons. Nous ne voulons pas que les nobles mènent une vie d'oisiveté en tondant la laine sur le dos des marchands. Victoria a toujours été un bourg d'artisans et de commerçants.

— Curieux propos de la part d'un comte.

— Avant d'être comtes, nous étions forgerons. C'est comme cela que tout a commencé. Les seigneurs de la ville ont le devoir de la protéger. C'est pourquoi mon aïeul, le comte Don Vela, a fait élever les murs du temps d'Alphonse Ier le Batailleur. Pour protéger le bourg. Pour que les habitants et les visiteurs se sentent en sécurité. Si le marché se vide, les gens partiront et il ne restera plus personne.

— Tu parles comme mon père, dit-elle à voix basse.

— Et il a été retrouvé mort…

— Nous mourrons tous un jour, rétorqua-t-elle en me rendant mes bottes. C'était un vieil homme, son heure était venue.

C’était un homme vigoureux qui n’avait pas quarante-cinq ans. Ce n’était pas son heure, Onneca, pensai-je. Mais je me tus. Je n’avais aucune preuve, guère plus que des soupçons.

— Le bourg a grossi depuis ton départ. Je n’étais encore qu’une enfant quand le roi nous a concédé une charte et que le secteur de Sant Michel est devenu Nova Victoria. À l’est, le quartier des couteliers connaîtra certainement le même sort, et un roi bâtira un nouveau mur d’enceinte. Nous devons contrôler les portes du bourg. Désormais, les Maturana vivent à côté du Portal Oscuro, au bout du quartier d’Angevín. Au Conseil, mon père leur a refusé le droit de collecter l’octroi, mais Nagorno ne s’y opposera pas, et je le soutiendrai.

— De quoi parles-tu ? Tu veux placer des familles qui contrôlent d’autres villages à nos portes et leur accorder l’octroi ? De quel droit ?

— Tu sais que les chartes du roi Sanche ne les satisfont pas. Les habitants d’Avendaño continuent d’affluer à Nova Victoria, abandonnant leurs terres, tout comme ceux d’Arduza, d’Arechavaleta et d’Olárizu. Leurs seigneurs sont prêts à prendre les armes contre nous. Ceux d’Avendaño nous ont déjà attaqués par deux fois. Ils ont mis le feu aux toits rue de la Ferrería, et, Anglesa, la femme du boulanger, a été sévèrement brûlée. Pourquoi ne regardes-tu pas vers l’avenir ? Si nous donnons le contrôle des portes aux familles qui le demandent, alors nous en ferons des alliées.

— Pas si elles outrepassent leur pouvoir, Onneca. Qu’en disent les marchandes ?

Ces femmes pourvoyaient aux besoins du bourg comme une bonne maîtresse de maison s’assure d’avoir un garde-manger toujours plein. S’il manquait du poisson salé pour le carême ou si la récolte s’annonçait maigre, elles l’anticipaient des mois à l’avance et faisaient venir des biscuits de mer ou des grains de blé depuis la Baltique pour que personne ne souffre de la faim. Huile, poisson, bougies, sardines… Le Conseil contrôlait les prix et punissait ceux qui n’approvisionnaient pas le bourg. Et Onneca sillonnait

les rues et les étals, discutant à la lueur des lanternes avec les épouses des corporations. Dans ce dédale de ruelles, de portes et de remparts, elle connaissait les plus inventives comme les plus paresseuses. Taiseuses et commères, futées et simplettes, joyeuses, baratineuses et mélancoliques – ces femmes étaient les fils de chaîne de la trame soutenant Nova Victoria. Onneca savait qui buvait, qui cherchait des noises, qui travaillait du chapeau et qui allait tirer le voile de sa belle-sœur – délit puni d'une amende de cinquante sous. Onneca savait tout ce qui se passait dans l'enceinte du bourg.

— Tant qu'elles gagnent de l'argent, elles ne se plaindront pas, répondit Onneca.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit. Pourquoi ont-ils banni Joana de Balmaseda ?

— Elle avait fraudé sur quelques bougies.

— J'étais au courant, mais pourquoi a-t-elle fait ça ? Elle était veuve, avec deux enfants. Pourquoi a-t-elle pris le risque de tout perdre ? Je ne pense pas qu'elle était aussi satisfaite que tu le prétends. Je n'aime pas ça, Onneca. Ce que permet Nagorno ne me plaît pas, et ça ne plaisait pas à ton père non plus. Il me l'a dit le soir de sa mort.

— Père n'est plus là. Et tant que mon frère n'est pas revenu des terres infidèles, je suis le chef de cette famille. Je suppose que tu vas récupérer ton titre et que Nagorno ne sera plus le comte Don Vela.

— En effet. Le clerc préparera les documents demain, et j'aurai des représentants du bourg et du roi pour témoins.

— Au final, je n'aurais été comtesse Vela que quelques jours, soupira-t-elle.

— Et Nagorno est comte de Maestu depuis hier.

— Aussi, oui, dit-elle.

— Aussi, oui.

Autrefois, nous terminions toujours nos querelles ainsi. Campés sur nos positions.

— Notre héritier sera un Maestu et un Vela. Si tu ne prends pas d'épouse, qui sait, le fils que j'aurai avec ton frère pourrait être le prochain comte Vela.

Je n'avais plus envie de discuter. Peut-être que ces deux années avaient été de trop. Peut-être que Nagorno avait été de trop.

En sortant du moulin, une rafale charriant des grêlons nous gifla le visage, et nous dûmes regagner notre abri à la hâte. Un hennissement nous fit nous retourner. Nagorno nous observait depuis la porte. Il n'était pas seul. Une bête magnifique l'accompagnait, la plus belle jument que j'aie jamais vue. Un pelage ras, aux reflets métalliques. De l'or pur, qui reflétait le regard d'Onneca.

— Il s'est mis à neiger, nous avons dû nous abriter, mentit Onneca.

— Je sais, répondit calmement mon frère en souriant.

— Il ne nous a pas vus, me souffla-t-elle. Il ne sait pas ce que nous avons fait.

C'est Nagorno, chère Onneca. Il sait mieux encore que toi et moi ce que nous venons de faire.

10

La tour de Nograro

Unai

Septembre 2019

— Qu’est-il arrivé à ta mère ? demandai-je, pressant Alba de me donner plus de détails.

Je m’éloignai de quelques pas dans le couloir des appartements de Ramiro Alvar.

— Elle est tombée dans l’escalier, chez nous, après avoir laissé Deba à Germán. Je crois qu’elle s’est cassée la hanche, ils sont en train de l’opérer.

— Je rentre tout de suite.

— Tu es où, exactement ?

Je lui racontai en quelques mots ma visite chez Malatrama et à la tour de Nograro.

— Bon, termine ton entretien et rejoins-moi ensuite. Deba est avec ton frère, et ton grand-père est en route. Il sera là avant toi. Je vais à l’hôpital, même si elle ne sortira pas du bloc avant plusieurs heures. Récupère Deba quand tu arrives à Vitoria, je t’appellerai s’il y a du nouveau. Pour l’instant, tu ne peux rien faire.

— OK, je finis ici et on rentre. Esti aussi va vouloir voir ta mère.

— Je sais. À tout à l’heure.

— Alba…

— Quoi ?

— Ne t'inquiète pas pour ta mère. Elle est solide et on va s'occuper d'elle.

Je retournai dans le salon. Profitant que j'avais le portable dans la main, je photographiai discrètement Ramiro Alvar. Le maître des lieux ouvrait les fenêtres et je sentis un courant d'air froid envahir la pièce. Cela ne parut pas le gêner, mais Estíbaliz remonta le col de sa veste militaire.

Ramiro Alvar prit place dans un fauteuil en cuir blanc, derrière un énorme bureau, et nous observait avec des yeux rieurs.

— Alors, dites-moi, qu'est-ce qui peut bien amener un López de Ayala dans le fief des Nograro ?

— Je suis là en tant qu'inspecteur de la brigade criminelle de Vitoria. Nous aimerions vous parler et vous poser quelques questions. Voici l'inspectrice Estíbaliz Ruiz de Gauna…

— Ruiz de Gauna… De mieux en mieux. Savez-vous qu'*Æstíbalis* est un terme latin ? Il signifie « estival » et désignait les villas où les Romains avaient coutume de passer l'été.

— Ravie de l'apprendre, répliqua-t-elle.

Sa repartie spontanée dut amuser Ramiro Alvar, car il l'observa comme si elle était une précieuse sculpture.

— Permettez-moi d'insister. Qu'est-ce qui vous amène ? Je n'imagine pas lieu moins approprié pour deux représentants de la loi. Ici, tout est en ordre. Toujours. Il n'y a que moi, et parfois cette demoiselle envoyée par le bailli.

— Vous voulez dire engagée par la mairie, corrigeai-je.

Ramiro Alvar ne semblait pas très bien savoir en quel siècle nous étions.

— Un détail insignifiant. Allez-vous enfin me répondre ? Les crêtes de coqs vont refroidir, à moins que vous ne vous joigniez à moi.

— Ce ne sera pas nécessaire, vraiment, trancha Estíbaliz. Nous sommes venus vous parler d'un roman, *Les Seigneurs du temps*. Vous connaissez ?

— *Les Seigneurs du temps ?* Je ne l'ai pas lu. Avez-vous fait tout ce chemin pour me demander cela ? Pourquoi ?

J'observai son expression. Notre réponse l'intéressait à peine. Je crois qu'il s'était déjà lassé de nous, ou en tout cas de moi.

Je sortis mon exemplaire de mon sac, celui qui attendait encore sa dédicace. Étais-je face à l'homme qui aurait dû me le signer ?

— Belle couverture. Je reconnais le quartier des Carnicerías et les rues des corporations, dit-il après avoir observé le livre. Mais je ne comprends toujours pas en quoi je pourrais vous aider.

— Êtes-vous Diego Veilaz ? le coupa Estíbaliz, morte d'impatience.

— Moi, un Vela ? dit-il avec une grimace, comme s'il avait mordu dans un citron. Dieu tout-puissant, pourquoi voudrais-je être un Vela alors que je suis Alvar de Nograro, vingt-quatrième seigneur de la tour de Nograro ? La lignée des Vela est éteinte, la mienne perdure. Aimeriez-vous appartenir à une espèce éteinte ?

— Sûrement pas, répondit Estíbaliz.

— De quoi parle ce roman ? demanda-t-il, regardant l'exemplaire posé sur la table comme s'il s'agissait d'un étrange insecte.

— Ça se passe au XIIe siècle, commençai-je. C'est l'histoire de la rivalité entre le comte Don Diago Vela, qui vient de rentrer à Victoria, et Nagorno, son frère…

— Pardonnez-moi de vous interrompre, jeune homme, mais je ne parviens pas à saisir ce qu'un roman historique a à voir avec votre travail.

— Eh bien, un tas de gens meurent dans le roman, expliquai-je.

— C'est le Moyen Âge, que voulez-vous… dit-il avec indifférence.

Son attention vagabondait loin de moi. Il s'était mis à feuilleter le livre, s'arrêtant sur certaines pages pour lire des passages au hasard.

— Nous enquêtons sur la mort d’un entrepreneur de la région. Il est décédé il y a quelques jours, dans des circonstances semblables à l’un des personnages du roman.

— Dans quelles circonstances, exactement ?

— Son corps a été retrouvé à proximité du mur défensif du palais de Villa Suso. Comme vous le savez sans doute, il s’agit de la muraille d’origine élevée en…

— Vous dites que cet homme est mort près des fortifications, m’interrompit-il à nouveau.

— Ce n’est pas la seule similarité avec le livre. Avez-vous entendu parler de la cantharide ?

— La mouche espagnole. Livia, la femme de César, en administrait de la poudre à ses invités. Elle ajoutait de la cantharidine aux mets de ses banquets, laissait œuvrer la nature, puis menaçait de détruire leur réputation. Considérant le tour qu’a pris cette conversation, je n’insisterai pas davantage pour que vous déjeuniez avec moi… dit-il, m’adressant un clin d’œil plein de malice.

— Merci encore, de toute façon, nous sommes en service, coupa Estíbaliz.

— Ainsi, cet homme est mort en état de péché, ou avec l’intention de pécher.

— En fait, il semble que non, repris-je. La dose qu’il a ingérée nous laisse penser que la substance a été utilisée comme poison et non comme stimulant.

— Alors je m’en réjouis, pour le salut de son âme. Mais vous ne m’avez toujours pas expliqué ce que la tour de Nograro venait faire dans votre enquête.

— Nous savons que vous avez collaboré avec Malatrama, l’éditeur du roman. Nous présumons que l’auteur qui se cache derrière le pseudonyme de Diego Veilaz a pris contact avec l’éditeur depuis cette tour. Tout cela

nous amène à croire que vous avez, pour une quelconque raison, publié ce roman sous un nom de plume.

— Et pourquoi voudrais-je publier un livre ? Pour gagner ma vie, peut-être ?

— C'est une possibilité.

Alvar se leva de l'imposant siège depuis lequel il régnait sur son bureau, et nous fit signe de le suivre jusqu'à la grande fenêtre qui dominait la pièce.

— Avez-vous vu ces domaines ?

De là, on devinait des champs de blé moissonnés, une plantation de peupliers alignés au cordeau, divers vergers, un cimetière, un jardin et quelques maisons du village tout proche d'Ugarte.

— Ma famille administre ces terres depuis des siècles. Et jadis le moulin, la forge, le pont et l'église. N'allez pas croire que je pèche par orgueil, mais ma famille n'a guère besoin de travailler.

— Vous ne célébrez même pas la messe ? demanda Esti en se plaçant près de lui pour admirer la vue.

— Oh, je vous en prie…

Alva affectait l'indifférence, or il ne lâchait pas l'exemplaire du livre que je lui avais prêté, et où il avait glissé un doigt en guise de marque-page. Je supposai qu'un passage en particulier avait attiré son attention.

— Vous voyez cette douve, Estíbaliz ? l'interpella-t-il sans crier gare.

— Oui. C'est drôle, je pensais que ça n'existait que dans les contes et dans les séries qui se passent au Moyen Âge. Je n'aurais jamais cru qu'il y ait encore de l'eau.

— Cela représente l'un de mes plus anciens souvenirs. Quand j'étais enfant, toute ma famille montait dans un petit bateau et nous ramions autour de la tour, pour le plaisir. Cela vous amuserait-il de m'accompagner ?

— Oh oui, bien sûr. J'adore l'eau, répondit Estíbaliz, feignant l'enthousiasme à merveille.

Nos regards se croisèrent une fraction de seconde. « Je me charge de lui et toi d'elle », me signifia-t-elle en silence.

— Je passe mon tour, dis-je, bien que ce ne soit pas nécessaire puisque je n'avais pas été invité. Je vais demander à la guide qu'elle me fasse visiter la…

Alvar ne s'intéressait déjà plus à ce que je racontais. Il fit sortir Estíbaliz par une porte dissimulée dans le papier peint et je restai seul dans cette pièce saugrenue. J'en profitai pour fureter dans la bibliothèque remplie d'épais volumes à la reliure en cuir centenaire.

Je descendis par où j'étais monté et m'approchai du guichet de l'entrée, où la guide faisait semblant de travailler sur le vieil ordinateur.

— Excusez-moi, pourriez-vous me faire une petite visite de la tour ?

Elle m'adressa un sourire timide et prit un trousseau de clés.

— Allons à la salle d'exposition. Vous m'y poserez toutes vos questions. De toute façon, ce sera rapide. Je dois fermer dans vingt minutes.

— Alors commençons tout de suite, OK ?

Elle acquiesça et m'emmena dans une salle arborant une galerie de portraits des précédents seigneurs de la tour derrière des vitrines.

Je m'arrêtai pour les observer. Certains visages, jeunes et beaux, ressemblaient à celui d'Alvar. D'autres étaient très différents, avec de grosses moustaches et la peau plus sombre. Il y avait aussi des portraits de famille, dont une vieille photo montrant des femmes avec des enfants dans une barque poussée par un curé.

— Seuls les enfants prénommés Alvar pouvaient hériter, récita la guide. Ils devaient aussi respecter un code d'honneur instauré par Ferdinand IV lorsqu'il leur accorda leur titre, au XIIIe siècle.

Puis elle désigna un grand tableau dépeignant un tronc central qui portait des noms en petites lettres cursives. Des branches représentant des familles entières de cadets en sortaient et se séparaient de la lignée des

aînés, génération après génération. En mille ans, j'en comptais une trentaine.

— Je m'attendais à trouver un mannequin avec un habit de nonne, dis-je.

— Un mannequin ? Aucun vêtement n'a jamais été exposé ici, à ce que je sache, répondit-elle, surprise.

Je lui montrai la photo qu'Esti m'avait envoyée, qu'elle regarda avec curiosité.

— Oui, on dirait que c'est ici. Ça devait être une exposition temporaire. Je ne suis pas là depuis très longtemps et je sais qu'ils font tourner les pièces pour qu'elles ne s'abîment pas. Je crains de ne pouvoir vous aider. Je suis désolée, vraiment. Demandez à Ramiro Alvar, il sait tout ça mieux que personne.

Puis elle me montra des objets ayant appartenu à tous ces messieurs : fusils de chasse, revolvers, cartouches rouillées, cravaches et selles en velours rouge usé jusqu'à la trame. Il y avait aussi une remarquable collection de reliques saintes, des tisonniers, des rames et…

Le téléphone de la guide sonna.

— Excusez-moi, je sors un instant prendre l'appel.

… et un prêtre et mon équipière, qui riaient comme des conspirateurs en se glissant dans la vitrine pour voler les rames sous mes yeux stupéfaits. Avec espièglerie, Alvar décrocha du mur une élégante ombrelle blanche ornée de broderies. Je crois qu'ils ne remarquèrent même pas ma présence ; comme des poissons dans un aquarium, ils semblaient inconscients des regards extérieurs. Ils filèrent par une petite porte et disparurent.

Dix minutes plus tard, je prenais congé de la guide sous l'arc de la tour. Je ne voulais pas appeler Estíbaliz, au cas où elle obtiendrait des informations intéressantes durant son tête-à-tête avec l'intrigant Alvar.

Je traversai la pelouse qui entourait la tour lorsque je les vis.

Telle une gravure d’autrefois. La scène était si anachronique qu’elle ne pouvait se dérouler dans le présent. Une barque glissant paresseusement le long de la douve, propulsée par les lents mouvements de rames d’Estíbaliz, et un magnifique prêtre tenant une ombrelle. Esti riait, enchantée de la promenade.

En me voyant, elle rama avec plus de vigueur et amena la vieille embarcation contre la rive.

— J’ai bien peur de devoir retourner travailler. Merci beaucoup pour la balade, lança Estíbaliz avant de débarquer.

— Alors je vous laisse, *Æstíbaliz*, dit Alvar avec un sourire placide.

Il ne m’échappa pas qu’Alvar n’avait pas mon exemplaire des *Seigneurs du temps* avec lui. J’attendis sa promesse de me le rendre, mais elle ne vint pas, et je notai mentalement l’information avant de prendre congé.

C’est alors que mon téléphone sonna. Je pris l’appel sans réaliser qu’Alvar était toujours là.

— Peña, qu’est-ce qui se passe ?

— Ramène-toi, chef. Les deux sœurs… Je crois qu’elles sont emmurées.

En entendant ce mot, je fus parcouru d’un frisson. Je n’aurais pas dû répéter cette information à voix haute. Je sais que je n’aurais pas dû. Mais parfois, l’homme prend le pas sur le policier et l’horreur vous fait perdre tous vos moyens.

— Comment ça, les deux sœurs sont emmurées ? Vous avez trouvé leurs cadavres… dans un mur ?

Esti m’interrogea du regard. Je m’éloignai d’Alvar et elle. Mon univers était sens dessus dessous.

— Non, non ! Elles sont en vie. Milán et moi, on est à l’appartement d’où on nous a appelés pour signaler une mauvaise odeur. Il y a un mur de brique qui vient d’être construit. Quand on est entrés, une voix d’enfant

s’est mise à appeler à l’aide. Elle s’est identifiée comme Oihana Nájera, la cadette. Les pompiers et une ambulance arrivent. On va abattre la cloison.

— Prévenez aussi la Scientifique, ordonnai-je. Distribuez des gants et des surchaussures à tout le monde. C’est une scène de crime : on a un enlèvement, voire une tentative d’assassinat.

— Compris. Vous serez là dans combien de temps ?

— On est à Ugarte, à quarante kilomètres. Tu as le feu vert pour démolir la cloison. Notre priorité est de sauver la vie de ces filles.

11

La Cuchillería

Unai

Septembre 2019

Nous roulâmes jusqu'à Vitoria à la limite de la vitesse autorisée. Nous étions tendus tous les deux, plongés dans nos sombres pensées, mais optimistes, d'une certaine façon. Ou du moins soulagés. L'idée de pouvoir enfin retirer les photos des disparues du mur de notre bureau nous ôtait un poids des épaules.

Je pris sur moi de rompre le silence.

— Qu'est-ce que tu as pu tirer de notre jeune pape ?

— Strictement rien. Il est fuyant. Il ne dira que ce qu'il veut. J'ai tenté les questions directes : il se contente de changer de sujet ou d'éluder. On ne pourra rien en sortir tant qu'il sera empereur en son royaume. Il est dans son élément naturel, il contrôle la situation. Nous ne sommes que des témoins.

— Qu'est-ce que tu suggères ? L'éditeur dit qu'il ne quitte jamais sa tour.

Esti haussa les épaules.

— Il va falloir le faire sortir de sa tanière.

— Comment ? Tu as une idée en tête ?

Mon équipière se tut pendant un long moment.

— À quoi tu penses ? insistai-je, agacé par son mutisme.

Je ne supportais pas le silence, ça me rendait dingue. Je ne voulais pas penser à ce qui nous attendait : ce mur, qui retenait prisonnières deux jeunes filles terrifiées.

— À l'histoire des sœurs Nájera, mentit-elle, esquivant ma question. Dieu merci, elles sont en vie. Quel genre de monstre est capable d'emmurer deux gamines ?

— Tu n'as pas lu le livre, Esti ?

— Et c'est reparti… Non, Kraken, je n'ai pas eu le temps.

— Tu comprendras mieux à quoi on a affaire quand tu l'auras lu. C'est une priorité absolue. Commence-le ce soir si tu peux. Promis ?

— OK. Mais tu pourrais laisser tomber une seconde ce foutu bouquin et te concentrer sur les deux affaires qu'on est censés résoudre ?

Et si ce n'était qu'une seule affaire ? Je préférai m'abstenir de poser la question. Comment lui faire partager mes craintes ? C'était encore trop tôt.

— Je ne crois pas qu'il soit l'auteur, dit-elle au bout d'un moment.

— Je n'en suis pas sûr non plus. Il a toute la documentation nécessaire dans sa bibliothèque, bien sûr. Mais tu as vu sa réaction quand on lui a posé la question ?

— Oui, c'était bizarre, acquiesça-t-elle. Au début, ça ne l'intéressait pas. J'ai même cru qu'il allait nous mettre dehors. Puis il a repéré un truc dans le bouquin et il a retenu la page avec un doigt. Quand on est descendus prendre les rames, il l'a posé sur son bureau en mettant discrètement un coupe-papier à l'endroit en question. C'est pour ça que je ne crois pas qu'il en soit l'auteur. Si c'était le cas, pourquoi avoir gardé le livre et marqué un passage ? Il devrait avoir plein d'exemplaires, ou des brouillons, des manuscrits ou ce que tu veux.

Sans parler du fait qu'il n'avait pas gardé n'importe quel exemplaire, mais le mien. Ça me faisait une bonne excuse pour y retourner.

— Admettons qu’il ne soit pas l’auteur, dis-je. Quelque chose a quand même attiré son attention.

— Oui, et il s’est rabattu sur moi parce que ça ne collait pas entre vous. Il a tenté de me séduire, ou je ne sais quoi, pour me soutirer des informations.

— Et ça a marché ?

— Il m’a demandé le nom de la victime, je ne le lui ai pas donné. Je n’ai pas pu déterminer dans quelle mesure c’était important pour lui. De toute façon, il le saura en lisant la presse. Ce n’est pas un secret. Donc admettons qu’il ne soit pas l’auteur, mais qu’il soit l’assassin. Tu verrais un profil, Kraken ?

J’attendais cette question depuis un certain temps.

— Tu sais très bien qu’on ne peut pas déterminer un profil en se basant sur une seule rencontre.

— Tu peux quand même me donner tes premières impressions.

— OK, essayons. Il a des tendances narcissiques. Il se croit supérieur, en tout cas selon son échelle de valeurs : d’un point de vue culturel, social et intellectuel. Il affirme même son pouvoir en nous appelant « jeunes gens », alors qu’il est plus jeune que nous. Il vit en dehors du monde réel. Je dirais qu’il n’éprouve pas le besoin d’avoir des relations. C’est un hédoniste, qui s’entoure de belles choses et qui aime la bonne chère. Il apprécie et recherche la compagnie des femmes, et sait jouer de ses arguments. Il est orgueilleux, et je n’ai vu aucune trace d’empathie chez lui.

— Donc profil narcissique, si je te suis. Je bosse avec toi depuis assez longtemps pour savoir qu’un petit pourcentage de narcissiques est susceptible de franchir la ligne rouge si leur conscience se trouve anesthésiée et que quelqu’un se met en travers de leur chemin. Mais pourquoi est-ce qu’il voudrait assassiner quelqu’un ?

L’éternelle question. Comme s’il y avait une réponse universelle. Il n’y en a pas. En tout cas pas une réponse simple. Ni même logique.

— Les psychopathes narcissiques s'ennuient, récitai-je. Ils se lassent vite des personnes et des choses, comme un enfant gâté qui balance son nouveau jouet au bout de quelques minutes. Ils se moquent des conséquences de leurs actes. Ils ne pensent qu'à manipuler les gens pour atteindre leurs objectifs. Mais j'extrapole. Alvar a des tendances narcissiques, de là à dire que c'est un psychopathe, il y a un monde. Les psychopathes n'ont aucune empathie, ils sont incapables de se mettre à la place de quelqu'un qui souffre, mais ils savent simuler à la perfection les sentiments qu'on attend d'eux dans toutes les situations. Ce sont des caméléons émotionnels, ils fonctionnent comme ça. Il faudrait qu'on ait d'autres conversations avec Alvar avant de tirer des conclusions.

— Je vais faire un truc qui ne va pas te plaire, lâcha-t-elle, les yeux fixés sur la route.

— Tu me l'as dit, oui : tu vas le faire sortir de sa tour.

— Il m'intrigue. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un type comme lui.

Je me tournai vers elle en haussant les sourcils.

— On parle de boulot, là ?

— Pourquoi tu demandes ça ? Tu as repéré quelque chose ?

— L'électricité, les regards insistants entre vous… Il t'a frôlée volontairement trois fois. Deux fois la main, une fois près de la nuque, quand vous étiez à la fenêtre.

— Je contrôle la situation, OK ?

Ce n'est pas ce que disaient tes pupilles dilatées.

— Je sais, Esti. Je t'ai vue face à je ne sais combien de séducteurs depuis qu'on bosse ensemble. Tu as ignoré Ignacio Ortiz de Zárate, et tu ne t'es pas laissé impressionner par le charisme de son frère Tasio ou de Saúl Tovar[1]. Tu n'es pas facilement manipulable.

— Ravie que tu l'aies remarqué, ironisa-t-elle. Par ailleurs, figure-toi qu'il n'a pas de portable. Juste une ligne fixe.

— L’éditeur l’avait laissé entendre. C’est une info intéressante. Je demanderai à Milán de vérifier ça.

— Je ne peux pas m’empêcher de me demander pourquoi quelqu’un d’aussi riche, mégalo et indifférent au monde extérieur se compliquerait la vie en assassinant un grand patron.

— Antón Lasaga possédait de nombreuses propriétés dans la région. Peut-être qu’ils ont eu un conflit d’intérêts.

— Ça se défend. Nous avons deux hommes extrêmement riches, l’un sans famille, l’autre avec cinq enfants qui ne sont pas les siens. J’essaie de trouver un mobile, un lien, mais au-delà des ressemblances avec le livre, dont nous ne sommes même pas sûrs qu’Alvar l’ait écrit, je ne vois pas.

— Tu ne vois pas, parce qu’on n’a pas encore enquêté. On va devoir regarder leurs propriétés, les litiges fonciers… Encore une chose.

— Quoi ?

— Il faut qu’on sache si Lagasa descendait d’une famille qui était considérée comme importante au Moyen Âge.

— Comment ça ?

— Son nom complet était Antón Lasaga Pérez. En Álava, la plupart des López, Martínez et autres patronymes ont perdu leur nom composé il y a plusieurs générations à cause d’erreurs sur leur certificat de baptême ou de mariage. Dis à Peña de parler à la fille de Lasaga et de rassembler toutes les informations possibles sur les origines de la famille. Ensuite, qu’il se mette en contact avec une société de généalogie spécialisée dans les noms alavais. S’il faut chercher un mobile, c’est dans le passé de la région qu’on le trouvera, affirmai-je. Par ailleurs, tu ne m’as pas posé la question essentielle : où est Ramiro Alvar ?

— Pardon ? On ne vient pas de le rencontrer ?

— Non, Esti. Ce n’est pas la personne dont nous a parlé Prudencio. Il nous a décrit un Ramiro Alvar timide, qui n’aurait pas de descendants. Alors ma question est : où est-il ?

— Pourquoi est-ce que les descendants sont si importants ?

— Parce que Prudencio ne peut pas avoir rencontré cet Alvar-là, en tout cas pas avec sa soutane. Sans quoi il n’aurait pas mentionné son éventuelle descendance. L’homme que nous avons rencontré aujourd’hui ne s’est pas présenté sous le nom de Ramiro Alvar, mais d’Alvar, vingt-quatrième seigneur de Nograro.

J’avais des soupçons, or ils étaient trop vagues et je ne voulais pas les confier à Esti avant d’avoir vérifié deux ou trois choses.

— Compris.

Esti me laissait agir. Elle faisait comme s’il n’y avait rien à ajouter, mais je savais que ce n’était que partie remise.

La voiture freina à l’un des premiers feux rouges de l’entrée de Vitoria. C’était le moment.

— Il y a autre chose… Nieves est tombée dans l’escalier, chez moi.

Le feu passa au vert, mais Estíbaliz ne redémarra pas.

— Quoi ? Elle va bien ?

— Elle est au bloc. Alba dit qu’ils en ont pour plusieurs heures et que ça ne sert à rien qu’on aille à l’hôpital d’ici là.

— On arrive dans un quart d’heure. Je vais à l’hôpital, au moins je tiendrai compagnie à Alba. Toi, tu vas à l’appartement de la Cuchi coordonner l’opération. Le commissaire va péter les plombs s’il apprend qu’on est tous les trois à l’hosto alors qu’il y a deux gamines coincées derrière un mur.

— Je préférerais que ce soit moi qui tienne compagnie à Alba, dis-je.

— Tu seras plus utile sur la scène de crime, et tu rendras un meilleur service à Alba en étant là-bas. Tu auras le temps d’aller voir Nieves quand elle sortira.

Ça ne me faisait pas plaisir, mais Estíbaliz savait aussi bien que moi que si j’allais à l’hôpital je m’exposerais aux reproches d’Alba, lorsqu’elle apprendra qu’on avait découvert les deux sœurs.

Elle me déposa tout près de la Cuchillería. Je n'eus aucun mal à trouver l'endroit : une ambulance et plusieurs véhicules de patrouille bloquaient la rue piétonne, et l'immeuble était fermé par un cordon de police.

Les curieux se pressaient, mais s'ils avaient su ce qui nous attendait en haut de l'escalier, ils seraient rentrés en courant se cacher sous leur couette. Je montrai ma plaque et montai.

L'immeuble venait d'être rénové. Des sacs de ciment et des outils traînaient un peu partout. J'enjambai divers bacs de gravats pour accéder à l'appartement indiqué par Peña. Plusieurs pompiers se tenaient devant la cloison, une masse à la main.

— Pourquoi vous n'avez pas commencé plus tôt ? demandai-je à Milán en arrivant.

— On a entendu la voix d'Oihana, mais on essaie de voir comment abattre la cloison sans blesser les filles. Les pompiers ont préféré ne pas utiliser de bélier au cas où elles n'auraient pas d'espace suffisant de l'autre côté. Ça fait vingt-trois minutes qu'on n'entend plus de cris. Ça ne se présente pas bien. L'ambulance est prête à les prendre en charge. J'espère juste qu'on n'arrive pas trop tard et qu'on n'aggravera pas les choses.

Deux pompiers appelèrent les filles, sans obtenir de réponse. Ils se mirent à cogner sur le mur. Chaque coup me mettait un peu plus sur mes nerfs.

Allez, vous devez vous en sortir, pensai-je, comme si mon désir de les sauver les ferait sortir plus vite.

Les coups résonnèrent dans la pièce vide.

Des morceaux de brique dégringolèrent à mes pieds. J'aurais dû m'éloigner, mais je voulais sauter dans ce trou et sortir ces pauvres gamines aussi vite que possible.

Je n'arrêtais pas de penser à ce que j'avais lu récemment à propos du « vœu de ténèbres ». Qui avait pu imaginer une telle chose ?

En tant que profileur, j’avais étudié les pires aspects de l’âme humaine pendant de nombreuses années, mais il n’existait aucun cas de meurtre par emmurement dans l’histoire mondiale de la criminologie. Je ne voyais pas d’exemple d’un tel *modus operandi* durant les cent dernières années. Personne ne tuait ainsi. Pourquoi maintenant ? Était-ce un effet d’imitation du roman ?

Impossible. Les dates ne collaient pas.

Les sœurs Nájera avaient disparu une semaine avant la publication du livre. C’était une donnée essentielle pour un profileur. Cela éliminait d’emblée tous les gens qui l’avaient lu après sa parution. Si le crime était bien lié au roman, alors la liste des suspects se réduisait aux quelques personnes susceptibles de l’avoir lu avant.

Je ne pus en supporter davantage. Ce foutu bruit. Cette foutue lenteur.

Je me saisis d’une masse afin de prêter main-forte aux pompiers. Plusieurs voix derrière moi me dirent d’arrêter, de laisser ça aux pompiers, que c’était dangereux pour les filles, que… *Qu’ils aillent au diable.*

Je n’étais pas préparé à voir cela.

Un cadavre couvert de poussière rouge à mes pieds. Le corps d’une jeune fille, famélique, en état de décomposition avancé.

Le décès devait remonter à plusieurs jours. La puanteur était insoutenable. Je courus vomir aux toilettes. Ça sentait l’œuf pourri, l’inimitable odeur de la cadavérine. Aucune pastille de menthe ne parvint à me faire oublier l’odeur de la mort.

Malgré ma répulsion, je pris une grande inspiration et retournai dans le trou de la cloison. Les deux pompiers étaient toujours occupés à creuser.

Il sembla cependant y avoir une bonne nouvelle. La lumière de la lampe tomba sur une fillette, dans un coin. Je crus la voir bouger.

Je me précipitai vers la forme recroquevillée contre le mur – un petit tas de vêtements crasseux et un buisson de cheveux enchevêtrés. Elle avait

tenté de se couvrir sous de vieux sacs en plastique. C'était Oihana, la cadette.

Nous la sortîmes de sa prison remplie d'excréments. Les pompiers s'employèrent à la réanimer à même le plancher, sous les yeux horrifiés des personnes présentes. Le petit paquet d'os ne répondait pas à nos efforts pour le ramener parmi les vivants. Nous arrivions trop tard, semblait-il.

Puis le miracle se produisit.

La fillette squelettique, couverte de poussière de briques rouges, se mit à tousser et à respirer très doucement, de manière imperceptible. Un masque à oxygène sur le visage, elle fut hissée sur une civière. Elle était si amaigrie que n'importe lequel d'entre nous aurait pu la soulever d'une seule main.

Après que l'ambulance l'eut emmenée, il ne resta dans la pièce qu'un épais silence et l'odeur du cadavre de sa sœur. Nous étions une demi-douzaine de professionnels dévastés, ayant à peine la force de continuer à travailler dans ce tombeau.

1. Voir *Les Rites de l'eau*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

12

L’auberge de La Romana

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1192

Onneca s’approcha, fascinée, de la superbe jument dorée.

— Je n’ai jamais vu d’animal aussi beau. Comment est-elle arrivée à Victoria ?

— J’élève ces chevaux sur les terres des Almohades. J’avais fait venir Olbia comme cadeau de mariage, mais je ne pouvais décemment pas te l’offrir le jour de l’enterrement de ton père. Je me suis réveillé à la *hora prima* et ton lit était déjà froid. J’ai donc pensé que tu étais allée essayer les patins dont mon cousin Gunnarr t’a fait présent.

— Olbia… murmura-t-elle en tendant la main pour caresser la crinière aux reflets d’or.

Nagorno sourit, satisfait. Jusque-là, je n’avais pas pensé à ce qui les rapprochait, au-delà d’un mariage avantageux.

— Il y a une histoire derrière ce nom, poursuivit-il d’une voix enjôleuse. Te souviens-tu de la colonie scythe dont parle Hérodote ? Ce n’était pas seulement une ville. Olbia était le nom d’une amazone émérite, comme vous, ma dame. C’était aussi une cheffe de guerre sanguinaire. Elle tirait à l’arc au galop et maniait le fouet et l’acinace, l’épée des Scythes.

— Ne te monte pas la tête avec tes idées guerrières, mon frère, intervins-je. Onneca n’aura pas besoin de brandir l’épée.

— Elle ne ressemble guère à nos montures du nord, dit Onneca, ignorant mon commentaire.

— C’est un akhal-teké. On les élève sur les lointaines terres des Turcs depuis avant la venue du Christ. Celui-ci est le descendant direct du cheval d’Alexandre le Grand.

— Bucéphale ?

— En effet, répondit Nagorno avec fierté. Retourne avec elle à Victoria, si tu veux. Maintenant elle est à toi. Je te suivrai à pied.

— Nous pourrions la monter ensemble.

— Regarde-la bien. Elle n’a rien à voir avec les autres bêtes d’ici. C’est une souveraine, il faut la traiter avec tout le respect dû à sa lignée.

Nagorno m’adressa un bref regard. Un avertissement muet.

J’acquiesçai. À quoi bon nier ?

— Je vais à l’auberge de La Romana, déclarai-je.

— Voir les filles, mon frère ? Tu manques tant d’affection ?

Je souris sans répondre. J’avais des choses à vérifier, et je devais retrouver là-bas l’un de mes rares parents plus âgés en qui j’avais une confiance absolue. De fait, j’avais d’ailleurs souvent remis mon destin entre ses mains par le passé.

Onneca attendait aussi ma réponse, qui ne vint pas.

— Je te rejoindrai ensuite au Conseil, Nagorno. J’ai fait mander le clerc, le maire et plusieurs témoins, qui attesteront que je respire encore. Je récupérerai aujourd’hui le titre dont tu as pris si grand soin en mon absence… Et Dieu sait combien je t’en suis reconnaissant. Ma chère belle-sœur… saluai-je, inclinant la tête.

Je rajustai mes chausses et pris le chemin couvert de neige vierge en direction du nord.

L'auberge de La Romana accueillait les pèlerins arrivant du Guipuscoa, d'Aquitaine et de Navarre. Elle abritait aussi d'autres activités moins chrétiennes bien que plus lucratives, et avait changé de main plusieurs fois. Les querelles s'envenimaient parfois et l'aubergiste lui-même n'était pas à l'abri d'une mauvaise estocade.

Avant mon départ, j'avais interdit les maisons de passe dans l'enceinte du bourg, je ne m'attendais donc pas à être le bienvenu à l'auberge.

Je passai devant l'écurie, où un paysan s'encanaillait contre le mur, une forte jeune fille agenouillée devant lui. Il semblait trop pressé pour attendre d'arriver jusqu'à la chambre.

À l'intérieur de l'auberge, une femme sans nez et au menton fuyant nettoyait les tables.

— Du vin ? demanda-t-elle sans me regarder.

— Je dois retrouver un vieil ami. Quelqu'un m'attend en haut ?

— Montez, il a déjà payé.

— Très bien. Laissez-nous seuls un moment. Quoique… peut-être pourriez-vous m'aider. Savez-vous si je peux trouver de la mouche espagnole, ici ?

La femme continua de frotter le bois avec plus d'acharnement encore.

— Je crois bien que vous faites erreur, ici on vend rien d'autre qu'à manger et qu'à boire. Vous êtes le comte Don Vela, pas vrai ? Le ressuscité.

— Pour ça, il aurait d'abord fallu que je sois mort, répétai-je pour la énième fois. Mais puisque vous savez qui je suis, je vais reformuler ma question : est-ce que mon frère Nagorno vous a rendu visite récemment ?

L'aubergiste regarda de l'autre côté et se mordit la lèvre. De quoi Nagorno l'avait-il menacée ?

— Je vais vous aider : mon frère vient ici tous les vendredis et monte avec trois filles. Il vous paie grassement pour cela. Est-ce qu'il vous a demandé de la cantharidine ?

— S’il y en a un qui n’en a pas besoin, c’est bien votre frère. Vous savez s’il va revenir, maintenant que c’est un respectable homme marié ?

— N’ayez crainte, c’est un homme d’habitudes.

Depuis longtemps, il avait pour tradition d’honorer la déesse Vénus en son jour consacré avec trois femmes, nombre sacré pour quiconque avait l’âme païenne. Nagorno, à l’instar de l’auteur de ces lignes, s’accrochait à ces rituels comme le lierre à un tronc millénaire.

Je montai l’escalier, la main posée sur la dague que je portais à la ceinture. Par précaution, je serrai le manche avant de frapper à la porte. Le parquet craqua et j’entendis des pas rapides approcher. Je reculai un peu tandis que la porte s’ouvrait.

— Diago ! s’exclama mon cousin Héctor.

Il n’attendit pas que je sois entré pour me serrer dans ses bras. Je lui rendis son étreinte.

— Je savais que tu étais en vie. Mais si tu avais tardé davantage à réapparaître, je me serais mis à ta recherche.

— Je n’en doute pas.

Héctor Dicastillo était le seigneur d’un village au sud de Victoria. Nos liens familiaux étaient anciens. À l’inverse de la plupart des autres nobles, il préférait mener une existence tranquille dans son petit château de Castillo et n’ambitionnait pas de s’installer en ville.

— Tu as apporté ce que je t’ai demandé ? le pressai-je.

— Oui, mais tu vas devoir m’expliquer ce qui se passe et pourquoi tu n’as pas voulu me recevoir à Victoria.

— Je ne voulais pas que tu tombes sur Nagorno avant que je te mette au courant des événements.

— Je tiens à ce que tu saches que je n’ai pas assisté au mariage, par respect pour toi. La femme qui t’était promise…

— C’est du passé, Héctor, l’interrompis-je. Désormais, c’est son épouse. Je t’ai demandé de me retrouver dans un endroit discret parce que

j'aimerais que tu me dises si cette missive du roi Sanche est un faux.

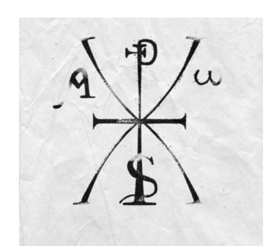
Je lui tendis le pli, et il tira de son sac deux parchemins enroulés.

— Ce sont les lettres royales établissant les impôts et les autres contributions des habitants de Castillo.

— Ont-elles été écrites de la même main ?

Héctor déplia les deux documents sur la paillasse. Je fis de même avec celui qui annonçait ma mort.

— Le chrisme est identique. La croix barrée et la lettre P. Les lettres alpha et oméga… C'est l'en-tête utilisé à la cour de Navarre.

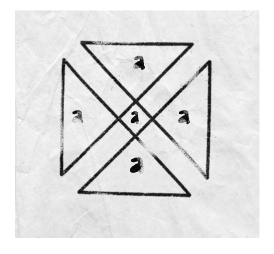


Il continua de comparer les documents.

— *In nomine omnipotentis Dei, ego, Sancius, Dei gratia, rex Navarre…* C'est la même formule. Qui la signe ?

Héctor regarda en bas de la lettre.

— Son fidèle notaire, Ferrando : *Ego quoque Ferrandus domini regis notarius eius iussione : han cartam scripsi et hoc signum feci*, lus-je.



— C’est la signature du roi Sanche VI, le Sage, Diago. Est-ce qu’il aurait eu une raison de te faire passer pour mort ?

— Je ne sais pas, mais je ne compte pas aller à Tudela lui poser la question. En tout cas, pas encore.

— Pourquoi ?

— Premièrement, je crains qu’il ne me renvoie en mission dans un pays lointain ou aux croisades, et j’espérais mener une vie discrète à Victoria. Deuxièmement, je ne sais pas ce qui se passe en ville. Ce n’est plus la Victoria prospère que j’ai laissée. Les rues bruissent de rumeurs. Enfin j’ignore les circonstances de la mort du comte de Maestu.

— Est-ce que tu insinues que cela aurait pu profiter à Nagorno… ?

— Non. Ce n’est pas ce que j’ai dit. Ce serait une trop grande bassesse que d’épouser la fille et d’empoisonner le père la même nuit. Même pour mon frère.

Héctor se leva, mal à l’aise.

— Tu sais que j’ai toujours défendu Nagorno, mais cette fois, je ne suis pas d’accord avec sa politique depuis ton départ. On entend des plaintes partout sur les chemins. Les journaliers qui ont quitté Villafranca de Estíbaliz pour s’installer dans le quartier de Sant Michel et qui se sont fâchés avec les moines se retrouvent aujourd’hui écrasés par les impôts. Certains ne savent même pas s’ils pourront payer le *buey de marzo*[1].

— Je sais. Quelque chose couve dans les rues. Ceux qui ont toujours vécu à Villa de Suso regardent avec méfiance les nouveaux arrivants de Nova Victoria. Et les grandes familles poussent les marchands vers les faubourgs, comme si elles déplaçaient les pièces d’un échiquier. Il faut les arrêter ou elles vont vider les deux quartiers. Je vais avoir besoin d’alliés, Héctor. Lyra est de mon côté, elle désire la paix, comme moi. Gunnarr, comme toujours, ne va pas s’engager, pas plus qu’il ne trahira Nagorno.

— Vous êtes frères, nous sommes du même sang, dit Héctor. Cette fois je suis avec toi, mais n’oublie pas qu’il ne s’agit que d’un bourg. Les lieux

se gagnent et se perdent, ils sont fondés et abandonnés. Il y a une chaîne de violence qui remonte à l'aube de l'humanité et nous ne pourrons jamais l'arrêter. Mais la famille perdure.

— Je ne l'oublie pas, Héctor.

Il se leva de la paillasse et récupéra les lettres.

— Maintenant, allons-y avant qu'ils ne nous accusent de pédérastie, lança-t-il.

J'allais partir quand je vis un jeune garçon au menton fuyant et à la tignasse blonde qui s'amusait à lancer une hachette sur une botte de foin dans la cour de l'auberge. C'était la seconde fois que je voyais ce menton dans la même journée.

— Tu es le fils d'une des aubergistes, n'est-ce pas ?

— Lope, monseigneur. Le fils d'Astonga, la patronne de l'auberge. Vous voulez connaître son histoire, comme tout le monde ?

Je m'approchai de lui. Il était plutôt adroit. De la main gauche, il continuait de lancer la hache tout en parlant. Il me rappela Gunnarr enfant.

— Quelle histoire ? demandai-je, sans grande curiosité.

— Comment on lui a coupé le nez.

— Laisse-moi deviner. C'est une punition pour les voleuses. Je n'ai vu un tel châtiment que sur la route de Compostelle. En Castille-et-León, on se contente de leur trancher la main. L'Église de Rome ne veut pas qu'on raconte que le pèlerinage est dangereux, donc le châtiment est plus dur.

— On dirait que vous avez vu du pays.

— C'est ce qui s'est passé ?

— Vous voulez connaître la vérité ?

— Oui, toujours. Raconte-moi la vérité. C'est une chose bien rare ces temps-ci.

— Une histoire de pauvres gens, comme vous en avez sûrement trop entendu. Mes grands-parents tenaient une auberge sur la route des pèlerins. Ils sont morts très jeunes de la fièvre du charbon, laissant sept filles. Ma

mère était l'aînée. À douze ans, elle a dû s'occuper de toutes ses petites sœurs. Elle était naïve. Un jour, un seigneur de Navarre aviné et sa troupe ont vidé le garde-manger de l'auberge, et ils ont refusé de payer. Il a aussi abusé de la plus jeune sœur de ma mère. Ma mère a voulu obtenir justice, mais il l'a accusée d'être une voleuse. Évidemment, le tribunal a tranché en faveur du seigneur. Ma mère a eu le nez coupé et l'auberge de mes grands-parents a été brûlée. Les sœurs ont juré de ne jamais se séparer. Elles ont tenté leur chance à Pampelune, avant de finir ici, à La Romana. Elles travaillent dur pour garder l'auberge. Des messieurs importants viennent ici, affirma-t-il avec un sérieux qui démentait son jeune âge. À coup sûr je suis le fils d'un monsieur d'important. Quand elle sera vieille, ma mère n'aura plus besoin de travailler.

Un pauvre bâtard, fils d'une prostituée et d'un père inconnu. S'il était en vie, s'il n'avait pas été abandonné dans les bois pour y mourir de froid, c'était parce que son père devait être un homme marié de la ville qui l'entretenait.

— Et comment tu feras pour que ta mère ne travaille pas ?

Il sourit comme s'il savait garder un secret et me fit signe d'approcher. J'obéis, la main posée sur ma dague au cas où il m'aurait tendu un piège.

— Avez-vous besoin de quelque chose pour votre virilité ? Vous êtes parti sans avoir fait usage de mes tantes.

J'avais cherché le fournisseur dans la taverne, et voici qu'il se trouvait dehors.

— Tu pourrais m'en procurer ?

— J'ai des poudres qui peuvent résoudre ce genre de problèmes.

— Corne de licorne ou mouche espagnole ?

— Je vois que ce n'est pas la première fois, ricana-t-il. Je ne vends pas de corne de licorne. Ça coûte si cher que seuls les seigneurs peuvent se l'offrir, et de toute façon, elle ne sert à rien. J'ai gagné une morsure de serpent à cause de ça, j'ai bien failli y laisser la main. Elle a enflé et est

devenue toute noire. Ces maudites cornes de licorne auraient pu m'envoyer en enfer.

— Quelqu'un du bourg a jeté un serpent sur toi ? Qui a fait une chose pareille ?

Lope s'agita nerveusement. Il s'approcha de la botte de foin pour récupérer sa hachette.

— Vous savez, le fils de Ruy. Joues tombantes et veines rouges comme des sarments de vigne sur le nez. Celui avec le regard de fou.

— Qui ça ?

— Ruiz de Maturana.

— Maturana, le gamin ?

Visiblement, en mon absence, il était devenu un homme. Enfant déjà, il avait mauvaise réputation en ville. Il poursuivait les chats et on les retrouvait éventrés. Son père, il est vrai, avait la main leste, et d'après la rumeur, Ruiz était le bâtard d'une de ses servantes, que cette brute de Ruy battait aussi.

— Oui, mais je suis forcé de le supporter. Il y a trois jours, il m'a acheté trois pincées.

— Trois pincées de quoi ?

— De mouche espagnole.

— Une seule serait suffisante pour un taureau.

Le gosse haussa les épaules.

— Il doit vouloir être chaud tout l'hiver. Je ne pose pas de questions, monseigneur. Pour un soir ou pour toute une armée, je leur vends ce qu'ils veulent. Alors, vous allez m'acheter une pincée d'une de ces poudres, oui ou non ?

1. Contribution directe que payaient, au Moyen Âge, les paysans de la province d'Álava au mois de mars.

13

Lau Teitalu

Unai

Septembre 2019

Nous avions couché Deba dans sa chambre où il faisait chaud comme dans une tanière. Dehors, le froid piquait déjà et les vitres de notre petit appartement se couvraient de buée.

— Comment a-t-il pu… dis-je à voix haute.

Je m'étais assis sur le parquet du salon, adossé au mur près des portes-fenêtres du balcon. Alba avait fait de même face à moi. Dans cette posture symétrique, nous avions de longues conversations entrecoupées de silences, à la fois jaloux de notre intimité et attentifs au monde extérieur, juste là, sous nos pieds, au cœur même de la ville.

Alba découpait la photo de famille que nous avions prise le soir de la présentation du livre. Elle avait acheté un cadre en bois et était déterminée à y rentrer nos visages souriants.

Mais elle avait manifestement la tête ailleurs. Je la savais inquiète pour sa mère. Ces dernières années, elles s'étaient rapprochées au point de devenir inséparables ; leur relation paraissait indestructible. L'opération s'était bien passée, et Nieves devait récupérer avant de retourner à Laguardia.

Ce jeudi soir, quelques *cuadrillas* traversaient la place de la Virgen Blanca en direction des bars de Cuesta, Cuchi ou Pinto, en quête d'un peu de distraction pour raccourcir une semaine qui, pour ce qui me concernait, n'aurait jamais dû commencer. Les mauvaises nouvelles s'enchaînaient.

Oihana Nájera, la petite sœur, avait survécu. Elle était tirée d'affaire, mais les médecins nous avaient prévenus qu'elle n'aurait pas la force de nous parler avant une semaine.

Tout ce que nous avions pour l'instant, c'était une nouvelle scène de crime à analyser. D'après les premières impressions de Muguruza, le patron de la Scientifique, l'appartement avait été balayé et récuré. Il n'y avait aucune empreinte sur le sol, et celui qui avait construit le mur avait utilisé des gants, qui restaient introuvables. L'inspection visuelle n'apportait aucun indice.

Nous avions conclu que les jeunes filles avaient été transportées dans deux sacs en plastique retrouvés sur place, après y avoir découvert des échantillons de leurs cheveux. Des modèles de sac présents sur tous les chantiers. Il n'y avait rien d'autre dans l'immonde réduit de six mètres carrés où les deux sœurs avaient été emmurées sans eau ni nourriture pendant deux semaines. Laisser mourir deux adolescentes de soif et d'inanition. Quel genre de monstre était capable de faire ça ?

Je réfléchissais en tripotant machinalement une babiole en céramique qui représentait la vieille ville. Un souvenir typique qu'on trouvait dans toutes les boutiques pour touristes – une version miniature des façades blanches et des toits orange du quartier médiéval en trois dimensions. Mes doigts effleuraient les reliefs des maisons, des églises et des rues d'autrefois.

J'essayais d'imaginer comment une divinité verrait l'affaire depuis les cieux.

— Espèce de salopard, comment tu as pu enlever deux gamines chez elles, les emmener dans un appartement en travaux et les emmurer sans que

personne ne s'aperçoive de rien ? murmurai-je, concentré.

Alba m'adressa un regard étrange, déprimé.

Pour elle, la journée avait été doublement pénible. En plus de l'opération de Nieves, Alba avait été chargée d'annoncer la nouvelle aux parents des jeunes filles. Elle savait y faire mieux que personne. Son aplomb, son assurance donna aux parents l'espoir que nous allions retrouver le monstre qui avait commis cela. La mère la prit dans ses bras, le père frappa du poing sur une porte, se blessant les phalanges avec un éclat de bois. Alba me raconta qu'il y avait du sang partout.

Quand j'étais rentré à la maison, son manteau blanc pendait sur un cintre dans la salle de bains. Alba l'avait lavé, mais la traînée de sang ne partait pas. Frotter la tache n'avait eu pour résultat que de froisser le tissu. Son manteau préféré ressemblait au tableau d'un peintre expressionniste sadique.

Elle garderait toujours une trace de cette journée, ou peut-être valait-il mieux se débarrasser du manteau et du souvenir incrusté dans ses fibres.

Ne laisse pas ça affecter notre famille. Ne laisse pas ces enfoirés entrer chez nous, m'ordonnai-je pour la millième fois. C'était mon mantra depuis la naissance de Deba : ne jamais laisser le boulot affecter ma famille.

Nous avions déjà payé le prix fort auparavant. Et nous essayions de parler travail le moins possible une fois la journée terminée. Mais se terminait-elle vraiment, ou notre vie était-elle un continuum, jusqu'à ce que nous remettions les preuves et les suspects au juge d'instruction ?

Je manipulais toujours la miniature de la Vitoria médiévale quand le téléphone d'Alba sonna, jouant la mélodie de *Lau Teitalu*.

Il était loin le temps où nous avions écouté cette chanson sur les toits, durant les premières fêtes de la Virgen Blanca passées ensemble sans être encore officiellement en couple.

Depuis, nous y étions retournés quelquefois, avant d'y renoncer à la naissance de Deba. Nous ne pouvions pas la laisser seule dans

l’appartement pour monter sur les toits, et même quand mon grand-père, Nieves ou Germán venaient la garder, nous manquions de temps pour nous.

C’est alors que l’évidence me frappa : *Lau Teitalu*. Quatre toits.

L’appartement des Nájera était situé rue de la Pintorería, les jeunes filles avaient été retrouvées rue de la Cuchillería. Les toits communiquaient.

De nombreux immeubles des rues étroites de la vieille ville possédaient des lanterneaux dans les cages d’escalier pour apporter un peu de lumière.

Sur mon portable, je cherchai une vue zénithale plus actualisée que celle de la maquette médiévale. Google Earth me donna ce qu’il me fallait.

Alba revint, le soulagement sur son visage.

— C’était Milán. Elle a insisté pour rester à l’hôpital afin que je puisse me reposer. Je lui avais demandé de m’appeler. Elle dit que ma mère est bourrée d’antalgiques. Elle dort. Je crois que je ferais mieux d’aller me coucher, j’irai la voir demain matin. Tu pourras aller courir à 6 heures si tu veux, et quand tu reviendras, je ferai un tour à l’hosto avant de partir au boulot.

Je respirai, rassuré. Ma belle-mère était une femme forte qui en avait vu d’autres. Une chute dans l’escalier n’allait pas l’arrêter, mais à son âge, elle mettrait plus de temps à récupérer.

Alba se rassit face à moi, dos au mur, encore un peu songeuse. Elle me regarda et repéra un certain éclat dans mes yeux.

— Qu’est-ce qui se passe, Unai ?

— Je sais comment le ravisseur est entré. *Lau Teitalu*, Alba. Quatre toits. Il est entré par la lucarne de l’immeuble, c’est par là qu’il les a sorties. C’était la fin août, les gens étaient encore en vacances. Personne ne l’a vu. Il est passé par les toits et il a descendu les filles par une autre lucarne dans l’immeuble où on les a trouvées. L’appartement était en travaux, il avait sans doute commencé à construire le mur. Il a laissé un trou assez grand pour les faire passer, puis il l’a refermé. Tu te rappelles la mystérieuse nonne dominicaine ? Elle s’est aussi échappée par les toits de San Miguel et

elle était sacrément agile. Et si notre tueur connaissait par cœur les toits de Vitoria, à cause de son boulot ou d'autre chose ?

— Il y a quelques faiblesses dans ta théorie. Ça reste un crime en chambre close. N'oublie pas que l'appartement se trouvait fermé de l'intérieur. Les fenêtres aussi. Pour tout dire, j'ai beau avoir des années d'expérience, je n'arrive toujours pas à comprendre comment quelqu'un a pu faire une chose aussi horrible à deux jeunes filles.

— Pas à deux jeunes filles, à deux sacs, nuançai-je.

— Ne déforme pas la réalité. D'après les premières conclusions de la légiste, elles étaient en vie toutes les deux quand il les a enlevées.

— C'est vrai. Mais j'insiste : l'usage des deux sacs indique un certain degré d'humanité. Il ne veut pas reconnaître qu'il tue deux gamines, alors il les met dans des sacs parce qu'il préfère les voir comme des paquets.

— Et qu'est-ce que ça nous révèle de lui ?

— Qu'il a une certaine empathie, que ce n'est pas un psychopathe. Le meurtre est un moyen d'arriver à ses fins, pas un but en soi. Il n'a pas pris plaisir à les tuer, ce n'est qu'une étape de son plan.

Elle me lança un regard préoccupé.

— Et c'est bon ou mauvais ?

— Mauvais. Très mauvais, en fait, confiai-je. Ça signifie qu'il a mis son plan en route.

Alba accueillit mal mes paroles. L'idée de devoir s'attendre à d'autres meurtres étranges avec des modes opératoires médiévaux tels que la cantharidine ou l'emmurement avait de quoi inquiéter n'importe qui.

Mais il y avait autre chose. Alba n'était pas avec moi. Elle était loin, très loin.

— Qu'est-ce qu'il y a, Alba ? Je te sens absente depuis un certain temps. J'ai l'impression d'être de nouveau célibataire.

Elle croisa les bras et regarda en direction du monument à la Bataille de Vitoria.

— J’envisage de retourner à Laguardia pour donner un coup de main à ma mère.

— Quand elle sortira de l’hôpital ?

— Oui. Elle ne pourra pas gérer l’hôtel toute seule, et les employés et leur famille dépendent entièrement d’elle. Elle approche de l’âge de la retraite, et elle n’a personne pour lui succéder à la direction, à part moi, peut-être. J’ai grandi en m’occupant de la logistique et de la paperasse, je pourrais m’en charger.

— Attends… maintenant on ne parle plus que tu passes quelques jours à Laguardia, quand elle sortira de l’hôpital, c’est ça ? Qu’est-ce que tu essaies de me dire ?

Alba poussa un profond soupir, rassemblant tout son courage. Elle me regarda droit dans les yeux lorsqu’elle annonça :

— Je ne sais pas si je veux continuer à faire ce métier, Unai. Je ne sais pas si je veux rester sous-commissaire, en contact avec toutes ces tragédies, avec le pire de l’humanité, jour après jour. Depuis la naissance de Deba, je vois la vie d’un autre œil. Je n’ai qu’une vie, et Deba aussi. Une vie, un père et une mère. Tu es exposé au danger en permanence ; à Vitoria, tout le monde sait qui tu es. Deba est la fille de Kraken, ou pire…

Elle laissa la fin de sa phrase en suspens.

— Pire ? répétai-je sans comprendre. Je ne suis pas sûr de te suivre. Tu parles d’une crise professionnelle ou de l’avenir de Deba ? Il s’agit de quoi, exactement ? Tu comptes demander ta mutation et retourner au commissariat de Laguardia ? Là-bas tu ne pourrais pas être sous-commissaire. Tu es bien placée pour savoir combien tu as dû trimer pour briser ce foutu plafond de verre. Tu es une légende dans la police, la femme la plus jeune à avoir accédé à ce poste. Tout le monde te respecte. Tu veux prendre un congé sans solde et diriger l’hôtel de ta mère ?

— Oui. Je parle de vivre face aux montagnes, je parle d’une vie plus tranquille. Je parle de rentrer dîner sans être couverte de sang, et de pouvoir

fermer les yeux sans voir surgir le cadavre décomposé d'une adolescente. Ma mère est seule, et elle va avoir de plus en plus besoin de moi. On est devenues très proches, je veux passer les prochaines années auprès d'elle. Et je veux que Deba grandisse avec elle et son arrière-grand-père. Si on s'installe à Laguardia, on sera plus près de Villaverde. Tu sais combien Deba et ton grand-père sont inséparables. La présence de son arrière-petite-fille lui donnerait une seconde jeunesse.

— Et son père ? Tu ne veux pas que Deba grandisse auprès de son père ? Où est-ce que je suis, moi, dans tout ça ?

Alba, toujours assise, me regarda d'en bas. À un moment de la conversation, je m'étais levé. À un moment de la conversation, j'avais dû élever la voix plus que nécessaire, car Deba apparut dans son pyjama souris, les yeux ouverts comme deux tournesols.

— J'peux dormir avec vous ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— Bien sûr, tu peux, chérie. Papa va se coucher. Alba, donc demain j'irai courir à 6 heures. On se verra au bureau, dis-je.

Je posai un baiser sur ses lèvres, auquel elle réagit à peine. Puis je pris ma fille par la taille et l'emmenai jusqu'à notre chambre, comme si elle était un précieux paquet.

Quand la journée avait été particulièrement dure, je me consolais en la regardant dormir. Elle me rappelait que j'avais dû me montrer exemplaire dans une autre vie, pour avoir le droit de tenir ce miracle dans mes bras, ce petit cœur qui battait la chamade et me donnait la chaleur dont j'avais besoin.

Mais ce jour-là, ma fille non plus ne trouvait pas le sommeil.

— Papa, c'est beaucoup *vindeux* ? murmura-t-elle.

— Ça dépend, vingt-deux quoi ? Vingt-deux câlins, c'est rien, je t'en fais beaucoup plus le matin. Vingt-deux marrons chauds, c'est beaucoup pour toi, tu te rappelles quand tu as mangé tout le cornet ?

— *Vindeux* morts, répéta-t-elle.

Ces mots, prononcés par la voix fluette de ma fille, me glacèrent le sang.

— Comment ça, vingt-deux morts, ma chérie ?

— J’ai entendu un grand dire ça à la crèche quand je faisais pipi. Il disait que mon papa avait vingt-deux morts sur le dos. J’peux les voir ?

Bon Dieu. C’est de cela que parlait Alba. Je comprenais, maintenant. Pour la plupart des gens, Deba était la fille de Kraken. Pour quelques autres, elle était la fille d’un type qui avait assassiné vingt-deux personnes, Nancho Ortiz de Zárate.

— Démasqué ! Comment ils ont su ? m’écriai-je d’un ton animé.

— Quoi, papa ?

— Mon déguisement d’Halloween ! Je serai un chasseur de zombies, et j’aurai un sac sur l’épaule avec vingt-deux poupées zombies dedans… mais c’était un secret. Comment ils l’ont su ?

— Peut-être que c’est les gens du magasin de déguisements, papa.

— Sans doute ! J’aurais dû y penser. On ne retournera pas dans ce magasin, Deba.

Je caressai ses cheveux blonds, ce qui l’endormait généralement en quelques minutes.

— On y retournera pas… papa… murmura-t-elle, tandis que sa respiration devenait régulière.

Alba nous écoutait derrière la porte entrouverte, les bras croisés.

Elle n’eut pas besoin de prononcer un mot.

Trois ans plus tôt, Alba et moi nous étions liés par une promesse : dire au monde que Deba était ma fille, et nous en tenir à cette unique version, contre vents et marées. C’était le seul moyen de la préserver du regard des autres.

14

La Herrería

Unai

Septembre 2019

Ce fut une nuit difficile. Alba et Deba étaient ce que j’avais de plus cher au monde. Je les aimais toutes les deux. Mais je commençais à comprendre que pour Alba il ne s’agissait plus d’aller déconnecter quelques jours à Laguardia.

Quand le réveil sonna à 5 heures du matin, j’étais absorbé dans la contemplation des ombres du plafond. Je me douchai, j’enfilai mes baskets et me glissai comme un voleur dans le noir pour embrasser sur le front les deux femmes de ma vie avant de m’élancer sur l’asphalte. L’aube précoce m’accueillit avec fraîcheur. Mes écouteurs sur les oreilles, je commençai à trottiner au son de *Cold Little Heart*.

Je traversais la place de la Virgen Blanca, en direction des arches de verdure du parc de la Florida, quand deux curieuses silhouettes me coupèrent la route à la hauteur de la rue de la Herrería.

Curieuses, parce que l’une d’elles portait une soutane, ce qui, un vendredi à 6 heures du matin, était pour le moins surprenant. L’autre arborait une chevelure rousse que je connaissais bien. Ils riaient, désinhibés, mais ne semblaient pas ivres.

— Bien le bonjour, López de Ayala ! Partez-vous faire votre ronde matinale ? Tous les habitants de notre bonne ville sont-ils en sécurité ? demanda Alvar avec une joie authentique lorsque je fus assez près pour qu'il me reconnaisse.

Je lançai un regard interrogatif à Estíbaliz. Je ne comprenais rien à ce qui se passait.

— Don Alvar, bonjour… ou plutôt bonsoir, à ce que je vois, répondis-je.

— Hier soir, on est allés visiter l'expo de vêtements liturgiques au musée d'Art sacré de la Nouvelle Cathédrale, et j'ai décidé de donner à Alvar un aperçu de la vie nocturne vitorienne. (Estíbaliz parla à sa place puis regarda son portable comme s'il était cassé.) Déjà 6 h 10 ? Comment c'est possible ?

Esti était la seule personne capable d'emmener un curé en soutane faire la bringue à Vitoria. L'instinct à l'état pur. Il n'empêche qu'en moins de vingt-quatre heures, elle avait réussi à faire sortir Alvar de sa tour. Je savais qu'elle l'avait analysé, tout en lui en payant des tournées. Ce n'était pas l'approche la plus orthodoxe, mais avec deux cadavres à la morgue et une gamine à l'hôpital, je m'en contentais.

— Tu savais qu'autrefois la Herrería s'appelait la Ferrería ? Alvar connaît tous les anciens noms des rues de la ville médiévale. Par exemple, la Zapatería s'écrivait Çapatería, et la Correría s'appelait Pellerejería parce qu'on y vendait des peaux, et que…

— Lis le bouquin, Esti. Tout de suite, murmurai-je à son oreille, avant de prendre congé d'Alvar avec une vigoureuse poignée de main et de reprendre ma course.

Estíbaliz feignait un enthousiasme qui était de la pommade pour un ego surdimensionné comme celui d'Alvar, mais nous savions tous les deux qu'elle était une redoutable chasseresse qui savait où poser ses pièges. Que cette nuit-là, elle l'avait observé hors de son élément et qu'elle avait mis

son comportement à l'épreuve pour en tirer les conclusions qui figureraient dans son rapport.

Pour ma collègue, la journée de travail n'était pas encore terminée.

Dans l'après-midi, après avoir rendu visite à ma belle-mère à l'hôpital et constaté avec soulagement qu'elle reprenait du poil de la bête, j'ai roulé en direction de Valdegovía. J'avais une ou deux choses à vérifier à la tour.

À ma grande surprise, je trouvai le portail fermé, et personne, pas même la guide, ne répondait au numéro réservé aux visiteurs. Je tombai sur une boîte vocale qui m'invitait à laisser un message.

Je me résolus à frapper à la porte. Je savais qu'Alvar était dans ses appartements. Pendant que je me garai sur le parking qui bordait la douve, quelqu'un avait fermé la fenêtre de son bureau. C'était certainement lui, mais les rideaux m'avaient empêché de distinguer son visage.

Je continuai de frapper jusqu'à ce que le heurtoir en forme de poing chauffe dans ma main. Au moment où j'envisageais de camper dehors, la porte s'ouvrit enfin et j'entendis une voix d'homme, douce et fluette, que je ne connaissais pas, murmurer : « J'arrive, j'arrive… »

Je m'attendais à rencontrer un autre occupant de la tour, quand je découvris Alvar, enveloppé dans une chaude couverture qui traînait sur les galets de l'entrée.

Il portait des lunettes à monture d'écaille, dont les verres épais faisaient paraître ses yeux bleus plus petits. Même ainsi, il ne pouvait pas dissimuler les cernes profonds liés à sa nuit blanche. Ses cheveux n'étaient plus peignés avec soin en arrière ; des mèches bouclées retombaient sur son large front et couvraient son œil droit. Cela ne semblait pas le gêner.

— Je peux vous aider ? demanda-t-il.

Sa voix me surprit à nouveau. Pas parce qu'il murmurait, comme s'il craignait de réveiller quelqu'un qui faisait la sieste. Elle était surtout moins grave et plus juvénile que dans mon souvenir. Les ravages de la gueule de bois.

— Bonjour, Don Alvar. Désolé de vous déranger, je venais récupérer quelque chose que j'ai oublié…

— Excusez-moi, est-ce qu'on se connaît ? Vous êtes du village ?

— Euh… Non, je ne suis pas du village, je suis l'inspecteur Unai López de Ayala. Je suis venu hier avec ma collègue, Estíbaliz Ruiz de Gauna. Vous vous sentez bien ?

— Bien sûr, oui, très bien. Un peu fatigué, à vrai dire. Il semble que je n'aie pas passé une très bonne nuit. Mais ne m'appelez pas Don Alvar, je vous prie, ça me donne l'impression d'être un vieillard alors que je suis bien plus jeune que vous. Voulez-vous entrer ? Apparemment, Claudia n'est pas venue aujourd'hui. J'imagine qu'il n'y avait aucune visite prévue cet après-midi. Nous sommes donc seuls. Vous dites que vous êtes inspecteur… En quoi puis-je vous aider ? C'est bien la formule consacrée ? demanda-t-il en s'enveloppant davantage dans sa lourde couverture sous mes yeux stupéfaits.

Je mis quelques secondes à réagir, mais comment aurai-je pu rater une occasion en or comme celle-ci ?

— En fait, oui, vous pouvez m'aider, répondis-je. Que dites-vous d'aller discuter tranquillement à l'intérieur. Il fait un froid de loup ici, pas vrai ?

— Bien sûr, oui. Désolé, je manque à tous mes devoirs. Montons dans mes appartements.

Je le suivis par une autre porte, à droite de l'entrée cette fois, et il me guida dans l'escalier en pierre jusqu'au troisième étage. Chaque palier était encombré de divers objets : chapiteaux brisés en pierre calcaire, morceaux de colonnes, et même d'énormes fonts baptismaux renversés en travers du passage.

— Les dernières rénovations, s'excusa-t-il. Je ne sais plus où mettre tout ce bazar.

— Pas de problème. Beaucoup de gens seraient prêts à tuer pour vivre dans un musée comme celui-ci.

Il se retourna et me sourit, un peu hagard.

— Je dois avouer que j'adore ça, moi aussi. J'aime le passé, et j'ai conscience que cette tour est un lieu chargé d'histoire. Je fais du mieux que je peux pour me montrer digne de l'héritage de mes ancêtres, même si ce n'est pas toujours facile.

Il semblait d'une timidité maladive. Je le regardai presque avec une certaine tendresse. Presque.

Il me guida dans les couloirs labyrinthiques de la tour. Certains me rappelèrent quelque chose, d'autres donnaient sur des pièces que nous n'avions pas vues la veille. Des salons ornés de carreaux de faïence, des chambres d'enfants désertées depuis plusieurs siècles et des salles à manger aux tables dressées.

Arrivé au troisième étage, il se dirigea d'un pas décidé vers le bout du couloir, sans doute vers un autre bureau que je ne connaissais pas. En passant devant la salle des paysages, j'en profitai pour entrer sans sa permission.

— Mon livre ! J'espère qu'il vous a plu. C'est un cadeau de ma femme et il a une grande valeur sentimentale pour moi. Pour tout vous avouer, c'est pour ça que je suis là.

Et sans attendre qu'il m'en empêche, je traversai la pièce et récupérai mon exemplaire des *Seigneurs du temps*.

— Ah… il est à vous. Je vous en prie, fit-il, les yeux fixés sur la couverture. (Il me regarda le glisser dans la poche de ma veste comme si je lui volais un œuf de Fabergé.) Merci pour le prêt, je vais certainement l'acheter. J'en ai juste lu quelques pages. Dites-moi, inspecteur, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Pourrions-nous discuter quelque part où il ferait un peu moins froid que dans ce couloir, Alvar ?

— Ramiro, Ramiro Alvar. Allons dans ma bibliothèque. On ne peut pas chauffer toute la tour et je suis très frileux, comme vous le voyez. Même si

je ne vivrais ailleurs pour rien au monde.

Je l'accompagnai jusqu'à sa tanière, qui ne ressemblait en rien à ce qu'Estíbaliz et moi avions vu la veille. Les tons étaient rouges et gris. Le style, plus moderne et néanmoins chaleureux, dénotait un goût parfait. Un grand fauteuil invitait à lire des heures durant dans ce lieu coupé du monde. Plusieurs livres s'étalaient sur l'imposant bureau. Je parvins à distinguer les *Commentaires sur* Les Sept Parties *d'Alphonse X* et les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle. Les livres recouvraient les murs, du sol au plafond. Il y avait également quelques vieux parchemins encadrés.

Je m'approchai de l'un d'eux.

— Ce sont les privilèges concédés aux seigneurs de Nograro. Signés par Ferdinand IV en 1306, m'expliqua-t-il. Vous voyez ce sceau en métal ? C'est un sceau royal : un blason orné de deux châteaux et deux lions rugissants. Au verso, bien qu'on ne puisse pas le voir, il y a une gravure du roi à cheval. Ce n'est qu'une copie. Les documents de cette époque ont une valeur inestimable. L'original se trouve aux archives historiques d'Álava, à Vitoria.

Je tentai de déchiffrer ce qui était inscrit.

— C'est de l'espagnol ? Je ne comprends pas un mot.

Il eut un sourire timide.

— Il faut s'y habituer. Ce passage-là dit : « Jamais je ne serai prisonnier ni condamné afin que cette lignée n'abrite que des hommes de bien. » Il s'agit de la bibliothèque privée de ma famille. C'est ici que nous conservons les testaments, les contrats de mariage, les dots, les nominations, les preuves de noblesse, les litiges et les procès. Et maintenant, allez-vous enfin me dévoiler le motif de votre visite ?

— Je connais bien le patron des éditions Malatrama, il m'a dit que vous aviez eu l'occasion de travailler ensemble. Une exposition organisée par la mairie d'Ugarte, quelque chose comme ça.

— En effet. Ils avaient besoin d'autorisations pour utiliser certaines images, et je les ai aidés à les obtenir. Pruden publie beaucoup d'ouvrages de ce genre-là. Il lui est arrivé quelque chose ? C'est pour ça que vous êtes là ?

— Pas du tout, il va très bien. Ce n'est pas ça, Alvar. Écoutez, je vais être honnête. L'auteur des *Seigneurs du temps* a envoyé son manuscrit à Pruden sous pseudonyme. Étant donné votre grande connaissance de l'époque médiévale, il pense que ça pourrait être vous. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Ramiro, Ramiro Alvar, me corrigea-t-il à nouveau. Et je peux vous assurer que je ne lui ai jamais demandé de publier ce roman. Sur l'honneur de ma famille, je jure que votre exemplaire est le premier que je vois. J'ai commencé à le feuilleter, je l'admets. Les événements qu'il relate ne me sont pas inconnus, ainsi que certains personnages. Mais je ne l'ai pas écrit. Pourquoi moi ? Qu'est-ce qui lui a fait croire que j'en étais l'auteur ? Il y a des centaines d'écrivains ou d'historiens qui auraient pu écrire cette histoire.

— Je vais être très direct, l'interrompis-je. Je n'aime pas les mensonges. Pruden a reçu le manuscrit par mail, et notre équipe informatique a tracé l'origine du message. Il a été envoyé depuis cette tour.

— Comment ?

Je lus son incrédulité, sa surprise, et une terreur presque atavique sur son visage.

— C'est vous qui l'avez envoyé ?

— Bien sûr que non. Je n'ai pas écrit ce roman, et je lui ai encore moins demandé de publier quoi que ce soit. Je n'en…

— Je sais, vous n'en avez pas besoin, c'est évident.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, ce n'est pas une question d'argent. (Il poussa un soupir de frustration.) C'est simplement que je

n'aurais jamais publié cette histoire en particulier, d'accord ? Vous devez me croire.

Il se recroquevilla sous sa couverture. À cet instant, j'aurais eu mille questions à lui poser. Vous ne vous rappelez pas avoir fait la tournée des bars avec une inspectrice de police hier soir ? Où est passée votre soutane ? Vous êtes soudain devenu frileux ? De tous vos mensonges, lequel pèse le plus lourd, lequel est le plus grotesque, lequel vous ronge en ce moment même de l'intérieur ?

Je le laissai pourtant réfléchir à ce qui l'effrayait autant ; je voulais qu'il me guide dans son labyrinthe de mensonges, voir quelles questions il allait choisir de me poser.

— Inspecteur López…

— Unai. Appelez-moi Unai.

— Pourquoi un inspecteur de police vient-il me demander si je suis l'auteur d'un livre ? Est-ce que quelqu'un a porté plainte ? S'agit-il d'un problème de droits d'auteur ?

— Je crois que vous ne comprenez pas. Je suis inspecteur à la brigade criminelle, spécialisé en profilage.

— Profilage… Vous êtes un psychologue ?

— J'ai une formation en psychologie criminelle, oui. Mais je ne suis pas psychologue.

— J'ai étudié la psychiatrie. À distance. J'ai plusieurs diplômes universitaires. Des masters d'histoire, de droit, d'économie… tout ce qui m'a paru nécessaire pour sauvegarder l'héritage de ma famille. J'ai géré notre patrimoine du mieux que j'ai pu. Je pense avoir fait du bon travail. J'aime ça. Pour revenir à ce qui vous amène… La brigade criminelle ? Que s'est-il passé ?

— Il y a quelques jours, un chef d'entreprise est mort. La cause du décès était très inhabituelle : empoisonnement à la cantharidine, un aphrodisiaque médiéval. Hier, nous avons retrouvé deux adolescentes, deux

sœurs. Quelqu’un les avait emmurées dans un appartement de la vieille ville. L’aînée est morte d’inanition. La cadette est à l’hôpital, elle s’en est tirée de justesse.

Ramiro Alvar se courba en deux sous sa couverture, agrippant son ventre.

— De jeunes filles ? Je ne comprends pas. Pourquoi quelqu’un tuerait de jeunes filles ? murmura-t-il sans vraiment s’adresser à moi. Je suis désolé, la mort me rend malade. Si vous voulez bien m’excuser quelques minutes…

— Bien sûr.

J’attendis. Il s’abandonna à la détresse durant un long moment. J’aurais donné les vingt-deux peluches de ma fille pour pouvoir lire dans sa tête à cet instant. Je voulais le prendre en photo, mais je ne trouvai aucun prétexte pour sortir mon téléphone portable.

— Donc quelqu’un assassine des gens en employant des méthodes médiévales, souffla-t-il enfin.

— C’est une piste sur laquelle nous travaillons, admis-je.

— Tout ce que je peux vous dire, c’est que je n’ai pas écrit ce roman, je n’ai pas contacté l’éditeur et, bien sûr, je n’ai tué personne. J’imagine qu’il faudra que je vous fournisse un alibi, ce qui va représenter un problème. La majeure partie du temps, je travaille seul. J’ignore quand les meurtres se sont produits, mais Claudia pourra vous confirmer que je reste ici toute la journée. Je reçois parfois la visite de quelques parents, qui devraient aussi pouvoir vous aider. Ainsi que le maire, les adjoints, les habitants d’Ugarte… je ne sais pas. Demandez-moi tout ce dont vous avez besoin pour votre enquête.

— D’accord. Je reviendrai dans les prochains jours et nous éclaircirons toutes ces questions. Ça suffit pour aujourd’hui.

Il acquiesça, soulagé, et me raccompagna en silence au rez-de-chaussée. Il semblait porter tout le poids du monde sur cette couverture rouge grenat.

— Unai, lança-t-il alors que nous prenions congé dans l'entrée, posant sa main sur mon avant-bras. (Ce fut un geste de complicité, ou plutôt un appel à l'aide.) Je suis désolé, je suis sincèrement désolé de ces décès. Je vous souhaite bonne chance dans votre enquête.

Ce Ramiro Alvar-ci n'avait pas grand-chose à voir avec le prêtre débauché sorti faire la fête. Il avait la mâchoire tendue, les lèvres serrées de crainte de laisser échapper l'un de ses trop nombreux secrets au détour d'une conversation banale.

Une ombre couvrait ses joues, lui qui était rasé de frais la veille. Et cette voix… Cette voix douce s'excusait d'exister, d'occuper l'espace. En partant, je lus une supplique dans ses yeux, comme s'il me disait : « Ne me laissez pas seul ici. » Jamais je n'avais vu quelqu'un d'aussi vulnérable.

Je ne sais au juste ce que j'aperçus dans ses yeux clairs et terrifiés : un appel à l'aide ou un avertissement pour que je me tienne à distance ?

Aujourd'hui encore, je me le demande.

Je me dirigeai vers la voiture, conscient que l'occupant de la tour m'observait depuis son chemin de ronde. Je m'assis au volant et composai le numéro de mon équipière.

— Esti, tu es en état de discuter ?

— Ce n'est pas ma première nuit blanche. Je suis à l'hosto avec Nieves et ton grand-père. Elle va beaucoup mieux et demande quand tu viens.

— Je pars tout de suite. Sors de la chambre, il faut qu'on parle boulot.

J'entendis le bruit d'une porte qui se ferme et la respiration rapide d'Estíbaliz qui s'éloignait dans le couloir.

— Je suis seule. Tu étais où cet après-midi ? Tu ne répondais pas. Un rendez-vous intéressant ?

— Je pense, oui. J'étais avec Alvar dans sa tour. D'abord, raconte-moi ce qui s'est passé hier soir. Est-ce qu'il a consommé une drogue quelconque ?

— Pas que je sache, non. Je ne l'ai pas perdu de vue une seconde, sauf quand il est allé aux toilettes. Et il n'a croisé aucune connaissance. Manifestement, il n'a pas l'habitude de sortir le soir à Vitoria.

— De l'alcool ?

— Un peu de vin, oui. Moins par goût que pour me faire plaisir, je pense.

— Un peu ?

— Un peu, répéta-t-elle.

— Tu dirais que c'est un buveur régulier ?

— Non. Il a bu pas mal d'eau et est allé plusieurs fois aux toilettes. Je pense qu'il voulait garder le contrôle, même s'il a joué le jeu quand je lui offrais un verre. Mais à aucun moment je ne l'ai vu ivre ou même pompette. Il est resté maître de lui-même, attentif à tout, rien ne lui échappait.

— Pour que tout soit clair, me forçai-je à demander, c'était pour le boulot ? Tu le sors de sa zone de confort pour voir s'il est impliqué dans les meurtres ? Ou bien c'est ta vie privée et je n'ai pas à m'en mêler ?

— Est-ce que tu…

— Est-ce que je joue les grands frères ? Pas du tout. Tu sais prendre soin de toi toute seule et je ne vais pas mettre en cause tes goûts en matière d'hommes. Je vois bien qu'il a…

— Du charisme ?

— C'est le roi du charisme, mais pas seulement. Il est aussi beau, séducteur, charmant… énumérai-je.

— Je vous réserve une chambre dans un petit hôtel avec vue ?

— Ne fais pas l'idiote. Je veux dire que je comprendrais qu'il t'attire.

— Je n'ai pas dit ça.

— Non, tu ne l'as pas dit.

— Tu vas en parler à Alba ? demanda-t-elle.

— En tant qu'amie, elle comprendrait. En tant que cheffe, j'ai peur qu'elle ne trouve pas ça très pro de ta part, surtout à ce stade de l'enquête.

Donc non, je ne veux pas lui donner d'autres raisons de s'inquiéter. Entre Nieves et l'affaire, elle a assez de soucis en ce moment. Inutile d'en ajouter.

— Alors tu gardes mon secret pour l'instant ?

— Même si ça implique de mentir à ma supérieure, ma compagne et la mère de ma fille ?

— Oui, ordonna-t-elle avec fermeté, bien qu'il y ait dans sa voix une note de culpabilité, que je ressentais moi aussi.

— Tu connais la réponse. Oui, bien sûr. C'est bien parce que c'est toi. Je ne veux pas mentir à Alba, mais je vais le faire pour toi. Simplement, il ne faudrait pas que ça devienne une habitude, parce que je déteste ça.

— Tu ne m'as toujours pas raconté ce que tu étais allé faire à la tour.

— Finir ce que tu avais commencé : l'observer de nouveau sur son territoire après que tu l'en as sorti. Tu me croirais si je te disais qu'il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé hier ? En fait, il ne m'a même pas reconnu.

— Sans déconner ?

— Il ne portait pas sa soutane et il avait l'air à l'ouest. Des cernes, mal rasé… Il a avoué lui-même qu'il était crevé. Je te jure qu'il est persuadé d'avoir eu une insomnie. L'existence du livre l'a chamboulé. Il ne se rappelait pas que j'avais laissé mon exemplaire hier, et il n'avait aucune envie de me le rendre. Il m'a presque fait de la peine, il le regardait comme un objet sacré. Quand je lui ai parlé des crimes, il a été bouleversé, mais curieusement, il n'a pas demandé le nom des victimes. Je crois que c'est le meurtre des deux sœurs qui l'a le plus affecté. Ah, tant que j'y suis, on a affaire à un petit génie. Il est diplômé en histoire, en droit, en économie… et en psychiatrie. Le plus intéressant, c'est qu'il prétend avoir étudié tout ça pour mieux gérer son héritage familial.

— Une seconde, Kraken, arrête de me bombarder d'infos, j'ai du mal à suivre. Je suis un peu au ralenti aujourd'hui. Tu dis quoi ? Qu'on a un suspect amnésique ?

15

Le soir de la Sainte-Agathe

Hiver de l'an de grâce 1192

La nuit tombait quand je franchis la Porte du Nord, et je me dirigeai sans tarder vers l'une des demeures les plus anciennes du bourg, rue de la Pescadería.

Dans les rues pavées couvertes de neige vierge, l'atmosphère était à la fête. Les jeunes filles rajustaient les plis de leur robe et ramassaient des œufs fraîchement pondus qu'elles plaçaient avec soin dans les paniers.

Plus impatients encore, les jeunes gens répétaient leurs cantiques en riant, et frappaient le sol de leurs longs *makilas* en noisetier, comme si les bâtons arrachés à la forêt leur donnaient le courage qui leur manquait pour affronter le soir de la Sainte-Agathe.

Je tambourinai du poing sur la porte d'entrée, mais personne ne répondit. Quand j'en eus assez d'attendre, je poussai la vieille porte en bois clouté et lançai un sifflement. Elle savait que c'était moi, j'avais si souvent gravi ces mêmes marches autrefois. Je secouai la neige de mes bottes et entrai.

Les recoins de l'escalier disparaissaient dans l'ombre, et une fois encore, je portai la main à ma ceinture pour vérifier que ma dague était toujours là. Un geste réflexe du soldat que j'avais été naguère.

Arrivé au premier étage, je la trouvai assise dans un coin, près du rebord de la fenêtre, observant l'animation de la rue en contrebas.

Sa bouche édentée s'incurva en un sourire lorsqu'elle me vit.

— Grand-mère Lucía…

— Mon Diago, mon petit Diago, répéta-t-elle.

Sa voix fluette chevrotait. Après ces deux hivers, je la trouvais vieillie. Lorsque je partais, je voulais croire que le temps s'arrêtait. Je me rappelais ses cheveux gris et ses dents gâtées, ils s'en étaient allés comme les feuilles d'un noyer après les premières gelées.

Elle avait le dos encore plus voûté et la tête presque à la hauteur de son ventre. Dans son coin, près de la fenêtre, elle filait la laine sur un magnifique rouet que lui avait fabriqué Lupo, l'ébéniste.

Son rouet, deux chaises, un étroit lit et un coffre qui contenait son maigre trousseau – une robe d'été, peut-être, et des sandales au cas où elle aurait voulu s'aventurer dehors – constituaient toutes ses possessions.

Je m'approchai de la chaise vide que grand-mère Lucía gardait toujours près d'elle.

Les habitants de Victoria lui rendaient visite presque tous les jours. Ils lui apportaient des pommes, des navets, et elle les écoutait avec patience et compréhension raconter leurs problèmes, leurs querelles, les péchés qu'ils ne confiaient pas même au curé, car en un siècle et demi, elle en avait trop vu pour juger ses semblables.

— Je t'ai apporté des châtaignes d'Héctor, je vais les faire griller pendant qu'on bavarde, dis-je en m'approchant du feu.

Je remuai les braises avec le tisonnier, sortis ma dague et commençai à piquer les châtaignes avant de les disposer sur les braises.

— Je suis la seule à ne jamais t'avoir cru mort, annonça-t-elle d'un ton joyeux, et ses mains couvertes de taches brunes agrippèrent les miennes.

— Comme c'est bon, cette chaleur, grand-mère ! dis-je en m'asseyant près d'elle.

Ce n’était pas ma grand-mère, mais elle était ici depuis toujours. Il n’y avait pas un habitant de Villa de Suso qui la considérait autrement.

— Est-ce que ce sont bien des *chinchortas* à la couenne que je sens là ? s’enquit-elle soudain d’une voix de petite fille.

D’instinct, je levai la tête. De l’escalier montait une douce odeur de pain sucré, qui me rappelait la chaleur d’un foyer qui m’avait tant manqué.

— Grand-mère Lucía, c’est moi ! lança une voix en bas.

— Dis-lui donc de monter, me pria-t-elle. Je ne peux plus crier comme autrefois.

La lueur des braises et la bougie allumée près de la fenêtre ne permettaient guère de distinguer l’ombre qui approchait, un gâteau délicieusement parfumé à la main.

— Vous faites griller des châtaignes ?

— Alix de Salcedo ? demandai-je en reconnaissant la coiffe à trois pointes.

Une pointe pour les femmes mariées, deux pointes pour celles qui avaient été veuves deux fois. Trois pour celles qui avaient enterré trois maris.

Je me levai pour lui céder ma place, qu’elle prit sans faire de manières.

— Ne dites pas à ma grand-mère que vous m’avez vue sans ma coiffe, murmura-t-elle en passant près de moi, avant d’élever la voix pour que la vieille femme puisse l’entendre. Monseigneur, vous joindrez-vous à notre banquet ? Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois.

Comment refuser ? Je déplaçai le coffre et m’assis face à elles.

— C’est vraiment votre grand-mère ? l’interrogeai-je avec curiosité.

— La grand-mère de ma grand-mère, en réalité. Elle dit qu’elle était enfant quand on a construit les remparts, à l’époque du roi Batailleur. Si mes calculs sont bons, elle a plus de cent soixante ans.

— Jaun Belaco, ton arrière-grand-père, me dit Lucía, souriant la bouche pleine. Il a payé la muraille avec l’argent de la forge. Il a embauché deux

maîtres carriers venus d’Estella. Presque quarante gars et dix filles. Des charpentiers, des bergers, des manouvriers… Ils louaient leurs bras à la journée. Ils recevaient vingt-deux sous s’ils venaient avec une bête, sept pour un homme seul. Moi j’apportais de l’eau du puits et il me payait quatre sous, presque autant qu’une adulte. Les travaux ont duré plus de dix ans. La plupart des gars et des filles sont restés là, et Villa de Suso a grossi. Graciana de Ripa, Pero de Castresana, Bona de Sarasa… Certains de ceux qui te feront la cour ce soir sont les descendants de ces gens-là, Alix. Quel dommage que le comte soit mort dans la fleur de l’âge. J’étais encore une petite fille, mais j’avais le béguin pour lui, je l’ai beaucoup pleuré. Il connaissait tout le monde. En ce temps-là, nous n’étions même pas deux cents au village, et nous étions tous parents. Il te ressemblait, Alix. Et son petit-fils te ressemblait aussi. Les mêmes yeux bleus, et la même odeur.

Alix baissa les yeux et dissimula un sourire en entendant l’histoire de l’odeur. Si c’était une plaisanterie, je ne la compris pas.

— Pourquoi n’ai-je pas le souvenir de vous avoir rencontrée il y a deux ans, avant de quitter la ville ?

— J’avais seize ans, monseigneur, mais je me suis épanouie très tard. En seulement deux étés, j’ai beaucoup changé.

— Deux étés et trois maris, dis-je sans réfléchir, le regrettant aussitôt. Je suis désolé, vous en avez sans doute assez d’aborder ce sujet.

— En effet, vous savez ce qu’on dit des femmes comme moi : « Veuve vigoureuse, ou mariée, ou cloîtrée, ou enterrée. »

— J’ai toujours abhorré ce dicton. Quel fou s’est moqué de vous pour avoir perdu trois époux ?

— Il y en a eu plus d’un, mais qu’importe. J’aime mieux vous raconter cela moi-même avant que vous ne l’appreniez par un autre. J’ai épousé Liazar Díaz, un garçon de mon âge. Il tenait le fournil de la rue des Tenderías. Il continuait à peser les sacs de blé lui-même, même si nous avions embauché un commis pour cela. C’était un costaud, jamais fatigué.

Un matin, je l'ai trouvé dans le grenier, il s'agitait comme un possédé. Je me suis occupé de lui et je ne l'ai dit à personne, sauf à grand-mère Lucía. C'était le feu de saint Antoine. Ensuite, il s'est mis à voir des bateaux voguer dans les rues et des arbres grimper les Montes Alto. Votre cousin Gunnarr m'a expliqué que c'était le seigle du grenier, qui avait été contaminé par l'ergot. Il m'a raconté qu'il avait vu des guerriers normands en consommer pour devenir déments, avoir des visions comme les saints et terroriser leurs ennemis.

Elle serra les dents. La vieille femme savait que le souvenir la faisait encore souffrir, et lui prit la main.

— J'ai beaucoup pleuré quand Liazar est mort. Je me suis occupé l'esprit en tenant le fournil. J'étais enceinte, et quand Esteban, le frère de Liazar, m'a courtisée il y a deux ans, le soir de la Sainte-Agathe, nous nous sommes vite mariés. J'ai continué à m'occuper de la boulangerie. Mais un malheur chassant l'autre, la fièvre l'a emporté. Il est resté alité jusqu'à ce qu'il cesse de respirer. Le chagrin m'a fait perdre l'enfant de son frère, et j'ai bien failli perdre aussi le goût d'enfourner les gâteaux. Puis il y a eu Ximeno Celemín. Il était armurier à la forge de Lyra Vela. Nous passions toutes nos journées devant le four, moi à cuire le pain, lui avec ses clous et ses fers. Il y a six mois, un incendie a éclaté. Certains disent que quelqu'un a volontairement enflammé de la paille un jour où soufflait le vent du sud. On raconte que ce sont les Mendoza, ceux de la rue de la Çapatería. Ximeno est mort brûlé vif. Après ça, Lyra m'a demandé d'être maître forgeronne, comme mon père avant moi. Depuis, je m'occupe de la forge.

— Dans ce bourg, dès qu'il arrive un malheur, quelqu'un pointe du doigt ceux qui vivent de l'autre côté des murs, me dit la vieille femme avec tristesse. Ces maudits murs. Tu ne peux pas défaire l'œuvre de ton grand-père et abattre ces murs ?

— Les murs nous protègent, grand-mère Lucía, répondis-je.

— De qui ?

— De nos ennemis, là-bas, dehors.

— Personne ne nous a jamais attaqués.

— Quand les premiers Vela se sont installés ici, il n'y avait que la forge, le puits et la longère. Après les récoltes, les Sarrasins envahissaient le hameau et pillaient tout ce qu'ils pouvaient. Les Vela abandonnaient les granges, emmenaient les enfants et les vieillards dans les Montes Altos et se cachaient jusqu'à ce que les pillards repartent. Et ça recommençait. Jusqu'au jour où les Sarrasins ne se sont plus contentés de razzier, mais ont aussi brûlé toutes les maisons. Les Vela ont tout reconstruit. Au lieu de maisons en bois au toit de chaume, ils ont élevé de solides bâtisses avec des murs de pierre. Mais les murailles restaient nécessaires. Les Sarrasins ne sont peut-être plus une menace, du moins pas aujourd'hui, avec un roi aussi fin diplomate que le nôtre. Les Castillans non plus, tant qu'Alphonse le Noble respecte nos traités. Cette ville a besoin d'un rempart.

— Et qui nous empêchera de nous entretuer, jeune Diago ? La vieille Gasteiz contre Nova Victoria ? Les nobles avec l'octroi et les commerçants qui souhaitent juste vendre leurs marchandises en paix ?

— Personne ne tue personne, grand-mère.

Elle regarda la rue. Ses rares cheveux prenaient un éclat doré à la lumière des torches.

— Non. Bien sûr que non, dit-elle, mais j'entendis plutôt : « Bien sûr que si, et tu le sais. »

Je me détournai, mal à l'aise, et allai tirer les châtaignes du feu. Alix se leva pour m'aider.

— Je voulais vous poser une question à propos du soir de mon retour, lui chuchotai-je en remuant les châtaignes avec le tisonnier. Avec qui le comte de Maestu trinquait-il quand nous sommes arrivés à la *verba de futuro* ? Je n'ai pas pu voir leur visage et j'avais… l'esprit ailleurs.

— Avec les nobliaux : les frères Ortiz de Zárate et aussi Ruiz, le fils de Ruy de Maturana. Cela dit, la discussion n'avait pas l'air franchement

amicale. Il y a eu de sévères affrontements au Conseil, ces derniers temps.

— Feu Ruy de Maturana avait obtenu un titre ? demandai-je, surpris.

— Seulement parce qu'il a eu sept garçons, dont le benjamin est né peu après votre départ. Mais ils sont presque tous morts, il ne reste que Ruiz.

— Je vous remercie pour le renseignement, et pour le dîner, dis-en en me penchant pour récupérer les châtaignes parmi les braises.

— Je vous ai vu entrer par la Porte du Nord et venir chez grand-mère Lucía. Je voulais que vous soyez heureux, un moment au moins. Pendant l'enterrement du comte de Maestu, vous aviez l'air si seul que j'ai tenu à vous préparer un petit quelque chose pour vous réchauffer le cœur.

Je levai les yeux, surpris et un peu embarrassé.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Après avoir erré sur les chemins poussiéreux, j'ai enfin retrouvé ma famille et mon foyer.

— Vous avez le cœur brisé. J'étais aussi présente à la *verba de futuro* d'Onneca et de votre frère. Je n'ai jamais vu de regard aussi triste que le vôtre. Un regard de veuf. J'avais le même quand j'ai perdu Liazar.

Je me relevai, mal à l'aise.

— Je ne suis pas veuf, ma bonne Alix. Et je souhaite une longue vie à mon frère et à son épouse.

J'approchai quelques châtaignes grillées de sa main. Habituée à la chaleur de la forge, elle ne s'écarta pas. Au contraire, elle se pencha vers moi et me regarda avec curiosité.

— Vous sentez toujours la lavande, mais aujourd'hui l'odeur est encore plus forte. Seriez-vous tombé dans un buisson ?

Je me souvins du plant de lavande près de ma tombe vide, à côté du moulin abandonné. Je me rappelai être tombé en arrière sous le poids d'Onneca, et j'enterrai ce souvenir.

— Allons-y, grand-mère doit avoir faim, éludai-je.

— Attendez, vous ne sentez pas seulement la lavande. Je le savais, vous sentez aussi la farine, la farine rance. Et… oh, mon cher comte !

— Quoi ?

— Un parfum de femme.

Elle secoua la tête et me regarda comme si j’étais un cas désespéré.

Elle prit une autre poignée de châtaignes brûlantes et retourna vers la vieille femme.

— Je devrais peut-être offrir une tourte au gibier à votre frère pour le consoler, marmonna-t-elle en s’approchant de grand-mère Lucía.

Cette dernière observait avec attention l’animation de la rue en mâchant un morceau de *chinchorta*.

Avec un sourire énigmatique, elle ouvrit le coffre et en sortit un écheveau de laine rouge. Puis elle tira un petit couteau dissimulé dans les plis de sa robe, coupa trois brins de laine, les noua et se mit à les tresser en tenant le fil entre ses genoux.

Ni Alix ni moi ne posâmes de question. Puis nous terminâmes tous les trois les châtaignes en discutant de la dernière chute de neige.

Nous nous tûmes lorsque les cloches de Santa María se mirent à sonner. Le bruit effrayait les *gauekos*, les esprits de la nuit, qui avait étendu son noir manteau sur nous. J’avais chargé le curé, Vidal, un garçon frêle et docile, qui disait oui à tout, d’offrir aux célibataires un pichet de vin comme le voulait la coutume.

Les jeunes gens commencèrent à chanter. Chaque année, le soir de la Sainte-Agathe, ils formaient d’abord un cercle dans le cimetière, près du puits, et frappaient les pierres tombales de leurs longs bâtons, imposant un silence révérencieux.

Alix ne voulut pas se pencher à la fenêtre, bien que la maison de Lucía fût la première à recevoir la sérénade. La voix grave des chanteurs s’éleva :

Avec le consentement de Dieu
et celui du maire
nous sortons conter fleurette
sans faire de mal à personne.

Quand les coups de *makilas* cessèrent de résonner, un silence de mort emplit la maison. Les galants attendaient leur récompense.

— Vous voulez bien descendre leur donner ce chapelet de chorizos ? me demanda Alix.

— Vous n'allez pas les laisser vous faire la cour ? lui retournai-je, surpris.

— Non, je ne veux pas d'autre époux. J'ai renoncé au mariage.

— Mais vous êtes encore si jeune.

— Par l'âge, peut-être, guère par le deuil. J'ai enterré plus de maris que la plupart des femmes d'ici. Après le deuxième, il y a eu des rumeurs, et quand le troisième est mort, bien des hommes se sont mis à me regarder avec crainte. On a menacé de m'accuser d'assassinat, mais mon travail à la forge fait vivre beaucoup de monde à Villa de Suso, même si ça en dérange certains. C'est le gage de ma sécurité. Si je me remarie et que je deviens veuve une quatrième fois, combien de temps croyez-vous qu'ils mettront à me pendre ? Descendez, mon cher comte, je reste ici avec grand-mère Lucía.

— Je le ferai, n'ayez crainte. D'ailleurs, je m'en vais rejoindre ces jeunes gens, m'empressai-je d'ajouter.

— Vous ? En êtes-vous sûr ?

— Après tout je suis célibataire, n'est-ce pas ? répondis-je avec un sourire. Mais d'abord, j'ai besoin que vous me rendiez un service. Pouvez-vous descendre jusqu'à l'entrée avec moi ? Je leur donnerai les chorizos. Ils ne vous verront pas.

— Si ce n'est que ça… murmura Alix, peu convaincue.

Elle haussa les épaules et me suivit dans le vestibule. Je cherchai du regard un bâton qui puisse faire office de *makila*.

Depuis l'obscurité du vestibule, nous observâmes les galants qui attendaient dehors, leurs torches à la main. Cette nuit-là, la lune était pleine,

et la neige reflétait suffisamment sa clarté pour nous permettre de voir leur visage.

— Celui avec les yeux globuleux, c’est bien Ruiz ? murmurai-je à l’oreille d’Alix.

Depuis mon départ, je ne l’avais pas revu.

— C’est lui. Nul doute qu’il espère profiter de sa récompense dès ce soir dans le foin, dit Alix sans me regarder.

Dans la rue, une dizaine de jeunes gens riaient en se demandant à qui ils iraient ensuite chanter la sérénade. María Bermúdez peut-être, ou Sancha de Galarreta, l’aînée du bonnetier ?

Je sortis de la maison et leur tendis les chorizos. Ils mirent le chapelet de saucisse sèche dans un grand panier qui finirait au matin rempli de pains, d’œufs et de lapins.

— Je viens avec vous, annonçai-je, me plaçant à côté de Ruiz de Maturana.

— Monseigneur Vela, je me réjouis de vous voir de retour parmi nous. Beaucoup en ville ont regretté votre absence, dit-il avec un large sourire – trop large, trop crispé.

— J’ai bien connu votre père. Un brave homme.

— Oui, c’était un brave homme, répéta-t-il, peu convaincu.

Nous formâmes un cercle autour de la maison suivante et reprîmes nos chants, au son des robustes bâtons qui frappaient le sol, laissant leur empreinte dans la neige.

Le soir de la Sainte-Agathe
tous les garçons non mariés
pour ne point oublier la date
sous les fenêtres viennent chanter.

Comme nos pères avant nous
en avaient déjà la coutume

afin que nos enfants après nous
gardent souvenir de ce que nous fûmes.

Une jeune fille rubiconde et sa mère apparurent à la fenêtre du premier étage. Je reconnus la femme. C'était Milia, l'épouse du fossoyeur. Elle se chargeait de trouver les cierges pour illuminer la chapelle quand on y amenait les défunts et le pain pour les offrandes. Elle ne manquait jamais de travail, moins encore l'hiver. Malgré sa triste profession, c'était une femme enjouée qui voyait toujours le bon côté des choses. La fille de Milia lança une fougasse. Les gars se bousculèrent pour l'attraper au vol et remercier la jeune fille pour sa contribution.

— Votre père et moi faisions parfois affaire ensemble. J'imagine que vous vous chargez de ces questions… chuchotai-je à l'oreille de Ruiz sans cesser de gesticuler comme les autres.

— Quelles questions ?

— Des questions de virilité… Je n'irai pas par quatre chemins : auriez-vous quelques pincées de mouche espagnole ?

— Il m'en reste une.

— Il m'en faudrait deux ou trois.

— Alors je vous suggère d'aller voir à l'auberge de La Romana.

— J'en viens.

Je m'arrêtai au milieu de la rue, laissant le cortège avancer en direction de la Porte du Sud sans remarquer que nous restions en arrière.

— Dans ce cas je ne vois pas ce que vous attendez de moi, rétorqua-t-il en haussant les épaules.

Il se mit à siffler un air que je ne reconnus pas.

— Que vous me disiez ce que sont devenues les deux autres pincées que vous avez achetées.

— Je les ai utilisées avec une femme mariée, que je ne nommerai pas, parce que je ne voudrais pas que son cocu de mari me tombe dessus.

— Vous mentez. Une seule pincée suffit à stimuler l'ardeur d'un homme pendant deux jours et deux nuits. Vous en avez acheté trois il y a trois jours. Gare à votre prochain mensonge, jeune homme, car le sujet est très grave.

— Pourquoi tenez-vous tant à savoir ce que j'ai fait de ces poudres ?

— Parce que je pense que vous avez mis les deux pincées restantes dans le verre du comte de Maestu, et que cela a causé sa mort.

Un sourire déplaisant passa sur son visage. Ruiz semblait sourire en continu. Il n'y avait pas moyen d'effacer ce rictus de ses lèvres.

— Vous ne pouvez pas le prouver.

— Je l'ai vu de mes yeux. S'il le faut, je rouvrirai le corps du comte pour que le Conseil le voie aussi.

— Très bien, dit-il à contrecœur. Je suis coupable de deux péchés : la luxure et l'avarice. J'ai toujours les deux pincées, je ne voulais pas les partager au cas où cette soirée m'apporterait d'autres plaisirs dans les jours à venir. Mais vous êtes mon seigneur et votre esprit acéré est illustre. Je vous donnerai la pincée que j'ai sur moi et je garderai l'autre. Vous me récompenserez généreusement par la suite. Ce soir je me sens gaillard. Je n'aurai guère besoin de poudre pour mettre la fille du coutelier dans mon lit.

— Tenez-moi ça.

Il me confia sa torche et m'entraîna vers un jardin qui appartenait à Pedro Vicia, le sellier. Il sortit de son pourpoint une petite bourse en cuir, s'approcha de moi et siffla.

Je compris trop tard la raison de ce sifflement.

Il me tendit la bourse. J'étais déjà aux aguets, mais je ne vis rien venir. Alors que je constatais que sa bourse était vide, le maudit gamin prit son *makila* et m'en asséna un coup dans l'entrejambe.

Je me pliai en deux, le souffle coupé, lorsque deux silhouettes surgies de nulle part me rouèrent de coups. Quand je fus au sol, Ruiz me frappa à la tête. Ses deux complices disparurent derrière moi, tandis que Ruiz fuyait en

direction de la muraille, me laissant étendu au milieu de la rue des Tenderías.

À grand-peine, je parvins à me relever. La neige avait éteint la torche, mais cette même neige me guida jusqu'à la Porte de l'Armería.

Je suivis comme je pus les empreintes de Ruiz. La tête me tournait. Je me tenais les côtes, sans lâcher mon *makila*. J'étais maintenant plus que prêt à en faire usage.

Je traquerai l'assassin de ton père, Onneca. Je ne pensais à rien d'autre. Onneca, la poudre, le comte de Maestu.

J'entendais les rires et les chants des jeunes gens dans le lointain, mais je traversais le quartier de l'Armería en silence, attentif au moindre bruit. Ruiz n'avait pu aller bien loin.

L'énorme portail, la sortie de Villa de Suso vers la Cruz Blanca et le village d'Ali, était fermé, et je ne vis personne sur le chemin de ronde. Les gardes avaient dû se joindre à la fête, je ne pouvais compter sur aucune aide.

Je m'approchai de l'escalier de la tour, où les traces de Ruiz s'arrêtaient. Dans le noir, je frappai avec ma longue canne, quand une silhouette que je ne pus distinguer sortit de l'ombre et me lança un coup de pied à la tête. Cette fois je l'esquivai. L'autre grimpa les deux volées de marches de bois qui menaient au chemin de ronde.

Je le suivis, malgré mes côtes et mon crâne endoloris.

— Halte là, Ruiz ! vociférai-je, mais le jeune homme ne s'arrêta pas et courut à la hauteur des créneaux jusqu'à la tour suivante.

Quelqu'un dut entendre mes cris, car un garde apparut et lui bloqua le passage avec sa pique.

Ruiz fit demi-tour, pour constater qu'il était pris au piège entre nous deux.

— C'est bon, je me rends ! cria-t-il.

Or lorsque je m’approchai, le fils de Ruy s’élança et franchit la muraille.

Une chute de plus de vingt pieds. Ruiz y survivrait, mais j’étais trop mal en point pour me lancer à sa poursuite. Je saisis mon *makila* comme si c’était une lance et visai le fuyard, qui s’était relevé après avoir roulé à flanc de talus.

La lune vint à mon aide, une fois encore. Je lançai la canne en noisetier en direction de la silhouette qui courait sur le chemin. Elle l’atteignit au dos et il tomba, le souffle coupé.

— Ouvrez la porte et venez avec moi, vite ! ordonnai-je au garde. Il faut arrêter tout de suite Ruiz de Maturana et l’incarcérer.

— Pour quel motif, monseigneur ? A-t-il de nouveau forcé une jeune fille ce soir ?

— Cela, vous allez devoir le demander aux gens du bourg. Pour ma part, je l’accuse formellement du meurtre du comte Furtado de Maestu.

16

Santiago

Unai

Octobre 2019

— Oihana est morte, dit Esti quand je pris son appel.

— Morte ? répétai-je, incrédule.

Plus d’une semaine était passée depuis que nous l’avions sortie de son réduit, et je me dirigeais justement vers l’hôpital. Je comptais sur son témoignage, espérant qu’elle pourrait nous aider à déterminer l’identité de son ravisseur.

— Elle était trop déshydratée quand on l’a retrouvée : son corps a lâché. Défaillance multiviscérale. Elle s’est battue jusqu’au bout, mais si elle avait survécu, les séquelles au cerveau auraient été considérables. Les médecins disent que c’est le dioxyde de carbone qu’elle a respiré tout le temps où elle a été emmurée qui l’a tuée. Tu n’imagines pas combien je me sens impuissante, acheva Esti.

Ses mots pesaient comme des pierres. Je n’avais pas besoin de l’avoir devant moi pour savoir à quel point elle était en colère.

— Tu es où ? parvins-je à demander.

Je n’étais pas non plus d’humeur à bavarder.

Deux gamines emmurées.

Putain de taré.

— À l’hôpital de Santiago, dans sa chambre. J’étais venue demander de ses nouvelles, c’est là que j’ai appris.

— Attends-moi sur place je suis tout près, la coupai-je. (Je n’avais aucune envie de parler de tout ça par téléphone.) Envoie-moi le numéro de la chambre par WhatsApp.

Je pressai le pas rue Postas. Quelques minutes plus tard, je franchissais le seuil de l’hôpital, un bâtiment avec des arcades blanches et un sol en damier. C’est alors que je reçus un appel d’Alba.

— Elle est morte, Unai. Je suis à l’hôpital, annonça-t-elle d’une voix altérée.

Pour une fois, elle semblait plus affectée que moi.

— Je sais. Je viens de l’apprendre, je suis là aussi. Elle est dans quelle chambre ?

— Ils l’ont transférée cette nuit, elle est dans la 317.

— Je monte. J’arrive tout de suite.

Nous étions toujours particulièrement choqués quand les victimes étaient des enfants. Mais c’était la première affaire de ce genre sur laquelle nous travaillions depuis qu’Alba et moi étions devenus parents. Aucune formation ne vous donne les outils pour affronter la mort d’un enfant. J’imagine qu’il faut d’abord vous endurcir.

Je m’attendais à trouver aussi Estíbaliz et les parents de la jeune fille dans la chambre, or je ne vis qu’Alba. Elle était assise sur le canapé en skaï vert. Effondrée.

Ce n’était pas une enfant qui gisait sur le lit. C’était Nieves, la mère d’Alba.

Une femme au visage pâle, dans les bras de la mort.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Une attaque cérébrale massive. Ils n’ont rien pu faire.

Alba prononça ces mots d'une voix forte, avec lenteur. Elle les apprenait, elle les répétait, pour ne pas les oublier. Un bouclier, une performance théâtrale digne du talent de sa mère.

— Viens ici… Je… Je suis dé… désolé.

Quelque chose se court-circuitait dans ma tête, car mon aphasie de Broca revint quelques instants, comme dans un cauchemar.

Je pris Alba dans mes bras, bouleversé par sa force inébranlable. Les mots étaient de trop. Nous étions orphelins en première ligne, comme disait mon grand-père. À présent nous nous retrouvions vraiment seuls, sans père ni mère. Seuls.

Je la tins serrée durant un long moment, mais Alba était déjà loin.

Très loin.

Deux ou trois vies plus tard – vingt minutes d'après mon portable –, Alba sortit de sa torpeur et se mit à tenir des propos décousus, que j'écoutai avec une bienveillante patience.

— Tu sais quelle est la dernière conversation que j'ai eue avec elle ? Elle m'a raconté que cet hôpital avait été fondé il y a six cents ans par María Sarmiento, la femme de Fernán Pérez de Ayala. Qu'ils avaient tous les deux hérité d'un instinct protecteur pour cette ville. Comme toi. C'est plus fort que toi. S'il y a un meurtre à Vitoria, tu ne pourras pas rester les bras croisés au commissariat de Laguardia. Ça te rendrait fou. Je n'ai pas le droit de te demander de renoncer à ce que tu es. Tu sais, je crois que ma mère avait trouvé ce qui la rendait heureuse dans la vie. Quand j'étais petite, elle me disait toujours : « Tu es unique. Sois ce que tu es. Fais ce que personne d'autre que toi ne peut faire. » Personne d'autre que toi ne peut faire ce que fait Kraken ; personne d'autre que toi n'aurait pu résoudre l'affaire des doubles meurtres vingt ans après. Ni celle des Rites de l'eau. C'est ce que tu es, c'est ce que tu fais de mieux.

— Est-ce que tu es en train de me quitter ? murmurai-je.

— Non, mais je ne peux pas te forcer à me soutenir dans ma décision.

— Je vais te soutenir, Alba. Évidemment que je vais te soutenir, qu'est-ce que tu crois ? Je suis avec toi, tu n'es pas seule. Tu vas emmener Deba ?

Elle hocha la tête.

— Si tu es d'accord, j'irai la chercher à la crèche et je la prendrai avec moi. J'ai droit à quelques jours de congé pour décès familial. Je vais passer le relais à Estíbaliz. Vous aurez du pain sur la planche : trois meurtres, peu d'indices matériels et aucun mobile.

— Je sais.

— Tu viendras nous voir tous les jours ?

— C'est moins d'une heure de trajet. Je ne laisserai pas un trajet de moins d'une heure nous séparer.

17

La Nouvelle Cathédrale

Unai

Octobre 2019

Midi. L'enterrement de Nieves venait de se terminer. Je n'entrerai pas dans les détails. Je préfère garder pour moi la douleur d'Alba. Estíbaliz aussi était très affectée ; je dus l'empêcher de s'acharner à coups de pied sur une tombe abandonnée. Alba lut le poème de Maya Angelou : « Mais comme la poussière, je m'élève encore… » Puis elle partit à Laguardia avec Deba. Je repris la route de Vitoria, avec une destination bien précise en tête. Le parvis de la Nouvelle Cathédrale, à la recherche d'un jeune skateur.

J'en comptai neuf, une sacrée équipe. Bonnets, capuches, piercings.

Aucune trace de MatuSalem.

Je faisais appel à mon conseiller informatique officieux seulement – seulement, j'insiste – quand c'était d'une absolue nécessité, et que Milán se heurtait à un mur, comme c'était le cas dans cette affaire.

Il était farouche, caractériel et parlait comme un charretier, mais j'avais le plus grand respect pour lui. Déjà parce que c'était un surdoué, mais aussi parce qu'il avait les idées plus claires que la plupart des adultes. Il avait su reprendre sa vie en main après une arnaque à la carte bancaire qui l'avait mené en prison à tout juste dix-huit ans. Là-bas, Tasio Ortiz de Zárate,

incarcéré vingt ans plus tôt à tort pour les doubles meurtres, l’avait pris sous son aile. Personne n’avait touché un cheveu du gamin pendant son séjour derrière les barreaux. Depuis, MatuSalem était resté loyal à son protecteur.

Matu me rendait service à contrecœur, mais il était le seul hacker à qui je pouvais m’adresser. Golden Girl, mon autre contact dans le monde de la cyberpiraterie, avait disparu de la carte après l’affaire des Rites de l’eau.

J’observai les skateurs depuis un banc du parc de la Florida, près d’un immense if qui me rappelait de mauvais souvenirs. J’allais partir quand il apparut devant l’église. Plus de deux années avaient passé depuis notre dernière rencontre, mais il avait toujours l’air d’un gamin. À vingt ans et quelques, il restait petit, chétif et imberbe. Il ressemblait à un personnage de manga, avec ses grands yeux de biche et ses cheveux teints en bleu sous son éternelle capuche blanche. Je le reconnus à sa planche ornée d’un portrait de Mathusalem, le patriarche biblique. Matu avait de multiples talents, il faisait partie de la Brigade des pinceaux, un groupe de bénévoles qui peignaient des fresques sur les façades de la ville.

Il me repéra à vingt mètres de distance et me fit signe de ne pas trop m’approcher. Chez MatuSalem, la paranoïa était une seconde nature.

Je restai sur le banc à regarder les pigeons, jusqu’à ce que j’entende sa voix juvénile derrière moi.

— Au Jardin secret de l’eau.

Docilement, j’obéis. J’étais dans des dispositions favorables ce jour-là. Peut-être parce que je venais d’enterrer ma belle-mère et que je n’étais pas d’humeur à me prendre le chou.

Je traversai le parc sans me presser. Je croisai des gens à vélo, des retraités traînant leur chariot de courses, des chiens qui guidaient leur maître à travers ce grand labyrinthe végétal. Bref, la Terre continuait de tourner, indifférente au vide que laissait Nieves dans la vie des personnes auxquelles je tenais le plus au monde.

Je franchis la grille du Jardin secret de l'eau, un espace isolé, où des centaines de plantes formaient une mosaïque à mes pieds.

Au bout d'un long moment, MatuSalem apparut sous sa capuche blanche, regardant par-dessus son épaule.

— Combien de fois je t'ai dit que je ne veux pas être vu avec un flic ? lança-t-il à voix basse.

— Je sais, et je suis désolé de t'embêter, Matu. J'ai besoin que tu cherches un nom pour moi. Ça te prendra cinq minutes, et mon équipe ne s'en sort pas.

— Je ne veux plus que tu me demandes de t'aider. À chaque fois je me retrouve à faire des trucs illégaux.

— C'est à propos des filles.

— Quelles filles ? Celles qui ont disparu ?

— Je travaille pour la brigade criminelle. De quelles autres filles je pourrais bien te parler ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? La presse n'a rien dit, à part qu'Estefanía a été retrouvée morte et que sa petite sœur est décédée hier. Je connaissais Fani de vue. Ma copine traînait parfois avec sa *cuadrilla*. En ce moment, elles ne parlent que de ça.

— Forcément. Ici tout le monde se connaît. Et pour répondre à ta question, un salopard les a emmurées vivantes dans un appart de la Cuchi. Pendant que toi et moi, on sortait boire des verres, elles appelaient à l'aide quelques mètres au-dessus de nos têtes. Personne ne les a entendues. Ni toi, ni moi, ni les voisins. Ni leur *cuadrilla*, qui a dû passer devant l'entrée de l'immeuble juste sous les fenêtres de l'appartement. Oihana a vu mourir sa grande sœur de faim et de soif, et elle a passé plusieurs jours avec son cadavre dans six mètres carrés. Quand on l'a trouvée, elle était bien trop mal en point pour parler. Toi, par contre, tu pourrais nous aider.

La vérité crue le bouleversa, malgré son indifférence de façade. Il avala sa salive plusieurs fois et je vis son menton imberbe trembler.

— Tu crois que je pourrais retrouver cet enfoiré ?

« Pourrais », au conditionnel. La possibilité se frayait un chemin dans son cerveau. J'augmentai encore un peu la pression.

— Avec un clavier, j'en suis sûr. Je t'en prie, utilise tes superpouvoirs en mémoire de Fani et d'Oihana.

Matu mit les mains dans ses poches et donna des coups de pied dans les cailloux, mal à l'aise.

— Je dois faire quoi ? lâcha-t-il enfin.

— Le mail qui a déchaîné cet enfer a été envoyé depuis un certain endroit. Je veux tout savoir sur son expéditeur. Je veux l'arrêter. Je ne veux pas voir d'autres cercueils blancs.

— T'es en train de m'embrouiller, Kraken. Je t'ai dit que je ne voulais pas être mêlé à tes histoires, mais y a pas moyen que tu me foutes la paix. Tu débarques ici, tu me caresses dans le sens du poil, tu m'utilises et tu te casses. Je sais que c'est pour la bonne cause, mais c'est toi qui as choisi d'être flic, pas moi.

— Qu'est-ce que tu veux en échange ?

— T'as toujours pas compris. Je ne fais pas ma diva, je ne suis pas en train de négocier avec toi. C'est non. Je ne veux pas être mêlé à tout ça.

— Moi non plus, crois-moi. Mais il arrive que quelqu'un se fasse tuer, et si personne n'accepte de s'en mêler, alors ce sera open bar pour le premier psychopathe prêt à passer à l'acte… Et je ne compte pas laisser faire ça.

Matu se leva, posa un pied sur son skateboard et me regarda comme si j'essayais de lui refourguer de la mauvaise came.

— Non, Kraken. Ne me demande plus rien. C'est ton monde et tu l'as choisi, mais ce n'est pas le mien. *Agur*.

— *Agur*, répondis-je, serrant les dents.

Stupéfiant. Un petit génie me donnait des leçons de vie que je n'aurais pas apprises tout seul, même en vivant cent ans.

Frustré, je quittai le jardin et pris le tramway jusqu'au commissariat de Lakua. J'avais une réunion que je ne pouvais pas manquer.

Une demi-heure plus tard, nous refermions la porte de la salle de réunion. Estíbaliz avait convoqué Milán, Peña, Muguruza, de la Scientifique, et le Dr Guevara, la médecin légiste. Elle-même semblait un peu plus en forme que pendant l'enterrement de Nieves. Du regard, elle m'invita à m'asseoir et prit la parole.

— Comme vous le savez, la sous-commissaire Salvatierra va s'absenter quelques jours et m'a confié la direction des deux enquêtes en cours. Je vous ai demandé de venir pour qu'on fasse le point sur l'affaire Antón Lasaga et l'affaire Frozen, qui a pris un tour tragique. Commençons par Antón Lasaga. Peña, on en est où ?

— La juge nous a donné son accord pour mettre les cinq enfants de Lasaga sous surveillance, téléphones portables compris. Nous avons tracé leurs mouvements et leurs appels dans les cinq jours qui ont précédé et suivi l'empoisonnement de leur père, et rien n'indique que l'un d'eux puisse être impliqué. Nous nous sommes intéressés en particulier à Antoni, l'aîné, qui a accusé sa sœur Irene, mais il n'a pas d'antécédents ni de contacts avec des délinquants. Il vit juste au-dessus de ses moyens et a accumulé quelques dettes. L'alibi d'Irene a été confirmé : elle a bien passé la journée à travailler. Nous avons interrogé les quinze proches de Lasaga dont elle nous a donné les noms sans rien trouver d'anormal. C'était un homme très centré sur son travail et ses habitudes.

— Mílan, dis-je. On a quelque chose concernant des conflits d'intérêts liés à ses propriétés de Valdegovía ?

— J'ai vérifié. Il n'y a rien, ni à son nom ni au nom de son entreprise. Ses enfants ont confirmé.

— Et sous son deuxième nom ?

— Ça n'a pas été nécessaire. Sa fille m'a fourni une copie de leur arbre généalogique. Ils n'ont pas d'ancêtres Álava et il n'y a aucune

correspondance avec les patronymes du roman, si c'est ce que vous vouliez savoir. J'ai néanmoins trouvé quelque chose d'intéressant : j'ai parlé à la directrice du musée des Sciences naturelles, à la tour de Doña Otxanda. Elle était assez inquiète. Apparemment, il n'y a pas que les deux cents coléoptères qui ont disparu. Certaines vitrines ont été ouvertes, ils sont en train de faire l'inventaire pour voir si d'autres spécimens sont manquants. La directrice m'a donné le bordereau du lot d'insectes volés. Voici la copie.

Milán posa sur la table un document dans une chemise en plastique, portant un Post-it orange avec une grosse flèche et le mot « ici » en lettres majuscules.

— *Lytta vesicatoria*, lut Estíbaliz. Cantharide officinale. Donc il y a quinze jours, quelqu'un a volé la matière première pour fabriquer un poison rare utilisé pour tuer Antón Lasaga. C'est une piste, mais je doute que la juge l'accepte comme pièce à conviction. Ça ne tiendra pas devant un tribunal. Rien ne prouve que le voleur soit aussi l'assassin. Par ailleurs, l'enquête sur le cambriolage n'a rien donné. Muguruza, vos hommes ont croisé toutes les empreintes retrouvées sur place avec les bases de données sans trouver de correspondance, est-ce exact ?

Le responsable de la police scientifique confirma.

— En bref, le dossier reste ouvert. Nous n'avons fait aucun progrès.

— J'ai peut-être une piste qu'on pourrait explorer, intervint Peña en levant un doigt tremblant.

— Allons-y, l'encouragea Estíbaliz.

— Le jour de la présentation du livre, il y a eu un autre événement au palais de Villa Suso, une ou deux heures avant. Une réunion d'entrepreneurs de la région. L'assistant d'Antón Lasaga m'a confirmé que son patron y avait participé. J'attends que les organisateurs de l'événement me transmettent la liste de tous les invités. Le plus intéressant, c'est qu'on leur a servi un cocktail et des petits-fours.

— C’est une information importante. Le moment correspond à l’heure supposée de l’ingestion de la cantharidine, et ce que j’ai retrouvé dans son estomac concorde : saumon fumé, œufs de poisson, cèpes… lut le Dr Guevara.

— Donc quelqu’un lui aurait administré le poison dans l’un des amuse-gueules, dit Estíbaliz.

— Dans la crème aux champignons, par exemple, confirma la légiste. Il a pu en prendre une bouchée et l’avaler même si le goût lui a paru désagréable.

— C’est possible, ça ? intervint Milán en faisant la grimace. Vous savez quel goût ça a, la mouche espagnole ?

— Il n’y a pas grand-chose dans la littérature scientifique. J’ai trouvé un fragment qui mentionne Germaine de Foix, la deuxième épouse de Ferdinand le Catholique. Les chroniqueurs la décrivent comme une femme passionnée de dix-huit ans. Peut-être qu’elle voulait simplement que le vieux roi lui donne un héritier avant de mourir. Germaine de Foix parle de « ces écœurantes poudres brunes que prend le roi dans ses breuvages ». On peut en déduire que ça n’a pas bon goût, mais que c’est tolérable.

— Reste à savoir si la cantharidine était destinée à Antón Lasaga, ou si n’importe quel autre invité aurait fait l’affaire, repris-je. Ce que nous savons, c’est qu’on a trois homicides avec un mode opératoire inhabituel. Les similarités entre ces meurtres et ceux du roman sont trop évidentes pour qu’on les ignore.

— Et si l’assassin avait décidé de tuer un chef d’entreprise, n’importe lequel, mais pile ce soir-là et à cet endroit précis ?

— Très bien, Peña, dis-je. Dans quel but ?

— Pour qu’on fasse le lien entre le meurtre et le livre, bien sûr.

— Qui a pu mettre le poison dans la nourriture ? demandai-je à la cantonade.

— N’importe quel employé du traiteur, l’un des extras au service ce soir-là… avança Estíbaliz.

— Ou un agent d’entretien de Villa Suso, ou le bedeau, ajouta Milán.

— Quelqu’un déguisé en bonne sœur ? suggéra Peña.

— Et pourquoi quelqu’un se déguiserait en bonne sœur ? insistai-je.

— Parce que le marché médiéval offrait un prétexte idéal pour se déguiser, et que personne ne va identifier votre visage sous un voile.

— Bien, mais n’allons pas trop vite. N’importe quel autre invité aurait pu mettre le poison dans la nourriture, rappelai-je. Il nous faut une liste.

— Vous n’êtes pas allés à la tour de Nograro vérifier l’histoire de l’habit de bonne sœur ? demanda Milán.

— Si, mais le costume faisait partie d’une exposition temporaire, il n’est plus dans les vitrines, dit Estíbaliz. Je retournerai à la tour interroger le propriétaire. Pour anticiper vos questions, l’inspecteur et moi l’avons déjà vu plusieurs fois puisque le mail envoyé aux éditions Malatrama provenait de la tour. Mais il nie l’avoir envoyé, tout comme il nie être l’auteur des *Seigneurs du temps*.

— Milán, tu as pu voir si Ramiro Alvar de Nograro a un numéro de portable à son nom ? l’interrogeai-je.

— J’ai vérifié auprès de tous les opérateurs. Ce doit être la seule personne sur terre à ne pas avoir de portable, résuma-t-elle.

— Et la société Diego Veilaz, S.L. ? fis-je à Peña.

— C’est une plaisanterie. L’éditeur a signé sans consulter le registre du commerce. Elle n’existe pas. Le numéro fiscal est faux.

— En définitive, l’auteur n’avait pas l’ambition de gagner un euro avec son livre. Son seul objectif était de le publier, dis-je. Estíbaliz, quand tu verras le propriétaire de la tour, demande-lui au passage s’il n’est pas l’un des mécènes du musée des Sciences naturelles.

— Bien sûr, approuva-t-elle d’un signe de tête. On va continuer d’enquêter de ce côté, mais on doit aussi se concentrer sur d’autres pistes. Il

faut qu'on ait du nouveau à présenter à la juge. Passons à l'affaire Frozen.

— Une dernière chose, intervint Milán. L'éditeur de Malatrama m'a fourni une liste des vingt-huit dessinateurs avec qui il travaille régulièrement. J'ai vérifié leurs antécédents, et je suis en train de récupérer leurs alibis pour le soir de la présentation. Je n'ai rien trouvé pour l'instant.

— Merci Milán, beau travail, dit Estíbaliz. (Nous dissimulâmes tous un sourire en voyant Milán rougir.) Allons-y. Docteur Guevara, qu'a donné l'autopsie des sœurs Nájera ?

— Il n'y a pas de trace d'agression sexuelle. L'aînée est morte en six jours, sur place, et son corps n'a pas été déplacé *post mortem*. La plus jeune avait une coupure au bras provoquée par une arme blanche ou un autre objet tranchant que nous n'avons pas retrouvé. Il est très probable que le sang découvert dans l'appartement provienne de cette blessure.

— Donc nous avons la confirmation qu'elles ont été emmurées fin août, avant la publication du roman, récapitulai-je. Autrement dit, on n'a pas affaire à un imitateur qui se serait inspiré du livre pour tuer. Ni à quelqu'un qui les aurait enlevées dans un premier temps et qui aurait décidé de les emmurer après l'empoisonnement d'Antón Lasaga pour faire croire à l'œuvre d'un même tueur en série. C'est la meilleure indication que nous avons que l'assassin connaissait le contenu du livre avant sa publication. Ça écarte les lecteurs lambda comme suspects. Mais on doit continuer.

— J'ai autre chose, ajouta Peña. J'ai parlé avec le père d'Oihana hier, après qu'on l'a informé de son décès. Il était moins bouleversé que le jour où on a retrouvé ses filles, peut-être parce qu'il s'était préparé au pire ou parce qu'il était épuisé. Il m'a dit qu'il avait installé un traqueur GPS sur son portable pour suivre les allées et venues de sa fille aînée. Rappelez-vous, on a retrouvé le portable d'Estefanía dans sa chambre. Soit l'agresseur l'a laissé là pour ne pas être repéré, soit elle l'a laissé de son plein gré pour que son père ne sache pas où elle était allée cette nuit-là.

— N’oublie pas que la grande inconnue, dis-je, est la façon dont elles ont pu quitter l’immeuble sans que les quarante-trois caméras de surveillance qui couvrent la zone, sans compter celles des commerces avoisinants, n’enregistrent quoi que ce soit. Je voudrais que vous voyiez une vue aérienne de la vieille ville, ajoutai-je en projetant une capture de Google Earth. La scène de crime numéro un, où elles ont été enlevées, se trouve dans le même pâté de maisons que la deuxième scène de crime, où on les a retrouvées. Regardez bien : les deux immeubles ont une lucarne dans l’escalier. Je pense que l’agresseur a pu les sortir par les toits pour éviter d’être surpris par une caméra. Je veux que vous contactiez l’entreprise chargée des travaux et que vous demandiez une liste des employés qui ont travaillé dans l’immeuble. Demandez-leur s’ils font des travaux en hauteur, et vérifiez s’il y a des antécédents de harcèlement ou d’agressions sexuelles parmi les cordistes. Même s’il n’y a pas eu viol, on ne peut pas éliminer le mobile sexuel. Peut-être qu’il comptait les agresser sexuellement dans l’appartement en travaux, mais que la situation lui a échappé. Elles ont pu crier ou se défendre. Après tout, elles étaient deux. Il n’avait peut-être pas l’intention de les tuer, et il se peut qu’il ait eu l’idée de les emmurer après-coup. On ne doit pas se laisser obnubiler par les ressemblances avec le roman. Il faut se concentrer sur les indices matériels, comme les sacs de chantiers. Muguruza, vous avez pu avancer ?

— Rien n’indique que les sacs aient été traînés sur les toits, mais les filles ont été à l’intérieur, ça ne fait aucun doute. Nous les avons comparés avec les autres sacs retrouvés sur place. Curieusement, ces deux-là sont différents. Ils sont blancs, avec une ligne rouge à l’extrémité inférieure, sans aucun autre signe distinctif de leur marque ou de leur provenance.

— Milán, Peña, dit Estíbaliz. Je veux que vous vérifiiez auprès des fournisseurs de matériel de chantier et des magasins de bricolage. Dès que vous aurez trouvé quelque chose, faites-le parvenir à la Scientifique. Quelqu’un a forcément fabriqué et commercialisé ces sacs.

Deux jours plus tard, je reçus un message inattendu :

« Envoie-moi toutes les infos. C'est la dernière fois que je me mouille pour toi. »

MatuSalem. Il avait rétropédalé. En quelques minutes, je lui fis parvenir ce qu'il me demandait. L'enquête piétinait, et je devais trouver le moyen d'avancer.

Vingt-quatre heures plus tard, il me répondit : « Je sais qui l'a envoyé. Ce soir, 19 heures, dans la crypte de la Nouvelle Cathédrale. »

Plein d'espoir, j'arrivai avec la ponctualité d'un ado à son premier rencard. Je descendis l'escalier désert de l'église gothique, et cherchai mon contact parmi les bancs de bois vernis. Il n'était pas encore là.

Désœuvré, je fis les cent pas entre l'autel vide et des gerbes de fleurs fanées. Il en émanait comme une odeur de mort. Les bouquets me faisaient toujours cet effet : ils me rappelaient des couronnes mortuaires.

Le temps passait. Mon portable restait silencieux. Quand il vibra enfin, je m'attendis à recevoir de vagues excuses de Matu, même si ce n'était pas son style. C'était Estíbaliz. Puisqu'il n'y avait personne pour me reprocher de prendre un appel dans un lieu saint, je décrochai.

— Esti ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mauvaises nouvelles, Kraken. On a trouvé un gamin.

— Un gamin ?

— Oui. Dans la Zadorra, près de Gamarra, expliqua-t-elle. Il était dans un tonneau que quelqu'un a balancé dans la rivière. Et ce n'est pas le plus étrange : à l'intérieur, il y avait aussi une vipère, un chien, un chat et un coq. Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

— Bon Dieu, tu n'as toujours pas lu le livre. Tu fais quoi de tes soirées, putain ?

— Tu écoutes ou quoi ? cria-t-elle. Je te dis qu'on a tué un gamin en le balançant à la flotte dans un tonneau, avec quatre bestioles, et tu veux que je lise un foutu bouquin !

— Oui, Estíbaliz ! Oui ! Si tu l’avais lu, tu saurais que cet enfant a été victime d’un châtiment médiéval appelé la « peine du sac ».

18

La chambre du comte

Diago Vela

Hiver de l'an de grâce 1192

— La fièvre ne baisse pas, sa peau est brûlante. Sa blessure au flanc s'est infectée. Je doute qu'il survive. Vous le savez, le destin des comtes Vela est de mourir jeunes, murmura le vieux médecin à la femme qui m'observait une bougie à la main.

Je m'éveillai dans mon lit, hagard, une douleur lancinante dans le dos sous le bandage serré.

Onneca attendit que le médecin soit parti, puis s'assit sur ce lit que nous avions si souvent partagé naguère dans des circonstances plus joyeuses.

Ma chambre était vaste et le feu de la cheminée réchauffait les murs de pierre. Mais quand je regardai ses yeux, je n'y vis qu'un froid glacial.

— Tu ne m'as rien dit. Nous étions ensemble au vieux moulin, et tu ne m'as pas dit que mon père avait été assassiné.

Elle m'en voulait. Elle était en colère et blessée.

— Ce n'étaient que des soupçons, guère plus, articulai-je malgré la fièvre qui me rongeait. J'allais faire mon enquête à l'auberge de La Romana quand je suis tombé sur toi.

— Autrefois nous partagions tout, même les soupçons. Surtout les soupçons.

— Autrefois tu étais ma promise et rien ne s'interposait entre nous. Désormais, tu es ma belle-sœur et Nagorno nous sépare.

Onneca se leva et frappa le mur du poing.

— Je n'ai eu aucune nouvelle de mes sœurs depuis la mort de père. Je leur ai écrit pour leur annoncer son décès, en espérant qu'elles rompraient peut-être leur vœu de ténèbres, mais elles ne sont pas venues à ses funérailles. Je suis seule, Diago. Sans elle et sans toi, je n'ai personne à qui parler.

J'allais répondre, ou du moins essayer, mais Nagorno entra à cet instant.

Difficile de savoir depuis combien de temps il écoutait à la porte. Il était aussi silencieux qu'un reptile.

— Quelle détermination à me sacrer prochain comte Vela, mon frère, dit-il en guise de salut. Tu as encore l'intention d'attenter à ta vie comme cela ?

Je fermai les yeux, trop faible pour riposter dignement.

— Laisse-nous seuls, ma chère épouse, ce n'est pas un endroit pour toi, ordonna-t-il.

Onneca se leva. Elle dépassait Nagorno par la taille, et était l'une des rares femmes à ne pas se soumettre quand il élevait la voix.

— Au contraire. Je reste. Ton frère a bien des choses à expliquer. Ainsi mon père aurait été empoisonné, Diago.

Onneca s'approcha de mon visage et soutint mon regard.

Je fus incapable de me lever. Mon corps brûlait de fièvre et la tête me tournait autant que quand je naviguais avec Gunnarr.

— J'en ai reconnu les signes dès que j'ai vu son corps et… C'est un sacrilège, je le sais, mais j'espère que vous me le pardonnerez. J'ai ouvert sa poitrine et frotté ses viscères contre la peau d'un lapin. La peau s'est

aussitôt couverte de cloques. On a tué ton père en lui administrant deux pincées de mouche espagnole. C’est un meurtre.

Nagorno regarda Onneca du coin de l’œil. Elle serra les poings et se tourna pour cacher son visage.

— On peut encore le prouver ? demanda-t-elle sans me regarder.

— La peau du lapin est dans ce coffre. Elle doit être très abîmée, mais c’est une preuve. S’il le faut, nous pourrons exhumer le corps de ton père. Avec le froid qu’il a fait ces derniers jours, il doit être bien conservé.

— J’espère que ce ne sera pas nécessaire, murmura-t-elle.

— Nous devrons présenter des témoins au procès, poursuivis-je, d’un filet de voix. Alix de Salcedo m’a apporté son aide, elle pourra confirmer. Nagorno, va à l’auberge de La Romana. Le fils de la patronne a vendu à Ruiz trois pincées de mouche espagnole il y a quatre jours.

— Il parlera ?

— Ruiz s’est mal comporté avec ses tantes, expliquai-je. Et puis au moins, tous les hommes d’ici sauront que ses poudres fonctionnent. Ça lui apportera de la clientèle et Lope le sait. Il parlera.

— Tu as pu voir tes agresseurs ? intervint Nagorno. Il devait y en avoir plus d’un, je t’ai vu te battre.

— Ce n’était pas un combat. Nous chantions la sérénade pour la Saine-Agathe. J’avais baissé la garde, je ne m’attendais pas à ce que cette crapule m’attaque. Mais tu as raison. Il a sifflé et deux complices sont apparus et m’ont pris en tenaille. Ruiz m’a frappé à la tête, je n’ai vu que leurs bottes et leurs bâtons.

— Le fils de garce ! jura mon frère pour lui-même. Et moi qui l’ai défendu au Conseil.

— C’est ce qu’on m’a dit, répondis-je, mais je voulais l’entendre de ta bouche. Pourquoi avoir fait cela alors que cette famille souffre d’une si fâcheuse réputation ?

— Il est noble. De basse extraction, mais noble malgré tout. Un bourg peuplé uniquement d'artisans et de commerçants ne peut guère prospérer. Nous avons besoin que les nobles des villages voisins viennent bâtir leur maison, dépenser leur argent. Sans eux, notre bourg sombrera dans l'oubli.

— Choisis mieux tes alliés, Nagorno ! Regarde où ton association avec lui t'a mené, criai-je, malgré la douleur. Regarde les conséquences pour ton épouse !

— Ils s'en sont pris au comte de Maestu qui, tout comme toi, favorisait les artisans et les marchands. Pure inconséquence. À présent, ils s'attaquent à toi. Tu vas devoir te montrer très prudent.

— Je ne compte pas me montrer prudent dans ces rues que j'ai contribué à paver. Parlons plutôt du procès. Comment les choses se présentent-elles, ma chère belle-sœur ?

Onneca écoutait les bavardages des filles Mendoza et Iruña lorsqu'elles filaient la laine dans sa chambre. Les femmes parlaient ouvertement de ce que les hommes gardaient pour eux. Elles pacifiaient, jetaient de l'eau sur les braises avant que les esprits ne s'enflamment.

— Les marchands pensent que c'est à Dieu de décider si Ruiz doit être envoyé au bûcher. Ils réclament qu'on le soumette au jugement de l'eau bouillante ou à celui du fer rouge. Les esprits sont très échauffés. Jusqu'à ton retour, mon père était leur principal défenseur au Conseil.

— C'est impossible, répondis-je. Le roi Sanche a interdit la pratique des ordalies dans l'enceinte de Victoria il y a onze ans.

— Et mon père, ton plus fidèle ami, n'obtiendra donc jamais justice ? s'écria Onneca.

— Justice sera rendue, je te le promets. Cependant, nous devons respecter la loi. Le lieutenant du roi et l'un de ses interrogateurs de la cour de Tudela seront présents au procès ; ils le tiendront informé. Nous ne pouvons pas prendre un tel risque.

— Mon frère a raison, ma chère épouse.

— Et quelle sera la sentence ? Un simple dédommagement, le prix du sang ? demanda Onneca, exaltée. La vie de mon père valait davantage qu'une amende de cinq cents sous.

— Ce n'est pas tout, intervint Nagorno. D'après notre charte, quiconque dégaine son épée pour blesser un homme ou une femme dans l'enceinte des murs aura la main droite tranchée.

— Je n'ai vu personne dégainer son épée, dis-je.

— À voir le sang sur ta cape, on croirait le contraire.

Je ne m'étais pas aperçu que du sang coulait de mon flanc. Il imbibait de rouge la cape blanche en peau d'ours que Gunnarr m'avait rapportée de Frise.

Nagorno la souleva, dévoilant mon corps nu, meurtri, couvert de bandages ensanglantés.

— Onneca, aide-moi à le relever. Je veux voir sa blessure au dos.

Elle me regarda, mal à l'aise.

— Il n'y a rien ici que tu n'aies vu auparavant, ma chère femme. Ce n'est pas le moment de jouer les saintes-nitouches. Aide-moi à relever ton beau-frère et voyons ce qu'il y a sous ces bandages.

Le simple fait de me redresser aggrava mon vertige. De plus, avant de basculer de tout mon poids sur Onneca, je crus sentir une délicieuse odeur de ragoût. Alix de Salcedo venait d'apparaître à la porte avec une tourte à la viande, et courut aider mon frère et ma belle-sœur pour que je ne m'étale pas de tout mon long par terre.

— Que faites-vous ? Je croyais que le comte était à moitié mort ! Qui a eu l'idée de le relever ? demanda Alix, stupéfaite.

— Soutenez-le toutes les deux par les aisselles, ordonna Nagorno sans ciller. Je vais ôter ces linges.

— Personne ne va donc couvrir les parties honteuses de cet homme ? se plaignit Alix. Le curé de Santa María doit arriver pour lui donner l'extrême-

onction. S'il nous trouve tous les trois avec le comte nu, il nous accusera de fornication !

— Raison de plus pour faire vite. Si j'en crois vos trois pointes sur la tête, ce ne sont pas les premières que vous voyez, répliqua mon frère.

J'avais trop mal à la tête et au flanc pour être gêné par ma nudité en présence de deux femmes – Onneca à droite et Alix à gauche.

Nagorno se mit à soulever les bandages, dont certains adhéraient à ma peau. Il mouilla un linge dans la bassine et nettoya mon dos tuméfié.

— Vous qui voyez les couleurs des gens, de quelle couleur suis-je maintenant ? murmurai-je à Alix.

Les manigances de mon frère me faisaient voir les étoiles et le firmament.

— Vous êtes toujours bleu, mais un bleu de mort. La vie vous abandonne. Goûtez ma tourte de sanglier et de lavande, elle vous donnera des forces, dit-elle à voix basse, tandis qu'Onneca prétendait de ne pas entendre.

— Je n'ai même pas la force de manger.

— Grand-mère Lucía a insisté pour que je tue un sanglier et que je cuisine cette tourte pour vous. Elle dit qu'elle viendra vous nourrir elle-même si vous refusez de manger.

— Vous avez tué un sanglier ?

— Mon troisième mari fabriquait des pièges à la forge. Il en a laissé assez pour en tuer toute une armée.

— Ainsi grand-mère Lucía tient absolument à ce que je reste en vie. Je vais donc devoir me forcer, articulai-je en souriant comme je pus.

— Voilà la preuve : une entaille, annonça mon frère de sa voix rauque. Très longue et parfaitement rectiligne. On ne peut pas faire ça avec un poignard. Quelqu'un a utilisé une épée.

— Des galants qui portaient une épée le soir de la Sainte-Agathe ? C'est interdit par la charte. Qui serait assez fou pour dégainer une épée dans les

murs de la ville ? interrogea Alix.

Elle me regarda, inquiète. Elle me soutenait de son mieux et avait passé mes bras par-dessus ses épaules. Sa tête était pressée contre ma poitrine.

— Et si ces deux hommes n'appartenaient pas aux galants, Diago ? Et s'ils étaient venus pour vous tuer ?

19

La Zadorra

Unai

Octobre 2019

Quand j’arrivai au pont sur la Zadorra à la hauteur de Gamarra, le secteur était déjà bouclé et l’équipe de la Scientifique avait commencé à ratisser la scène. Je ne savais pas qui avait prévenu la presse, mais deux journalistes parlaient face aux caméras d’une affaire qui restait floue pour moi. Un gamin. Ça n’avait aucun sens.

Peña me salua. Ses mains tremblaient. J’imagine que les meurtres d’enfants le rendaient dingue, lui aussi. Un gosse dans un tonneau jeté dans une rivière. S’il n’y avait pas préméditation, que Dieu vienne s’expliquer en personne. Mais Dieu avait la tête ailleurs en ces jours d’automne, trop occupé à souffler sur les feuilles mortes pour les disperser sur les chemins de la folie.

Le pont de pierre était édifié sur des piles en béton qui enjambaient la rivière, comme des tours au-dessus d’un rempart d’eau. La Zadorra s’écoulait avec force : ses eaux vertes reflétaient les saules pleureurs du rivage. Leurs branches m’arrivaient à la taille et me bloquaient en partie la vue.

Deux plongeurs de la police avaient sorti l'enfant et les cadavres d'animaux trempés du tonneau en bois. Les corps reposaient à leurs pieds sur une bâche en plastique.

— J'ai jamais vu un truc pareil, chef, me murmura Peña. Un gosse noyé. Il était mort quand ils l'ont sorti du tonneau. On l'avait enfermé là-dedans avec un chien…

— Un chat, un coq et une vipère, complétai-je.

— Comment vous le savez ?

— Lis ce putain de bouquin, bon Dieu ! La « peine du sac ». Un châtiment romain appliqué en Navarre au XIIe siècle.

— Qui peut être assez dingue pour tuer quelqu'un comme ça aujourd'hui ?

— Ne me pose pas de questions dont tu sais que je n'ai pas la réponse, soupirai-je. On connaît l'identité de l'enfant ?

— Demande à Muguruza. Ils sont loin d'avoir terminé. La juge et le greffier du tribunal vont être là d'une minute à l'autre pour la levée du corps. Ils ont sorti le gosse du tonneau au cas où il aurait été en vie… Bref, quelqu'un a vu un tonneau couler dans la rivière et a prévenu quand il a entendu des aboiements. Pas de cris. J'en déduis que c'est le chien qui a tenu le plus longtemps.

Je m'approchai du corps de l'enfant. Il portait un sweat blanc à capuche.

Je posai discrètement un genou à terre, devant mes collègues occupés à numéroter et à photographier les innombrables traces de pas autour de moi.

« Ici s'achève ta traque, ici commence la mienne. »

Je levai la tête. La vue des enfants morts me rendait malade. Le visage du gamin était couvert de griffures et ses cheveux… ses cheveux étaient teints en bleu.

Ce fut pire qu'un coup à l'estomac.

Ce n'était pas un enfant, c'était MatuSalem.

L'assassin avait tué MatuSalem.

On l’enterra au cimetière d’El Salvador, au milieu des champs. Quatre de ses amis skateurs portèrent le cercueil, voguant sur leur planche parmi cet océan de tombes. La Brigade des pinceaux y avait peint un grand portrait du patriarche biblique marchant parmi les cyprès. J’imagine que la communauté des hackers avait aussi dû lui rendre hommage sur ses forums.

Un groupe de filles réconfortait une jeune femme au visage rond et aux cheveux bleus. Âgée d’une vingtaine d’années, elle croisait les bras, comme pour se réchauffer. La petite amie de Maturana.

Pour la première fois, les mots qu’il me crachait chaque fois que je lui demandais de l’aide arrivèrent jusqu’à mon cerveau. Je n’avais jamais vu MatuSalem comme quelqu’un qui pouvait avoir une famille, une copine, des amis. Pour moi, il n’avait été qu’une ressource : une ressource rare et précieuse, à manipuler avec des gants, des pincettes et une précision d’artificier.

Je n’oublierai jamais la façon dont cette fille regardait le cercueil de MatuSalem.

Son incrédulité.

Je la lui enviai.

Je lui enviai son incrédulité, car si j’avais pu regarder à nouveau la mort ainsi, cela signifierait que je n’étais pas habitué à vivre sans tous ces êtres que j’avais perdus. Mes parents, mon grand-père, Paula et les jumeaux, Martina, Jota, Nieves.

Je pris une grande inspiration et m’approchai lorsqu’elle fut seule.

— Toutes mes condoléances. Vous êtes sa compagne, n’est-ce pas ?

— Et vous êtes Kraken, balbutia-t-elle.

Je crus lire un reproche derrière ses paupières gonflées, ou peut-être était-ce seulement un reflet de la culpabilité que je ressentais.

En tout cas, sa réponse me surprit. Je m’étais toujours imaginé que MatuSalem se montrait très discret sur notre relation. Même si je suppose qu’à cet âge, on partage tout avec sa compagne ou son compagnon, y

compris ce qu'on devrait garder pour soi. Malgré tout, je me sentis mal, très mal.

Je pris congé d'un léger signe de tête et m'éloignai de l'épicentre de la douleur, bien trop bouleversé.

MatuSalem était-il mort par ma faute, à cause de la mission que je lui avais confiée ? Ou bien était-il la nouvelle victime du sadique qui cherchait à reconstituer *Les Seigneurs du temps* ? Son patronyme Maturana l'avait-il condamné ?

Esti, Milán et Peña étaient postés dans une voiture, sur le parking du cimetière, filmant les entrées et les sorties. Ils détonnaient comme des renards devant un poulailler. Malgré la tâche qui m'attendait, j'étais salement secoué. Pour une fois, je cessai d'analyser tout ce qui m'entourait et me contentai d'avaler la pilule du mieux que je pus.

— Qu'est-ce qui se passe, Kraken ? demanda Lutxo, se tournant vers moi lorsque le cercueil de MatuSalem eut glissé dans la mosaïque de niches. Tu as des trucs à nous raconter ?

— Ce n'est pas le moment, Lutxo, murmurai-je à mon ami d'enfance journaliste.

Autant pisser dans un violon.

— C'est bon, je sais. Depuis le double meurtre du Dolmen, les enquêtes sont sous le secret de l'instruction. Motus et bouche cousue. Sauf que les gens veulent savoir s'ils doivent s'inquiéter. La mort de ce gosse a déclenché pas mal de sonnettes d'alarme…

— Qui te l'a dit ?

— C'est sans importance. Des gens du coin ont vu une ambulance et se sont arrêtés pour regarder, les voitures de la Scientifique sont arrivées et le secteur a été bouclé. Un quidam avec un portable prend des photos, il les partage sur WhatsApp et on récupère l'info. Aujourd'hui, tout le monde est une source potentielle.

Flou artistique, du Lutxo tout craché. Je n’en tirerais rien, je ne comptais même pas essayer. Je fis demi-tour, pressé de partir.

— Pour ce qui me concerne, je n’ai rien à te raconter. L’enquête est en cours. Si on diffuse un communiqué de presse, tu le sauras.

Le regard que me lança Lutxo aurait pu empoisonner toutes les nappes phréatiques de la région. Je poursuivis mon chemin, le laissant derrière moi. J’avais eu ma dose de cimetière.

C’est alors que je le vis.

Il était assis à l’écart, sur une pierre tombale. Je pense qu’il m’attendait.

Tasio Ortiz de Zárate.

L’homme qui avait passé vingt ans sous les verrous pour le double meurtre du Dolmen. L’homme qui avait clamé son innocence jusqu’à ce que je veuille bien l’écouter, et qui s’était exilé aux États-Unis après sa libération[1].

Caché derrière d’élégantes lunettes de soleil et un costume sur mesure, il me fit signe d’approcher. Je ne sais pas pourquoi, d’instinct, je vérifiai la présence du pistolet dissimulé sous ma veste. J’avais le sentiment de me diriger droit vers les quatre animaux furieux enfermés dans le tonneau avec MatuSalem.

— Je te croyais à Los Angeles, lançai-je, m’asseyant près de lui sur la tombe d’un inconnu mort depuis des années.

Le granit était glacial, mais je ne voulais pas lui céder un pouce de terrain. Nous fixions l’assemblée bigarrée venue rendre hommage à MatuSalem, refusant de nous regarder.

— Je me devais d’être là pour Samuel Maturana, dit-il.

Sa voix rauque me ramena à nos premières rencontres au parloir de la prison, des siècles plus tôt.

— Tu es arrivé quand ? Tu as sauté dans le premier avion… ou tu étais déjà là ?

Il sourit comme s’il s’attendait à ce que je lui pose la question.

— C’est un interrogatoire ?

— Non, pas pour l’instant. Je suis juste impressionné que tu aies pu être là à temps pour l’enterrement.

— Je devais ça à Maturana, répéta-t-il, le visage crispé sous l’effet de la colère, cette fois.

— Tu as des éléments qui pourraient m’aider dans l’enquête ? Tu le connaissais mieux que moi.

— On avait gardé contact. Il ne cherchait plus les ennuis. Il s’était amendé. Il avait pris goût à la vie qu’il s’était créée loin de la prison. Il avait mûri, je crois. J’ai voulu être une sorte de père pour lui, qu’il sache qu’il pouvait compter sur moi, pour l’argent, le soutien moral… Ça n’a servi à rien. Qu’est-ce qui s’est passé, Kraken ?

— Si je le savais…

— Ça a un rapport avec toi ? Tu l’as mêlé à quelque chose ?

Je regardai ailleurs, frustré. Comprenant la raison de mon silence, il explosa.

— Bordel, Kraken ! S’il est mort à cause de toi…

— Quoi ? Tu vas me faire quoi ? Tu crois que j’ai voulu ça ? Le voir mort ? répliquai-je. Tu oses me donner des leçons alors que tu bousilles tout ce que tu touches ?

Je regardai autour de moi. J’avais élevé la voix dans un cimetière. Par chance, personne ne m’avait entendu. Il n’y avait que des croix et, au loin, des gens qui partaient déjà.

— OK, je vois qu’on a encore des comptes à régler. Tu m’en veux toujours pour Deba, marmonna-t-il.

— Ne t’avise pas de l’approcher.

— Ou quoi ?

— Ou rien, Tasio. Ou rien. Je ne suis pas assez con pour te menacer. Je dis juste que si tu tiens à elle, ou si tu penses que tu pourrais l’aimer, alors laisse-la tranquille. Ne fous pas sa vie en l’air. J’en ai ma claque, Tasio. J’en

ai marre de côtoyer la racaille, d’aller à des enterrements. J’en ai marre que les gens exigent que j’accomplisse des miracles dès que je mets le pied dehors. Je ne sais pas combien de fois une personne peut refaire sa vie, mais j’ai dans l’idée que ce n’est pas infini.

— Je sais que ce n’est pas le meilleur moment pour dire ça, Unai, mais j’ai toujours respecté ta volonté. Après ce qui est arrivé à Alba dans l’enquête des Rites de l’eau, je vous ai laissés tranquilles. Je me suis dit que vous en aviez assez bavé.

— Ton absence a été remarquée.

Et dûment appréciée.

Je m’étais toujours demandé pourquoi Tasio avait renoncé à son projet d’exiger un test ADN pour prouver que Deba était sa nièce, la fille de Nancho. Deux longues années avaient passé sans qu’il dise un mot à ce sujet. Son avocat nous écrivait de temps en temps à propos de la série inspirée des doubles meurtres qu’il comptait tourner, mais j’avais demandé à Germán, mon frère, de gérer cette affaire. Je ne voulais plus rien savoir de Tasio, je voulais qu’il sorte de nos vies. Et il était là, de retour à Vitoria.

— Je ne pourrais pas la voir, juste un petit moment ?

Je ne parvins pas à déterminer si c’était une demande ou un test.

— Pour quoi faire, Tasio ? Pour que tu t’attaches à elle ? Il vaut mieux qu’elle ne sache rien de toi ni d’Ignacio. On a tous suffisamment souffert comme ça.

— Il n’y a aucune mesure d’éloignement contre moi. Tu ne pourras pas m’en empêcher.

— Sa mère est morte, le coupai-je.

— Qui ?

— La mère d’Alba. Elle vient de mourir, il y a quelques jours. Alba n’a plus que Deba et moi. Et ma famille : mon frère, mon grand-père… Ne détruis pas ça, Tasio. On a besoin les uns des autres pour ne pas finir en petits morceaux.

— Au moins tu as une famille. Après vingt ans en prison, je n’ai plus personne ici, à part mon frère, Ignacio. Mes amis, ma *cuadrilla*, mes cousins proches ou lointains, mes oncles… disparus dans la nature. Ils ne veulent plus entendre parler de moi. La plupart refusent de décrocher leur téléphone. Certains acceptent de prendre un café en ma compagnie, mais ils partent en courant au moindre prétexte. Et les femmes… Je leur fais peur, elles m’évitent. Au moins, à Los Angeles, je ne suis personne. Un type lambda qui travaille dans le ciné, un vague scénariste européen un peu exotique. J’ai perdu Vitoria, Kraken. C’est fini. Je veux seulement qu’il me reste quelque chose de pur dans tout ça.

— Je suis désolé pour l’injustice que tu as subie, Tasio. Je te rappelle que j’ai arrêté celui qui t’a fait ça, et que ça m’a coûté très cher. Mais Deba n’est pas là pour résoudre nos problèmes d’adultes. Elle ne mérite pas de grandir comme la fille d’un tueur en série. Tu dois garder tes distances. Pourquoi tu ne refais pas ta vie ? Tu pourrais fonder une famille, non ? Pourquoi tu as besoin de Deba ? Je ne comprends pas.

— Non, en effet, tu ne comprends pas. Comment tu pourrais comprendre ? Je ne pourrai plus jamais avoir de relations avec une femme. Pas au sens où tu l’entends.

— Pas ici. Mais à Los Angeles personne ne connaît ton histoire, tu l’as dit toi-même.

— Tu ne comprends toujours pas. Je ne pourrai plus faire l’amour à une femme. Ça aussi, la prison me l’a pris.

Il baissa la tête. Il avait prononcé ces mots à voix basse, comme s’il craignait que quelqu’un nous écoute.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Tout ça est derrière toi. Tu es redevenu toi-même.

— Ils m’ont castré.

Il ôta ses lunettes de soleil. Ses yeux étaient rougis. Il remua du pied les feuilles mortes sur le sol.

— Quoi ?

— La première année, en prison, plusieurs détenus… Ils m'ont castré. J'étais le monstre qui avait tué huit enfants. Les gens étaient au-delà de la haine. Personne n'a bougé le petit doigt. Les autres détenus, les gardiens… tout le monde a regardé ailleurs. Ils m'ont empêché de saigner à mort pour éviter le scandale, mais personne n'a eu un mot de regret. Ça m'a changé. Je suis devenu un monstre, un vrai. Pendant des années, j'ai eu peur de moi-même. Mais j'avais le désir intense de survivre, de sortir de là. C'est pour ça que j'ai protégé MatuSalem quand il est arrivé. Je n'aurais pas supporté de voir les autres le bousiller comme ils m'avaient bousillé. Il était jeune, il n'allait pas rester longtemps enfermé. Je savais que s'ils le détruisaient il ferait bien pire une fois dehors. Il était malléable. J'ai tenté de le modeler à ma façon, pour qu'il soit en sécurité, en prison et à l'extérieur. Et ça n'a servi à rien, je n'ai pas pu le protéger. Maintenant tu comprends pourquoi Deba est si importante pour moi ?

Je me levai, sous le choc de ce que je venais d'entendre.

— Avant d'agir, pense au nombre de vies que tu vas bousiller si tu ne renonces pas à ton idée. J'espère ne pas te revoir, Tasio Ortiz de Zárate. J'espère ne jamais te revoir de ma vie.

1. Voir *Le Silence de la ville blanche*.

20

K + D1

Unai

Octobre 2019

Quelques heures après l’enterrement, je me forçai à rendre visite au Dr Guevara. Je voulais voir le rapport d’autopsie. Je voulais voir les photos du cadavre de MatuSalem, les données cliniques sur le poids de ses organes, les froides conclusions sur la cause de sa mort.

Je lui devais au moins cela.

Pour les services qu’il m’avait rendus, pour toutes les fois où il avait accepté de se mouiller pour moi, pour les recherches qu’il avait faites quand je lui avais demandé de se rallier à ma cause. Quel mauvais mentor j’avais été. Aussi néfaste que Tasio. Nous n’avions pas réussi à le protéger. Pour être honnête, je m’étais sans doute contenté de l’utiliser, fasciné par son intelligence exceptionnelle.

La culpabilité me tuait à petit feu.

— Inspecteur, dit le Dr Guevara, me ramenant au monde des vivants, vous tombez bien. J’ai quelque chose à vous montrer. Vos collègues sont passés à côté quand ils ont découvert la victime, parce qu’elle était habillée.

Je m’assis face à elle et regardai le dossier d’autopsie comme s’il était toxique. Je me décidai enfin à l’ouvrir et étudiai toutes les photos de la

scène de crime.

— Je veux que vous examiniez tout ce qui a été retrouvé sur la rive. Il a dû se défendre, ça a forcément laissé des traces, dis-je.

Elle me montra une photo du bras gauche. Comment croire que ce corps cyanosé avait un jour été Matu ?

— C'est ce dont je voulais vous parler. La victime s'est gravé ceci sur le bras après avoir été enfermée dans le tonneau avec les animaux.

Horrifié, je regardai la photo. Je parvins tout juste à déchiffrer quelques symboles, à peine lisibles.

— À votre avis, qu'est-ce que c'est ? demanda la légiste.

— On dirait un « K + DI ». « K plus di » ? déduisis-je, peu convaincu.

— J'ai l'impression qu'il y a un autre signe. Est-ce qu'il aurait essayé d'écrire autre chose sans pouvoir aller jusqu'au bout ? Ou bien est-ce que c'est une griffure comme toutes celles qu'il a au visage, au cou et aux mains ?

— Non, c'est une virgule. Je crois qu'il a écrit « K, + DI ». Le dernier signe pourrait être un « I » ou un « 1 ». Selon vous, c'est lui qui a écrit ça, ou le tueur ?

— C'est lui, et vous ne devinerez jamais comment. Regardez, ce sont les photos des animaux que le malade qui a fait ça a emprisonnés avec lui. (Le Dr Guevara eut un frisson.) C'est une mort terrible et cruelle : les animaux, piégés, deviennent fous quand on jette le tonneau à l'eau. La personne enfermée avec eux va subir toutes sortes de blessures. Y compris des morsures, si la vipère avait été vivante.

— Elle ne l'était pas, je me trompe ? Les serpents hibernent à cette période de l'année.

— Elle était empaillée. C'est juste de la peau, un accessoire. Mais je crains que les autres animaux aient été bien vivants quand on les a enfermés. Regardez sa main droite, elle est lacérée, bien plus que la gauche. Ce garçon a attrapé le coq par la patte et a gravé ces signes avec son ergot.

Vous voyez ces blessures laissées par le bec et les griffes ? Manifestement, le coq s'est défendu. Ça n'a pas dû être simple. Le chat et le chien l'ont griffé et mordu aux jambes, en partie protégées par les vêtements. Les animaux ont tenté de s'échapper : j'ai trouvé des griffes du chat au milieu des éclats de bois.

— Pourriez-vous m'envoyer le résultat des analyses toxicologiques ? Il faut vérifier s'il n'a pas été drogué.

— Bien sûr. Mais si ce garçon a réagi comme nous le pensons, il devait être en pleine possession de ses moyens. Autrement dit, il n'était sans doute pas drogué.

Vous ne savez pas de quoi ce gamin était capable, faillis-je lui dire.

MatuSalem m'avait envoyé un message.

À moi. Un avertissement.

J'en étais certain. Il savait qu'il n'allait pas s'en sortir. Et il savait que j'assisterais à son autopsie.

Le « K », c'était moi : « Kraken ». Qu'avait-il voulu me dire par « plus DI » ? Ou peut-être était-ce « Kraken, plus D1 » ?

Qu'avait découvert MatuSalem à la tour de Nograro ?

Alors le sens de son message m'apparut.

Ce qui m'obsédait depuis ma deuxième visite à la demeure familiale des Nograro : « Kraken, plus d'un ».

C'était le message. Il était arrivé à la même conclusion que moi : il n'y avait peut-être pas un, mais plusieurs Alvar.

21

La place du Juicio

Diago Vela

Hiver de l'an de grâce 1192

Un âne boiteux amena Ruiz depuis sa prison, près de la forteresse Sant Viçente, jusqu'à la place du Juicio. Par ordre du roi, les procès devaient se tenir aux portes de la ville. Les villageois s'étaient donc rassemblés sous la Porte du Sud, près du vieux cimetière Sant Michel.

Les familles des artisans et des commerçants – cordiers, chaudronniers, cordonniers, négociants et meuniers – se tenaient d'un côté. De l'autre, sous les escaliers, observant anxieusement le prisonnier, nobles et hobereaux – les Ortiz de Zárate, les Mendoza, les Isunza, etc. –, ainsi que quelques gentilshommes des villages voisins, dont Avendaño et son fils.

Certains allaient à cheval. Onneca patientait assise sur la croupe d'Olbia, sa jument dorée, ignorant les regards admiratifs des gens du bourg.

Le probable destin de Ruiz était une exécution sommaire le jour même. Les branches du vieux chêne aux pieds de la forteresse Sant Viçente étaient assez robustes pour supporter le poids des pendus.

Deux ou trois chèvres avaient grimpé à l'arbre et broutaient des pousses gelées, étrangères au tumulte sous leurs sabots.

— Lorenço, fais donc descendre tes chèvres ! Ce n’est pas un jour de pâturage, ordonna le maire, son gros ventre sous sa longue barbe broussailleuse.

Gêné par les quolibets des autres gamins, le gardien, un marmot de dix ans à peine, siffla les bêtes. Les chèvres descendirent du chêne en bêlant.

Le maire, Pérez de Oñate, supportait mal d’être au centre de l’attention.

Mendieta, l’énorme bourreau à la barbe hirsute et aux cheveux roux, tira sur la longe de l’âne efflanqué, présentant le prisonnier aux autorités. Ruiz avait les mains attachées dans le dos. Quand il fut plus près, je remarquai quelque chose sur son visage qui me déplut profondément.

Je m’approchai de lui. Le médecin avait refait mes bandages et je ne saignais plus, mais j’étais encore très faible. Malgré tout, je devais être présent au procès.

Le fils de Ruy ne valait pas tellement mieux que moi. Il avait du sang séché autour de la bouche. Craignant le pire, j’ouvris ses lèvres.

— Grand Dieu, on lui a tranché la langue ! Qui était de garde à la prison ? demandai-je au lieutenant.

Le lieutenant Petro Remírez, un homme à la moustache démesurée, se précipita, furieux.

— Quand est-ce arrivé, et pourquoi ne m’en a-t-on rien dit ?

Les deux gardes qui escortaient le prisonnier baissèrent la tête.

Petro s’approcha du plus mince.

— Bermudo… l’interpella-t-il en lui levant le menton pour l’obliger à le regarder dans les yeux.

— Ça s’est passé le soir où on a amené le prisonnier. C’était la Sainte-Agathe, on était dans la rue avec les autres. On l’a laissé enfermé dans sa cellule pendant qu’on était dehors, et on l’a trouvé comme ça le lendemain.

— Comment est-ce possible, s’il était enfermé ? demandai-je au maire.

— Ça n’a pas dû être bien difficile, la porte de sa cellule n’a pas de barreaux, répondit l’autre garde. Quelqu’un l’a appelé, Ruiz s’est approché

et on lui a coupé la langue. Comment on peut le savoir ? Il ne se passe jamais rien ici.

— Eh bien maintenant, c’est fait ! rugit le lieutenant. Pendant que vous vous gaviez d’œufs et de saucisses et que le vin coulait à flots, ce malheureux avait la langue tranchée.

— Malheureux, peut-être, mais pas innocent, lança l’autre garde. Demandez-lui donc ce qu’il leur coupait aux chats, aux poulains et aux lapins. On connaît tous son amour des lames bien aiguisées.

— Raison de plus pour penser qu’il n’a pas empoisonné le comte de Maestu, intervint l’un des Isunza.

— Que le comte Vela expose les faits, déclara le maire. Il a réclamé ce procès, c’est à lui de rendre la sentence.

Je me souvins que je n’avais pas encore récupéré mon titre. Les formalités avaient été suspendues, tout comme la restitution de ma demeure, de mon héritage et de tous les autres biens que j’avais accumulés dans cette vie, dont jouissait à présent mon cher frère, Nagorno. Pour l’heure, cela ne semblait pas s’imposer. L’odeur de ma blessure empirait chaque jour et l’agitation causée par le procès m’épuisait.

Je m’avançai, m’efforçant de dissimuler mon pas chancelant.

Ne montre pas ta faiblesse, m’ordonnai-je.

Je ne savais pas encore qui m’avait blessé, ou qui on avait payé pour le faire, mais j’étais certain que le coupable se trouvait dans la foule, les yeux fixés sur moi. L’attaque avait eu lieu de nuit, après la sonnerie du couvre-feu et la fermeture des portes, mes assaillants vivaient donc ici.

— Je vais appeler un témoin qui attestera que le fils de Ruy a acheté il y a cinq jours trois pincées de mouche espagnole. Une quantité considérable selon ce même témoin, puisqu’il suffit d’une seule pincée pour tenir deux jours et deux nuits. Cette poudre s’utilise avec modération, car, en excès, elle devient un poison qui entraîne une douloureuse agonie. Cependant, le soir de la Sainte-Agathe, soit deux jours après cet achat, l’accusé m’a lui-

même confirmé qu'il ne lui en restait qu'une pincée et qu'il n'en avait donné à personne. S'il avait réservé une pincée à son propre usage, il aurait dû lui en rester deux. Je pose donc la question : où se trouve la poudre restante ? Dans les entrailles du défunt comte de Maestu, je le crains. Comme je l'ai appris d'un médecin de Pampelune (j'omis de préciser qu'il était juif pour ne pas donner davantage d'arguments à mes ennemis), ceci prouve que le comte a été empoisonné, affirmai-je en brandissant la peau de lapin couverte de cloques. Imaginez ce que cette poudre a fait aux entrailles de notre bon comte, et imaginez, bonnes gens, l'effroyable agonie de ses dernières heures.

— Accusé, qu'avez-vous à répondre à cela ? demanda le maire.

Ruiz émit quelques grognements, suivis de mouvements de ses bras entravés. Parmi les gens du bourg, les huées fusèrent. Ils le haïssaient. Depuis des années, ils entendaient leurs filles se plaindre et ils subissaient ses incursions, couteau à la main, dans leurs cours de ferme.

— Puisque l'accusé ne peut se défendre, y a-t-il un témoin pour le faire à sa place ? insista le maire.

Mendoza s'approcha sans descendre de cheval.

— Soyons francs. Personne ne doute qu'il puisse être coupable, mais je propose qu'il paie le prix du sang et qu'il soit exempté du prix de l'incarcération à titre de compensation.

— Alors comme ça tout est réglé ? lança une voix exaltée depuis le groupe des artisans. Ceux qui ont de l'argent peuvent nous assassiner de la plus abjecte façon ? Ils ont tué notre protecteur et ce sera une chance si le comte Vela ne meurt pas.

J'allais m'avancer pour réclamer le calme, mais lorsque je fis un pas, le vieux chêne sembla s'écrouler sur moi, car le monde s'obscurcit soudain et je m'effondrai face contre terre au milieu de la place du Juicio.

La première chose que je vis en m'éveillant fut une coiffe à trois pointes. Alix de Salcedo était assise à mon chevet et m'appliquait des

serviettes froides sur le front.

— Que s’est-il passé ?

— Votre blessure au dos s’est rouverte pendant le procès. Vous avez beaucoup saigné, vous étiez tout blanc. Allez, mangez ces rognons de porc. Grand-mère Lucía dit que ça vous reconstituera le sang.

Je me redressai un peu et Alix me tendit un couteau pour découper les rognons. La sauce embaumait le romarin et le vin rouge, et dès la première bouchée, le plat me réchauffa l’estomac. Quand j’eus saucé la gamelle avec la mie du pain qu’elle m’avait apporté, je sentis mes forces revenir.

Alix m’observait en silence, mais ses lèvres étaient serrées et elle ne cessait de regarder vers la fenêtre, comme si elle était pressée de quitter mon chevet.

— Vous ne m’avez pas citée comme témoin au procès, alors que vous auriez pu, finit-elle par dire.

— Les esprits étaient trop échauffés. Je n’ai pas voulu prendre ce risque.

— Je l’aurais fait. Ils vous ont pratiquement tué. Vous êtes plus fort que je le croyais. En ville, la moitié des gens priaient pour votre âme, et l’autre moitié pariait que vous seriez le prochain comte Vela à mourir avant l’heure.

— Et vous, que pensiez-vous ?

Alix tourna les yeux vers l’âtre. À sa façon d’éviter mon regard, je sentais qu’elle était contrariée.

— Les deux. À propos de Ruiz… Le maire a suivi votre conseil, il sera exécuté. Mais il y a beaucoup de ressentiment à Nova Victoria. Êtes-vous vraiment certain qu’il mérite une punition si sordide ?

— Quelle autre fin serait préférable à la pendaison ? Ce sera rapide, et cela dissuadera ses partisans.

— Monseigneur…

— Monseigneur ? Avant-hier encore vous m'appeliez Diago. Et vous m'avez vu tel que je suis venu au monde. N'avons-nous pas gagné le droit de nous dispenser de ces formalités ?

— Diago, soit. Ils ne le pendront pas. On l'a condamné à la peine du sac. Vous l'aviez recommandé vous-même dans une lettre au maire, et il a suivi votre conseil.

— Quelle lettre, Alix ?

— Une lettre du comte Don Vela est parvenue au Conseil, du moins c'est ce qu'on raconte.

Je faillis lui dire que je n'avais envoyé aucune lettre, mais je préférai me taire.

— La sentence a-t-elle été appliquée ?

— Ceux qui voulaient y assister sont partis vers la Zadorra il y a un bon moment.

— Vous ne vouliez pas voir ça ?

— C'est que… Je me suis dit qu'avec le bourg à moitié vide, les portes ouvertes, et vous, si faible, je…

Elle sortit une dague des plis de sa robe.

— Vous êtes restée pour me protéger… C'est Lucía qui vous a envoyée ?

— Elle m'envoie vous engraisser avec mes tourtes et mes gâteaux. Je ne lui ai pas parlé de votre dernier évanouissement. Je ne voulais pas l'inquiéter.

Je secouai la tête.

— À l'heure qui l'est, elle doit le savoir. Elle l'aura appris par cent sources différentes. (Je me levai du lit.) Avec ou sans votre aide, je vais assister à l'exécution.

— En êtes-vous sûr ?

Je hochai faiblement la tête.

— Comme vous voudrez. Je ne veux pas assister à d'autres horreurs, murmura-t-elle. J'espère que vous dormirez bien cette nuit.

Elle disparut par la porte avec sa coiffe à trois pointes comme si elle fuyait le diable en personne. Malgré sa désapprobation, elle était restée pour me protéger. Je savais que les langues allaient bientôt se délier si ses visites continuaient. Elle devait cesser de prendre soin de moi. Après l'exécution, je lui parlerais, ainsi qu'à grand-mère Lucía. Chaque jour, je gagnais de nouveaux ennemis. Je n'étais pas une bonne compagnie pour une jeune femme trois fois veuve.

Une demi-heure plus tard, j'atteignis la Zadorra. Ces derniers jours, la neige avait commencé à fondre, mais la rivière devait être encore gelée.

Je suivis les traces boueuses des bottes, des fers à cheval et des roues de charrettes. Visiblement, personne ne voulait manquer l'exécution. La peine du sac était un châtiment exceptionnel. La rumeur disait que des hommes puissants l'avaient infligée à des épouses infidèles, mais personne n'avait jamais assisté à un tel spectacle.

En arrivant à un coude de la rivière où le courant était moins fort, je vis Mendieta, le bourreau, batailler contre un chien sauvage pour l'introduire dans un tonneau de vin.

La moitié du bourg était massée sur une rive : les forgerons, les cordonniers, le poissonnier, deux marchandes et leurs bébés au sein… Plus de cinquante personnes encourageaient le bourreau. Sur l'autre rive, sous les austères peupliers, les nobles à cheval observaient en silence, le visage grave, offrant un contraste saisissant avec les rires et les plaisanteries des villageois. La noblesse non plus ne voulait pas manquer le spectacle.

Mendieta ouvrit un sac contenant un chat hérissé et poussa l'animal dans le tonneau. Il ferma le couvercle puis sortit de deux autres sacs un coq et une petite vipère. Le serpent paraissait endormi. Ils avaient dû envoyer un gamin le chercher, qui l'avait trouvé hibernant sous une pierre.

— Tu es venu arrêter ça, dit Nagorno en amenant Altai, son cheval, à ma hauteur.

J'étais trop consterné par le spectacle pour regarder mon frère. Les hurlements de Ruiz quand le bourreau jeta le tonneau fermé dans la rivière en refroidirent plus d'un, et le vacarme et les rires firent place à un silence d'abord gêné, puis tendu.

— C'est toi qui as envoyé la lettre, lui murmurai-je.

— J'ai toujours le titre de comte Don Vela, répondit-il à voix basse. Ton intervention saperait l'autorité du maire. Pérez de Oñate a été choisi par les habitants de Villa de Suso que tu aimes tant. Si tu t'opposes à eux, tu n'auras plus d'alliés. Et tu as gagné assez d'ennemis sur l'autre rive pour aujourd'hui. Ils n'oublieront pas cette offense. Il est trop tard pour arrêter l'exécution, sans parler d'Onneca qui va te haïr si tu fais ça.

— Je sais.

C'était la première chose à laquelle j'avais pensé. Onneca ne me pardonnerait pas la moindre indulgence envers l'assassin de son père.

— Nagorno, tu as mesuré les conséquences que cela pourrait entraîner en ville ?

— Qu'est-ce que tu crois ? J'ai toujours été meilleur stratège que toi.

J'avalai ma salive. Les hurlements de Ruiz me parvenaient depuis la rivière. Tello, le pelletier, couvrit les oreilles de son plus jeune fils, le prit dans ses bras et, sans dire un mot, fit demi-tour et regagna le bourg par le chemin boueux. Beaucoup d'autres le suivirent en silence, tête baissée. Les nobles en revanche restèrent jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'eau s'infiltre dans le tonneau et qu'il disparaisse dans la Zadorra.

— Ainsi, c'est une partie d'échecs… soufflai-je.

— Oui, bien sûr que c'est un jeu. Depuis que tu as laissé le bourg orphelin. Merci de m'avoir offert l'avantage de ces deux années.

Très bien, me dis-je. Nous avions déjà joué auparavant. Avec plus de pions, avec plus de vies. Nous étions tous perdants, mais lui s'en moquait.

C’était sa force, et c’était ma faiblesse.

— Une précision, Nagorno. C’est une partie à court ou à moyen terme ?

Ma façon de lui demander si je devais déjà m’armer pour la bataille qu’il préparait, ou si je pourrais vivre un peu avant.

Nagorno sourit.

— Tu ne vois donc pas ce qui se déroule sous tes yeux ? Tu as pourtant toujours été le plus malin d’entre nous. Imbécile… la partie commence aujourd’hui.

Tandis qu’il prononçait ses mots, les derniers habitants de Villa de Suso quittaient la rive avec amertume. Les cris de Ruiz s’étaient noyés dans la rivière, et on n’entendait plus ni aboiements ni miaulements.

Le maire et le bourreau déclarèrent la mort de l’homme et des bêtes, et lancèrent à l’eau la grosse corde que Sabat avait apportée. Après plusieurs tentatives infructueuses, ils parvinrent à récupérer le tonneau et le hissèrent dans la charrette. Personne n’eut le courage de l’ouvrir. Mendieta lui-même, qui avait pourtant tout vu durant sa longue carrière d’exécuteur des basses œuvres, dut se retirer derrière un peuplier pour vider bruyamment le contenu de son estomac.

Onneca fut la dernière à rester. Elle s’approcha de nous, descendit d’Olbia et déclara à Nagorno :

— Laisse-nous seuls, mon cher époux. J’ai un mot à dire à ton frère.

— Je préfère rester.

— Je sais. Quoi qu’il en soit, je veux lui parler seul à seule. Va m’attendre dans notre lit, j’aurai besoin de tes bras pour me réconforter après ce que j’ai vu.

Nagorno soutint mon regard, mais finit par s’en aller.

— Tu as pris de grands risques pour venger mon père, dit Onneca une fois que mon frère fut hors de vue.

Que pouvais-je répondre à cela, si elle devait un jour découvrir la vérité ?

— Que veux-tu, Onneca ? Tu n’aurais pas dû t’opposer à Nagorno. Réserve tes forces pour le moment où ce sera vraiment nécessaire.

— Ne te tourmente pas de mes batailles contre mon époux. Je les livrerai à ma façon. Je désirais te parler, car je suis inquiète pour mes sœurs. Je leur ai de nouveau écrit cette semaine pour les mettre au courant du procès de l’assassin de père, mais je n’ai pas eu de réponse. Ta famille a toujours administré les affaires de la paroisse Santa María. Mon père a voulu qu’elles soient cloîtrées là, dans un coin de la grange. Saurais-tu la raison de leur silence ?

— Ma famille a construit une simple chapelle avant que le roi ne décide de l’agrandir, mais en dehors des messes et de la dîme, nous n’administrons pas grand-chose. Quand je suis parti, tes sœurs étaient deux petites filles que ton père adorait. Sa décision de leur faire prononcer le vœu de ténèbres m’a surpris. J’irai trouver la personne chargée de s’occuper d’elles. As-tu besoin d’autre chose, chère belle-sœur ?

— Non, Diago. Repose-toi. Tu as l’air encore faible.

Je restai sur la rive jusqu’à ce que les autres soient partis : Onneca et sa jument dorée, la charrette portant le résultat de cette mascarade, les nobles, crachant et jurant sur l’autre rive…

Et je vis comment notre ville s’était déchirée en deux. De ce jour, personne ne fut plus à l’abri derrière ses murs.

22

Arkaute

Unai

Octobre 2019

Je parcourus la courte distance qui séparait le cimetière de l'école de police d'Arkaute, dans la banlieue de Vitoria, où je m'étais formé autrefois, d'abord comme *ertzaina*[1] puis comme profileur criminel. Combien de fois avais-je couru sur les chemins entourant ce complexe, où les copains des nouvelles promotions cohabitaient pendant neuf mois avant de devenir des collègues ?

Je voulais voir mon mentor, le Dr Marina Leiva. La psychiatre qui m'avait guidé à travers les sombres méandres de l'esprit, m'aidant à comprendre le fonctionnement des psychopathes, psychotiques et violeurs en série – ma spécialité.

À l'entrée, je montrai ma plaque et fus autorisé à franchir la barrière.

Je regardai ma montre. Connaissant ses habitudes, je savais qu'à cette heure-là, il était inutile de la chercher dans les amphis où elle enseignait le profilage criminel.

Je pénétrai dans le bâtiment qui abritait les piscines couvertes et la trouvai occupée à nager dans les couloirs déserts. Elle portait un maillot de bain rouge, et un bonnet en caoutchouc recouvrait ses cheveux blonds.

Mes bottes à la main, pieds nus dans l'eau chlorée, j'attendis patiemment qu'elle termine ses longueurs et s'aperçoive de ma présence.

— Unai, si je m'attendais à te voir ici ! dit-elle en montant l'échelle métallique.

— Je te devais une visite. Ça fait bien trop longtemps.

— Bien sûr. Tu voles de tes propres ailes et tu t'en sors bien, d'après ce que j'entends.

— Pas si bien que ça, Marina. J'ai résolu quelques affaires, mais cette fois, je me heurte à quelque chose… à quelqu'un qui me déroute. J'ai besoin de ton aide.

Je lui fis signe de s'asseoir près de moi dans les gradins. Elle me suivit.

— En quoi puis-je t'aider ? demanda-t-elle en se séchant dans sa serviette avec des gestes lents.

Marina était calme et patiente, elle se contentait d'observer et d'écouter, souriant parfois, sans vous donner la désagréable impression d'être analysé. J'avais oublié à quel point sa présence m'apaisait.

— Tu te rappelles quand tu m'as raconté la première fois où tu as collaboré avec la police ? C'était dans l'affaire du violeur en série surnommé la Pipelette.

À l'époque, je n'étais encore qu'un gamin. La presse nationale ne s'en était pas fait l'écho, et il n'y avait pas de réseaux sociaux pour propager la nouvelle.

Son surnom venait de sa manie de parler à ses victimes pendant qu'il les violait. Il leur demandait quels étaient leurs fantasmes et leurs préférences sexuelles. Toutes les femmes avaient décrit leur agresseur comme un intarissable bavard, avec un accent d'Europe de l'Est. Par chance, la police avait pu prélever des échantillons de sperme sur certaines d'entre elles.

Les recherches, qui visèrent des agresseurs sexuels possédant un passeport des pays concernés, ne menèrent nulle part.

Au même moment, un autre violeur en série, particulièrement cruel, sévissait dans la région. Les victimes disaient qu'il était espagnol et qu'elles avaient à peine entendu le son de sa voix – un profil à l'opposé de celui de la Pipelette. Cependant, la police fit une découverte surprenante : l'ADN prélevé sur l'une des victimes du second violeur correspondait à celui du premier. Le coupable fut arrêté. Il était en effet espagnol, et s'avéra être un patient du Dr Leiva. Elle le suivait depuis de nombreuses années pour un TDI, un trouble dissociatif de l'identité.

— Les cas spectaculaires comme celui-là sont exceptionnels, ajouta-t-elle. De fait, la majorité de mes collègues sont sceptiques face aux TDI, parce qu'il y a beaucoup d'imposteurs. Le « trouble de la personnalité multiple », comme on l'appelait autrefois, est devenu célèbre dans les années 1950 avec le succès du film *Les Trois Visages d'Ève*. Le film a eu un tel impact que de nombreux criminels se sont mis à simuler les symptômes en espérant obtenir un diagnostic de TDI pour échapper à la prison. Ils feignaient une amnésie ou des fugues dissociatives. Aujourd'hui, nous avons de bons outils cliniques pour déterminer si le sujet simule ou non. Nous n'avons pas de chiffres précis sur la prévalence du TDI dans la population générale, mais elle est faible. La plupart des psychiatres n'auront jamais l'occasion de le diagnostiquer. En trente ans de carrière, je n'ai eu affaire qu'à quelques cas. Maintenant, explique-moi en quoi je peux t'aider.

— Je vais te décrire quelqu'un. Imaginons qu'il s'appelle Alvar.

— D'accord.

— C'est un prêtre, d'une bonne trentaine d'années. Profil vraisemblablement narcissique : extraverti, sûr de lui, séducteur. Pointilleux sur la manière dont on s'adresse à lui. Il a toujours chaud et ne porte rien par-dessus sa soutane, qu'il soit à l'intérieur ou dehors, y compris la nuit. Héritier d'une riche famille de l'aristocratie rurale qui revendique ses privilèges depuis mille ans. Complexe de supériorité, snobisme aigu.

— Je vois l'idée.

— Le lendemain, le même se présente à moi sous le nom de Ramiro Alvar. Il ne me reconnaît pas et ne se rappelle pas avoir fait la fête la veille. Il est introverti, ne porte pas la soutane et a toujours froid. Trop timide pour être narcissique. Sans doute haut potentiel intellectuel : il a des masters en histoire, droit et psychiatrie – que, curieusement, il dit avoir étudié pour se montrer digne de l’héritage familial. Il ne mentionne pas d’études de théologie. Il gère son patrimoine à la perfection et a l’air très responsable, trop pour son âge. Je pense qu’il préfère la compagnie des livres à celle des gens, mais je soupçonne aussi un traumatisme sous-jacent. Quelque chose lui fait peur, ça crève les yeux. Il garde un exemplaire tout corné des *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle à portée de main. Sacrée contradiction : un jour il se présente comme un hédoniste, le lendemain il a une passion pour les stoïciens. Sa voix est beaucoup moins grave que celle d’Alvar. C’est incroyable, il faut l’entendre pour le croire. On dirait deux personnes différentes.

Elle me sourit, comme si ça ne la surprenait pas.

— Tu as autre chose ?

— Oui, encore un détail troublant : il se présente comme le vingt-cinquième seigneur de Nograro, alors qu’Alvar prétend être le vingt-quatrième. Je soupçonne Ramiro Alvar d’être agoraphobe. Les rares personnes qui l’ont rencontré jurent qu’il ne sort jamais de sa tour.

— Juste une question au passage, avant que tu continues : tu es certain que c’est la même personne ?

— Oui. Même stature, même odeur corporelle, motif de l’iris identique. Ils ont tous les deux le lobe de l’oreille attaché, ce qui correspond à un trait génétique récessif. Par ailleurs, après qu’Alvar avait fait la fête toute la nuit, Ramiro Alvar m’a ouvert avec des cernes, mal rasé, assurant qu’il avait mal dormi. Une dernière chose : quand j’ai rencontré Alvar la première fois, il devait venir de se « débarrasser » de Ramiro Alvar, lunettes comprises. J’ai repéré un détail qui le trahit : la marque des lunettes de Ramiro Alvar sur

l'arête de son nez. Je suis tombé sur lui dans la rue plus tard dans la journée, et il ne m'a pas reconnu avant que je sois tout près de lui. Autrement dit, Alvar est myope lui aussi.

— Donc si je comprends bien, nous avons Alvar nº 24, le curé, et Ramiro Alvar nº 25, le rat de bibliothèque, conclut-elle comme si c'était l'évidence même.

— Exact.

— Ramiro Alvar est la partie en apparence normale de la personnalité, la PAN. Alvar, notre curé, est une personnalité « alter » typique. Les alters sont généralement théâtraux, excessifs. C'est une création du cerveau de Ramiro Alvar, qui a choisi des traits très marqués pour une raison spécifique. L'alter n'est pas quelqu'un comme toi et moi ; ce n'est même pas une personne à proprement parler. C'est un personnage peint à grands traits, qui manque de nuances.

— Comment tu le sais ?

Elle haussa les épaules en souriant.

— C'est un alter abusif. Il tient ce brave Ramiro Alvar à sa botte.

— Ça fonctionne ainsi ? Les gens qui ont des TDI créent des alters qui les écrasent ?

— Les alters sont des mécanismes de défense. Les personnes atteintes de troubles dissociatifs de l'identité ont un psychisme brisé. Je n'aime pas l'expression « personnalités multiples », je préfère parler d'alternance d'identités, de fragments d'identité du patient qui n'ont pas été correctement intégrés.

Du regard, je l'encourageai à poursuivre.

— Chez toi, en famille, tu es Unai. Au travail, tu es l'inspecteur López de Ayala et tu utilises d'autres compétences. Parfois, tu dois rudoyer un peu certains suspects et te comporter comme tu ne le ferais jamais avec les gens que tu aimes. Avec tes amis, il se peut que tu régresses, que tu t'amuses comme quand vous étiez ados. Pour les médias et les gens qui ne te

connaissent pas, tu es Kraken. Ils t'attribuent divers traits, qui te conviennent ou non, mais qui ne correspondent certainement pas à la personnalité de l'Unai que tu es avec tes proches.

Je regardai une flaque d'eau sur le sol.

Je n'avais jamais aimé être disséqué ainsi.

— D'une façon générale, nous fonctionnons tous comme ça, poursuivit-elle. Nous sommes la mère, l'amie, la fille, l'amoureuse, la patronne… Nous agissons différemment selon la personne qui est en face de nous et selon le contexte : professionnel, familial, social ou intime. La plupart d'entre nous avons intégré toutes ces facettes de notre personnalité dans un tout. Nous y recourons en cas de besoin. À l'inverse, chez un individu qui souffre de TDI, elles ne sont pas intégrées, et c'est là que l'amnésie entre en jeu. La mémoire générale n'est pas affectée, mais des moments bien précis disparaissent. Par exemple, ils ne se souviennent pas de ce que leur alter a fait la veille. Ils cachent leurs actes d'une identité à l'autre, d'où l'amnésie et les fugues dissociatives. En conséquence, ils sont méfiants et paranoïaques à l'extrême. Ils manquent de confiance, ou plutôt, ils se méfient de ce que peut faire leur alter. C'est pourquoi ils s'isolent et mènent très souvent une vie solitaire. Ils ne peuvent pas nouer de relations ni travailler normalement sans être découverts. C'est un trouble très handicapant, que la majorité des patients passent sa vie à dissimuler, y compris à son entourage.

— Tu disais que c'était un mécanisme de défense. Contre quoi ?

— Autrefois, on pensait que les TDI résultaient d'un trauma précoce ou de troubles de l'attachement pendant l'enfance ou l'adolescence. Que confronté à des situations intolérables, impossibles à assimiler, le psychisme se brise et le patient adopte plusieurs personnalités : le sauveur, le persécuteur et la victime. L'une des personnalités efface le souvenir traumatique du quotidien, et le ou les alters restent fixés sur les traumatismes et mènent des actions défensives. Certains psychiatres

affirment qu'il y a une personnalité agressive, une personnalité évitante et une personnalité soumise. Je n'en suis pas si sûre. Je ne suis pas si sûre non plus que le trauma infantile soit nécessairement le facteur déclenchant, même si on le retrouve dans la plupart des cas. En revanche, je pense que le TDI commence ou s'exacerbe face à un épisode stressant, *a fortiori* si cet épisode a une signification particulière pour le patient.

— Tu crois que si je t'amenais le sujet tu pourrais poser un diagnostic, ou au moins me dire s'il simule ou non ? J'ai besoin de savoir ce qui se passe, Marina. J'ai des indices, mais pas assez pour convaincre la juge. Et même si j'ai de fortes présomptions, j'aimerais avoir ton opinion de professionnelle.

— Ce serait un cas très intéressant, et avec une thérapie, le pronostic est en général encourageant. Il faudrait que tu en discutes avec Ramiro Alvar. Son alter, Alvar le curé, refusera de me voir.

— Pourquoi il ne voudrait pas aller mieux ?

— Tu n'as pas encore compris, Unai. Les alters feraient n'importe quoi pour survivre. N'importe quoi. Si l'intégration se met en place, Alvar cessera d'exister… Et crois-moi, il fera tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher ça.

1. Membre de l'Ertzaintza, la police autonome de la Communauté autonome basque espagnole.

23

La dame du château

Unai

Octobre 2019

J’arrivai à Laguardia tôt le matin. Les deux femmes de ma vie prenaient tranquillement le petit déjeuner à la terrasse de l’hôtel. Alba se détendait, la tête tournée vers les rayons du soleil de cette douce matinée d’automne.

Je jetai un coup d’œil au journal abandonné par un client lève-tôt et priai pour qu’Alba ne l’ait pas lu.

— Gentes dames, m’accompagnerez-vous à la tour du château ? demandai-je après les avoir embrassées.

Je mis Deba sur mes épaules et grimpai l’escalier en colimaçon qui menait aux créneaux.

— Qu’est-ce qui se passe ? s’enquit Alba avec une certaine méfiance, redoutant d’autres mauvaises nouvelles.

D’un geste d’illusionniste, je sortis trois fils de soie rouge de la poche intérieure de ma veste. J’en avais fait trois bracelets fermés par un nœud coulissant. Je connaissais le diamètre de leur poignet, ils leur iraient donc parfaitement. Pourtant, elles semblaient un peu déçues.

— Moi z’voulais des *sâtaignes*, dit Deba, avant d’être distraite par une libellule.

Je m’assis sur un créneau et installai ma fille sur ma cuisse.

— Je vais te raconter une histoire que m’a racontée ta grand-mère. Tu vois le mont Toloño ? Eh bien, c’est de là que tu viens. Maman et toi, vous avez passé quelques jours avec le dieu Tulonio, là-bas, et la Terre Mère a veillé sur vous. C’est une déesse, elle aussi. C’est même la plus importante de toutes les déesses. Autrefois, les gens l’appelaient Lur. Lur est une fileuse, tu vois, et elle aime tisser la nuit sous la lune décroissante. Elle tisse les fils du destin.

— C’est quoi le *deztin* ? demanda-t-elle, peu intéressée.

— C’est ce qui nous a réunis tous les trois. C’est ce qui fait de nous une famille, expliquai-je. Tu peux coulisser ces fils pour les agrandir ou les raccourcir, mais tu ne peux jamais les couper : Lur ne le permettra pas. Maintenant, on va chacun mettre nos bracelets, et on sera liés pour toujours grâce à nos fils. Tu peux le porter tout le temps, même pour dormir. Et si un jour tu es triste, tu peux le caresser et te souvenir que papa et maman ont le même, et qu’on prend soin les uns des autres. C’est ça, être une famille.

Alba me regarda en souriant, touchée, je crois. Je leur passai le fil au poignet, et cela me rendit heureux de voir nos trois bracelets assortis.

— Comment tu fais pour m’émouvoir si tôt le matin ? me souffla-t-elle à l’oreille.

Deba applaudit notre baiser. Elle avait pris cette bruyante habitude et j’adorais ça.

— On redescend ? lança joyeusement Alba. J’ai un tas de choses à faire. J’organise un des événements avec la mairie de Laguardia, et on a une réunion ce matin. Je voudrais proposer des visites des caves à vin de la région, en terminant par une dégustation à l’hôtel. Et des balades en Segway dans les vignobles. Et je pense participer au concours de tapas médiévales cette année.

Je la suivis dans l’escalier. Alba avait gardé sa détermination et son autorité d’autrefois, mais je ne l’avais jamais vue si souriante au

commissariat et je n’avais jamais senti cette énergie positive qui semblait l’accompagner depuis son retour à Laguardia.

Cette belle harmonie se brisa peu après. J’étais dans la cuisine occupé à couper une pomme pour Alba quand celle-ci débarqua le journal à la main.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? interrogea-t-elle en désignant le gros titre au-dessus d’une photo de Tasio et moi au cimetière, discutant sur une tombe.

KRAKEN ET TASIO : LA CLÉ DU MYSTÈRE DE L’AFFAIRE DES SEIGNEURS DU TEMPS ?

— Deba, chérie. Pourquoi tu n’irais pas dans ta chambre chercher ton livre de coloriages ? lui suggérai-je.

Deba obéit, ravie. Dès qu’elle eut quitté la cuisine et que nous fûmes seuls, Alba s’approcha de moi. Je crus lire de l’angoisse dans ses yeux.

— Tasio Ortiz de Zárate est revenu et tu ne m’as rien dit ?

— Ce n’était pas le moment, me justifiai-je. Ça n’aurait fait que t’effrayer. Et je ne veux pas que tu vives dans la peur.

— C’est trop tard. Comment veux-tu que je n’aie pas peur, alors que Tasio a clairement dit qu’il voulait faire partie de la vie de Deba ?

— Il est venu pour les obsèques de Samuel Maturana. C’est son droit le plus strict. Ils étaient proches. Mais cette photo stupide n’a rien à voir avec l’affaire. On a juste discuté. Je lui ai demandé de ne pas s’approcher de Deba, et j’espère qu’il m’a pris au sérieux, soupirai-je.

Alba froissa le journal entre ses mains sans s’en apercevoir. Puis elle me tourna le dos et contempla le jardin à travers la baie vitrée.

— Ça recommence, dit-elle au bout d’un moment.

— Qu’est-ce qui recommence ?

— Les gens qui t’entourent, tu les mets en danger. Tu les mets en danger en fréquentant des assassins.

Ç’aurait été si facile.

De l’enfoncer. De la blesser.

De lui rappeler que ses instincts de protection ne lui avaient servi à rien dans le passé, et qu’elle-même avait été l’archétype du flic qui fréquente des assassins. Lui mettre ses failles sous les yeux. Je n’en fis rien. J’imagine que ces petites décisions nous montrent, avec une précision au laser, le sens de notre relation. Je ne voulais pas être le genre de type qui balançait des coups bas pendant une dispute.

La solution de facilité. Et je ne comptais pas y céder.

Je respirai profondément, tentant de visualiser une image apaisante, l’eau d’une source en montagne. Un lieu qui me transporterait loin d’ici tout en me servant d’ancrage.

— Chacun a ses propres limites, répondis-je. Et si tu refuses d’accepter cette part de moi… Alba, je veux qu’on soit ensemble. Je sais que tu traverses un moment très dur, et même si tu as choisi d’être seule et d’emmener Deba avec toi, sache que je suis là. Je ne suis pas en train de mendier ton affection ou ta compagnie. Je veux qu’on forme une famille, et je n’y renoncerai pas. Mais j’ai besoin de savoir si tu ne veux pas continuer sans moi. La balle est dans ton camp, Alba. Je pars au boulot.

Travailler, me vider la tête, troquer une obsession contre une autre. C’était mon déclencheur émotionnel. Je me connaissais par cœur ; j’avais appris à accepter mes erreurs.

Alors, au boulot.

Je pris l’exemplaire des *Seigneurs du temps* que j’avais offert à Alba, avec la citation de Joan Margarit.

Par réflexe, je replaçais mes cheveux sur ma cicatrice, un geste que je répétais cent fois par jour. Si je ne la cachais pas, je me sentais nu.

À l’étage, je me glissai dans une chambre vide. La chambre « Amour et Folie », je crois. Deux choses dont je devais me tenir à l’écart. Installé dans un grand fauteuil, je me mis à relire le roman, stylo et bloc-notes à portée de main.

Je cherchais des parallèles – des noms, des professions, des motivations. Je cherchais des raisons à cet univers de ténèbres. Qui était le magicien derrière le rideau, l'homme invisible qui tirait les ficelles de tout cela ? Ou bien se tenait-il juste devant moi sans prendre la peine de se cacher ?

Un peu plus tard, Alba me rejoignit. Elle s'assit sur un coin du lit et m'observa pendant quelques instants.

— Je croyais que tu travaillais, dit-elle au bout d'un moment.

— C'est exactement ce que je suis en train de faire, répliquai-je en parcourant les pages.

… et je le trouvai.

Un nom qui m'était familier, un patronyme qui avait attiré mon attention la première fois que je l'avais lu.

Plus qu'un nom, j'avais trouvé un personnage : Héctor Dicastillo, seigneur de Castillo, l'un des anciens villages qui entouraient la cité médiévale de Victoria. Et une phrase, qu'il récitait à son cousin : « Il y a une chaîne de violence qui remonte à l'aube de l'humanité. »

J'avais déjà entendu cette expression.

Je l'avais entendue de la bouche d'un ami très cher, quand nous étions immergés dans l'affaire des Rites de l'eau : « Il y a une chaîne de violence qui remonte au Paléolithique. » Était-ce un dicton familial, qui se transmettait de génération en génération ? Quelle que soit la réponse, je n'avais rien à perdre à téléphoner.

Je quittai le fauteuil et grimpai l'escalier en colimaçon qui débouchait à l'extérieur. J'avais trois appels à passer.

Premier appel.

— Inspecteur, quelle bonne surprise ! Comment ça va ? s'enquit-il d'une voix posée.

— Bonjour, Héctor. Quoi de neuf en Cantabrie ?

— À vrai dire, je suis à Londres avec mon frère, pour des histoires de famille. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Héctor et Iago de Castillo dirigeaient depuis plusieurs années le MAC, le Musée archéologique de Cantabrie. Je les avais sollicités deux ou trois fois dans le cadre d'une enquête ces dernières années.

— Je ne sais pas trop par où commencer, donc je vais aller droit au but. Est-ce que tu as lu *Les Seigneurs du temps ?*

— Pardon ? demanda-t-il, déconcerté.

— Le roman. *Les Seigneurs du temps*.

— Je ne suis pas sûr de voir de quoi il s'agit, Unai. Tu pourrais m'éclairer ?

— C'est un roman historique qui vient de sortir et qui a fait beaucoup de bruit. J'imagine que vous en avez entendu parler aussi à Santander.

— On est à l'étranger depuis quelques mois, Iago et moi. Je n'ai pas tellement suivi ce qui se passe ici. Pourquoi cette question ?

— Parce que l'histoire se déroule à Vitoria, ou plutôt dans le bourg fortifié de Victoria, à la fin du XIIe siècle. Le livre parle des luttes de pouvoir entre les royaumes de Navarre et de Castille, et entre les familles nobles de la région. Il a été publié sous un pseudonyme, quelqu'un qui se fait appeler Diego Veilaz.

— Pardon, tu as bien dit « Diego Veilaz » ?

— Oui. Le héros est Diago Veila, le légendaire comte Don Vela. Le livre est écrit à la première personne. Depuis sa sortie, il y a eu plusieurs assassinats en ville qui reproduisent toutes les morts décrites dans le roman : mouche espagnole, vœu de ténèbres et peine du sac.

— Nom de Dieu, murmura-t-il, sous le choc.

— Je ne te le fais pas dire. Je t'appelle parce que je pense qu'un des personnages pourrait être un ancêtre à toi. Héctor Dicastillo, seigneur du village de Castillo. Tu m'as raconté un jour qu'une branche de ta famille était originaire d'Álava, et je sais que tu es spécialiste en histoire antique et médiévale du nord de la péninsule.

— En effet, confirma-t-il d’un air distrait. (À cet instant, j’aurais donné n’importe quoi pour lire dans ses pensées.) Qui a publié le livre ?

— Une petite maison d’édition locale, Malatrama. Le directeur a reçu le manuscrit par mail, mais il n’a aucune idée de l’identité de l’auteur.

— Je raccroche, je vais l’acheter tout de suite. Je te rappelle dès que je l’ai lu, OK ? Je ne peux rien te dire de plus pour l’instant.

Il raccrocha, laissant un inspecteur passablement déconcerté, perché au sommet de sa tour face aux montagnes.

Mais je n’avais pas le temps de me laisser aller à mes inquiétudes. Il me restait encore des choses à faire.

Deuxième appel.

Je composai un numéro de téléphone fixe et attendis plusieurs sonneries.

— Oui ?

— Bonjour, c’est l’inspecteur López de Ayala. Ramiro Alvar… ?

— C’est moi, oui. Que me vaut… hum… Je peux vous aider ? répondit-il après s’être éclairci la gorge.

— J’aimerais passer à la tour aujourd’hui, ce serait possible ?

— Bien sûr, oui. J’y serai. Il s’est passé quelque chose ?

Oh, trois fois rien, quelqu’un a juste tué MatuSalem en utilisant un châtiment médiéval.

Je n’ajoutai rien. J’avais d’autres projets pour Ramiro Alvar. Par exemple, le présenter à Estíbaliz pour qu’elle puisse juger par elle-même.

Troisième appel :

— Esti, je suis à Laguardia. Je vais à la tour de Nograro, j’aimerais que tu m’accompagnes. J’ai un truc à te montrer.

— On se retrouve à Vitoria dans une heure. Viens me chercher.

Je me garai près de la douve. De l’autre côté du pont, nous trouvâmes la porte en bois ouverte. La tour était accessible au public. La voix de la guide nous parvint du haut de l’escalier. Le temps de monter, nous la vîmes

conduire un groupe de retraités dans les couloirs du premier étage. Je lui fis signe et lui indiquai que j'allais utiliser l'interphone pour prévenir Ramiro Alvar de notre arrivée.

— Qu'est-ce que tu voulais me montrer, Unai ? demanda Estíbaliz avec une certaine méfiance.

— Tu verras bien. Un peu de patience.

Une voix pleine d'assurance sortit de l'interphone : « Montez, montez. »

Putain, c'est pas possible.

C'était pourtant vrai. Alvar m'avait eu dans les grandes largeurs. C'était lui qui avait répondu à mon coup de fil, prétendant être Ramiro Alvar.

Alvar nous attendait dans la salle des paysages, rasé de frais, vêtu d'une dalmatique verte brodée d'or.

— *Æstibalis*, j'étais certain que nous nous reverrions, dit-il, souriant béatement.

— Bonjour, Alvar.

Je parlai dans le vide. Il n'avait d'yeux que pour mon équipière.

— Contente de vous revoir aussi, dit-elle. Certains faits nouveaux sont apparus au cours de notre enquête. Nous aimerions vous poser quelques questions.

— Vous savez que vous pouvez compter sur ma pleine coopération.

— Je sais, répondit-elle. Avez-vous une quelconque relation avec le musée des Sciences naturelles ?

— Pourquoi diable voudrais-je visiter une fausse tour médiévale, quand je vis dans une vraie ? s'étonna-t-il.

Sa surprise était authentique. Il y avait quelque chose de très enfantin, de naïf, dans ses réactions.

— Je me demandais s'il vous était arrivé de travailler avec le muséum, en tant que mécène, par exemple.

— Vous êtes venus chez moi pour m'importuner avec de vulgaires détails matériels dont je ne sais strictement rien, réagit-il avec froideur.

— Alors parlons de votre famille, proposai-je. Vous vous souvenez de l'habit de nonne dominicaine qui a été exposé en vitrine dans la salle du rez-de-chaussée ?

— Il appartenait à ma grand-tante, Magdalena Nograro. Elle a pris le voile au couvent de Quejana. Et voilà, vous m'ennuyez à nouveau.

Alvar me tournait le dos et regardait le ciel couvert par la fenêtre. Je l'observai, sans pouvoir m'empêcher de me demander s'il distinguait avec netteté le peuplier qui se dressait face à lui, ou s'il voyait flou sans ses lunettes.

— *Æstibalis*, savez-vous monter à cheval ?

— Oui, j'ai grandi dans une ferme au pied du Gorbea, raconta-t-elle, ravie. (Elle adorait fréquenter les clubs équestres les week-ends.) C'étaient des bêtes de somme, pas vraiment des pur-sang, mais…

— Nous avons quelques magnifiques spécimens aux écuries, la coupa-t-il d'une voix soyeuse. C'est une journée idéale pour une sortie à cheval. M'honoreriez-vous une fois encore de votre compagnie ?

Ça recommençait. Leurs mains qui se frôlaient, les regards pénétrants. Personne ne sembla rien remarquer quand j'annonçai mon départ. Je sortis de la pièce avec le sentiment d'être devenu l'homme invisible.

Je franchis le pont et décidai de faire un tour au village d'Ugarte. Il ne se trouvait qu'à un kilomètre, le long d'une route de campagne jalonnée de rares bâtiments. Le plus proche de la tour était un entrepôt abandonné dont la voie d'accès disparaissait sous les mauvaises herbes.

Je poursuivis mon chemin, jusqu'à ce qu'un son incongru dans cet environnement me parvienne aux oreilles. De la musique classique. Je reconnus l'*Adagio d'Albinoni*. Je regardai autour de moi, incrédule.

La mélodie des violons me mena jusqu'à une splendide villa entourée d'un vaste jardin où une femme quinquagénaire taillait une haie. Un homme

un peu plus âgé sortit du garage, portant deux seaux d’eau.

— Bonjour, me lança la femme en ôtant un gant de jardinage pour lisser ses cheveux très courts, d’un rouge profond. Vous êtes perdu ?

— Non, à vrai dire j’allais faire un tour au village. La musique vient de chez vous ?

— Oui, Fidel et moi élevons des poulets en plein air, derrière la maison. La musique les détend pendant qu’ils mangent.

— Heureux poulets, notai-je. Je viens de visiter la tour. Quel drôle d’endroit. Vous connaissez la famille Nograro ?

— Si vous parlez des parents, Inés et Lorenzo Alvar, ils sont décédés il y a vingt ans, répondit la femme, les cisailles entre ses mains.

— Qu’est-ce que les gens pensaient d’eux par ici ?

— Le père ? Il avait plusieurs visages, donc ça dépend à qui vous posez la question, je suppose, intervint le mari en haussant les épaules, sans me regarder.

— Ils étaient riches. Chez nous, on n’en a jamais dit du mal, s’empressa de déclarer la femme. Bien sûr, ils n’habitaient pas au village. Ils avaient leur tour. Ils ont fait vivre du monde ici, à la forge et au moulin, et quelques fermiers d’Ugarte leur louaient des terres. Des gens très bien, très cultivés. La mère était adorable. Elle s’appelait Inés, donc. Un gentil couple, ils adoraient leurs enfants.

— Leurs enfants ? La guide n’a mentionné qu’un seigneur de Nograro, un certain Ramiro Alvar.

— C’est le cadet. L’aîné s’appelait Alvar, mais il est mort jeune. Un beau garçon. Il étudiait à Vitoria. Il est revenu après le décès de ses parents dans un accident de voiture. Son frère était encore mineur, donc il s’est occupé de lui, même s’il était déjà assez malade, à l’époque. Quand j’y repense, on ne l’a jamais revu. On a entendu qu’il était mort, mais il n’y a pas eu d’enterrement ni même de messe ici, à Ugarte. Je m’appelle Fausti, au fait, Fausti Mesanza.

— Enchanté, Fausti. Dites-moi, vous savez comment les deux frères s'entendaient ?

— À merveille. Ils s'adoraient. Ramiro Alvar était un garçon poli, charmant. Très timide au demeurant. D'ailleurs on ne le voit guère ces temps-ci. Il y avait beaucoup d'amour dans cette famille. Lorenzo Alvar était extrêmement fier de son aîné. Le fils gérait les affaires de son père. S'il n'avait pas été emporté par cette maladie…

— Tu ne voyais que ses bons côtés, comme toutes les femmes, répliqua son mari.

— Ne commence pas. Ce n'est tout de même pas sa faute s'il était si beau, rétorqua Fausti avec un coup de coude à son époux. De toute façon tu ne devrais pas dire du mal des morts.

— Quel âge avait Ramiro Alvar quand son frère est mort ?

L'*Adagio d'Albinoni* qu'écoutaient les poulets avait laissé la place au *Canon* solennel de Pachelbel.

— C'était en 1999, je crois, dit Fausti. Il devait avoir tout juste dix-huit ans, parce qu'il est parti vivre seul à Vitoria. C'était un jeune homme responsable, très mûr pour son âge. Il gère tout le patrimoine depuis ; il a l'air de bien s'en sortir. En tout cas, je n'ai jamais entendu les fermiers s'en plaindre. Il continue d'employer beaucoup de gens du village, comme garçons d'écurie ou jardiniers. Aujourd'hui, l'ancienne forge est devenue un gîte rural avec un atelier de verrerie.

— Et l'entrepôt abandonné, là-bas ? m'enquis-je.

— C'est ce qui reste des caves à vin, répondit Fidel.

— Des caves à vin ? Pourtant il n'y a pas de vignes par ici. Elles appartenaient aussi aux Nograro ?

— Oui, mais elles servaient uniquement pour leur consommation personnelle, à ce que je sache, expliqua Fausti. Ils faisaient venir des raisins de la Rioja alavaise. Ça remonte à des années, aujourd'hui il ne reste plus

que l'entrepôt et quelques machines. Vous voulez les voir ? On peut y accéder depuis notre poulailler par un joli chemin forestier.

— J'aimerais beaucoup, acquiesçai-je.

Nous passâmes devant les poulets, qui picoraient des graines au rythme de la musique de Pachelbel, pour emprunter un chemin bordé par les hauts troncs des peupliers.

Le contraste entre le feuillage jaune et le gris de l'écorce me procura un sentiment de sérénité que je n'avais pas éprouvé depuis plusieurs jours. La parfaite symétrie des arbres donnait à la peupleraie vieille de plusieurs décennies un aspect quasi mystique.

Ce fut une véritable immersion sylvestre, un lieu apaisant où s'arrêter pour écouter la rumeur du vent dans les feuilles dorées. Mes compagnons eurent un sourire bienveillant en constatant l'effet que cela produisait sur moi. Inconsciemment, je portai la main à mon bracelet de soie rouge. Il faudrait que j'emmène Deba et Alba ici, pour qu'elles découvrent cette capsule temporelle elles aussi.

Cependant, cette paix intérieure ne me fit pas oublier que j'étais là pour travailler.

— Fidel, pourquoi disiez-vous que Lorenzo Alvar avait plusieurs visages ?

— C'était un monsieur très correct, et pourtant, pendant le carnaval, il s'amusait à porter les vieilles robes de sa mère ou de sa grand-mère. Tous les ans. Il était la risée du village.

— Pas tous les ans, non, le coupa sa femme. Parfois il se déguisait en soldat.

— En soldat ?

— Oui, avec l'uniforme d'un de ses ancêtres. Ceux qui sont exposés au musée, vous savez. Il avait son fusil et son havresac, tout le paquetage… Pas un seul détail ne manquait.

— C’était un peu l’attraction du carnaval, insista le mari. Tout le monde se demandait en quoi Lorenzo Alvar de Nograro se déguiserait la prochaine fois. Certaines personnes racontaient aussi l’avoir vu sortir de la tour costumé pendant le reste de l’année. Apparemment, ses exploits ne se limitaient pas au Mardi gras.

— Il n’y a jamais eu aucune preuve, s’agaça Fausti. Ce sont juste des cancans de village.

— Oui, un village de bâtards, marmonna Fidel dans sa barbe.

— Pardon, qu’avez-vous dit ? fis-je.

— Ne l’écoutez pas, éluda sa femme en lui envoyant un autre coup de coude peu discret. Il s’est levé du pied gauche, ce matin. Savez-vous qu’autrefois on appelait les habitants d’Ugarte les « taiseurs de grenouilles » ? Plus maintenant, bien sûr, mais c’est une histoire qu’on aime bien raconter aux étrangers.

— Je suis tout ouïe, dis-je, feignant de n’avoir pas remarqué sa maladroite tentative de changer de sujet.

— Jadis, du temps des arrière-grands-parents de Lorenzo Alvar de Nograro, les seigneurs de la tour exigeaient que les villageois viennent jusqu’à la douve pour faire taire les grenouilles à coups de bâtons, parce que leurs coassements les dérangeaient. La coutume a disparu, mais le surnom est resté.

Tout en bavardant, nous étions arrivés au bout de la peupleraie. Une clôture affaissée entourait l’ancien entrepôt.

— On y est. Comme vous le voyez, c’est seulement un vieux bâtiment abandonné, dit Fausti. Je vais devoir vous laisser. Je dois préparer la réunion de mon club de lecture.

— Ça m’a l’air intéressant. Je lis beaucoup, moi aussi.

— On est tous grands lecteurs, dans le village. Tous les mercredis et les vendredis, on se réunit au café l’après-midi.

— De quel livre vous parlez, en ce moment ?

— Des *Seigneurs du temps*. Ça passionne tout le monde. Vous l'avez lu ?

— Je suis dedans, mentis-je, comme si je ne le connaissais pas par cœur à force de le feuilleter. Pour tout vous avouer, j'adorerais en parler avec d'autres lecteurs.

— Eh bien venez, pardi. Les réunions sont ouvertes à tout le monde. C'est très informel.

— Je passerai peut-être un de ces jours. Merci pour la balade, je vais profiter encore un peu de la forêt.

Nous prîmes congé. J'attendis que le couple ait disparu pour inspecter les parages. L'ancienne cave viticole était un grand bâtiment blanc au toit en ardoise grise. Sans hésiter bien longtemps, je forçai la porte métallique d'un coup d'épaule.

La lumière qui filtrait par les hautes fenêtres éclairait la poussière en suspension. Tout d'abord, la puissante odeur de bois et de vin fermenté me prit à la gorge.

Des centaines d'énormes barriques en bois s'empilaient de part et d'autre de l'entrepôt. Certaines étaient fermées, d'autres non.

L'une d'elles attira mon attention. Ce n'était pas la première fois que je voyais un tonneau comme celui-ci. Mais ce ne fut pas la seule chose que je découvris. Dans un coin s'entassaient des sacs en plastique. Je m'approchai : ils étaient blancs, avec une ligne rouge en bas.

Je sortis mon portable et appelai Peña.

— Envoie une équipe de la Scientifique au vieil entrepôt près de la tour de Nograro. Je crois que je sais où l'assassin de MatuSalem a trouvé son foutu tonneau. J'ai trouvé exactement le même, ainsi que les sacs en plastique dans lesquels on a transporté les sœurs Nájera.

24

Carnestolendas

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1192

Malgré tous nos efforts, rien n’eût pu les sauver.

Dans tous les cas, ce Jeudi gras fut une triste journée.

J’attendis Héctor aux portes du bourg. Depuis plusieurs semaines, les marchandes de fruits installaient leurs étals du côté opposés à la Pellejería, à la Çapatería et à la Ferrería. C’était leur façon de faire savoir aux Mendoza qu’elles refusaient de payer les taxes exorbitantes qu’ils réclamaient pour qu’elles vendent leurs produits intra-muros.

Le son des crécelles, des mortiers et des cloches résonnait par-dessus les remparts. La messe à Santa María était terminée, et les villageois des alentours, costumés, affluaient sur leurs chars.

La coutume voulait qu’on accueille les amis et les parents des villages voisins aux portes du bourg. Je m’empressai de descendre la côte en voyant arriver un impressionnant éléphant laineux.

Héctor portait une longue cape de laine cardée, un crâne de petit pachyderme, avec ses deux défenses, posé sur la tête. Nagorno le lui avait rapporté d’un voyage aux confins du Nord, au-delà des terres de Gunnarr. Le blason des Dicastillo représentait un éléphant sur fond ocre.

Carnestolendas – du latin *carnis tollendus*, « ôter la viande » – était une bonne excuse pour que chaque famille arbore son étendard. Nagorno, quant à lui, revêtait habituellement une cape faite de la peau d'un serpent géant achetée aux barbares qui vivaient au sud des terres sarrasines.

— La rumeur disait bien que le marché aux fruits se tenait hors les murs. Le bourg est-il à ce point divisé ? demanda Héctor en jetant un œil inquiet autour de lui.

— Victoria est devenue une ville de murailles, de portes et de frontières. Depuis l'exécution de Ruiz, ses partisans sèment le trouble lors de réunions nocturnes sous le Portal Oscuro. Les Mendoza, les Isunza et les frères Ortiz de Zárate trament quelque chose. Ouvre les yeux et préviens-moi si les esprits s'échauffent plus que de coutume pendant Carnestolendas.

— Compte sur moi, opina-t-il.

Nous franchîmes la Porte du Sud pour rejoindre le reste de la famille.

Carnestolendas offrait l'occasion de tourner son prochain en dérision. Les artisans s'habillaient en nobles, leurs blasons peints sur de grossiers sacs de jute, et imitaient la démarche claudicante du vieux Mendoza, la bosse du jeune Ortiz de Zárate ou les volumineux attributs de Johannes de Isunza.

Alix de Salcedo n'échappa guère aux railleries. Un jeune garçon vêtu d'une robe noire de suie et d'une coiffe à trois pointes portait un sac décoré d'un squelette rempli de pièges.

Nous vîmes arriver Nagorno avec sa cape en peau de serpent, le visage peint d'écailles rouges. À ses côtés, Gunnarr exhibait une peau d'ours blanc sur la tête, à la manière d'un *berserker*, et avait badigeonné son torse nu d'argile blanche. Malgré son déguisement, il restait aussitôt reconnaissable à sa large carrure.

Onneca était déguisée en Lamia. Sa longue tresse brune disparaissait sous une perruque blonde maintenue en place par un peigne en or que Nagorno avait certainement fabriqué pour elle. Une robe de mousse verte et

des pattes palmées complétaient son costume. Montée sur Olbia, elle était belle comme un coucher de soleil. Je l'évitais depuis un certain temps.

Je ne voulais plus rien savoir d'elle.

Elle avait choisi mon frère.

Et une si mauvaise décision ne forçait guère mon respect.

Nous prîmes la rue de l'Astería. Un groupe de jeunes gens, égayés par le vin, frappaient de petits enfants avec des vessies de porc gonflées.

— Tu t'es costumé en… vieil homme ? me demanda Onneca, interloquée.

— En vieil homme et vieille femme, en réalité.

C'était, avec ceux de l'Ours et de Judas, l'un des déguisements les plus populaires. Il n'était pas rare de voir un jeune garçon grimé en vieille femme, portant sur son dos un bonhomme de paille à l'effigie d'un vieillard.

— Et la vieille femme ? Tu ne l'aurais pas oubliée ?

— Je vais chercher grand-mère Lucía, elle m'attend pour que je la prenne sur mon dos. Tu l'as déjà vue manquer les bacchanales ?

Je dirigeai mes pas vers l'angle de la rue des Pescaderías.

Ce que je vis en chemin ne me plut pas. Les villageois lançaient de la farine partout. Certains étaient costumés en bergers, une cloche autour du cou et le visage peint en noir. L'anonymat permettait toutes les bouffonneries. Un jeune homme sur le dos d'un autre distribuait des coups de vessie dans la foule. Sa perruque en fines carottes imitait la chevelure en bataille de Mendieta, le bourreau.

Ce qui m'inquiéta le plus fut l'effigie de paille représentant Judas, sur le char des Mendoza. Vêtu de noir, il était affublé d'un collier de pommes, navets, carottes et châtaignes, au lieu des habituelles coquilles d'œufs. Un groupe de nobles s'amusait à lancer des poires pourries sur l'épouvantail. Un rappel peu subtil de l'animosité envers les vendeurs de fruits et légumes qui se refusaient à baisser la tête et à s'acquitter de l'octroi.

Les nobles s'étaient grimés en couteliers, en forgerons et en drapiers. Certains arboraient une bosse, des dents noircies et des bedaines moquant les villageois les plus pauvres. Je m'arrêtai devant la maison de Lucía, mal à l'aise face au spectacle qu'offrait la foule. Alix de Salcedo sautait et dansait à la tête du char des forgerons, vêtus de robes et de capes piquées d'*eguzkilores*[1]. Ils distribuaient des petits pains fourrés à la saucisse que les enfants dévoraient avec délice. Quand elle fut à ma hauteur, je m'approchai d'elle.

— Quelle joie de pouvoir ôter cette maudite coiffe ! lança-t-elle avec un soupir de soulagement.

Je notai pourtant une pointe d'anxiété dans sa voix.

— Quelque chose vous inquiète ?

— Une bonne quantité de petit bois a disparu de la forge, plus que les années précédentes. C'est une mauvaise farce de gamin, mais cette fois, ils sont allés trop loin. Je ne dénoncerai personne, mais je n'aime pas ce que je vois aujourd'hui en ville. Il y a trop de rage, trop de haine.

— Pourquoi les *eguzkilores* ?

— Notre corporation protège le bourg. Nous fournissons des armes aux habitants quand il le faut. Tenez, prenez-en un. On en a fabriqué en plus pour fêter le Jeudi gras.

Elle me tendit un petit pain au goût de paradis.

— Je viens chercher grand-mère Lucía. Je l'emmène voir le défilé sur mon dos.

— Au moindre danger, ramenez-la chez elle et venez me trouver.

— Je le ferai. Puis-je vous emprunter un *eguzkilore* ?

— Pour quoi faire ?

— Une vieille cérémonie, éludai-je en haussant les épaules.

Je passai la matinée à gambader, avec grand-mère Lucía sur le dos. Elle riait comme une petite fille, heureuse de parcourir à nouveau les rues de la ville. Je lui fis part de mes plans tandis que nous approchions de l'église de

Santa María, où nous tombâmes sur Vidal, le jeune curé, qui priait dans la solitude. Rome désapprouvait ces festivités païennes, mais fermait les yeux, car il était impossible d'empêcher les villageois de les célébrer. Les prêtres se joignaient rarement à la fête, sans doute parce qu'il y avait toujours un moine ivre et bedonnant juché sur une mule parmi les déguisements, et que la dérision n'était pas la vertu première des hommes de foi.

— Pouvons-nous monter dans le clocher ? demandai-je au jeune curé.

Il sursauta en me voyant, ce que j'attribuai à mon costume et à la présence inattendue de Lucía. Pourtant, pendant une seconde, je crus déceler une authentique terreur dans ses yeux.

— N'êtes-vous pas le comte Don Vela, celui qui est revenu d'entre les morts ?

— C'est ce qu'on dit. Pouvez-vous nous prêter la clé ?

— Que voulez-vous faire là-haut ? J'ai déjà sonné l'angélus.

— Je voudrais voir le bourg depuis les hauteurs, mon enfant, intervint grand-mère Lucía d'une voix si douce qu'elle aurait attendri le diable en personne. Tu ne refuserais tout de même pas ce petit plaisir à une vieille femme ?

Le jeune homme nous tendit une lourde clé en fer. Lucía prit sa main et la serra dans son petit poing. Leurs yeux se croisèrent et le curé détourna aussitôt les siens, comme s'il s'était brûlé. Puis il quitta précipitamment la chapelle, nous laissant perplexes face à son étrange comportement.

Je montai l'étroit escalier en colimaçon qui menait au clocher, la vieille femme sur le dos. Tout en haut, la grande cloche était suspendue à une poutre en bois. Lucía et moi échangeâmes un regard comme deux enfants espiègles. Sur la poutre, je trouvai un vieux clou, que j'arrachai à l'aide d'une pierre. Lucía sortit l'*eguzkilore* d'Alix et le planta à sa place.

— Espérons que ça suffise à dissuader les *gauekos* d'entrer dans le bourg, dit Lucía en jetant un regard inquiet au-delà des remparts.

— Le mal tapi dans nos murs m’effraie plus que les esprits de la nuit, grand-mère.

Un éclair de malice dans les yeux, elle tira de sa robe un cordon de laine rouge.

— Je l’ai tressé pour toi. Porte-le toujours, déclara-t-elle d’un air solennel.

Un fil rouge. Dans d’autres contrées, j’avais entendu des fileuses se vanter de pouvoir relier deux âmes avec un cordon de laine rouge. Je la regardai, ému. Son présent nous rapprochait davantage que le sang qui coulait dans nos veines. Il faisait de nous une famille.

— Allez, noue-le à ton poignet. Si tu le perds, tu sais ce qui va se passer.

— Ça n’arrivera pas. Au nom de Lur, j’en fais la promesse.

— Au nom de Lur, répéta-t-elle, son âme païenne parlant pour elle.

Je fis descendre la vieille femme, qui regarda vers le nord.

Soudain, elle huma quelque chose dans l’air, puis se tourna vers moi.

— Qu’est-ce qu’ils brûlent donc, Diago, mon enfant ?

Je regardai en direction du bourg et vis de la fumée monter au-delà des murs. Extra-muros, les Mendoza avaient mis le feu à l’effigie de Judas. Rejoints par une petite foule excitée, ils sautaient et dansaient autour de la charrette où l’épouvantail se consumait.

— Allons-y, grand-mère. Il est temps de rentrer chez toi.

Elle hocha la tête et nous descendîmes l’escalier en silence. En passant devant la porte de la sacristie, elle m’arrêta.

— Tu sens ce que je sens ?

— Qu’est-ce que ça sent, grand-mère ?

— La même odeur que le curé quand je lui ai pris la main. Ça sent l’œuf pourri.

Je la laissai sur les marches de l’autel et m’approchai de la sacristie. La porte était fermée, mais elle finit par céder sous mes coups d’épaule. Elle

avait raison, hormis que l’odeur n’était pas exactement celle de l’œuf pourri, mais une autre identique.

C’était une odeur difficile à oublier.

Un animal mort, un champ de bataille abandonné aux corbeaux, une fosse commune béante après une exécution. Je couvris mon nez de ma manche et cherchai l’origine de la puanteur.

Je la trouvai. Elle provenait d’une petite ouverture, dissimulée sous un volet, à la hauteur de ma taille. À cet instant, je sus de quoi il s’agissait.

Je quittai la pièce pour respirer de l’air frais. La vieille femme avait déjà compris. Elle me regarda de ses yeux centenaires, les lèvres serrées de tristesse et de rage.

— Ramène-moi chez moi. C’est à toi de t’en charger.

— Grand-mère, n’en parle à personne. Surtout ne dis rien.

— Je garderai le silence.

1. Littéralement, la « fleur-soleil » ; c’est la fleur du chardon sylvestre, symbole de protection contre les esprits malins, fréquemment accrochée à la porte des maisons au Pays basque.

25

Les seigneurs du château

Unai

Octobre 2019

Héctor m’appela le lendemain. Dans sa voix, il y avait une urgence que je n’avais jamais entendue auparavant.

— Iago et moi aimerions te voir dès que possible, à Vitoria. Nous avons lu le roman tous les deux avec la plus grande attention, et nous nous sommes mis au courant des récents événements. Nous avons quelque chose à te montrer, mais c’est un objet de valeur qui doit être conservé en lieu sûr.

— Passez à mon bureau, à Portal de Foronda, dans le quartier de Lakua. Il n’y a pas d’endroit plus sûr.

— Je crains de m’être mal exprimé. Nous ne voulons pas de caméras de surveillance, pas d’enregistrement ni de trace écrite. Je te connais depuis de nombreuses années, Unai, je sais que je peux compter sur ta discrétion. Les informations que nous allons te donner te seront utiles pour l’enquête, crois-moi, mais nous tenons à ce que notre nom ne figure pas dans les rapports. Est-ce qu’il y aurait un autre endroit, plus adéquat, où nous pourrions nous retrouver ?

— Dans ce cas, venez chez moi. Au 2, place de la Virgen Blanca.

Je les accueillis sur le palier. Après toutes ces années, Iago del Castillo n’avait pas tellement changé : environ ma taille, brun, les yeux très clairs. Il portait une lourde mallette équipée de fermetures de sécurité sophistiquées.

Son frère aîné, Héctor del Castillo, le suivait quelques pas en arrière ; c’était un homme calme et posé, qui réfléchissait toujours avant de parler. Tous deux excellaient dans leur domaine, l’étude du passé.

— Unai, content de te voir ! s’exclama Iago en passant la porte. Héctor m’a parlé de ton aphasie de Broca. Prends bien soin de ton cerveau, veux-tu ? Il est censé te durer toute la vie.

Je le pris dans mes bras : j’étais heureux de les voir tous les deux moi aussi.

La confiance et l’amitié que nous nous portions s’étaient développées avec le temps. Après ma spécialisation en profilage criminel, j’avais passé quelques mois au commissariat de Santander, où j’avais rencontré les frères del Castillo. Une série de meurtres particulièrement complexes avait mis leur musée, le MAC, au centre d’une enquête dirigée par l’inspecteur Paul Lanero, un type adorable surnommé « Paulaner ».

Au départ, ma relation avec Iago avait été tendue, car j’étais persuadé qu’il me cachait des informations. Petit à petit, cependant, j’avais changé d’avis. Il était très intelligent, et peut-être un peu trop conscient de l’être, mais il était réglo.

— Ne t’inquiète pas pour mon cerveau, dis-je. Il ne risque pas de s’atrophier par manque d’exercice. Mes tueurs en série se chargent de le maintenir en activité. Asseyez-vous et montrez-moi ce mystérieux objet. Vous savez créer le suspense.

Ils échangèrent un regard complice et jetèrent un œil par la fenêtre donnant sur la place de la Virgen Blanca avant de s’asseoir. Je mis mon téléphone portable sur silencieux. Iago ouvrit la mallette et enfila un fin gant de tissu blanc.

Je me penchai, intrigué, sur ce qui semblait être un tas de feuilles jaunies reliées de cuir.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Une chronique du XIIe siècle, déclara Iago.

— Développe, s’il te plaît, insistai-je, médusé

Ce livre avait… presque mille ans ?

— Ceci, cher ami, est une sorte de journal rédigé par un ancêtre de notre famille, le comte Diago Vela, expliqua Héctor.

— Vous êtes des descendants du comte Don Vela ?

— Les del Castillo étaient une branche aînée des Vela, comme tu as pu le lire dans ce roman qui vient de paraître, répondit Héctor. Nous sommes du même sang, oui. On trouve diverses variantes de notre patronyme dans les documents de l’époque du roi Sanche VII dit le Fort, tels que les cartulaires conservés aux archives générales de Navarre : Dicastillo, Deicastello, Diacastello, Diacasteyllo, Dicastello…

— Le prénom du comte Don Vela a également laissé une trace indélébile dans notre famille, intervint Iago. Ce n’est d’ailleurs pas un hasard si mes parents m’ont baptisé suivant la tradition de nos ancêtres : Diago, Diego, Didaco, Didacus, Tiago, Santiago, Iago, Yago, Jacobo… Ce sont des noms récurrents dans notre lignée. Ils viennent du grec *didasko*, qui signifie « instruire ». Les noms sont importants, tu ne crois pas ? Ils définissent notre vie. Pour revenir à ce qui nous amène ici, comme tu l’auras compris, cette chronique appartient à notre héritage familial.

— Je peux y jeter un œil ? demandai-je d’un air émerveillé.

Iago sourit.

— Bien sûr, dit-il en tournant la première page avec soin.

Je scrutai les mots qui s’alignaient sur le papier parsemé de taches brunes, mais il était presque impossible d’en tirer la moindre signification.

— Je n’y comprends rien, avouai-je.

— C’est la variante écrite du dialecte parlé dans la région, indiqua Iago. Disons pour simplifier que le début ressemble beaucoup au livre. Pas seulement le début, d’ailleurs. D’après ce que j’ai pu lire, *Les Seigneurs du temps* offrent une version assez proche de cette chronique.

— Vous pourriez me transcrire le texte ?

Héctor secoua la tête.

— Je suis capable de le lire, mais c’est Iago le médiéviste. Il l’a étudié en profondeur et le connaît parfaitement, c’est pourquoi je lui ai demandé de l’aide dès que j’ai reçu ton appel. Pour être honnête, je ne l’ai même pas lu en entier, admit Héctor. Après tout, ça reste un journal, quelque chose de très intime. J’éprouverais une certaine gêne à m’immiscer dans les pensées d’un homme qui a aimé et souffert alors qu’il écrivait.

— Êtes-vous en train de me dire que les événements décrits dans *Les Seigneurs du temps* se sont vraiment produits ? Que le livre est une copie du journal qu’a écrit votre ancêtre il y a mille ans ?

— Non, pas exactement.

— Tu vas devoir être plus précis, Iago.

— D’après ce que j’ai pu lire, l’auteur du roman a retranscrit les faits relatés par notre ancêtre, en conservant la structure d’origine du journal. Selon nous, les événements rapportés ont réellement eu lieu. La datation indique que le manuscrit a été rédigé entre 1190 et 1210, donc la chronologie correspond. Mais il y a de légères différences concernant certains événements et certains personnages.

— Par exemple ?

— Des décès ne figurent ni dans la chronique ni dans aucune source historique. Ce que j’essaie de te dire, c’est que ce manuscrit est inédit. Il n’a jamais été publié. En fait, il est toujours resté en possession de notre famille. Celui qui a écrit ce livre a dû avoir accès soit à l’original, soit à l’unique copie existante, réalisée par le comte Don Vela en personne.

— Donc il y a un autre manuscrit comme celui-là, inédit lui aussi.

— En effet.

— Vous savez où il est ?

— Si seulement, soupira Iago. On perd sa trace en 1524, à Vitoria, quand le palais des descendants de Diago Vela a été incendié et que tous leurs biens ont été détruits. Les armoiries de la famille, dans l'église San Miguel Arcángel, ont été purement et simplement effacées elles aussi, alors qu'ils avaient contribué à bâtir les lieux saints, les remparts – la totalité de cette partie du bourg.

— Qui a fait ça ? Qui a détruit leur héritage ?

— À l'époque, Vitoria était un champ de bataille entre familles rivales. Avec la guerre des Communautés, la situation n'a fait qu'empirer.

— Quels sont leurs noms, Iago ? Est-ce que certaines de ces familles vivent toujours à Vitoria aujourd'hui ?

— La plupart, oui. Les Maturana, les Isunza, les Ortiz de Zárate, les Mendoza… D'autres, comme les Calleja, ont disparu au XVIIe siècle.

— Est-il possible que cette copie disparue se soit retrouvée dans la bibliothèque d'un des descendants de ces familles ? demandai-je.

Héctor et Iago échangèrent un bref regard.

— Tout ce que je peux avancer, c'est qu'une personne a manifestement eu accès à la copie en question, l'a lue en entier et a rédigé sa propre version de ce journal, conclut Iago.

— Pour info, vous savez que je suis obligé de vous poser la question. L'un de vous a-t-il écrit cette version de la chronique ?

— Non, bien sûr que non.

— Y a-t-il une possibilité pour qu'on vous ait volé l'original et qu'on l'ait remis à sa place sans que vous l'ayez su ?

— Vois-tu, depuis le vol du chaudron de Cabárceno, il y a trois ans, nous avons renforcé la sécurité du musée, expliqua Héctor. Cette chronique, avec d'autres objets de valeur, est conservée dans une chambre forte au sous-sol du MAC. Seuls Iago et moi avons le code pour y accéder. Il y a des

caméras de surveillance, dont on conserve tous les enregistrements. Nous les avons visionnés en accéléré et, crois-moi, personne n'est entré. D'ailleurs, en dehors de mon frère et moi, personne ne connaît l'existence de cette chambre forte, pas même les employés du musée. De fait, tout est étrange, dans cette histoire. Il existe très peu de documents du XIIe siècle qui soient arrivés jusqu'à nous, et si tu as lu le roman, tu sais que cette chronique est un témoignage de première main sur certains événements survenus à Vitoria entre 1192 et 1200. La copie perdue vaut aujourd'hui plusieurs millions d'euros.

— Ou de dollars, intervint Iago. Elle susciterait la convoitise des collectionneurs privés du monde entier, des institutions, des musées… Tu as eu l'occasion de visiter l'ensemble monumental de Quejana ?

— Non, jamais.

— Tu devrais, dit-il en refermant la chronique avec un haussement d'épaules. Le retable, près du tombeau du chancelier et de son épouse, Leonor de Guzmán, est une copie. Les nonnes dominicaines ont vendu l'original à un antiquaire anglais au début du XIXe siècle. Puis il a été acheté par un Américain richissime. Ses filles en ont fait don à l'Art Institute de Chicago, où il est toujours exposé aujourd'hui. Tu vois où je veux en venir ? C'est très étrange que quelqu'un qui a eu accès à un document d'une telle valeur ait renoncé à le revendre pour se contenter de réécrire sa propre version. À vrai dire, je ne sais pas si en te montrant ça on te rend service ou si on te donne davantage de maux de tête.

Je souris, trop excité pour parler.

— Vous n'imaginez pas à quel point j'y vois plus clair. Juste une dernière question, tant que je vous tiens. Est-ce que *Les Sept Parties* d'Alphonse X sont rédigées dans la même langue ?

— Oui, répondit Iago. Elles ont été écrites en 1256, soit un siècle environ après la chronique. Mais à l'époque, les structures grammaticales et

les expressions évoluaient moins vite qu'aujourd'hui, donc la langue est très semblable.

— Merci, dis-je. Vous m'avez beaucoup aidé.

— Hum… Unai. Je sais que nous pouvons compter sur ta discrétion. Encore une fois, si ce que nous t'avons montré se révèle utile pour ton enquête, je préférerais que nos noms n'apparaissent pas, insista Héctor en se levant du canapé.

— Ne t'inquiète pas, je ferai en sorte de ne pas vous mentionner. Si vous voulez rester discrets, mieux vaut que j'évite de vous raccompagner. Ici, tout le monde me connaît.

— Très bien. Si tu as besoin de nous, tu sais où nous trouver, conclut Iago en me serrant la main avant de s'en aller.

J'attendis qu'ils descendent. Je devais mettre de l'ordre dans mes idées : une hypothèse germait déjà dans ma tête. Qui aurait pu avoir hérité de la copie perdue du manuscrit ? Qui n'avait aucun besoin de cet argent ? Qui l'aurait même méprisé ? Qui avait les compétences nécessaires pour lire un document du XIIe siècle ?

À cet instant, mon portable vibra dans la poche arrière de mon jean. En voyant le nom sur l'écran, je décrochai aussitôt.

— Lutxo, tu tombes bien. J'ai deux mots à te dire.

Merci d'avoir provoqué ma dernière engueulade avec Alba.

— Tu es en ville ? demanda-t-il précipitamment.

— Oui. On se prend un café à la Virgen Blanca ?

— OK, j'y suis dans dix minutes.

— Vendu.

Je descendis au bistrot en bas de chez moi et l'attendis à la table la plus à l'écart que je trouvai. Les clients remuaient leur café au lait en contemplant d'un air distrait la place à travers la baie vitrée. Lutxo écrasa sa

cigarette dans le cendrier de l’entrée et me rejoignit après avoir échangé quelques mots avec la serveuse.

— Qu’est-ce qui se passe, mec ? lança-t-il en guise de bonjour.

— Tu te doutes que je suis plutôt furax contre toi ?

— Écoute, Kraken…

— Unai, moi c’est Unai. Ton pote d’enfance, tu te rappelles ? Pas la célébrité que je suis en train de devenir à cause de tes foutus articles.

— Comme tu voudras, Unai. Je fais juste mon boulot. Je t’ai vu avec Tasio, vous étiez en pleine prise de bec. Comment je pouvais laisser passer ça ? Les gens doivent savoir qu’il est revenu et qu’il est mêlé à ces meurtres.

— Attention, Lutxo. Qui te dit que Tasio est mêlé à tout ça ? Tu as déjà oublié qu’il a été accusé à tort et que ça lui a valu vingt ans de taule ? Tu comptes monter de nouveau les gens contre lui ? C’est un connard, un vrai connard, mais si tu manipules l’opinion, alors tu ne vaux pas mieux que lui. Tu te fondes sur quoi ? Une engueulade avec moi ? Tu ne sais même pas de quoi on parlait. Ça n’avait rien à voir avec l’enquête ou les meurtres. Tu as merdé, Lutxo, et dans les grandes largeurs. Tasio doit t’en vouloir à mort en ce moment même. Il ne peut même pas assister à un enterrement à Vitoria sans être accusé de meurtre. C’est quoi cette vie, putain ?

— Alors raconte-moi. Explique-moi ce qu’il fout là, ça m’évitera les spéculations.

— Donc maintenant tu me fais chanter : soit je te dis ce que tu veux savoir, soit tu utilises mon image pour diffuser des rumeurs. Tu ne vois pas que ça m’empêche de faire correctement mon boulot ? Ou peut-être que tu ne veux même pas le voir. Peut-être que le problème, c’est que tu t’en fous.

— Et moi ? Tu crois que je vais renoncer à faire correctement *mon* boulot juste parce qu’on appartient à la même *cuadrilla* ? Ce n’est pas comme si tu montrais du respect pour moi en tant qu’ami. C’est quoi la différence entre toi et moi ?

— La différence, c'est que chaque fois que tu te planques derrière un cyprès pour me prendre en photo dans un cimetière, tu me voles ce qui me reste d'anonymat dans cette ville. Tu me pourris la vie, Lutxo.

Il haussa les épaules en touillant son café noir.

— Tu sais qu'il y a une façon très simple de régler tout ça.

Je soupirai. Impossible de discuter avec lui.

— Entre toi et moi, ça va très mal finir, Lutxo, *cuadrilla* ou pas. Je vais demander à la juge d'étendre le secret de l'instruction pour que tu ne puisses rien publier sur cette affaire.

— Tu n'oseras pas. Tu sais pourquoi ? Parce que si tu le fais, je continuerai d'écrire sur ta vie privée.

Je réprimai mes envies de l'étrangler sur place.

— À quel moment tu as vendu ton âme, mec ? m'écriai-je en me levant pour partir.

Au même instant, la sonnerie de mon téléphone me signala un appel d'Alba. Je dissimulai tant bien que mal ma hâte de lui raconter ce que j'avais appris. Je quittai Lutxo et son bouc ridicule, laissant la colère derrière moi.

Pour trouver un peu d'intimité, je descendis l'escalier en bois qui menait aux toilettes. Je jetai un coup d'œil autour de moi : les deux portes étaient ouvertes, je pouvais la mettre au courant sans craindre les oreilles indiscrètes.

— Estíbaliz m'a appelée parce que tu ne répondais pas, dit-elle. La Scientifique a confirmé que le bois du tonneau où on a enfermé MatuSalem correspond à l'échantillon qu'ils ont prélevé dans l'entrepôt abandonné. Chêne français, utilisé pour faire vieillir le vin. Rare de nos jours. On attend toujours le résultat de l'analyse des sacs.

— Moi aussi, j'ai du nouveau, murmurai-je. Je crois que je sais qui a écrit le livre et tué tous ces gens.

— Quoi ?

— Tout ce que je peux te révéler pour l'instant, c'est que *Les Seigneurs du temps* est l'adaptation contemporaine d'une chronique du XII[e] siècle jamais publiée, écrite par le comte Don Vela lui-même. Vraisemblablement, l'auteur a eu accès à la seule copie existante du document en question, rédigée de la main du comte, et qui vaut plusieurs millions d'euros.

— C'est Estíbaliz qui est chargée de l'enquête. Pourquoi tu ne l'appelles pas pour lui raconter tout ça ?

Parce que j'ai bien peur qu'Esti soit tombée amoureuse de l'alter assassin de notre auteur fantôme.

Je gardai mes réflexions pour moi.

J'avais d'autres projets.

26

PAN

Unai

Octobre 2019

Je composai le numéro de la tour et tombai sur Claudia, la guide.

— Bonjour, j'aimerais visiter la tour. À quelle heure sont les visites guidées ?

— Il y en a une dans une heure, à midi, et une autre ce soir à 18 heures.

— Parfait, je viendrai pour 18 heures.

— Très bien. Tâchez d'être ponctuel, s'il vous plaît.

Je roulai jusqu'au village d'Ugarte et me garai derrière un terrain vague. Puis, gardant un œil sur l'heure, je marchai en direction de la tour. De loin, je vis des gens s'agglutiner devant la porte et me joignis à eux alors que la guide les accueillait dans l'entrée. Je lui indiquai que j'allais monter dans les appartements.

Avec une prière silencieuse, je pressai l'interphone.

— Oui ?

— Bonjour, Ramiro Alvar. C'est Unai. Je peux monter ?

— Bien sûr, venez.

C'était mon jour de chance. La personne qui m'attendait dans le couloir bleu était bien Ramiro Alvar. Il portait un pantalon et ses lunettes, et

semblait tendu.

— N’allez pas croire que je ne suis pas content de vous voir, mais… tout va bien ? demanda-t-il de sa voix ténue.

— Pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas. Vous venez souvent ici, répondit-il avec un haussement d’épaules.

— Ça vous ennuierait qu’on aille à la bibliothèque ?

— Au contraire. C’est l’endroit que je préfère.

— Si j’en avais une comme la vôtre, j’y passerais tout mon temps moi aussi.

Il s’installa dans son fauteuil de lecture et m’indiqua une chaise près du bureau en noyer.

— Alors, de quoi souhaitiez-vous me parler ?

— Jouons franc jeu, si vous le voulez bien, dis-je. Il se passe des choses étranges autour de vous.

— Comment ça ?

— Vous avez écrit un roman à partir d’un journal intime du XIIe siècle. Depuis, des gens se sont mis à mourir comme les personnages du roman.

Je n’étais pas venu les mains dans les poches. Mon pistolet était dans son étui, le cran de sûreté ôté. Je me penchai en avant pour pouvoir le saisir au cas où.

Mais Ramiro Alvar se contenta de regarder ses mains comme si elles ne lui appartenaient pas.

— Donc vous avez découvert ce que… J’ai essayé… J’ai fait de mon mieux pour garder tout cela sous contrôle, mais il est évident que j’ai échoué.

— Naturellement, vous êtes libre d’appeler votre avocat. Mais si vous voulez faire des aveux, je vais devoir vous emmener au commissariat.

— Ça ne sera pas nécessaire. Je n’ai rien à avouer, Unai. Je n’ai tué personne. À vrai dire, je suis incapable de faire du mal à une mouche. Vous

me croyez faible, vous ne seriez pas le premier. En revanche, je l'admets : j'ai écrit ma propre version de la chronique de Don Vela. C'était une démarche intime, thérapeutique. Je n'ai jamais envisagé de la faire publier, pour des raisons évidentes.

— À commencer par la possibilité que les descendants du comte Vela vous demandent de leur restituer la copie de la chronique. Vos ancêtres ont spolié tous leurs biens.

Ramiro Alvar baissa la tête, honteux, comme si ce péché séculaire pesait sur sa conscience.

— C'est vrai. J'ai été horrifié en voyant votre exemplaire des *Seigneurs du temps*. J'ai compris que mon manuscrit avait été volé et publié sous un pseudonyme.

— Alors le roman correspond à votre manuscrit ? Mot pour mot ?

— Rien n'a été modifié.

— Pouvez-vous le prouver ?

Il se leva et alluma l'ordinateur portable posé sur son bureau.

— Venez, voyez vous-même.

Je m'approchai avec prudence et restai derrière lui au cas où il aurait décidé de m'empoisonner avec l'une de ses poudres médiévales.

Il ouvrit un fichier texte et me montra la date de la dernière modification. Elle remontait à plus d'un an.

— J'ai écrit ce texte pour des raisons cathartiques, et ça a d'ailleurs fonctionné pendant un certain temps. J'en avais imprimé une copie, que j'ai détruite, parce que je voulais passer à autre chose. Mais j'ai conservé le fichier. Je ne sais pas qui a pu pirater mon ordinateur et voler le manuscrit. Bien entendu, c'est une violation de la propriété intellectuelle, mais puisque je n'ai jamais déposé le manuscrit, je ne peux pas faire valoir mes droits. Ce n'est pas une question d'argent : cette histoire n'était pas destinée à être lue. Aujourd'hui, des milliers de personnes l'ont entre les mains… et quatre

sont mortes. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Je vous jure que je ne comprends pas.

— Alors aidez-moi à comprendre en me racontant ce que vous savez. Vous admettez être l'auteur du roman, et vous prétendez ne pas l'avoir publié et n'avoir tué personne. Mais vous soupçonnez quelqu'un. Et vous m'avez caché votre diagnostic. Il est temps de me dire la vérité, parce que nous avons un certain nombre d'indices et qu'ils mènent tous à vous : sur la scène du premier crime, il y avait un intrus qui portait l'habit de nonne dominicaine exposé dans l'une de vos vitrines. L'échantillon de bois prélevé sur le tonneau dans lequel on a noyé le jeune garçon correspond aux tonneaux de votre ancienne cave à vin. Nous y avons aussi trouvé des sacs en plastique identiques à ceux dans lesquels on a transporté les deux sœurs avant de les emmurer.

Ramiro Alvar me regarda, horrifié.

— Vous avez des empreintes, de l'ADN, d'autres traces… ? demanda-t-il.

— Des traces biologiques qui vous relient aux victimes ou aux scènes de crime ? Non, pas encore. Nous continuons de chercher. Dites-moi, pourquoi avez-vous réécrit la chronique ? Et pourquoi avoir modifié certains événements ?

— Parce que je voulais tuer mon alter, et tous ceux qui viendraient après lui ! Je n'ai jamais souhaité la mort de personne dans la vraie vie. Je voulais guérir, je voulais me débarrasser de lui, et j'ai cru que j'avais réussi. Alvar a disparu, et pendant une année entière, j'ai pu vivre en paix. Et quand vous êtes venu récupérer votre livre, l'autre jour, et que je ne vous ai pas reconnu, j'en ai déduit que vous l'aviez rencontré la veille. Ça signifiait qu'Alvar était revenu. Je ne l'avais pas éliminé. Depuis, je suis terrifié. Je n'ai aucun souvenir de ce qui se passe quand il est là, et j'ai peur de ce qu'il pourrait faire pour survivre.

— Donc vous me confirmez que vous souffrez d’un trouble dissociatif de l’identité. C’est pour ça que vous avez étudié la psychiatrie ?

— Je ne suis pas le premier seigneur de Nograro à souffrir de cette maladie. Venez, j’ai quelque chose à vous montrer.

Je le suivis avec prudence à l’étage du dessous, dans une pièce que je n’avais pas encore vue. Les quatre murs étaient recouverts d’une toile bleue représentant un magnifique paysage urbain. L’effet était vertigineux. Des dizaines de photos étaient exposées sur le piano droit.

— Carnaval, murmurai-je.

— Carnaval ? (Il rit jaune.) Une fête pour les gens du village et pour le seigneur de la tour, qui pouvait sortir costumé en l’un de ses alters : la vieille comtesse, le petit enfant, la grand-mère, l’abbesse, le soldat, le prêtre. Un calvaire pour le reste de la famille, qui endurions en silence les moqueries derrière notre dos. Je garde de très bons souvenirs de mes parents. Ils m’ont eu tard et n’avaient pas l’énergie pour m’élever, mais mon père était dévoué et tendre, et ma mère m’a donné tout l’amour et le soutien dont un enfant a besoin. Hélas, mon père avait hérité du mal qui affecte les hommes de la famille, qu’on appelait à l’époque « personnalités multiples ». Il a vu de nombreux psychiatres, aucun n’a pu le guérir. Quand mes parents sont morts tragiquement, mon frère et moi avons dû aller les identifier à la morgue de l’hôpital de Santiago. Nous avons subi la honte de voir notre défunt père vêtu d’un uniforme de domestique, avec coiffe, tablier, bas et chaussures à talons.

— Qu’est-ce qui est arrivé à votre frère ?

— Il est mort d’une maladie du sang, héréditaire. Il était prêtre. À la mort de nos parents, il est revenu vivre à la tour. J’étais encore mineur, donc il est devenu mon tuteur légal. Nous étions très proches. C’était un frère merveilleux, brillant. Il me manque chaque jour.

— J’ai une formation en profilage criminel, expliquai-je. J’ai consulté une spécialiste. L’une des rares psychiatres de ce pays qui ait traité avec

succès des patients atteints de trouble dissociatif de l'identité. Je lui ai parlé de vous, et elle m'a aidé à mieux comprendre comment fonctionne le TDI. C'est un syndrome très rare et peu d'études ont été menées sur son incidence, mais rien n'indique qu'il soit héréditaire.

— Non ? Et ça, vous pensez que c'est quoi ? dit-il en me montrant les photos. Des gens déguisés ? Réveillez-vous, Unai. Ces photos n'ont pas été prises pendant le carnaval. Mes ancêtres s'habillaient comme cela tous les jours. La maladie prenait d'abord la forme d'un jeu innocent, puis en grandissant, ils développaient plusieurs alters. Personne ne savait comment gérer leurs différentes personnalités, donc ils se cachaient des autres. Ma famille a toujours eu une réputation de recluse. Mais comment auraient-ils pu montrer chaque jour au monde un visage différent sans finir enfermés à l'asile ?

— Le Dr Leiva pense pouvoir vous aider si vous acceptez de suivre une thérapie avec elle. Vous êtes la PAN, la « personnalité apparemment normale », n'est-ce pas ?

— Je pense, oui. C'est ma personnalité depuis que je suis enfant, et c'est le souvenir que les autres en ont. La maladie est apparue par la suite.

— Pourquoi avoir réécrit cette chronique ?

— Je l'associe à eux : mon père, mon grand-père, mon frère. C'était le joyau caché de la famille, notre trésor de guerre. Elle dépeint avec un réalisme incroyable le quotidien de nos ancêtres, la manière dont ils ont affronté les événements de 1199. Nous la connaissions tous parfaitement. Je me rappelle ma famille – les parents, les enfants, les oncles, les tantes – installée devant la cheminée pour écouter mon père la lire. Il ramenait à la vie les voix de nos ancêtres dans la bibliothèque.

— Donc la réécriture était une forme de catharsis, suggérai-je. L'un des personnages vous rappelait votre alter, et vous avez changé certains détails de l'intrigue pour faire en sorte de l'éliminer. Même si, dans le texte

original, c'est-à-dire dans les faits historiques rapportés par la chronique, cette personne ne meurt pas.

— Je crois qu'Alvar a lu le livre, qu'il a compris ce qui l'attendait et qu'il s'est mis à cibler des gens dont il pense qu'ils correspondent aux personnages du roman. Il les tue pour qu'eux ne le tuent pas.

— Autrement dit, il essaye de survivre.

— Je ne sais pas, Unai. Ce n'est qu'une hypothèse. Chaque fois qu'Alvar apparaît, c'est le trou noir. Quand je reviens à moi, une soutane qui a été portée apparaît dans mon armoire et quelques heures sont effacées de ma mémoire. C'est comme si Alvar déconnectait ma conscience. Il me désactive littéralement.

— Et vous pensez qu'il est l'assassin ?

Il me regarda d'un air impuissant.

— Vous n'avez vraiment pas d'empreinte ou de trace d'ADN qui me relient à ces meurtres ?

— Non, c'est pour ça que je ne peux pas en parler à la juge. Elle me prendrait pour un fou.

Tout ce que j'ai, ce sont des preuves indirectes qu'un avocat balaierait en quelques secondes.

— Par ailleurs, vous ne pouvez pas témoigner sur des faits dont vous ne vous souvenez pas, continuai-je. Je pense que la seule solution serait que vous acceptiez de vous soumettre à une thérapie avec le Dr Leiva. Elle saura activer Alvar.

Il remonta le col de sa veste, comme si un frisson lui parcourait l'épine dorsale.

— Vous ne mesurez pas ce que vous me demandez. J'ai peur. J'ai peur qu'Alvar soit furieux contre moi pour avoir voulu l'éliminer en écrivant ce livre.

— Alvar ne peut pas vous faire de mal physiquement, ça irait contre son instinct de survie. Vous êtes la PAN. Sans vous, il n'existe pas. Une dernière

question : est-ce que vous nous avez vus par la fenêtre ?

— Comment ça ?

— Si je ne me trompe pas, la fenêtre de la bibliothèque donne sur la route et le parking. Vous vous rappelez nous avoir vus arriver, l'inspectrice Ruiz de Gauna et moi, quand nous sommes venus pour la première fois ?

— Maintenant que vous le dites, je crois me rappeler vous avoir vu sortir tous les deux d'une voiture. Mais je ne me souviens pas l'avoir rencontrée. Elle est montée avec vous ?

Oui, et tu as même fait la bringue avec elle toute la nuit, Casanova.

— Oui. Et je crois que c'est ma collègue, Estíbaliz, qui déclenche l'arrivée d'Alvar.

À cet instant, Ramiro ôta ses lunettes comme si elles le gênaient. Il reprit la parole d'une voix plus impérieuse.

— Assez parlé de psychiatres, inspecteur. Cette discussion n'a déjà que trop duré. Permettez-moi de vous raccompagner jusqu'à la sortie.

Je le regardai, et mon cerveau reptilien, cette part archaïque qui nous prévient du danger, ordonna à ma main droite d'atteindre mon pistolet.

— Bien sûr, j'allais partir.

Je le laissai passer le premier. Je ne voulais pas lui tourner le dos. Nous avançâmes côte à côte dans les couloirs aux couleurs passées. Un sourire suffisant sur le visage, Alvar se tenait la tête haute, les mains jointes derrière le dos. Tel un enfant gardant un secret dans son château de bois.

— Voudrez-vous bien saluer l'inspectrice de ma part ?

— Je n'y manquerai pas. Nous tenons tous deux beaucoup à elle, n'est-ce pas ? répondis-je d'un ton complice.

— En effet. Vous n'imaginez pas combien une simple rencontre fortuite avec cette femme si extraordinaire a bouleversé ma vie.

— Au point de vous faire quitter la prêtrise ?

J'avalai ma salive. Je savais que je parlais à Alvar, mais son attitude était aussi authentique que celle de Ramiro Alvar.

Son regard se perdit dans le vague, comme s'il se rappelait un souvenir plaisant.

— Si quelqu'un en valait la peine, ce serait elle, sans aucun doute.

— Nous sommes bien d'accord là-dessus.

— Vous lui glisserez un mot gentil sur moi, voulez-vous ? demanda-t-il, une pointe d'anxiété dans la voix.

Je m'approchai de lui. Personne ne pouvait nous entendre, mais j'avais besoin de me le mettre dans la poche, de créer une certaine complicité avec lui.

— Allons, Alvar. Vous savez que ce ne sera pas nécessaire, lui glissai-je à l'oreille.

Puis je descendis les dernières marches, seul. En franchissant la porte, je récapitulai : *OK, Alvar surveille le téléphone et la route. Il isole Ramiro Alvar dans sa tour. Ça n'a rien de sorcier : Ramiro Alvar est devenu agoraphobe de peur d'être démasqué, il ne sort jamais. Aujourd'hui, à la mention d'Estíbaliz, Alvar a pris le contrôle. Donc il reste aux aguets quand sa PAN est présente, et il peut le déconnecter à sa guise. Ramiro Alvar ne garde aucun souvenir de ce que son alter fait.*

Je regagnai le village à pied, sachant qu'Alvar scrutait tous mes mouvements depuis la fenêtre de la bibliothèque.

J'avais une deuxième visite ce jour-là. En arrivant à la villa de Fausti Mesanza, je la trouvai qui fermait la porte de son jardin.

— Je suis à l'heure pour le club de lecture ? lançai-je.

— Bien sûr. J'y allais justement. Venez avec moi, je vais vous présenter aux autres. Le café du village est un ancien cabinet médical. Nous l'avons rénové pour le transformer en lieu associatif. Autrefois, les habitants le tenaient à tour de rôle, chaque mois. Il était ouvert le samedi soir et le dimanche, après la messe. Nous sommes devenus trop vieux pour ça, et des jeunes ont repris le bail. On continue d'y aller pour boire un petit vermouth

et jouer aux cartes. Quand il fait froid, ils allument le poêle, c'est très agréable.

Nous parcourûmes les ruelles pavées d'Ugarte, un beau village préservé avec une jolie fontaine près de l'église. Il ne devait guère rester plus d'une centaine d'habitants aujourd'hui, mais il était resté peuplé pendant un millénaire. Le café se trouvait près du fronton et de la piste de quilles.

Derrière la vitrine, je devinai un comptoir en bois, une table de billard patinée par l'usage et un groupe de jeunes gens disputant une partie de baby-foot. Le feu brûlait dans le poêle. La soirée s'était rafraîchie, et la chaleur qui nous enveloppa à l'intérieur fut bienvenue.

Une vieille femme en fauteuil roulant nous regarda entrer depuis un coin de la pièce, près du poêle. Elle me scruta de la tête aux pieds, avec ce sourire ironique qu'ont parfois les personnes âgées quand elles ont tout vu et n'ont plus rien à prouver. Ses yeux profondément enfoncés ne perdaient aucun détail quand nous nous approchâmes pour la saluer.

— Voici Benita, ma belle-mère, m'annonça Fausti. Attention à ce que vous dites, elle n'oublie jamais rien. Elle a l'esprit affûté comme une lame de rasoir.

Je pris une chaise libre et m'assis près de la vieille femme. Elle serait une complice parfaite.

— C'est Cecilia, la pharmacienne, m'indiqua Fausti alors que le café se remplissait.

— L'apothicaire, corrigea Benita. Et elle a une dent contre Aurora, la dame qui vient d'arriver. Avant elle tenait l'épicerie, et elle tourne en rond depuis qu'elle est à la retraite.

Un jeune homme de vingt-cinq ans à peine apparut, portant des caisses de soda.

— C'est Gonzalo, le gérant du café.

L'intéressé nous sourit. Il portait un tee-shirt représentant un animal avec un corps de chèvre, une tête de lion et une queue de serpent, avec

l’inscription « Je suis une chimère ». Il nous demanda ce que nous voulions boire. Fausti répondit « comme d’habitude » et je commandai une bouteille d’eau.

— Txomin est ébéniste. Il en a eu assez de vivre en ville et a ouvert son atelier au village. Ça vaut le coup de passer, il fait des choses splendides, dit Fausti.

— J’irai voir, promis-je.

Dix minutes plus tard, je connaissais les noms de la vingtaine de personnes assise en cercle, leur exemplaire des *Seigneurs du temps* ouvert à la même page.

— Nous avons un nouveau membre, déclara Fausti. Il n’est pas d’ici, et nous sommes heureux de l’accueillir parmi nous. Il s’appelle Unai et il est…

— Inspecteur de police à la brigade criminelle de Vitoria, mais je suis ici comme simple lecteur, ajoutai-je avec un sourire.

Mon intervention surprit tout le monde, Fausti la première.

Ils me contemplèrent avec curiosité. Je guettais leurs réactions, prenant mentalement note de ce que je voyais.

Quand ils furent remis de leurs émotions, une jeune femme aux cheveux frisés prénommée Irati, qui tenait l’atelier de verre d’Ugarte, se mit à lire d’une voix claire et posée.

Je regardai le feu crépiter dans le poêle, me laissant hypnotiser par les flammes, écoutant cette histoire que je connaissais si bien.

27

La sacristie

Diago Vela

Hiver de l'an de grâce 1192

Je rencontrai Gunnarr rue des Tenderías. Quand il vit mon expression, il m'entraîna à l'écart de la fête, dans le jardin de Pedro Vicia.

— Que se passe-t-il, Diago ? Comment puis-je t'aider ?

— En me prêtant tes bras et en me trouvant deux masses.

— Allons à la forge.

Nous partîmes en silence, évitant la foule, la farine et les cendres. Je regardai plusieurs fois derrière moi. On nous suivait, je le sentais, mais je ne sus distinguer l'ombre qui nous filait. Je ne voyais que des rubans colorés, des cagoules et des visages maquillés de noir et de rouge.

Quand nous revînmes à la chapelle, les portes étaient grandes ouvertes, mais personne ne vint nous accueillir. En pénétrant dans la sacristie, Gunnarr se couvrit le nez.

— Tu as raison, je le crains, murmura-t-il.

Nous n'étions guère d'humeur à converser. Sans dire un mot, nous nous attaquâmes au mur de la sacristie à coups de masse. Bientôt, le mortier qui unissait les pierres commença à céder, puis le trou fut assez grand pour que l'un de nous puisse passer.

— Tu veux que j’y aille ? demanda Gunnar, le visage enfoui dans le creux de son bras.

— Non, apporte-moi une bougie du chandelier.

Au même moment, Nagorno et Onneca apparurent sur le seuil.

— Est-ce vrai, Diago ? me cria-t-elle. Est-ce que ce que m’a raconté Vidal est vrai ?

Son visage peint en vert était strié de larmes. Je fus effrayé de la voir ainsi.

— Que t’a dit le prêtre ?

— Que tu l’as forcé ! hurla-t-elle en me frappant le torse à coups de poing. Que tu lui as ordonné de ne plus leur donner à manger et à boire.

— Tu me crois capable de cela ? articulai-je, horrifié.

J’arrachai la bougie des mains de Gunnarr et pénétrai dans le trou du mur.

Je ne veux pas me rappeler ce que je vis. La crasse, les deux corps, les rats, les lettres encore cachetées d’Onneca.

Je ressortis, suffoquant, la puanteur de la mort collée à ma peau.

— Que personne n’entre. Ce qu’il y a ici n’est pas de ce monde, ordonnai-je, d’une voix brisée.

Il n’y avait rien que Gunnarr ou Nagorno n’aient vu auparavant, mais j’adressai un regard implorant à mon frère : « Ne la laisse pas voir ça. »

— Je veux entrer. Je veux les voir ! hurla Onneca.

Nagorno tenta de lui bloquer le passage. Elle l’écarta sans ménagement.

Elle me prit la bougie des mains sans me regarder, comme si je n’étais pas là, et pénétra dans le tombeau de ses sœurs.

Nous entendîmes ses sanglots. Nous l’entendîmes leur parler, alors qu’elles ne pouvaient plus lui répondre. Ses larmes déchirantes hantent encore mes nuits.

Désemparés, nous contemplions tous les trois la scène depuis l’autre côté du mur.

— Fais-la sortir d’ici, Nagorno, le suppliai-je en un murmure. (J’aurais voulu me boucher les oreilles. Je ne pouvais pas entendre sa souffrance une seconde de plus.) Je t’en prie, mon frère. Fais-la sortir d’ici.

Nagorno resta immobile, les yeux fixés sur le trou, tandis que son épouse enlaçait l’un des corps.

— Nagorno… si tu ne le fais pas pour lui, fais-le au moins pour moi, intervint Gunnarr à voix basse. Entre et fais-la sortir d’ici.

— Pour toi, Gunnarr. Pour ce que nous nous devons l’un à l’autre.

Il entra, calme comme la mort. Il murmura quelque chose à l’oreille d’Onneca, lui ôta sa perruque et caressa ses cheveux noirs.

Jamais je ne sus ce que mon frère lui dit, avec quels mots il parvint à l’arracher à cet enfer.

Quand elle émergea, c’était une autre femme. Redoutable, furieuse.

Elle se rua sur moi, le long cierge allumé à la main, brûlante de rage.

— Parce qu’on est une famille, Diago… ! rugit-elle. Parce qu’on est une famille, et que ton frère me l’a demandé, j’attendrai le procès et je ne te tuerai pas ce soir même. Mais je ne te pardonnerai jamais.

J’oubliai la présence de Nagorno, de Gunnarr, des sœurs défuntes. Il n’y avait plus qu’elle et moi, et notre haine.

— Et je ne *te* pardonnerai jamais, Onneca ! De me croire capable d’avoir tué tes sœurs, de penser ça de moi… après ce que nous avons été l’un pour l’autre, après que je t’ai ouvert mon cœur. Tu m’as connu. Tu as connu mes matins et mes nuits, mes jours heureux et mes jours les plus sombres. Pourtant tu choisis de me voir comme un tueur d’enfants. Serais-tu tombée amoureuse d’un monstre ?

Nous nous affrontâmes du regard, tandis que la cire fondue du cierge gouttait sur le sol de la sacristie. Tous mes sens étaient en alerte, comme ceux d’un chasseur attendant la charge d’un sanglier aux canines effilées.

— Oui. Je suis tombée amoureuse d’un monstre, répondit-elle enfin.

Je regardai Nagorno, puis elle.

— Ce sont tes mots, pas les miens.

Je me détournai de cette puanteur de chair putréfiée.

Mais mon cousin me bloqua le passage, m’implorant en silence de rester calme.

— Onneca, pas un mot de cela ne doit filtrer ce soir. Le vin coule à flots dans les rues. Si cette horreur venait à se savoir, la foule pendrait ton beau-frère, le curé ou quiconque serait considéré comme coupable.

Gunnarr avait parlé d’une voix douce. En bon capitaine, il savait étouffer une mutinerie dans l’œuf.

— Mon cousin a raison, intervint Nagorno de son ton monocorde, impassible, comme toujours. Gunnarr, informe le lieutenant, et qu’il garde le secret jusqu’à demain. Envoie des gardes chercher le curé pour qu’il livre son témoignage. Qu’ils fouillent discrètement les granges et l’église Sant Michel, et qu’ils ferment toutes les portes de la ville. Les marchands sont plus remontés que jamais contre les nobles. Si nous n’y prenons garde, ils nous passeront tous au fil de l’épée avant l’aube. Diago, rentre chez toi et n’en sors pas. As-tu besoin de protection ?

— Tu connais la réponse, dis-je sans le regarder.

— Comme tu voudras. Mais ne dors que d’un œil.

— C’est toujours le cas.

À minuit, je fus tiré en sursaut d’un sommeil léger, dans mon bain. J’avais fermé la porte de ma maison à double tour, et peu de gens savaient où je cachais la clé.

Une fois chez moi, j’avais reposé mes esprits dans l’eau chaude plusieurs heures durant, face au feu de la cheminée, plongé dans la pénombre.

Je me retrouvai nu, debout dans ma cuve, dague à la main

— Diago, c’est moi. Baissez votre arme. Je suis seule, dit Alix.

Je posai le couteau sur la cheminée et me replongeai dans l’eau tiède.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en s’approchant, encore vêtue de sa robe constellée d’*eguzkilores*.

Avec elle à mes côtés, je me sentis un peu plus en sécurité. Son calme m’apaisait, il en était ainsi depuis le premier jour.

— Avez-vous entendu quelque chose ? interrogeai-je.

— Non, mais quand je suis allée voir si grand-mère Lucía allait bien, elle se retournait dans son lit sans trouver le sommeil. En temps normal, elle pourrait s’endormir sur un champ de bataille. Que s’est-il passé ? Qu’a-t-elle vu ? Que lui avez-vous dit ?

— Vidal, le curé, a laissé périr de faim et de soif les deux filles cadettes du comte de Maestu. Il prétend avoir agi selon mes instructions. (Je lui parlai en toute franchise, car je ne voulais pas lui cacher quoi que ce soit. Surtout pas ce soir-là, où j’avais les nerfs à vif.) C’est faux, évidemment, donc quelqu’un l’a forcé, puis l’a contraint à mentir. Je ne vois que deux motifs qui ont pu le pousser à faire cela : corruption ou chantage. A-t-il de la famille ? (Alix dut s’asseoir au bord de la cuve, les forces lui manquaient.) Vidal, a-t-il de la famille ?

— Une vieille mère veuve à Tolède, répondit-elle d’un air absent. Je n’arrive pas à croire qu’elles soient mortes. Bona et Favila… J’ai grandi avec elles. J’ai appris à marcher avec elles, j’ai dansé avec elles, j’ai prié avec elles.

Mes pensées étaient déjà ailleurs. L’influence de l’auteur de cette infamie allait-elle aussi loin que Tolède ?

— Vous ne pouvez pas parler de cela, dis-je finalement.

— Je sais.

— Pourquoi êtes-vous venue, Alix ?

— Je suis venue pour être là. C’est tout. En voyant Lucía, j’ai su que quelque chose de terrible était arrivé. Il y a une petite place pour moi dans cette cuve ?

J’acquiesçai en silence.

À quoi bon parler ?

Les mots m’avaient assez blessé ce jour-là. J’étais lassé de tout.

Je voulais seulement fermer les yeux et laisser le sommeil emporter tous ces mots. Alix ôta sa robe et se glissa dans l’eau, la lumière des flammes dansant sur sa peau nue. Elle étendit ses cheveux lâchés sur ma poitrine et plaça mes bras autour de ses épaules. Nous restâmes ainsi, contemplant le feu, laissant la nuit nous endormir dans cette étreinte.

— De quelle nuance de bleu suis-je aujourd’hui ?

— D’un bleu lointain, au-delà de la tristesse. Vos yeux sont perdus dans les flammes, comme si vous regardiez l’océan.

— C’est vrai.

— C’est un bleu d’abandon.

— Oui. Un bleu d’abandon. Je sens la mort, l’odeur des corps décomposés me colle à la peau. Je voulais me l’ôter pour moi, mais aussi parce que je savais que vous la sentiriez, avouai-je, après avoir observé les flammes en silence pendant un long moment.

— Nous ne devons pas être ensemble. Je ne désire pas enterrer un quatrième époux, et depuis votre retour, vous semblez décidé à mourir.

— Je suis d’accord. Il ne faut pas. Cela vous mettrait en danger. Ils trouveraient un prétexte pour vous accuser si je mourais. Demain, nous serons de nouveau de simples voisins. Alix…

— Quoi ?

— Je n’oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi depuis mon retour à Victoria.

28

Valdegovía

Unai

Octobre 2019

La nuit était tombée. Je courais dans les rues de la vieille ville quand Peña appela. Mes footings me calmaient, et depuis qu'Alba et Deba étaient à Laguardia, je profitais du moindre instant de répit pour chausser mes baskets et sortir m'éclaircir les idées.

Je m'arrêtai entre la Zapa et la Corre pour reprendre mon souffle et m'assis à l'entrée de l'un des anciens égouts à ciel ouvert du quartier des Carnicerías.

La ville avait transformé son système médiéval d'évacuation des eaux usées en jolis passages arborés : le Túnel, les Hospitales, les Rosales, les Tejos, les Acebos…

— Kraken, tu as regardé Twitter ? demanda Peña.

— Pas aujourd'hui, je n'ai pas eu une seconde.

Le vent soufflait, il souleva mes cheveux, exposant ma cicatrice. Je m'empressai de la recouvrir.

— À l'heure où je te parle, c'est en train de devenir viral, répondit-il d'une voix inquiète. Je t'appelle pour savoir si on doit intervenir.

— Dis-moi d'abord de quoi il s'agit.

— Je te lis le tweet : « *Les Seigneurs du temps* est inspiré d'une chronique inédite du XIIe siècle. D'après un expert, sa valeur pourrait atteindre les trois millions d'euros. »

— Putain.

— Tu étais au courant ?

— Je le sais depuis hier, avouai-je en me dirigeant vers chez moi – ma course était terminée. À part ma source, personne d'autre n'est censé être au courant. Tu en as parlé à Estíbaliz ?

— Impossible de la joindre. Il est 23 heures. Elle est peut-être déjà allée se coucher.

— Alors on va commencer sans elle. Tu as appelé Milán ?

— Elle cherche à qui appartient le compte Twitter. On pense qu'il a été créé spécialement pour lâcher cette petite bombe. Le nombre de retweets grimpe à toute vitesse. Tu peux être sûr que ça sortira dans la presse demain. Je suis inquiet… si personne ne le savait à part toi et ta source, il y a des chances pour que tu sois suivi ou qu'on ait piraté ton portable.

— J'en ai parlé à Alba. J'étais au Virgen Blanca avec Lutxo. J'ai pris l'appel d'Alba en bas, aux toilettes. Je suis à peu près sûr qu'il ne m'a pas suivi et il n'a rien pu entendre depuis la salle.

— Quelqu'un dans une cabine, peut-être ?

— Non, j'ai vérifié. À moins que…

— Quoi ?

— Quelqu'un a pu écouter depuis l'intérieur de la réserve, là où ils stockent les boissons. Je ne vois pas d'autre possibilité.

Lutxo connaissait la serveuse, mais à quel point ? Assez pour qu'elle accepte de l'argent pour écouter aux portes ? Cette fuite profitait-elle même à Lutxo ? Je n'en étais pas certain. Quant à Iago et Héctor del Castillo, ils n'avaient aucune raison de propager une rumeur pareille.

— Quoi qu'il en soit, je n'ai pas mis la juge au courant. C'est trop tard pour faire supprimer le tweet, ajoutai-je.

— Tu as raison, on ne peut rien faire ce soir. On briefera les autres demain matin. Et Kraken… tu es d'une sale humeur, ces jours-ci. Ça te ferait du bien de te changer les idées. Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi rue de la Pinto ? Il y a un nouveau bar qui organise des soirées-concerts. Ce soir, il y a un groupe de musique celtique, violon et flûte. Ça nous aiderait à oublier toutes ces histoires pendant quelques heures. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je me forçai à accepter, ne serait-ce que pour mon hygiène mentale. Je savais qu'il fallait que je déconnecte, que ça serait bénéfique à l'enquête. Depuis des semaines, je ne voyais plus personne. Une fois encore, je mettais ma vie entre parenthèses en attendant de résoudre l'affaire.

Il était près de 3 heures du matin quand je quittai le bar, laissant Peña prendre un dernier verre en compagnie de ses amis musiciens.

Ils avaient terminé leur concert par le *Fisherman's Blues*, des Waterboys. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais réussi à me détendre et à oublier combien ma vie pouvait être déprimante. Mais en sortant dans la rue quasi déserte, je m'aperçus que j'avais plusieurs appels en absence. Vers 2 h 30, Estíbaliz avait laissé un message vocal inquiétant : « Viens tout de suite à la tour, je crois que… » Puis ça avait coupé.

Je composai son numéro plusieurs fois, elle ne décrocha pas. Et Estíbaliz répondait toujours à mes appels.

Je retournai au bar en courant.

Peña posa son verre sur le comptoir en apercevant mon expression alarmée.

— J'ai besoin que tu m'accompagnes à Valdegovía, dis-je à voix basse. Estíbaliz m'a appelé depuis la tour de Nograro. Elle avait l'air effrayée, et elle ne répond pas. Je ne sais pas ce qu'elle fout là-bas en plein milieu de la nuit, mais j'ai un mauvais pressentiment. On va aller voir ce qui se passe.

Nous laissâmes Vitoria derrière nous. La campagne était plongée dans le noir ; les branches des arbres formaient un tunnel autour de notre voiture, qui fonçait à toute allure vers la tour.

— Elle ne décroche toujours pas, marmonnai-je, de plus en plus inquiet. Et elle ne répond pas non plus à mes messages, mais son téléphone n’est pas éteint.

— On arrive, Kraken. Je demande des renforts ?

— On avisera sur place.

Je ne veux pas la mettre dans la merde.

Je ne savais pas ce qui se passait et je ne voulais pas l’exposer en prévenant le monde entier. Je n’avais aucune confiance en Alvar, mais elle avait peut-être réussi à le faire parler. Il fallait que je m’en assure.

Tous feux éteints, nous nous garâmes le long d’un talus. Je connaissais suffisamment le chemin pour m’orienter à la lumière de la lune et des étoiles. La voiture d’Estíbaliz était garée sur le parking.

De l’autre côté du pont, la petite fenêtre, au-dessus de la porte, était ouverte.

Cette fois, je composai le numéro de la ligne fixe de Ramiro Alvar. Pas de réponse.

Par la fenêtre, j’entendis le téléphone sonner dans le vide. Je frappai à la porte. Rien. Pas un son.

— Éclaire la fenêtre, lançai-je à Peña.

Elle ne semblait pas avoir été forcée.

La fenêtre a été ouverte de l’intérieur. Ramiro ne laisserait jamais une fenêtre ouverte toute la nuit, il est frileux. Estíbaliz a appelé depuis la tour il y a près de deux heures. Elle ne donne aucun signe de vie. Si elle est toujours là, quelque chose ou quelqu’un l’empêche de répondre au téléphone. Elle est en danger. Alvar ou Ramiro Alvar ne décroche pas non plus. Ramiro Alvar ne sort jamais de la tour. Donc il doit être à l’intérieur. Qu’est-ce qui se passe, bordel ?

Je braquai la lampe de mon portable sur l’herbe devant la porte. Rien n’indiquait qu’on avait traîné quelque chose de lourd.

Ils n’ont pas été enlevés. Ils sont toujours à l’intérieur et une tierce personne a dû sauter par cette fenêtre.

— On va entrer par la fenêtre. Je te fais la courte échelle, dis-je.

Il posa le pied sur mes mains entrelacées, s’appuya au mur pour se hisser et disparut à l’intérieur. Quelques secondes plus tard, sa tête réapparut par l’ouverture.

— La voie est libre, chuchota-t-il.

— Descends et ouvre-moi.

J’attendis quelques minutes qui me semblèrent aussi longues qu’un hiver pourri, jusqu’à ce que la lourde porte s’ouvre enfin.

La tour était plongée dans le noir, à l’exception d’un rai de lumière qui filtrait depuis la cour intérieure. Je cherchai la source : une lampe dans les appartements de Ramiro Alvar émettait une lueur chaude.

Je pressai plusieurs fois le bouton de l’interphone, sans résultat. Les portes des appartements privés de Ramiro Alvar étaient fermées. Nous n’avions accès qu’aux parties publiques de la tour.

Je dégainai mon pistolet. Peña m’imita.

Je traversai la cour intérieure dans l’intention d’emprunter l’escalier.

Je glissai.

L’une des dalles était mouillée, et je tombai sur quelque chose de mou. Mon coude heurta le sol. J’allais me servir de mon portable pour y voir plus clair, quand je m’aperçus que mes mains étaient mouillées aussi. Peña me suivait et m’éclaira. J’avais buté contre un corps presque nu et mes mains étaient trempées de sang.

— Kraken… Les cheveux.

— Quoi les cheveux ?

— Tu as buté sur quelqu’un qui a les cheveux roux.

Impossible. Je refusai d’y croire.

— Éclaire par ici ! ordonnai-je.

Je me relevai tant bien que mal, gardant un équilibre précaire au milieu de cette mare de sang.

Le visage d'Estíbaliz était blafard. J'arrachai le portable des mains de Peña et le braquai sur ses yeux.

Ses pupilles se contractèrent. Elle était en vie, mais inconsciente.

— Appelle le central, tout de suite ! On a une inspectrice blessée. Elle a perdu beaucoup de sang. Elle va avoir besoin d'une transfusion – groupe AB positif. Dis-leur d'envoyer des renforts et une équipe de la Scientifique.

— Kraken, il y a quelqu'un d'autre.

Peña éclaira la seconde silhouette. Je ne distinguai qu'une chemise de nuit blanche anachronique, trempée de sang, et une paire de jambes nues. Tout ce qui se trouvait hors du faisceau lumineux du portable de Peña était avalé par l'obscurité.

— Regarde s'il est vivant !

Peña s'approcha pendant que j'appelais les renforts. Je me forçai à endosser mon costume de criminologue pour observer les blessures de ma collègue, je n'avais pas le choix. Je ne pouvais pas admettre que le corps brisé qui gisait à mes pieds était celui d'Estíbaliz.

Pas toi, pas toi, pas toi.

— Homme, pupilles réactives à la lumière ! cria Peña. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On ne sait pas de quelle hauteur ils sont tombés, donc on ne les bouge pas. (Je pris mon portable et dirigeai la lumière vers le balcon.) Il y a des chances qu'ils aient des lésions internes. Décris-moi ses blessures externes.

— Une jambe présente plusieurs fractures. Le corps est disloqué, comme un pantin désarticulé. Je pense qu'il est tombé debout.

— Donc fracture du talon et de la cheville, et probables traumatismes du bassin et du fémur.

— Ça y ressemble.

— Estíbaliz est presque au centre de la cour, alors qu'il est en bas de l'escalier, dis-je, réfléchissant à voix haute. Ça signifie qu'elle a été poussée de plus haut. Or la balustrade du balcon a l'air intacte. Quelqu'un l'a peut-être soulevée et balancée par-dessus ? Ça demanderait pas mal de force, même si elle pèse à peine cinquante kilos.

Je visualisai la scène. Quelqu'un était entré dans la tour, Estíbaliz et Alvar faisaient… bref, ils s'amusaient dans les appartements privés. Pour une raison inconnue, l'un d'eux était descendu et avait chuté dans l'escalier, ou avait été poussé du balcon. Puis l'autre avait subi le même sort. Le poids plume d'Esti jouait en sa faveur : moindre accélération, moins d'énergie au moment de l'impact, moins de blessures.

Alvar était tombé de plus bas, mais ils étaient inconscients tous les deux. Seuls les médecins pourraient évaluer la gravité de leurs blessures.

— Maintenant, entre toi et moi, Esti : comment on va expliquer ce que tu foutais cette nuit en sous-vêtements chez le principal suspect ? lui chuchotai-je à l'oreille.

Je savais qu'elle ne m'entendait pas, tout comme je savais que j'allais devoir mentir pour elle, comme elle l'avait toujours fait pour moi.

En toute franchise, c'était le cadet de mes soucis. Pour l'heure, la vie d'Estíbaliz ne tenait qu'à un fil.

29

Le jardin de Samaniego

Unai

Octobre 2019

Le jour était levé depuis longtemps quand je pris la route de Laguardia. La nuit avait été longue. Estíbaliz et Ramiro Alvar de Nograro étaient toujours au bloc. C’est l’inconvénient d’être une PAN : quand votre alter a des ennuis, c’est votre corps qui trinque.

L’équipe médicale disait qu’il y en avait pour plusieurs heures encore, et ne donnait aucune garantie. Estíbaliz était dans un état critique, très critique.

C’était plus que je ne pouvais tolérer. Kraken prit le contrôle : *Qu’est-ce que je peux faire en attendant ?*

Je me concentrai sur ce que j’avais devant moi. Sur le moment présent. Sur ce qui était à ma portée, ici et maintenant.

Au lieu de ronger mon frein dans la salle d’attente, je pris le temps de faire un aller-retour à Laguardia pour annoncer la nouvelle à Alba.

Quand j’arrivai à l’hôtel, Deba était habillée et prenait le petit déjeuner avec sa mère. Je les regardai depuis le seuil. C’était une scène paisible, ordinaire : un instant parfait.

Avec ses superpouvoirs olfactifs, Deba sentit aussitôt ma présence et bondit vers moi comme un chiot.

— Papa ! T'es drôlement moche ! s'écria-t-elle joyeusement.

— Deba a raison, tu as une sale tête, nota Alba en guise de bonjour. Mauvaise nuit ?

J'allais répondre, quand mon grand-père débarqua, divers sacs en plastique à la main. Deba se rua vers lui comme s'il était son sauveur.

Je connaissais ce sentiment. Pour moi aussi, il l'avait été.

— Qu'est-ce que tu fais là à cette heure-ci, grand-père ? demandai-je.

Il posa avec soin ses sacs sur le sol. Puis il se gratta la tête de son index noueux, comme chaque fois qu'il s'apprêtait à mentir.

— Le fils d'Eusebio m'a déposé.

— Celui de Villafría ? Donc tu as parcouru tout le chemin à pied jusqu'à Villafría chargé comme une mule ?

Il haussa les épaules comme si ça n'avait aucune importance.

— C'est rien que deux petits kilomètres, fiston. Ça me fait du bien de marcher.

— Grand-père, tu pourrais emmener Deba au parc ? Alba et moi, on vous rejoint tout de suite.

— Viens par ici, ma puce, dit-il en prenant Deba dans ses bras et en lui mettant son béret sur la tête. Alba, fillette, je t'ai apporté quelques pots de confiture. J'ai pensé que tu pourrais les servir à tes clients au petit déjeuner.

Alba sourit. Mon grand-père avait un effet apaisant sur elle. Il semblait la réconforter aussi sûrement qu'un chêne centenaire.

— Merci, grand-père. C'est une excellente idée.

Nous les regardâmes disparaître dans l'escalier en silence. Alba pressentait que ma visite matinale n'augurait rien de bon.

— Allez viens, on monte à la tour. J'ai besoin de me vider la tête.

— C'est si grave que ça ?

Tu n'imagines même pas.

Elle me suivit dans l’escalier en colimaçon. Je refoulai la vision encore vive du corps d’Estíbaliz sur le sol. Dehors, un pâle soleil brillait sans parvenir à réchauffer l’atmosphère. Alba eut un frisson et entoura sa poitrine de ses mains. Elle avait l’habitude de se consoler seule.

Je regardais la montagne, suivant ses contours déchiquetés jusqu’au San Tirso. Je cherchais un ancrage.

Depuis la tour, on voyait une partie du parc. Mon grand-père avait emmené Deba à l’aire de jeux, où il savait que nous pouvions garder l’œil sur eux.

Pendant qu’il s’asseyait sur un banc, Deba partait à l’assaut d’un château en bois équipé d’escaliers, de prises d’escalade et de ponts suspendus.

Je me retournai, poussai un profond soupir et me lançai :

— Estíbaliz est dans un état critique. Ils sont en train de l’opérer. Elle a chuté de plus de dix mètres. On pense qu’elle a été jetée dans le vide. Elle était à la tour de Nograro la nuit dernière.

— La nuit dernière ?

— La nuit dernière. Je préfère te donner les détails avant que tu les lises dans le rapport officiel. Ramiro Alvar de Nograro a été retrouvé à quelques mètres d’elle. Je ne peux pas t’en dire plus tant qu’on n’a pas les conclusions de la Scientifique, mais il semblerait que Ramiro soit tombé de moins haut, même s’il est mal en point, lui aussi. Il a quatre fractures à une jambe. L’état d’Estíbaliz reste le plus inquiétant. Elle est tombée sur le côté, elle a de multiples traumatismes. On ne sait rien des blessures internes, le pronostic vital est engagé. Ils étaient tous les deux en sous-vêtements. L’agresseur a dû pénétrer par effraction dans la tour. La porte principale était fermée, mais une fenêtre basse avait été ouverte de l’intérieur. Nous pensons qu’il est ressorti par là après les avoir poussés dans le vide. J’ai demandé aux collègues de la Scientifique de relever les empreintes dans la bibliothèque, au cas où l’objectif aurait été de voler la chronique. Je doute

que le voleur soit assez stupide pour tenter de la fourguer tout de suite au marché noir. Dans tous les cas, il va falloir attendre que Ramiro Alvar soit en état de parler pour vérifier mon hypothèse. J'ai donné des directives à Peña pour que tout cela soit couvert par le secret de l'instruction. Le public va déjà faire le lien entre les meurtres et l'existence de la chronique. Si en plus on apprend qu'elle a été volée à la tour de Nograro, et que son propriétaire et l'inspectrice chargée de l'enquête ont été agressés, la presse focalisera toute son attention sur la tour et ce foutoir va empirer.

— Il faut que je voie Estíbaliz, répondit-elle. Il y a quelqu'un avec elle ?

— Peña et Milán se relaient à l'hosto. Ils m'appelleront dès qu'ils auront du nouveau.

— Bon Dieu ! Tu as laissé tomber notre amie la plus proche ?

— Elle en a encore pour des heures au bloc, et les médecins ne diront rien avant d'avoir terminé. Je suis venu parce que je ne voulais pas t'apprendre la nouvelle par téléphone. J'ai prévenu Germán, il a pris sa journée pour garder Deba. Grand-père va nous accompagner. Qu'on passe nos journées à l'hosto ou… aux pompes funèbres, on ne sera pas souvent à la maison dans les jours à venir. On aura besoin que Germán et grand-père nous aident.

Qui serait capable d'encaisser tout cela ? Deux policiers pouvaient-ils seulement fonder une famille ? D'autres y étaient-ils parvenus avant nous ? Et le cas échéant, qui avait remis à ces héros du quotidien les médailles, les palmes qu'ils méritaient ?

Alors que je m'engageai dans l'escalier, Alba me retint par le bras.

— Attends. On ne pourra pas en parler en voiture devant grand-père et Deba. Explique-moi tout, sans rien omettre. Je vais devoir reprendre le boulot.

— Je sais. J'ai essayé de t'épargner jusque-là. Tu méritais qu'on te laisse le temps de pleurer ta mère. Tout le monde mérite ça.

— Depuis quand ? demanda-t-elle.

— Depuis quand quoi ?

— Tu sais très bien de quoi je parle. Depuis quand Estíbaliz a-t-elle une relation avec le principal suspect, et depuis quand tu le sais ?

— Qu’ils couchaient ensemble… (Je regardai l’horloge de mon portable.) Depuis moins de douze heures.

— Unai…

— C’est la vérité, putain ! Je n’aurais jamais cru que ça irait aussi loin. Estíbaliz ne m’a pas dit clairement ce qu’elle ressentait. J’avais juste des soupçons, j’ai pensé que ça ne valait pas la peine de te bassiner avec ça. Tu t’es retirée de l’enquête et j’ai voulu respecter ta décision.

— Tu aurais dû me le dire, Unai. Bon sang ! Tu étais déjà au courant de leur relation quand je lui ai confié la direction de l’enquête ?

— Depuis le premier soir. Le lendemain, je suis allé courir tôt et je suis tombé sur eux. Je l’ai senti.

— Tu as senti quoi ?

— Ce qu’il y avait entre toi et moi au début. La façon qu’ils avaient de se regarder. Estíbaliz qui ne pouvait pas le quitter des yeux, lui qui la regardait comme s’il n’arrivait pas à y croire. Je ne sais pas si elle en était consciente à ce moment-là ou si elle faisait semblant. Moi, je l’ai su tout de suite. Je ne l’avais jamais vue regarder quelqu’un avec ces yeux-là. Le Dr Leiva appellerait ça l’effet de halo.

— Tu as ressenti ça avec moi ?

— Avec toi, c’était au-delà. Tu maîtrises ta vie. Tu as toujours pris tes propres décisions : tout ce que je peux faire, c’est choisir de te suivre ou non. Je t’admire et tu me rends dingue. À vrai dire, je suis encore plus accro que le jour où je t’ai rencontrée. Est-ce que ça répond à ta question ? Et ça va même au-delà. C’est une question de chair et de sang. Ce n’est pas ce qu’on est en train de créer tous les deux ? Deba n’a pas fait de nous une famille ?

— Les confitures de ton grand-père font de nous une famille, répondit-elle en caressant le fil rouge que je lui avais noué au poignet. Allons-y. Je ne me pardonnerais pas de laisser Estíbaliz toute seule à Vitoria.

Je me tournai vers le parc, cherchant mon grand-père du regard.

Alors je le reconnus.

Tasio Ortiz de Zárate.

Tasio s’était approché de ma fille. Il tenait quelque chose dans la main et lui parlait. Il l’avait interceptée à la descente du toboggan, mais les murs du château de bois bloquaient la vue à mon grand-père. Il était assis sur son banc, inconscient du danger qui menaçait son arrière-petite-fille à cet instant.

— Alba, Tasio est en train de parler à Deba. Ne crie pas. Si Tasio panique et l’embarque, grand-père ne pourra pas le rattraper, lui murmurai-je.

Un frisson parcourut mon dos et je sentis une sueur froide mouiller mon tee-shirt.

Sans nous concerter, nous dévalâmes l’escalier et fonçâmes prendre le château en tenaille. Accroupi, Tasio caressait timidement les cheveux d’une Deba ravie.

— Éloigne-toi d’elle, Tasio ! criai-je.

Lorsque Alba arriva de l’autre côté, Tasio se leva d’un bond et se mit à courir. Alba prit Deba dans ses bras pendant que je m’élançai aux trousses de Tasio. Il me distança vite. Ce connard était en pleine forme. Je lui criai plusieurs fois de s’arrêter, mais il ne ralentit pas.

Son avance se réduisit à la hauteur du kiosque baptisé en hommage au fabuliste Samaniego. Je saisis l’occasion. Je plongeai en avant et le plaquai sur l’herbe encore humide de rosée matinale.

— OK, OK ! Désolé, inspecteur Ayala, s’écria-t-il, levant les mains.

— Je t’avais dit de ne pas l’approcher, Tasio.

— Il y a erreur ! Regardez dans mon portefeuille. Je suis Ignacio.

Je me figeai sur place. Je ne m'attendais pas à ça.

— Ignacio ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— J'ai une villa à Laguardia ! Je me promenais dans le parc et j'ai vu ton grand-père avec la petite. Je suis désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher. Je ne savais pas que tu avais parlé à Tasio, ni que tu lui avais interdit de l'approcher. Dans ma poche arrière. Regarde mes papiers, Unai.

Je l'immobilisai au sol et sortis son luxueux portefeuille de la poche de son pantalon. Carte d'identité, permis de conduire, cartes de crédit… C'était bien Ignacio Ortiz de Zárate, le frère de Tasio.

Je relâchai ma prise. Ignacio s'assit dans l'herbe près de moi.

— Je suis désolé, répéta-t-il. Je ne voulais pas vous causer de problème, à ta femme et à toi. Surtout pas après ce que vous avez traversé. Dis-moi où vous avez vos habitudes, je me tiendrai à l'écart quand je serai à Laguardia.

Je lui donnai une tape dans le dos, reprenant mon souffle.

— Merci, Ignacio… et pardon pour le placage.

Il hocha la tête, toujours nerveux.

— Je crois que ça m'a fait du bien. Pendant quelques secondes, ça m'a rappelé le temps où j'étais flic. À part qu'à l'époque, c'était moi le poursuivant, évidemment.

Je lui souris. Nous commencions à nous détendre, même si mon cœur battait encore à toute allure.

— Ça te manque, la vie de flic ?

Il réfléchit quelques instants.

— Passer mon temps à côtoyer des criminels ? Pas vraiment, non. Aujourd'hui, je fréquente des gens normaux, respectueux des lois. Pas de violence, pas de drames, pas de conséquences. Soyons lucides : loin des criminels, la vie est plus simple.

— Lucides ou aveugles ? répliquai-je. C'est facile de regarder ailleurs quand tu sais qu'il y a quelqu'un pour faire le boulot. Qu'est-ce qui se

passerait si tout le monde laissait tomber ? Je ne suis pas sûr que je pourrais mener la vie dont tu parles sans devenir dingue.

— Ah, le complexe du héros… Le sens exacerbé du devoir. Je l'ai eu, moi aussi, et ça m'a coûté cher, répondit-il avec tristesse. Et encore plus à mon frère. Je lui ai volé vingt ans de sa vie qu'il ne récupérera jamais.

J'arrachai un brin d'herbe.

À cet instant, mon portable vibra dans la poche de mon pantalon. Je jetai un œil à l'écran. Peña. Peut-être avait-il des nouvelles d'Estíbaliz.

Je me levai et tendis la main à Ignacio.

— Il faut que je décroche. Désolé encore pour le placage, mais est-ce que tu pourrais… ?

— Ne t'inquiète pas. Je ne m'approcherai plus de ta fille quand je viendrai à Laguardia.

— Merci. Alba vient de perdre sa mère. Je sais que tu comprends…

— Je comprends, me coupa-t-il.

Il me regarda dans les yeux, me gratifia d'une vigoureuse poignée de main et s'en fut dans son costume coûteux taché de vert.

Je me précipitai vers l'aire de jeux où j'avais laissé Deba, Alba et mon grand-père. En arrivant, je rappelai Peña.

— Du neuf ?

— Pas encore, ils sont toujours au bloc. Ramiro Alvar est hors de danger.

— OK. Je rentre à Vitoria avec Alba. Elle reprend la direction de l'enquête. On fait le point cet après-midi avec la Scientifique.

— À propos, Milán a tracé le compte Twitter qui a balancé l'histoire de la chronique. Il a été créé hier à Vitoria depuis un portable prépayé, qui est inactif pour l'instant. Il n'y a pas eu de nouveaux tweets depuis. Et je doute qu'il y en ait d'autres.

— On doit s'assurer que rien ne filtre dans la presse à propos du vol ou ça compliquera considérablement notre enquête. Le secret de l'instruction

passe avant tout. Autre chose : surveille l’entrée du 2, rue Dato. Dis-moi si tu vois passer Ignacio Ortiz de Zárate et quels vêtements il porte. Je veux des photos.

30

Le chêne du pendu

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1192

Le feu me l’a prise et le feu me l’a rendue, songeai-je.

Je fus réveillé par les cris. Je m’étais endormi dans mon bain, dont l’eau s’était refroidie. Alix était partie et je me sentis plus seul que jamais. Je me levai d’un bond, m’enveloppai dans la peau d’ours de Gunnarr et me penchai à la fenêtre.

Ce n’étaient pas des cris de joie, mais des hurlements d’horreur. Je me rendis présentable et sortis rejoindre la foule. Hors les murs, des femmes pleuraient, agenouillées sous le chêne des pendus.

D’une de ses branches se balançait le corps du jeune Vidal.

Le lieutenant se trouvait déjà sur la place du Juicio, attendant une échelle qui tardait à venir. Sept gardes navarrais arrivés de la forteresse Sant Viçente formaient un cercle autour du chêne pour empêcher les villageois d’approcher, les menaçant de leur lance. Était-ce réellement nécessaire ?

Le maire, le bourreau et le lieutenant m’entourèrent. Nous levâmes la tête vers les pieds du pendu. Vidal était mort en érection, les vêtements souillés d’excréments, crûment exposé aux regards du bourg tout entier. Je n’aurais su dire s’il méritait une fin aussi honteuse.

— Nous ne pouvons plus cacher ce qui s'est passé cette nuit, déclara le lieutenant. Mais nous ne pouvons pas non plus arrêter Carnestolendas, avec tout ce monde dans les rues.

— Lieutenant, prenez vos soldats avec vous. Maintenant, ordonnai-je. Confisquez toutes les réserves de vin de la ville et faites-les sortir par la Porte de l'Armería. Répandez l'annonce suivante : chacun devra renoncer à la boisson par respect pour l'âme des filles du comte de Maestu. (Je me tournai vers le maire.) Signez un avis à la population qui sera lu ce matin même à l'entrée des deux églises, Santa María et Sant Michel. Informez tout le monde que le prêtre a agi seul et qu'il a choisi de se punir lui-même de ses crimes. Et pour l'amour du ciel, que quelqu'un décroche ce garçon ou je monte couper la corde moi-même.

Le bourreau sortit sa dague de son fourreau.

— Ce ne sera pas nécessaire. Voilà l'échelle, dit-il.

Il l'appuya contre le chêne sous notre regard attentif.

Je quittai la place et pris le chemin de la demeure de Nagorno, qui jouxtait la mienne, rue de l'Astería. Je le trouvai occupé à raviver le feu dans la cheminée, remuant les braises qui avaient certainement chauffé la pièce toute la nuit.

Il ne se retourna pas lorsque j'entrai – il connaissait mon pas.

— Je sais ce que tu penses : à qui ces morts profitent-ils ? proféra-t-il lentement, me tournant toujours le dos.

— Est-ce ton œuvre ? demandai-je.

— Tu sais bien que non.

Il se releva avec indifférence, comme s'il était déjà las de cette discussion. Il s'approcha de la fenêtre et regarda au-dehors. Je vins me placer à ses côtés.

— Écoute-moi, Nagorno. Carnestolendas n'est pas terminé, mais je connais tous tes masques. Je ne dirai rien à Onneca. Je préfère qu'elle continue de me haïr. Du reste, je pense qu'elle éprouve de l'amour pour toi,

ou quelque chose du genre. Tant que son frère n’est pas rentré d’Édesse, tu es la seule famille qui lui reste. Alors, aussi longtemps que tu seras à ses côtés, fais en sorte qu’elle soit heureuse.

Nagorno acquiesça avec la langueur d’un serpent. Soudain, quelque chose attira son attention.

— D’où vient cette fumée noire ? fit-il, surpris.

Je me penchai par la fenêtre.

— Il y a le feu ! m’écriai-je. Des deux côtés du bourg. Il semblerait que le marché aux fruits brûle, et le marché de Santa María aussi. Es-tu responsable de cela ? As-tu encouragé les fauteurs de troubles ?

— Tu m’accordes trop d’influence. J’en suis flatté, mais cette fois, je crains que les esprits se soient échauffés seuls.

— Très bien, dis-je, tandis que nous nous préparions à partir. Rassemble les villageois, qu’ils sonnent le tocsin et apportent des seaux au puits de Santa María. Que les habitants de Nova Victoria aillent chercher de l’eau au Zarpadiel pour éteindre l’incendie du marché.

Je dévalai l’escalier et me précipitai rue des Pescaderías. Mes pires craintes se confirmèrent lorsque j’arrivai au bout de la rue. Le toit de chez grand-mère Lucía brûlait.

On avait mis le feu aux étals, en bas de chez elle. Les flammes atteignaient le premier étage.

Je courus jusqu’au puits, remplis un seau d’eau et le renversai sur moi. J’arrachai l’une de mes manches, que j’utilisai pour protéger mon visage.

La paille du toit était un bûcher exhalant une fumée noire. Quelques voisins regardaient le brasier, paralysés comme des souris devant un serpent. D’autres allaient et venaient, hurlaient des ordres absurdes, se cognant les uns aux autres et s’envoyant des coups au passage, tandis que les femmes tiraient sur leurs manches pour les séparer, ou leur tendaient des seaux d’eau pour sauver ce qui restait des étals carbonisés.

La porte de Lucía était ouverte. Je pris une grande goulée d'air avant de m'élancer à l'intérieur.

Aveuglé par la fumée, je grimpais l'escalier à quatre pattes et parvins à atteindre la cuisine. Sa paillasse flambait. Elle dégageait une telle chaleur qu'en passant à côté, je sentis une brûlure sur le côté droit de mon visage.

— Grand-mère, où es-tu ?

— Ici ! cria Alix.

Ce que je vis me glaça le sang. Alix tentait de traîner le corps inerte de la vieille femme. Sa robe et sa coiffe à trois pointes étaient en feu. Un brasier ambulant.

Je me jetai sur elle. Mes vêtements trempés étouffèrent les flammes sur sa robe. Je lui arrachai sa coiffe et la lançai au loin. Asphyxiés par la fumée, nous descendîmes l'escalier alors que les poutres calcinées cédaient déjà et que l'étage s'effondrait. J'avançais à l'aveuglette, portant grand-mère Lucía dans mes bras, mais elle ne montrait aucun signe de vie. C'était sans espoir. Je ne faisais que préserver un corps pour qu'il soit enterré dignement. Cette pauvre coquille ridée et roussie ne contenait plus un souffle de vie. Je trébuchai et dévalai les marches, tentant de protéger ses os fragiles, tandis que la fournaise dévorait la maison.

Je restai étendu dans l'entrée. Alix prit Lucía sur le dos et la déposa dans la rue. Puis elle retourna dans la maison pour m'arracher aux flammes.

Mon esprit divaguait en raison du manque d'air. Je ne voulais pas respirer, car j'avais inhalé tant de fumée que chaque inspiration me brûlait les entrailles. Alix vida un seau d'eau sur moi, soulageant mes yeux et ma gorge irrités.

Puis, comme si elle venait de se rendre compte que j'étais trop lourd à porter, elle sembla renoncer. Elle s'assit près de moi dans l'entrée, au milieu de l'incendie, et se mit à bercer ma tête comme si j'avais été un bébé. Nous nous regardâmes dans les yeux, attendant que l'enfer nous engloutisse et que tout disparaisse.

Il en fut tout autre. Nagorno apparut dans le brasier et, bien qu'il eût toujours été moins robuste que moi, me traîna prestement dehors. Il chargea ensuite Alix sur une épaule pour l'arracher elle aussi aux flammes. Munio, sa chouette, avait prévenu par ses cris que sa maîtresse était prisonnière de l'incendie.

Des voisins nous donnèrent de l'eau et nous conduisirent loin du sinistre en charrette.

— Et grand-mère Lucía ? demandai-je dès que je pus parler.

— Elle est sévèrement brûlée et elle n'a plus de cheveux, mais le médecin dit qu'elle vivra.

Comment était-ce possible ? À la fois incrédule et submergé par la joie, je ris entre deux quintes de toux. Puis je me rallongeai dans la charrette qui avançait en bringuebalant sur les pavés de la rue des Pescaderías et laissai les villageois soigner mon corps meurtri.

Étendue près de moi, Alix respirait avec difficulté. Je n'avais pas la force de me redresser, ni même de tourner la tête pour vérifier qu'elle était en un seul morceau. Les yeux dirigés vers le ciel où le rouge, l'orange et le jaune avaient viré au gris, je cherchai sa main et la serrai avec vigueur. Elle prit la mienne avec plus de fermeté encore.

Ainsi notre pacte tacite fut-il scellé : « Puisque nous mourrons bientôt, nous ne renoncerons à rien. »

Trois nuits plus tard, j'avais cessé de tousser des cendres et chaque respiration ne me torturait plus. Mes yeux ne pleuraient plus à la lueur d'une bougie et les serviettes imbibées de camomille avaient apaisé ma peau rougie. Je me rendis à la forge d'Alix.

Il manquait trois heures avant le chant du coq. Dehors, le bourg était sombre et désert, mais les torches au mur éclairaient la rue.

Alix, portant une nouvelle coiffe, martelait ce qui deviendrait un fer à cheval. Dans son fourneau, l'éclat du feu était un bienfait au lieu d'une menace.

— Comment va grand-mère Lucía ? chuchotai-je.

— Elle est très triste. Sa maison a été réduite en cendres. Il n'en reste que quatre poutres calcinées. Elle vit avec moi, désormais.

— J'ai embauché un maître d'œuvre qui reconstruira sa maison à l'identique. Je peux la voir ?

— Elle dort, répondit-elle doucement. Et ce n'est pas pour la voir que tu es venu jusqu'ici.

Elle posa son marteau. Je m'approchai d'elle. La dernière fois que je l'avais vue, sa peau était couverte de suie.

— Qu'est-ce que je sens, aujourd'hui ? dis-je lorsqu'elle huma ma poitrine.

— Tu sens la décision, déclara-t-elle lentement. Ferme les volets.

J'obéis. Quand je me retournai, elle avait ôté sa coiffe.

— Nous en avons déjà parlé, murmura-t-elle, soutenant mon regard. (Elle fit glisser son tablier et s'appuya contre le mur.) Nous avons dit que c'était imprudent.

— Et ça l'est. Mais je voudrais te faire une promesse : je ne vais pas mourir. (Je la pris par les épaules.) Crois-moi, c'est la vérité. Je ne vais pas mourir. Tu n'auras pas à me porter en terre, et personne ne t'accusera d'avoir occis quatre maris. Je suis coriace, tu l'as vu de tes yeux.

— Tu es entouré d'ennemis.

— Aucun seigneur ne peut avancer sur le chemin de la vie sans devoir guerroyer à chaque pas. J'y suis rompu, Alix. Mon existence a été une longue bataille, et mon frère s'est toujours employé à me faire payer chacune de mes victoires. J'en ai l'habitude. Tu ne vois pas mon armure, mais je la porte bel et bien et elle me protège.

— Tu peux l'ôter avec moi, je n'ai nulle intention de te blesser.

Je hochai la tête. Je la croyais.

Alors je remarquai le brin de laine rouge autour de son poignet, identique à celui que grand-mère Lucía avait tressé pour moi.

— Je crois que nous avons la bénédiction de Lucía, dis-je en lui montrant le fil, qui avait survécu par miracle à l'incendie.

— Je sais. J'attendais que tu t'en aperçoives par toi-même.

— Alors… tu y consens, ajoutai-je en m'agenouillant à ses pieds.

— J'y consens.

Je levai sa robe et fis courir mes doigts le long de ses jambes.

— Et cela aussi, tu y consens ?

— Pour l'amour de Dieu… (Elle étouffa un gémissement.) Tais-toi donc et ne t'interromps plus.

— Mais consens-tu ? insistai-je.

— Oui. Je consens à tout, Diago. À tout.

31

La ligne droite des pins

Unai

Octobre 2019

Quand je revins à l’aire de jeux, ma famille n’y était plus. Je regagnai l’hôtel. Alba avait fermé les portes.

— Où est Deba ? demandai-je d’une voix nouée.

— Avec ton grand-père, enfermés dans la chambre de Doña Blanca. Je lui ai fait promettre de se mettre à hurler si un beau monsieur aux cheveux blonds s’approchait de nouveau d’elle. Tu as arrêté Tasio ?

— Ce n’était pas Tasio, mais Ignacio. J’ai vérifié ses papiers. Il dit qu’il ne savait pas que j’avais interdit à Tasio d’approcher Deba. Ignacio a une villa à Laguardia, sur la route de La Hoya, je crois. Il vient de temps en temps. Ça m’était sorti de la tête. Il m’a promis de garder ses distances s’il te voyait.

— Donc on ne va pas pouvoir porter plainte ni demander une mesure d’éloignement contre Tasio. Ignacio ne nous a jamais causé de problèmes.

— C’est vrai.

— Qu’est-ce qu’on fait, maintenant ? m’interrogea-t-elle à ma grande surprise, car elle ne m’avait pas habitué à ce « on ».

— On rentre à Vitoria. Plus question de laisser Deba sans surveillance. Entre toi, moi, grand-père et Germán, elle sera en sécurité. En attendant, Estíbaliz est toujours au bloc et je veux être là-bas quand elle se réveillera – croisons les doigts. Elle est restée à mon chevet pendant toute la période où j'étais dans le coma.

— Je me souviens. Elle a besoin de nous et on ne la laissera pas tomber.

Elle regarda le haut plafond de la réception, faisant ses adieux. Peut-être avait-elle installé elle-même cette lampe avec sa mère.

— Je commençais à prendre goût à cette vie-là, murmura-t-elle.

Je sais.

Je conduisis lentement. Nous étions tous trop tendus pour parler. Les yeux laiteux de mon grand-père avaient un regard vaincu qui ne me plut pas. Je pouvais lire dans ses pensées : il se sentait coupable de ne pas avoir vu Ignacio approcher.

— C'était le renard, hein ? m'avait-il demandé quand j'étais monté dans la chambre et que je les avais trouvés occupés à brosser un sanglier en peluche.

Deba l'adorait : son arrière-grand-père le lui avait offert quand elle avait eu sa première dent.

— Non, grand-père, c'était son frère jumeau. Il ne pensait pas à mal. Nous avons paniqué pour rien.

— Bon… Je ne la perdrai plus de vue, fiston, marmonna-t-il, la tête basse.

Une demi-heure plus tard, nous empruntions la ligne droite des pins, sur la route de Vitoria. J'accélérais toujours sur ce tronçon où ma première vie avait brutalement pris fin en heurtant de plein fouet un arbre géant à main droite.

Chaque semaine, depuis ce jour lointain, une personne au grand cœur déposait un bouquet de fleurs au pied de l'immense pin. Ce n'était pas moi. J'étais incapable de m'arrêter à cet endroit maudit. Les premiers temps, je

me refusais même à tourner le regard. J’appuyais sur l’accélérateur, les yeux fixés droit devant moi. Peu à peu, trajet après trajet, la familiarité des lieux atténua mon chagrin et je finis par remarquer les fleurs. Parfois des dahlias, d’autres fois des tulipes, plus rarement des roses rustiques capables de supporter les rigueurs du climat de la montagne alavaise. Chose curieuse, elles correspondaient toujours aux graines que j’achetais à mon grand-père pour qu’il les plante dans son jardin.

Je ne lui avais jamais posé la question. Pour une fois, c’était un mystère que je n’avais aucune hâte de résoudre.

Ce jour-là cependant, en traversant ce tronçon, je réduisis d’instinct ma vitesse. Ma femme, ma fille et mon grand-père étaient dans la voiture avec moi. J’étais terrifié à l’idée de les perdre. Et je commençai à me demander si ma détermination à protéger la ville ne revenait pas, d’une certaine façon, à foncer droit dans un arbre.

Nous atteignîmes enfin l’hôpital. En franchissant le seuil, je serrai la main de Deba avec force.

« Monte directement au troisième », m’avait indiqué Peña par SMS.

La gorge nouée, nous montâmes tous les quatre.

Peña nous attendait dans le couloir. Germán et Milán étaient là, eux aussi.

— Les médecins disent qu’elle est indestructible. Pas de rein éclaté, pas de lésion cérébrale, rien. Des os cassés, c’est tout. Une minerve, de la rééducation et repos. On devra se passer quelque temps de notre meilleure tireuse, mais l’inspectrice Ruiz de Gauna est toujours en un seul morceau, expliqua Peña avec un air triomphal.

— On peut la voir ? le coupai-je, à bout de patience.

Deba, dans mes bras, ne cessait de réclamer sa tata.

— Ils viennent de la monter de la salle de réveil, elle est encore un peu KO. Les gars de la Scientifique voudraient te parler.

— Plus tard, Peña. Pas aujourd’hui.

J’entrai sans demander la permission. J’eus le ventre noué en la voyant avec sa minerve, le bras droit enveloppé dans d’épais bandages, hérissée d’une perfusion.

— Tata *Etzi* ! T’es devenue une momie ?

Estíbaliz put à peine esquisser un sourire. Elle soutint mon regard. Ses yeux en disaient long. Un soldat revenant du champ de bataille reconnaissant un autre survivant.

La mort t’a mise à l’épreuve. Tu l’as regardée en face et tu es sortie du tunnel.

— Je t’ai appelé. Alvar était à la cuisine et il mettait du temps à revenir, j’ai entendu du bruit et… murmura-t-elle, les lèvres sèches et la langue pâteuse.

— Ça va, Esti. Ça va. Pas aujourd’hui. Toute la famille est là. Ils sont dans le couloir, morts d’inquiétude. Ne nous refais plus jamais ça.

— Je n’ai pas de famille, Unai. Mon père est complètement à la masse. Si tu allais lui raconter, il ne comprendrait rien. Je n’ai plus de famille.

— Si, tu en as une, la coupai-je.

Avec douceur, j’installai Deba du côté de son bras intact et je m’allongeai à ses côtés.

— Tu vois ? Tu as une famille. Et plutôt nombreuse, d’ailleurs, lui chuchotai-je à l’oreille.

Elle colla son front au mien, comme un animal ayant baissé la garde.

— Regarde mon bracelet rouge, tata. Je vais t’en offrir un pareil, intervint Deba, montrant fièrement son poignet.

— Et moi je vais t’offrir un *eguzkilore* pour qu’il te protège toujours et que tu ne tombes pas dans l’escalier comme ta tata, répondit Esti en passant les doigts dans les boucles rebelles de Deba.

Je n’avais pas remarqué la présence d’Alba, mais elle devait avoir observé la scène depuis le seuil de la chambre.

— Maman ! s'exclama Deba en la voyant. Je sais ce que je vais faire quand je serai grande.

— Docteur ?

— Non, j'aurai tout un hôpital. Avec un tas de lits comme ça.

Je me redressai en souriant. Deba s'était mise à gigoter comme pour montrer les mérites du matelas à sa mère et justifier ses futurs choix professionnels. Je saisis ma fille par la taille et l'éloignai de la perfusion.

— Alba, il faut qu'on parle, dit Estíbaliz.

— Je sais, Esti. Pas maintenant. Laisse-toi dorloter quelques jours.

— J'ai merdé, hein ?

Alba s'approcha du lit. Je savais que le souvenir de sa mère dans ce même hôpital était encore trop frais, mais elle fit bonne figure et sourit.

— Sur le plan professionnel, il y aura des conséquences, oui. Le commissaire veut que tu te retires de l'enquête.

— Comment va Alvar ? Quand je l'ai vu par terre, j'ai foncé dans la cour. Il n'y avait pratiquement pas de lumière…

— Et… ?

— L'agresseur était planqué dans un coin de l'escalier. Il m'a fait un croche-pied, je suis tombée tête la première. J'ai essayé de me débattre, il m'a attrapée par le cou et les jambes. Il m'a soulevée et m'a balancée dans le vide.

Physiquement fort. Je pris note dans ma tête.

— Tu es sûre d'avoir vu Alvar dans la cour ? Tu as dit toi-même qu'il faisait noir, s'étonna Alba.

— Il portait une chemise de nuit blanche et ça ressortait dans le noir. Tu crois que j'essaie de le couvrir ? répondit-elle, sur la défensive.

— Je ne crois rien, Esti. Je n'ai même pas encore lu le rapport.

Furieuse, Esti tenta de se redresser, mais son coude céda et elle retomba sur le matelas.

— Ça va tata ? s'écria Deba.

— Ce n’est pas le moment de parler boulot, déclara Alba d’un ton conciliant. On est venus pour te dire que tu peux compter sur nous, quoi qu’il arrive. On a tous du mal à séparer notre vie privée de notre vie professionnelle. Je suis désolée, sincèrement. Tu dois te reposer, guérir, et accepter ce qui s’est passé. Unai et moi, on va y aller, parce qu’il y a un tas de gens qui t’aiment qui attendent dehors pour te voir. Nous aussi on t’aime, très fort.

Alba s’assit sur le lit et serra Esti dans ses bras. Elles n’avaient pas besoin de moi. Je pris ma fille surexcitée par la main et les laissai seules.

Lorsque je sortis de la chambre, Peña, Germán, grand-père et Milán se pressèrent autour de moi.

— Comment va-t-elle ? demandèrent-ils d’une seule voix.

— Elle est indestructible.

32

Hôpital de Santiago

Unai

Octobre 2019

Les jours passèrent plus vite que je ne l'espérais. Ramiro Alvar avait repris conscience le matin même, mais nous n'avions pas encore pu l'entendre. Les visites quotidiennes à Estíbaliz, avant et après le travail, rythmaient notre vie familiale.

Alba dut mettre les bouchées doubles, jonglant entre son boulot au commissariat et les coups de fil avec les employés de l'hôtel. Je savais qu'elle ne renoncerait pas, qu'elle se battrait bec et ongles pour défendre son bastion, sa tour octogonale surplombant un océan de vignes.

Mais à Vitoria, d'autres urgences nous attendaient.

Alba entra dans mon bureau, le visage grave. Elle apportait de mauvaises nouvelles. Je regardai par la fenêtre. En plus d'être froid, le vent d'est rendait la journée particulièrement maussade et tapait sur le système. Je n'aurais su dire s'il y avait de l'orage dans l'air. Grand-père savait lire dans le ciel mieux que moi.

— Maintenant qu'Estíbaliz est tirée d'affaire, on va devoir prendre sa déposition. Tu veux t'en charger ? me sonda Alba.

— Oui, laisse-moi faire. Elle va me haïr, mais il faut bien que l'un de nous joue le mauvais flic. Aujourd'hui c'est mon tour.

— Comme tu voudras. Préviens-moi quand tu auras terminé, je l'appellerai dans la foulée, ajouta-t-elle avant de disparaître par la porte.

Elle va en avoir besoin.

Une fois seul, j'appelai Milán.

— Je veux savoir si Ramiro Alvar de Nograro a fait assurer la tour et, si oui, pour quel montant.

J'entrai dans la chambre d'Estíbaliz. Elle se rétablissait à pas de géant. Désormais, elle avait du mal à rester au lit et marchait de long en large, son pied de perfusion à la main, jusqu'à me donner le tournis.

— Tu fais la gueule ou quoi ? dit-elle en guise de bonjour.

— On doit retourner dans le monde réel, Esti.

— Ça sent pas bon.

Je me tins à distance, près de son plateau-repas vide.

— On va devoir prendre ta déposition sur ce qui s'est passé à la tour. On penche pour l'hypothèse d'un cambriolage aggravé. Tu connais la procédure.

— Tu crois vraiment qu'il a volé lui-même la chronique ?

Elle secoua la tête, incrédule.

— On ne connaît pas encore le mobile de l'effraction. Ramiro Alvar n'a repris conscience que ce matin, je n'ai pas encore pu lui parler. Il est possible qu'il ait monté toute cette histoire de cambriolage pour détourner les soupçons.

— Tu insinues que coucher avec moi faisait partie de son plan ? rétorqua-t-elle.

Moi aussi, je commençais à en avoir assez de son aveuglement. Je haussai le ton.

— C'est un si bon coup ? Tu ne te sens pas en danger après tout ça ?

— Avec lui, je me sens à peu près tout sauf « en danger ». Je sais de quoi je parle, Kraken. J’ai grandi avec un type qui cognait sa femme et ses gosses, mais qui était très doué pour se faire passer pour un bon père et un gentil mari. Je sais repérer les signes. Alvar n’est pas violent. Il n’est pas le tueur.

— Il faut que je te parle d’autre chose. J’ai discuté du cas de Ramiro Alvar à Marina Leiva, la psychiatre qui m’a formé à Arkaute. Je ne savais pas comment expliquer son amnésie et ses sautes d’humeur. Au départ, je mettais ça sur le compte de son agoraphobie. Après notre discussion, Marina et moi sommes à peu près certains qu’il souffre d’un TDI, un trouble dissociatif de l’identité. Il l’a reconnu lui-même la veille de l’accident, mais il a avoué n’avoir jamais voulu consulter un psy. Il dit que pour lui, réécrire la chronique était une forme de thérapie. Il pensait que ça lui permettrait d’éliminer sa personnalité alternante, son alter. Et il semble que ça ait fonctionné pendant plus d’un an, jusqu’à ce qu’il se « réactive » en te rencontrant. J’allais t’expliquer tout ça le soir où tu es allée le retrouver à la tour. L’homme que tu connais sous le nom d’Alvar de Nograro, vingt-quatrième seigneur de Nograro, est l’alter de quelqu’un qui souffre d’une maladie mentale. Ça ne t’effraie pas ?

— Pour ce qui me concerne, c’est juste une hypothèse indémontrable. Je ne connais que l’Alvar que j’ai rencontré. Tu n’as pas de preuve. Tu n’as même pas de diagnostic. Tu n’as rien.

Comment lui faire comprendre ? Comment lui ouvrir les yeux ?

Je m’assis sur le lit. Si seulement les dieux m’avaient accordé le don de la patience au berceau… Hélas ce n’était pas le cas. Je commençais à en avoir ma claque.

— Estíbaliz, lâchai-je après un silence, je pense que tu as une tendance à l’hybristophilie.

— L’attirance pour les criminels ? Sans déconner ! C’est tout ce que tu as trouvé ?

— C’est fréquent chez les gens qui ont grandi dans un environnement dysfonctionnel comme le tien. Ton père était un alcoolique violent. Ton frère était un dealer. Tu as choisi de devenir flic, et ça t’amène à côtoyer ce type de personnalités tous les jours. C’est un schéma récurrent chez toi. Ton déclencheur émotionnel.

— Dit le mec qui fait ami-ami avec des tueurs en série.

Coup bas. J’encaissai comme je pus et tentai de garder mon sang-froid.

— Ça fait partie de mon boulot. J’ai besoin de les connaître pour me mettre dans leur tête, répondis-je d’une voix posée, peut-être pour m’en convaincre moi-même. On a beau vouloir les mettre dans des cases, il n’y a pas deux psychopathes identiques. Ce sont tous des cas uniques. La seule façon de les amener à avouer est de gagner leur confiance.

— OK, Kraken, maintenant dis-moi : comment tu appelles quelqu’un qui choisit de s’entourer de nanas atteintes d’hybristophilie, comme Alba et moi ? Il y a un mot pour ça ? Un putain de junkie accro aux tarées ?

J’avais à peine remarqué la présence d’Alba. Elle venait de débarquer dans la chambre, hors d’elle.

— Ça suffit ! On vous entend dans tout l’étage.

— Tu n’étais pas censée venir plus tard ? demandai-je d’un ton de reproche.

— Il faut que ça cesse. Vous dépassez les bornes. Tous les deux ! Comme toujours.

— Comme toujours ? (Je me retournai, aussi furieux qu’Estíbaliz.) C’est une critique ? On a le meilleur taux d’élucidation du pays. Regarde les dossiers, si tu ne me crois pas. Il n’y a pas une seule affaire non résolue depuis qu’on fait équipe, elle et moi.

— Mais à quel prix, Unai ? Vous êtes incontrôlables. Vous deux, moi… En ce moment, tout part à la dérive, ça affecte notre vie à tous les trois. Et tu le sais.

Je pris une profonde inspiration. Je sentais les nuages noirs s'amonceler au-dessus de ma tête.

— Oui, madame la sous-commissaire, rien ne va plus. Mais dans la chambre gardée au fond du couloir, nous avons un suspect souffrant d'un trouble dissociatif de l'identité qui refuse de se soumettre à un traitement psychiatrique et que nous ne pouvons pas légalement contraindre à se faire soigner. Ce suspect n'a confiance qu'en moi et ne parlera à personne d'autre. Et croyez-moi, il détient la clé de toute cette affaire. Donc à moins que vous ne décidiez de me mettre sur la touche, je vais faire mon boulot et interroger le nouveau jules de l'inspectrice ici présente.

Je me levai pour partir.

— Laisse-moi le voir, intervint Estíbaliz.

— Tu es cinglée ? Ou bien tu nous fais un syndrome de Stockholm ? répliquai-je.

— Tu viens de dire que sa chambre était gardée, et Alba et toi vous serez avec moi. Même s'il était le monstre qu'on recherche, qu'est-ce qu'il pourrait me faire ?

— Rien, reconnus-je. Il est perfusé dans tous les sens avec la jambe en traction.

— Dans ce cas-là, montre-moi ce mec qui est censé être si différent d'Alvar. Si c'est vrai, je veux voir l'enfoiré qui m'a fait ça. Quant au syndrome de Stockholm, ne me prends pas pour plus conne que je suis.

Mon regard croisa celui d'Alba.

Il signifiait : « On n'a rien à perdre. »

Le sien ne laissa guère d'équivoque : « C'est la dernière fois que je cède. »

— Viens avec moi une seconde, Unai. Il faut que je te parle, dit-elle.

Je la suivis dans le couloir.

— Ça me serait extrêmement utile de voir la réaction de Ramiro Alvar face à Estíbaliz. On ne va pas l'interroger sur le vol de la chronique pour

l’instant. Je veux attendre qu’il aborde lui-même la question, expliquai-je à voix basse quand nous fûmes à l’abri des oreilles indiscrètes.

Elle réfléchit quelques secondes.

— D’accord. Si on veut relancer l’enquête, on n’a pas le choix. Mais la sécurité d’Estíbaliz passe avant tout.

— Bien sûr.

Esti enfila une robe de chambre à fleurs – cadeau de mon grand-père – par-dessus sa chemise de nuit d’hôpital et avança dans le couloir sous bonne escorte.

Alba dit quelques mots aux agents qui gardaient la chambre de Ramiro Alvar.

J’entrouvris la porte, mais Esti me précéda, impatiente, avec sa perfusion, sa minerve et son bras en écharpe. Ce n’étaient vraisemblablement pas les retrouvailles romantiques qu’elle avait imaginées.

— Alvar… ? murmura-t-elle, perplexe.

Ramiro Alvar avait encore plus mauvaise allure qu’Estíbaliz. Il semblait plus petit, ratatiné, depuis sa chute. Caché derrière ses lunettes, il lisait l’un des nombreux livres posés sur sa table de nuit.

Les lunettes constituaient un détail essentiel. J’avais demandé à mes collègues de la Scientifique de les chercher durant l’inspection des lieux. Ils avaient fini par les trouver dans un tiroir de sa commode. La conclusion paraissait évidente : c’était Alvar qui avait couché avec Estíbaliz et qui était tombé dans l’escalier.

— Vous devez être l’inspectrice Ruiz de Gauna. Je suis navré de vous rencontrer dans de telles circonstances. Je ne peux même pas vous saluer comme il se doit, prononça-t-il avec peine.

— Tu ne te souviens vraiment pas de moi ? demanda-t-elle en s’approchant.

Alba fit un pas en avant pour se placer près d’elle.

Ramiro Alvar la contempla un long moment comme s’il la voyait pour la première fois. Une mèche de cheveux bouclés retombait sur son front. Esti semblait sous le choc.

— J’ai bien peur que non, chuchota-t-il sur un ton d’excuse.

— Ta voix est différente, nota Esti.

— Je vous demande pardon ?

— Tu parles plus doucement.

— Je n’aime pas attirer l’attention, marmonna-t-il, baissant les yeux vers son livre.

— Tu n’as pas trop chaud dans cette chambre ? Les fenêtres sont toujours ouvertes dans la tour. Tu ne veux pas que j’ouvre un peu ?

— Non ! s’écria-t-il. Non, merci. Je suis très frileux. D’ailleurs, on dirait qu’il va pleuvoir.

J’eus le cœur brisé en voyant le visage d’Estíbaliz. Elle fit un autre pas vers lui et tendit la main gauche. De l’index, elle effleura le bras qui reposait sur les draps. Très lentement. C’était un geste si intime que je me sentis honteux d’en être témoin.

Il se recroquevilla davantage, comme touché par le doigt brûlant de Dieu en personne.

— Alvar, c’est une plaisanterie ? Est-ce que tu veux qu’ils s’en aillent ? Tu préfères me parler seul à seule ?

— Non ! Non… Ne le prenez pas mal, inspectrice. J’apprécie votre compagnie, mais l’inspecteur López de Ayala… Eh bien, il me comprend. Il est la seule personne à qui j’ai parlé de ma maladie. Vous refusez peut-être d’y croire, pourtant c’est vrai. Alvar est mon alter, la personnalité alternante que j’ai tout fait pour éliminer.

— Tu ne vas pas t’y mettre, toi aussi ! lança Estíbaliz.

Le timide Ramiro Alvar soutint son regard. Esti chercha en vain une lueur familière dans ses yeux.

— Inspectrice, je pense que c’est vous qui l’activez, dit Ramiro Alvar après quelques secondes de silence.

— Alors pourquoi il est pas là maintenant, hein ? Pourquoi est-ce j’ai devant moi cette espèce de… d’intello fadasse de merde, et pas le type le plus fascinant que j’aie jamais rencontré ? cria-t-elle.

— Esti, calme-toi, coupa Alba. Ça ne fait que compliquer les choses.

— Bordel, c’est un coup monté ou quoi ? C’est encore un de tes petits jeux, Kraken ?

J’ouvris la porte et lui fis signe de me suivre. Nous remontâmes le couloir, en rogne, tandis que les infirmières prétendaient ne pas nous voir.

— Non, Estíbaliz, ce n’est pas un jeu. C’est la vérité. Tu as craqué pour un type qui n’existe que par intermittence, et tu vas devoir l’accepter. Je vais faire mon possible pour que Ramiro Alvar se soigne et se débarrasse de son foutu alter. Donc les jours d’Alvar sont comptés, s’il revient. Il n’a pas refait surface quand Ramiro t’a vue. Il se peut que le traumatisme de la chute ait modifié l’équilibre des forces dans son cerveau. C’est un malade mental, Esti. Et pour l’instant, tout ce que je sais, c’est que pour chaque meurtre, on a un indice qui nous mène à la tour.

Elle me tourna le dos et s’approcha de la fenêtre pour contempler l’orage. Éclairs, tonnerre… tout le barnum céleste. Il pleuvait à verse : les gouttes fouettaient la vitre en diagonale.

— Quelle aubaine, hein ? dit-elle sans me regarder Un indice pour chaque meurtre.

— Comment ?

— Tu crois que mes sentiments pour Alvar m’ont brouillé le cerveau ? Tu crois que je n’ai pas gambergé sur toutes tes pistes ? Tu crois que je n’ai pas lu et relu ce foutu roman jusqu’à l’apprendre par cœur ?

— Très bien. Alors, prouve-moi qu’on ne t’a pas perdue en route. Parce que pour l’instant, tu n’as strictement rien apporté à l’enquête.

Esti eut une grimace de douleur. Sa minerve devait la gêner. Ou peut-être était-ce autre chose.

— Est-ce que tu pourrais me laisser un peu seule ? demanda-t-elle. Juste quelques heures ou quelques jours. J'ai besoin d'assimiler tout ça… tout ce que je viens de voir.

— Toi et moi, on a le don de s'attacher à des gens compliqués dans des situations difficiles, dis-je, décidé à partir et la laisser tranquille.

— Ça n'a pas toujours été comme ça, répondit-elle. Paula, Iker, mon ancien fiancé… C'étaient des gens normaux, avec des vies normales. Et on les a aimés.

— Peut-être que ce métier pèse trop lourd. Si notre boulot nous impose de fréquenter des criminels, quel genre de personne on va laisser entrer dans notre vie, Esti ? Comment veux-tu que ça n'empoisonne pas notre quotidien ? Chaque soir, on rapporte à la maison toute cette haine, toutes ces névroses… Comment on pourrait y échapper ?

— Tout le monde a des névroses, me rappela-t-elle. Tout le monde trimballe ses conflits non résolus. Même si on ne bossait pas à la Criminelle, on n'y couperait pas. Tu ne trouveras pas la sérénité en quittant la police.

— Je dis juste que tous les pays ne sont pas en guerre, murmurai-je en contemplant les rues détrempées par la fenêtre.

Esti me regarda de haut en bas, comme si elle ne m'avait pas vu depuis très longtemps.

— Depuis tout le temps qu'on travaille ensemble, c'est la première fois que je t'entends parler comme ça.

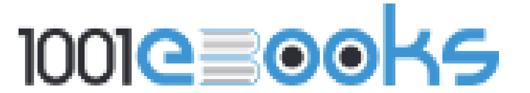
— Et moi c'est la première fois que je te vois démolie, les os en miettes. Ça me fout en l'air. J'ai cru que tu allais mourir. Merde, Esti, c'est toujours toi qui me protèges ! Je ne peux pas imaginer la vie sans toi. Maintenant, je me sens brisé, comme si le lien émotionnel entre nous s'était rompu. Et je vais devoir continuer l'enquête sans toi. Ça me fait peur.

— Tu es terrifié.

— Oui, reconnus-je.

Elle s’assit au bord du lit. Je posai ma tête sur ses cuisses en regardant la pluie. Estíbaliz se contenta de caresser mes cheveux, évitant ma cicatrice.

33



Yennego
Diago Vela

Été de l’an de grâce 1199

Le temps passe en un éclair pour qui s’éveille chaque jour face aux visages de son fils et de sa souriante épouse.

Ainsi s’étaient écoulées les sept années les plus heureuses de ma vie.

Aurais-je dû écouter le muet avertissement du vent du sud – le terrible *hegoaizea*, le vent des fous – lorsqu’il nous réveilla, ce funeste matin, en faisant claquer nos volets ?

Alix tira le drap sur ta tête, fuyant la lumière. J’adorais peigner ses cheveux lâchés quand elle rentrait à la maison, et détestait autant qu’elle sa coiffe à quatre pointes.

— Où est Yennego ? demanda-t-elle, encore somnolente.

— Son oncle Nagorno est passé à l'aube. Il voulait l'emmener faire un tour à cheval. (Je jetai un œil à la fenêtre ouverte.) À l'heure qu'il est, ils doivent être revenus.

Une fois vêtus, nous rejoignîmes à la Porte du Nord. Nagorno descendait d'Altai et Yennego tenait les rênes d'un superbe poulain.

— Père ! s'écria-t-il en me voyant, et malgré sa patte folle, il se jeta dans mes bras. Regarde ce que mon oncle m'a offert ! Un grand cheval, rien que pour moi !

Âgé de six étés, Yennego avait contribué à réchauffer ma relation avec mon frère. Nagorno adorait son neveu et le traitait comme son propre fils. Il cédait à tous ses caprices, et lui apprenait à monter à cheval et à ciseler des bijoux.

J'embrassai mon fils. Il avait hérité de mes cheveux bruns, mais sentait le gâteau, comme sa mère. Il était né en pleine santé avec une bonne paire de poumons, mais à l'âge de deux ans, il fut victime d'un accident rue de l'Astería qui affecta la croissance de l'une de ses jambes.

Malgré tout, il apprit à marcher, puis il apprit à ignorer les moqueries sur son passage, devant parfois lancer des pierres pour se défendre. C'est pourquoi il préférait passer ses journées à cheval, où son infirmité était indécelable. Quand il s'échappa de mes bras, je le vis grimacer.

— C'est ta dent, mon fils ?

— Elle bouge, père, et ça fait mal. Grand-mère Lucía m'a donné un bracelet avec une dent de hérisson, mais ça fait toujours mal.

Il me montra un brin de laine rouge, identique à ceux que Lucía avait naguère tressés pour Alix et moi. Nous ne les ôtions jamais, pas même entre les draps ou les soirs d'hiver, quand nous passions des heures à parler dans le bain.

— Fais trois fois le tour de l'église Sant Michel, lança une voix derrière nous. On dit que ça chasse la douleur.

C’était Onneca, grave et méfiante, comme toujours. Sa tristesse avait grandi au fil des ans, dans l’attente d’un héritier qui n’arrivait pas. Son frère ayant trouvé la mort dans une embuscade au retour des croisades, le devoir de perpétuer la lignée des Maestu reposait désormais entièrement sur elle. Elle ne montrait aucune affection envers son neveu, et je n’en attendais pas non plus de sa part. Je me contentais des politesses de rigueur quand nous nous croisions dans la rue, guère plus.

Alix, en revanche, toujours confiante, continuait d’essayer.

— Il ne vaut mieux pas, mon fils, intervint mon épouse en prenant gentiment le bras d’Onneca. On raconte qu’à Respaldiza, une demoiselle a fait trois fois le tour de la chapelle et que le démon l’a emportée. On ne l’a plus jamais revue.

— N’effraie donc pas mon neveu, Alix. C’est un jour de réjouissance, si je ne me trompe pas, dit Nagorno, que les promenades à cheval mettaient de belle humeur.

— J’ignore la raison de toute cette joie, même si je vois que tu as généreusement offert le poulain d’Olbia à cet enfant, répondit Onneca.

— Ne vas-tu pas partager la nouvelle avec nous, ma chère belle-sœur ? demanda Nagorno qui s’approcha d’Alix pour lui toucher le ventre. Ce sera pour la fin de l’automne, n’est-ce pas ?

— Mon frère a un excellent œil pour déceler l’émergence d’une vie nouvelle. Nous ne l’avons encore annoncé à personne, hormis à Yennego, qui sait qu’il aura un petit compagnon de jeu avant la fin de l’année, dis-je, évitant de croiser le regard d’Onneca.

Ses yeux étaient emplis d’une tristesse qui raviva les braises d’une douleur ancienne que je ne voulais plus ressentir.

À cet instant, des chevaux franchirent la Porte du Nord. Le roi Sanche, septième du nom, surnommé le Fort, car il dépassait de plusieurs têtes tous ses sujets, avait désigné l’été précédent un nouveau lieutenant qui l’avait fort bien servi à Saint-Jean-Pied-de-Port, point de départ des pèlerins sur le

chemin de Compostelle. Les lieutenants étaient des militaires de passage, affectés d'un château à l'autre. Comme les soldats qui les accompagnaient, ils ne s'installaient jamais. Petro Remírez, l'ancien lieutenant, se faisait vieux, et Sanche le Fort déplaçait ses pièces sur l'échiquier du royaume face aux nouvelles inquiétantes venues de Tolède.

La Navarre tout entière ne parlait que du voyage du roi vers le Sud, vers les terres sarrasines, en quête d'une alliance avec le nouveau calife, Miramamolin. On lui reprochait de chercher des alliés parmi les païens, et le pape menaçait de l'excommunier. Certains habitants de Victoria étaient lassés de payer des impôts à un roi qu'ils ne connaissaient guère et qui, disait-on, partageait sa couche avec de belles infidèles. Quand le vin coulait dans les auberges, depuis Tudela jusqu'à Pampelune, depuis Saint-Sébastien jusqu'à Santander, les grivoiseries fusaient sur les princesses mauresques dans les bras du géant navarrais.

En ville, nombreux étaient ceux qui voyaient d'un bon œil les progrès du roi de Castille, Alphonse VIII. Au Portal Oscuro, les Mendoza et les Isunza répétaient que le monarque castillan les favoriserait davantage que ne l'avaient fait Sanche VI, le Sage, et son fils dans leurs chartes qui mettaient la petite noblesse et le reste des villageois sur un pied d'égalité à l'intérieur des murs.

Ce matin-là, nous attendions Martín Chipia, le nouveau lieutenant du roi Sanche, et la garnison venue de la cour de Tudela. Le lieutenant avait le nez aplati, résultat d'une bagarre de taverne. Ses cheveux retombaient sur des épaules démesurées, qui offraient un étonnant contraste avec ses jambes courtaudes.

— Voici mes hommes. (Il sauta de sa monture. Sa tête arrivait à la hauteur de ma poitrine.) Ils ne causeront pas de problèmes aux habitants du bourg. Cependant, j'apporte des nouvelles inquiétantes de la part des conseillers du roi Sanche. Il semblerait que la Castille prépare une offensive. Nous devons nous tenir prêts, au cas où. Demain, nous parlerons

du ravitaillement. Que Dieu nous laisse arriver jusqu’à la moisson. J’ai vu en chemin les champs encore verts. Vos granges sont-elles pleines ?

— Pas encore, répondit Alix. Ce sera une bonne année, les prédictions annoncent une récolte abondante.

— Prions pour que le soleil soit clément, dit-il. Le roi Sanche n’a pas confiance en son cousin castillan. J’ai ordre de veiller à ce que Victoria ne se rende pas.

— Espérons que nous n’en arriverons pas là, conclut Nagorno.

Notre cauchemar débuta à la nuit tombée.

Alix et moi rentrions chez nous après avoir mis grand-mère Lucía au lit. Ces derniers temps, elle avait perdu l’appétit et sa voix n’était plus qu’un murmure.

Nous laissâmes Yennego jouer avec les enfants de Villa de Suso parmi les étals du marché. Chaque jeudi, le poisson arrivait des ports du Nord. Nous étions contraints d’acheter quelques sardines ou un peu de morue pour le vendredi, jour de jeûne imposé par l’Église de Rome.

Le soir, quand les poissonniers avaient rassemblé leurs paniers, les tombes du cimetière de Santa María se retrouvaient jonchées d’entrailles et d’arêtes poisseuses dégageant une odeur fétide après des heures passées au soleil.

Je descendis chercher mon fils, mais ne le vis nulle part parmi les rares retardataires. Le couvre-feu avait sonné depuis longtemps, annonçant la fermeture des trois portes du bourg.

Je ne distinguai aucun boiteux parmi les petites ombres qui gambadaient dans le cimetière.

— Avez-vous vu Yennego ?

— Non, seigneur, répondit le fils de Sabat, le cordier, un gamin de neuf ans particulièrement grand pour son âge.

— Il est allé faire trois fois le tour de l’église Sant Michel, intervint une fillette, l’aînée d’un des forgerons de Lyra. Il a dit qu’il voulait soigner son

mal de dents.

— Quand l’as-tu vu pour la dernière fois ?

— Il faisait encore jour.

Le temps que j’arrive, les rues s’étaient presque vidées. Je demandai à l’un des gardes de Martín Chipia de m’ouvrir la Porte du Sud, et je fis le tour de l’église en criant le nom de mon fils.

Plusieurs heures plus tard, alors que le bourg au complet était à la recherche de Yennego, je compris ce qui était arrivé. Le cordon de laine rouge que Lucía avait tressé pour lui fut découvert sur une vieille tombe du cimetière de l’église Sant Michel. Une tombe qui était là avant la construction des remparts, qui les recouvraient à moitié.

Aucun démon ne m’avait pris mon fils.

C’était un monstre qui l’avait enlevé.

34

Le principe de Locard

Unai

Octobre 2019

Je plongeai dans l'eau froide et nageai dans l'une des lignes de la piscine. J'avais pris l'habitude de faire quelques longueurs quand je venais à Arkaute discuter avec le Dr Leiva. Ça me détendait davantage que mes footings matinaux. Mes pensées coulaient mieux sous l'eau, entourées de silence.

Le Dr Leiva m'avait donné rendez-vous à la piscine à midi. Elle avait un peu de retard, et j'en profitai pour réfléchir une fois encore au vol de la chronique du comte Don Vela. Ramiro Alvar avait demandé à son avocat d'aller vérifier dans sa collection privée. Seule la chronique manquait, et l'avocat avait convaincu son client de porter plainte pour violation de domicile et vol avec violence.

À l'académie de police, j'avais étudié le principe d'échange de Locard : tout criminel laisse des traces de sa présence derrière lui. Ou, pour citer le célèbre criminologue : « Toute action d'un individu ne peut avoir lieu sans laisser de traces. » Le vol de la chronique avait laissé plus de traces que le coupable ne l'imaginait. Alvar, ou Ramiro Alvar, pouvait avoir organisé le cambriolage, bien sûr. Or à ce stade, il semblait plus vraisemblable que le

voleur soit une personne extérieure, qui aurait agi par impulsion en apprenant que le document valait des millions d’euros.

Hypothèse nº 1 : l’agresseur d’Estíbaliz et de Ramiro Alvar et le meurtrier ne faisaient qu’un. Quand le coupable avait lu le tweet, il connaissait déjà l’existence de la copie et savait où la trouver, mais il ignorait sa véritable valeur.

Hypothèse nº 2 : le mobile du vol de la chronique était l’argent. Estíbaliz et Ramiro Alvar avaient été agressés parce qu’ils se trouvaient au mauvais endroit au mauvais moment. Jusque-là, je n’avais pas envisagé que le mobile des meurtres d’Antón Lasaga, des deux sœurs et de MatuSalem soit pécuniaire. Et si l’argent représentait la seule motivation dès le début ?

Une voix me tira de mes réflexions.

— J’ai fait deux longueurs à côté de toi et tu ne t’es même pas aperçu de ma présence.

Pris au dépourvu, je jetai un œil à ma droite. Le Dr Leiva m’avait rejoint dans l’eau et me regardait avec un sourire serein.

— Marina ! Désolé, j’étais perdu dans mes pensées.

Nous nageâmes jusqu’à la bordure du bassin. C’était l’endroit le plus apaisant au monde pour discuter en toute discrétion. Je la mis au courant des derniers événements.

— Penche-toi sur le passé de Ramiro Alvar, suggéra-t-elle après avoir écouté patiemment l’avalanche d’informations. Tu dois identifier le traumatisme qui a déclenché la scission de sa personnalité et le mensonge qu’il se raconte pour le dépasser. Nous inventons tous des choses pour surmonter une situation inacceptable. Mais les patients qui souffrent de TDI poussent le mensonge à un degré extrême. Ils s’inventent des alters, des avatars qui incarnent la reviviscence de l’événement traumatique, et ils se retrouvent piégés dans différents rôles : le bourreau, la victime… Je doute que Ramiro Alvar évoque son trauma si tu lui poses la question. Est-ce qu’il lui arrive de parler de ses parents ?

— En termes élogieux.

— Des banalités ?

— Oui.

— Les patients souffrant de TDI effacent parfois des pans entiers de leur vie pour les remplacer par des souvenirs agréables, mais vagues, qu'ils n'ont pas vécus.

— Ils semblent avoir été plutôt appréciés des gens du village, dis-je. Hormis le fait que le père avait un certain penchant pour les déguisements, que Ramiro Alvar attribue à une forme héréditaire de la maladie. Cela dit, d'après ce que j'ai pu lire, les spécialistes semblent exclure cette possibilité.

— En théorie, oui. On a tellement peu de cas qu'il serait illusoire d'envisager une étude générationnelle pour le démontrer, sans parler d'une étude génétique. Mais on doit rester ouverts à toutes les hypothèses. D'après moi, la maladie a plutôt à voir avec l'histoire que le patient se raconte à lui-même. Si Ramiro Alvar était un enfant précoce, élevé dans la honte et la peur d'une maladie héréditaire qui tenait la famille à l'écart du monde, alors quand l'événement traumatique s'est produit, son esprit s'est accroché à son pire cauchemar et il est devenu ce qu'il redoutait le plus. On appelle ça une prophétie autoréalisatrice. Si l'individu considère une situation comme réelle, alors elle aura des conséquences dans la réalité.

— Il y a bien une explication à ce qui s'est produit, même si j'espère me tromper, admis-je. Peut-être que Ramiro Alvar s'est réveillé et a constaté qu'Alvar avait couché avec ma collègue. Il a pu simuler l'effraction et le vol de la chronique pour créer une diversion. Ensuite, il a poussé Estíbaliz du balcon, puis il est remonté et a sauté de moins haut pour être sûr de survivre à sa chute. Ce serait cohérent avec le désir de Ramiro Alvar d'éliminer Alvar, comme dans le roman, et ça expliquerait pourquoi Estíbaliz ne réactive plus Alvar : parce qu'il n'existe plus.

Marina réfléchit à ma théorie et hocha la tête.

— D’après mon expérience, ces patients manifestent souvent des comportements violents envers eux-mêmes : scarifications, tatouages, conduites à risques… Toutefois, dans la plupart des cas, c’est l’alter dominant qui agresse la PAN, la personnalité faible, et non l’inverse.

— Et donc ?

— Assure-toi que la personnalité à qui tu as affaire est bien celle qu’elle prétend être, et pas son alter qui te mène en bateau. Les alters sont mus par l’instinct de survie. Alvar est capable de tout pour continuer à exister. Mais il est aussi excessif ; s’il joue la comédie, il y a des chances pour que son comportement le trahisse. Tu as dressé son profil : ne le perds pas de vue. Tu disais que tu l’avais confronté à Estíbaliz et qu’il ne s’était rien passé ?

— C’est vrai. Mais je ne veux plus imposer ça à Esti.

— L’apparition d’Alvar est antérieure à leur rencontre. Il faut qu’on trouve ce qui a l’a déclenchée la première fois. Est-ce que Ramiro Alvar a d’autres alters ?

— Pas à ma connaissance, non. Visiblement, chez les hommes de sa famille, la maladie s’installe petit à petit. Les personnalités dissociées apparaissent à l’âge adulte. Il dit avoir voulu se débarrasser d’Alvar de peur de finir comme son père. L’écriture lui a servi de catharsis. Il pensait que ça avait fonctionné, que son alter était mort. Puis il a rencontré Estíbaliz, et Alvar est réapparu.

— La personnalité abusive.

— Oui, et c’est bien ce qui me chiffonne : que Ramiro Alvar ait donné à Alvar, son frère prêtre décédé, le rôle de l’alter abusif. D’après les gens d’Ugarte, les deux frères s’adoraient. On ne peut pas feindre ces sentiments, encore moins chez les jeunes enfants et les adolescents.

— Est-il possible qu’Alvar soit devenu abusif par la suite ? Quand il a eu la tutelle de son frère, par exemple ? demanda Marina.

— Les gens du village assurent qu’Alvar est mort environ un an après être tombé malade.

— Il n’a peut-être pas supporté de devoir s’occuper de son frère dans ces conditions. Ramiro Alvar était un adolescent dépendant, fragilisé par le décès de ses parents. Ce serait dramatique pour n’importe qui. Puis Alvar est mort.

— Apparemment. Même si personne ne se rappelle être allé à son enterrement.

— Qu’est-ce que tu sous-entends ?

— Rien, dis-je. Seulement qu’il y a quelque chose de pas net dans son décès.

— Eh bien, tu as de quoi cogiter. Bonne chance pour la suite. Je dois y aller, mon prochain cours commence dans une demi-heure.

Après le départ de Marina, je repris mes longueurs en repensant au principe de Locard : tout acte criminel laisse des traces.

J’allais bientôt apprendre que c’était vrai aussi pour tout acte d’amour.

Car l’amour, au même moment, se frayait un chemin dans le cœur de deux êtres qui se refusaient à accepter la fatalité.

Plus tard, j’appris comment leur idylle avait commencé : le timide Ramiro Alvar persuada une infirmière de porter une lettre pour lui. Estíbaliz la lut avec un mélange de surprise et de curiosité.

Chère inspectrice Ruiz de Gauna,

Je regrette infiniment que les choses aient tourné ainsi en raison de ma maladie. Bien que je ne me rappelle rien des moments que mon alter a passés avec vous, je me rends compte que vos sentiments l’un pour l’autre étaient sincères. Alvar est tombé amoureux de vous, et vous de lui. Cela ne me surprend guère : Alvar est hardi et déterminé. Je pense que vous comptez beaucoup pour lui. Jusque-là, il n’avait jamais amené aucune femme à la tour. À vrai dire, l’homme avec qui vous avez passé la nuit, d’une certaine façon, était vierge. Je suis désormais convaincu qu’il n’existe plus, qu’il est mort dans cette chute. Depuis, je n’ai plus eu

d'absence ni d'amnésie. J'y vois un espoir de guérison, la fin de mon cauchemar intime. La possibilité de mener enfin une vie normale. J'ai conscience de la perte que cela constitue pour vous, puisque Alvar n'est plus parmi nous. Je comprendrais aussi que vous me haïssiez, moi, Ramiro Alvar. Que vous me trouviez – comment disiez-vous ? – « fadasse ». Vous me voyez comme l'alter ego terne d'Alvar, mais je suis la véritable personne derrière ce psychisme brisé.

Sincèrement vôtre,

Ramiro Alvar de Nograro,
XXVe seigneur de la tour de Nograro

À ce moment, cependant, j'ignorais tout de cette lettre. Tout ce que je savais, c'est que sans Estíbaliz à mes côtés, je me sentais incapable de faire avancer l'enquête. Frustré, je pris ma voiture et roulai en direction d'Ugarte. Le club de lecture ne se réunissait pas ce jour-là, mais je désirais en savoir plus sur l'entourage familial de Ramiro Alvar, surtout sur son frère.

Je poussai la porte du café.

L'établissement était à moitié vide. Un petit groupe de jeunes gens jouaient au baby-foot et quelques retraités étaient occupés à compter les points après une partie de cartes très serrée. Benita somnolait dans son fauteuil roulant, une couverture sur les genoux.

— Vous pouvez lui parler, elle ne dort pas. Elle fait semblant, me dit le serveur avec un clin d'œil.

— Benita, comment allez-vous ? demandai-je en m'asseyant près d'elle, mes mains tendues devant le poêle.

— Tiens donc, le détective ! s'exclama-t-elle avec malice.

— Inspecteur, plutôt. Je n'ai pas pu venir à la réunion de la semaine dernière. J'ai raté quelque chose ?

— Et comment ! On a quatre nouveaux inscrits, rien que ça : Aurora ; Nati, la femme du maire ; et les Ochoa mère et fille. C'est bien la première fois que je les vois ouvrir un livre, celles-là.

— Ça fait plaisir. Vous semblez être un village soudé, avec les avantages et les inconvénients que ça comporte. Mais soudé.

— Vous savez ce qu'on dit : « Petit village, grand enfer. »

— C'est drôle. L'autre jour, votre fils a fait un commentaire que j'ai trouvé assez choquant. Il a prétendu qu'Ugarte était un village de bâtards. Pourtant, les gens d'ici m'ont l'air plutôt charmants.

— Bâtards ? Il n'a pas dit ça au sens que vous croyez. Les mots changent avec le temps, leur sens se transforme, mais les nuances sont importantes. Mon fils parlait de bâtards au sens littéral – les enfants illégitimes, ceux qui sont nés hors mariage. Et là-dessus, ici, on en connaît un rayon. Vous avez aussi les enfants de prostituées, bien sûr, et les enfants naturels, ceux de la maîtresse officielle. On doit bien en avoir quelques-uns ici. Ensuite il y a les abominations, les enfants nés d'un inceste. Une véritable offense envers Dieu, n'est-ce pas ? On ne devrait pas permettre une chose pareille. Et n'oublions pas les bâtards des concubines.

— Les concubines ?

— Les femmes qui se mettaient en ménage avec le curé, expliqua-t-elle. Voyons voir, qu'est-ce qui nous reste ? Ah oui, les nonnes… Est-ce que j'ai parlé des abominations ? Oui, je crois bien. Enfin vous avez les rejetons d'un autre nid que le cocu élève sous son propre toit. Ceux-là, je les appelle les coucous. On en a eu plus d'un par ici, croyez-moi.

— Des coucous ? Mon grand-père appelle ça « élever la portée du voisin ».

— C'est vieux comme le monde, pas vrai ? lança-t-elle d'un air joyeux.

— Vous en voyez d'autres ?

— Non, je crois que j'ai cité tout le monde. Ici, les gens ne parlent pas de ces choses-là. Si quelqu'un s'avisait de lever le lièvre, on en trouverait

des colonies entières. Dans toutes les maisons. Et personne ne veut ça. Alors ils se tolèrent, ils souffrent en silence et ils envoient leurs enfants loin du village, pour qu'ils ne se reproduisent pas entre eux. Dieu ne l'accepterait pas.

— Qu'est-ce que vous sous-entendez ?

— Tu en as assez dit pour aujourd'hui, maman, intervint Fidel. Je te ramène à la maison.

J'étais si absorbé par la conversation que le timide époux de Fausti me sembla surgir de nulle part pour emmener sa mère dans son fauteuil roulant.

Tôt le matin, je reçus un coup de fil de Milán. Le jour n'était pas encore levé et j'étais nu, contemplant la place derrière la baie vitrée. Un vent fort balayait les rues.

— Kraken, on a eu un appel à propos d'un vol avec violence à Quejana. C'est très bizarre.

— Comment ça, bizarre ?

— Quelqu'un a pénétré dans l'ensemble monumental de Quejana. Le vieux prêtre qui s'occupe de l'endroit a été blessé.

35

Quejana

Unai

Octobre 2019

Qu’est-ce que c’est que ce bordel ?

— Je passe te chercher ? demanda Milán.

Une heure plus tard, alors que l’aube paraissait, nous nous garions devant le couvent dominicain désaffecté de Quejana, au nord de la province d’Álava.

Les arbres qui entouraient la cour pavée pointaient leurs branches vers le ciel rouge. Hormis une ambulance, l’endroit était désert.

Nous dépassâmes les bâtiments abandonnés. Sans bien savoir où aller, nous nous dirigeâmes d’instinct vers le palais fortifié, avec ses quatre hautes tours carrées. Avec prudence, je franchis l’imposante porte en bois et appelai :

— Il y a quelqu’un ?

Un grand jeune homme portant l’uniforme de l’unité des premiers secours vint nous accueillir.

— Entrez. On a un blessé par chute. Fracture de la hanche, probablement. On l’emmène à l’hôpital.

Il nous conduisit jusqu'à une cour intérieure au sol dallé humide, bordée de jardinières bien entretenues. Les feuilles mortes s'amoncelaient dans les coins. Quelqu'un maintenait donc l'endroit à peu près en vie.

Je vis le vieux curé assis sur un banc en pierre, entouré de deux autres ambulanciers. Il portait un pyjama rayé sous une veste noire.

— C'est vous qui avez appelé la police ? demandai-je.

— Lázaro Durana, pour vous servir. Je suis le curé de Quejana. Je vis sur place, dans l'ancienne maison du chapelain. Cette nuit, pendant que je lisais dans ma chambre, j'ai entendu du bruit. Je suis tout seul ici, donc j'ai compris tout de suite que c'était louche.

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Pas grand-chose. La porte de la chapelle de Nuestra Señora del Cabello était entrouverte, et j'ai aperçu comme la lumière d'une lampe torche. En approchant de la chapelle, j'ai crié : « Qui est là ? » Personne n'a répondu, mais j'ai entendu du boucan. Je ne voulais pas me retrouver nez à nez avec le voleur, donc j'ai appelé la police avec mon téléphone portable. Il a dû m'entendre ou il a senti ma présence, parce que la lampe s'est éteinte. Ensuite j'ai juste vu une ombre sortir en courant de la chapelle. Il m'a poussé et je suis tombé sur la hanche. C'est très douloureux. Dans ma chute, j'ai perdu mes lunettes. Quelqu'un pourrait m'aider à les retrouver ?

Milán et moi passâmes la cour au peigne fin, comme si nous inspections une scène de crime. Je divisai le périmètre en quatre et ratissai chaque section de l'extérieur vers le centre, en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre.

Je trouvai les lunettes dans le coin, à gauche, à environ quatre mètres de l'endroit où le curé avait indiqué être tombé.

— Elles sont là, dis-je d'une voix forte. Les verres sont intacts, mais la monture est un peu tordue. Vous pensez que votre agresseur a pu les toucher ?

— Non, il m'a poussé et il est parti en courant.

Je pris plusieurs photos des lunettes – de près, à mi-distance, et de loin. D'après l'endroit où on les avait trouvées, le curé disait vrai : l'intrus avait dû foncer hors de la chapelle et bousculer le vieil homme.

Je pris les lunettes, redressai la monture et les rendis à leur propriétaire.

— C'est mieux, dit-il. Maintenant je peux voir votre visage.

— Vous pensez que vous pourriez identifier votre agresseur ? intervint Milán.

— Non, il faisait trop sombre.

— Est-ce que vous vous rappelez autre chose ? Une odeur, peut-être ?

— De la sueur. Je ne sais pas s'il portait de l'eau de Cologne.

— Donc vous pensez que c'est un homme ?

— Je ne connais pas grand-chose aux femmes. Mais oui, d'après sa corpulence, je dirais que c'était un homme. Vous pourriez vérifier s'il est entré aussi dans l'église du couvent ? C'est par là-bas, dit-il en désignant une porte de l'autre côté de la cour. Nous avons un calice d'une certaine valeur dans la sacristie.

Milán se dirigea vers l'église, enfila des gants et tenta d'ouvrir la porte.

— C'est fermé. Elle n'a pas l'air d'avoir été forcée. Je ne pense pas qu'il soit venu ici.

— Grâce au ciel, soupira le curé. Un souci en moins. Vous voulez bien jeter un œil à la chapelle pour voir ce qu'il trafiquait à l'intérieur ?

— Bien sûr, nous sommes là pour ça. Est-ce qu'il aurait pu chercher quelque chose en particulier ? Des objets de valeur ?

— Il n'y a que le tombeau du chancelier Pero López de Ayala et de son épouse, Leonor de Guzmán. Et un retable, au mur. C'est une copie ; l'original est à l'Art Institute de Chicago. J'espère que ce n'est pas un vandale ou je ne sais quoi. Vous voulez bien vérifier, s'il vous plaît ? insista-t-il en portant la main à sa hanche avec une grimace de douleur.

Le jeune ambulancier fronça les sourcils.

— On l'emmène à Vitoria.

Le curé acquiesça docilement et sortit un trousseau de clés de la poche de sa vieille veste noire.

— Vous voudrez bien fermer le portail principal quand vous aurez terminé et me rapporter les clés à l'hôpital ?

— Comptez sur moi, Don Lázaro, assurai-je. Est-ce que quelqu'un d'autre a les clés ?

— D'habitude, c'est moi qui ferme. Les services de la mairie viennent parfois tailler les arbres et nettoyer le parking, même si nous ne recevons pas beaucoup de visiteurs. L'été, ils embauchent des saisonniers, en général des gens du coin. Il doit bien y avoir des doubles qui circulent, il faudrait demander au diocèse ou à la mairie.

— Il faut qu'on y aille, répéta le jeune ambulancier.

— Bien sûr, dis-je. Don Lázaro, je vous rapporterai les clés à l'hôpital dès que possible. D'ici là, j'aimerais que vous me rendiez un service. Pouvez-vous me noter le nom de tous les gens qui ont travaillé ici récemment ?

— Je ne suis pas sûr de m'en souvenir.

— Faites au mieux. Une dernière question : il y a déjà eu des intrusions de ce genre, dans le passé ?

— Je suis content que vous me le demandiez. Il y a quelque temps, j'ai remarqué que le couvercle du tombeau avait été déplacé. Je l'ai signalé au service du patrimoine du diocèse, mais ils n'ont pas réagi. Il n'y avait pas eu de dégradation ni de vol. J'ai voulu aller porter plainte à Vitoria, mais mon supérieur m'en a dissuadé. En fin de compte, j'ai fait changer la serrure. Je suis intervenu pour ma tranquillité d'esprit, d'ailleurs j'ai payé de ma poche. Je vis seul ici et je ne me sentais pas en sécurité. Mais il n'y a pas eu d'autre incident depuis. Maintenant que j'y pense… j'ai fait faire des doubles des clés à la demande de la mairie.

— Quand ?

— Je ne sais plus exactement. Il y a un an, un an et demi.

— Je suis désolé de vous interrompre. Nous devons emmener monsieur à l’hôpital maintenant, intervint cette fois le conducteur de l’ambulance en aidant le curé à s’asseoir dans un fauteuil roulant pliable.

— Bien sûr, dit Milán. Allez-y.

Les ambulanciers évacuèrent le prêtre blessé. Milán et moi attendîmes leur départ sans un mot. Qu’est-ce qu’un cambrioleur aurait pu vouloir voler dans la chapelle ?

La cour était humide et silencieuse. Pas l’endroit le plus accueillant pour vivre à l’année.

J’enfilai mes gants avant d’entrer. Milán me lança un regard impatient. Elle pensait que nous perdions notre temps. Tout comme moi.

Était-ce une mauvaise plaisanterie ? Une tentative de vandalisme avortée ? Si l’intrus avait été un cambrioleur, il serait plutôt allé à l’église des dominicaines où il avait plus de chance de trouver des objets de valeur.

Le fait que le curé ait surpris l’intrus dans la chapelle du sépulcre suggérait qu’il n’avait pas assez étudié les lieux et qu’il s’était simplement trompé de porte.

De toute façon, à présent que nous étions là, il ne nous restait plus qu’à entrer.

La crypte était un petit rectangle d’environ cinquante mètres carrés, avec quelques bancs et le jubé en bois sculpté au-dessus de nos têtes. La reproduction du fameux retable occupait la quasi-totalité du mur face à nous. On y voyait des hommes et des femmes en tenue médiévale, agenouillés pour la plupart, en posture de prière. Au centre de l’œuvre, un trône vide occupait la place d’honneur.

Cependant notre regard était tourné ailleurs. Nous contemplions, médusés, le monumental tombeau de pierre.

— Merde, encore un taré, marmonna Milán en secouant la tête. C’est un pilleur de tombes, ou quoi ?

Je gardai le silence. J’ignorais encore à quoi nous avions affaire.

Le tombeau était surmonté d'une énorme sculpture en albâtre représentant un lit nuptial où les gisants du chancelier et de son épouse reposaient ensemble dans la mort. Ils avaient tous deux un chien à leurs pieds. Un symbole de fidélité, je suppose.

Fidelitas, sembla me murmurer MatuSalem depuis l'au-delà.

La lourde dalle qui supportait les gisants avait été déplacée. Ça demandait une force surhumaine. Le soleil se levait, et dans la lugubre chapelle, un rai de lumière entra par l'embrasure de la porte, nous permettant de voir l'inimaginable.

Je me penchai au-dessus de la tombe béante du plus illustre des López de Ayala : écrivain, diplomate, chancelier, l'homme de la Renaissance dont le souvenir perdurait encore cinq cents ans après la mort.

Des os, trop nombreux, emplissaient cet espace sacré. Ce n'étaient pas seulement les dépouilles d'un mari et de sa femme. Je comptai six fémurs.

À qui ce troisième corps appartenait-il, et pourquoi l'intrus avait-il dévoilé ce secret ?

36

Le Portal Oscuro

Diago Vela

Été de l’an de grâce 1199

— Il n’a pas pu s’endormir quelque part hors des remparts ? Dans une grange ? suggéra quelqu’un derrière moi.

— Peut-être qu’il s’est laissé distraire en attrapant des grenouilles dans la Zarpadiel et que, le temps qu’il revienne, les portes étaient fermées.

Anglesa, Pero Vicia et Sabat parlaient à voix basse comme des conspirateurs.

— Il serait rentré ce matin, dis-je. Son oncle lui a offert son premier poulain hier. Il avait hâte de le monter à nouveau. Continuez de chercher. Fouillez chaque haie, regardez derrière les murs de tous les vergers.

Après une nuit à crier le nom de Yennego, j’éteignis ma torche dans une flaque d’eau.

Les portes se rouvrirent au chant du coq. Les villageois qui s’étaient joints aux recherches hors les murs regagnèrent directement leur atelier ou leur étal.

J’allai trouver Nagorno. Il était resté intra-muros pour explorer les jardins, les ateliers et tous les recoins où un petit garçon aussi vif que Yennego aurait pu se cacher.

En entendant la clameur, je sus qu'il se passait quelque chose. Un attroupement s'était formé sous le Portal Oscuro.

Mon frère tenait l'un des Isunza par le col, la pointe de sa dague pressée contre la gorge de l'homme. Une bonne dizaine de villageois, dont les frères Ortiz de Zárate et les Mendoza, formaient un cercle autour d'eux.

— Aucune famille de Villa de Suso et de Nova Victoria ne connaîtra la paix tant que mon neveu n'aura pas été retrouvé. Si quelqu'un retient le petit en otage, il n'est pas trop tard pour le relâcher. Tant qu'il est en vie, je ne poserai aucune question, déclara-t-il, très sérieux.

Je m'approchai du groupe. Plusieurs hommes se tournèrent vers moi, et certains portèrent la main à leur ceinture, cherchant leur arme.

— Laisse-le partir, Nagorno. Ce n'est pas rendre service à Yennego.

— Bien sûr que si. Si quelqu'un ici a voulu venger ce qui est arrivé à Ruiz Maturana, vous le paierez, tous autant que vous êtes. Je viendrai vous chercher jusque dans vos maisons et vous mourrez. Personne ne m'arrêtera.

— Lâche-le, immédiatement ! m'écriai-je. Ça suffit.

Nagorno libéra l'homme de mauvaise grâce. Le groupe se dispersa aussitôt et quelques secondes plus tard, la rue était déserte.

— Tu es un idiot, mon frère. Cela ne ramènera pas Yennego.

Nagorno était hors de lui. Je n'étais pas habitué à le voir perdre ainsi son sang-froid.

— Et toi, qu'est-ce que tu suggères, hein ? marmonna-t-il rageusement. Tu comptes laisser répandre notre sang sans rien faire ?

— Je venais te chercher. Nous allons à la forteresse Sant Viçente. Nous prendrons avec nous les meilleurs hommes du lieutenant pour qu'ils nous aident à trouver mon fils.

Nous traversâmes le quartier d'Angevín pour rejoindre la Porte du Sud, où nous trouvâmes le lieutenant occupé à seller son cheval.

— Toujours rien ? demanda Martín Chipia alors que nous approchions.

— Non, répondis-je, regardant par-delà la porte.

Alix continuait ses recherches hors du bourg. Elle ne rentrerait pas avant d’avoir retrouvé Yennego.

— Les enfants font des bêtises, ils dorment sous les étoiles… Il reviendra. Il n’a pas pu aller bien loin, avec sa jambe…

— Yennego n’est allé nulle part. Il a été enlevé, l’interrompis-je. J’ai retrouvé un fil de laine coupé. Une amulette que son arrière-arrière-arrière-grand-mère lui avait donnée. Si elle s’était simplement détachée, il l’aurait ramassée, ne serait-ce que pour ne pas lui faire de peine. Non, Chipia. Je vais organiser une battue avec vos meilleurs éclaireurs. Mon fils a été emmené hors du bourg, et j’ai tout lieu de craindre qu’il en soit maintenant loin.

Au même moment, l’un des hommes de Chipia franchit la Porte du Sud. Sa monture était couverte de sueur et près de s’effondrer.

— Mon lieutenant, plusieurs forts ont été attaqués !

— Déjà ? s’exclama Chipia. Je ne pensais pas qu’ils feraient si vite. Dites-moi, lesquels ?

— Toutes les forteresses au sud. Ils attaquent aussi par l’ouest : Puebla de Arganzón, Treviño, Salinas de Añana et Portilla.

— Je connais le lieutenant qui commande Portilla, Martín Ruíz. Il est aussi chevronné qu’obstiné. Résistent-ils aux assauts ?

— Du mieux qu’ils peuvent. Et ce n’est pas tout, monsieur…

— Quoi ? Parlez.

— Roderico affirme avoir vu un cavalier sur un cheval blanc portant l’étendard de Castille, suivi de fantassins, d’archers et d’arbalétriers en nombre, en plus de quelques hommes à cheval. Derrière eux venaient des charrettes de ravitaillement et un somptueux char couvert. Il ne peut être qu’appartenir au roi Alphonse, et le cavalier doit être López de Haro, son porte-étendard.

Chipia m’adressa un regard inquiet.

— La situation est plus grave que les conseillers du roi Sanche ne me l'ont laissé entendre. Alphonse n'aurait pas quitté Tolède pour attaquer quelques petites forteresses. C'est une campagne militaire en bonne et due forme, et c'est Victoria qui est visée. Je crains fort, Vela, qu'il faille préparer le bourg à un possible assaut. Il n'y a guère que vous qui puissiez m'aider. Je dois rencontrer le maire et le bailli à Sant Viçente. Pendant ce temps, rassemblez les bonnes gens des faubourgs. Que les villageois se tiennent prêts à les accueillir dans leurs granges et leurs maisons. Ils ne seront pas en sécurité dehors en cas d'attaque. La moisson est perdue, mais dites aux fermiers d'apporter tous les vivres possibles au plus vite. Que pouvons-nous faire d'autre ?

Yennego. Vous avez oublié que tout le monde devrait être en train de chercher mon fils.

Je me contraignis à museler mon chagrin.

— Envoyez l'un de vos hommes à la carrière d'Ajarte. Nous aurons besoin de pierres pour repousser toute tentative d'assaut. Qu'il rapporte aussi de la poudre de calcaire, je vous expliquerai pourquoi plus tard. La forge vient d'être approvisionnée en fer des mines de Bagoeta. Je dirai à ma sœur d'ordonner à ses forgerons de fabriquer des pointes de lance. Pour les armures, il est trop tard, mais les peaussiers confectionneront des plastrons en cuir. Envoyez les bûcherons couper du bois pour les lances, les flèches et les carreaux d'arbalète. Qu'ils ramassent aussi du petit bois.

— En été ? s'étonna Chipia.

— Qu'ils ramassent du petit bois, insistai-je. Qu'on conduise toutes les bêtes au pré, puis qu'on les ramène dans les murs avant le couvre-feu. Je sais que ce n'est pas le meilleur moment, mais permettez-moi de prendre une dizaine de vos hommes pour réaliser une rapide battue. Je voudrais aller jusqu'aux Montes Altos…

— Je crains que vous ne mesuriez pas la gravité de la situation, mon cher comte, me coupa-t-il. Une fois que nous aurons rassemblé les hommes,

les bêtes et tout ce qui nous permettra de tenir en attendant les renforts du roi Sanche, j'ordonnerai la fermeture des portes.

— Alors nous irons seuls, déclara Nagorno.

— Non, j'ai besoin de vous ici. Je représente le roi. Si vous quittez la ville avec l'ennemi à nos portes, je devrais vous considérer comme traîtres à la Couronne.

— Laissez-nous jusqu'à l'angélus. Nous serons revenus avant, je vous le promets, suppliai-je.

— Je sais que vous êtes un homme de parole, mais ma fonction m'interdit de vous laisser partir. (Il se tourna vers le garde.) Fermez la porte sur-le-champ ! Puis rejoignez le chemin de ronde et n'ouvrez qu'à celles et ceux qui cherchent un abri ou qui veulent rentrer leurs bêtes.

— Attendez, ne fermez pas ! cria une voix féminine.

Alix remontait le chemin où les marchandes de fruits avaient coutume de monter leurs étals. La sueur collait les cheveux à son front. Sa coiffe avait disparu.

Je courus à sa rencontre. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Yennego ? murmurai-je.

— Aucune trace, Diago. Rien.

Le lieutenant s'approcha.

— Je compatis à votre malheur, ma dame, mais vous devez entrer. L'armée de… commença Chiapa.

— C'est pour cela que je suis revenue, dit-elle. J'ai vu un nuage de poussière sur la route d'Ibida, mais ce n'était pas le vent… Des centaines de soldats arrivent par ici. Nous sommes pris au piège.

37

Le vieil amphithéâtre

Unai

Octobre 2019

Tout commença par l'appel d'Estíbaliz la veille au soir. Elle semblait très inquiète.

— Kraken, je crois…

— Unai, Esti. Je m'appelle Unai, rectifiai-je.

— Unai, je veux que tu viennes à l'hôpital. Il faut que je te montre un truc. D'abord, demande les clés de chez moi à Alba et prends ce qui se trouve sous mes gros pulls, dans le placard de ma chambre.

Après avoir fait ce qu'elle me demandait et m'être rendu à l'hôpital pour entendre ce qu'elle avait à me raconter, j'appelai le Dr Leiva et convins de la voir le lendemain matin. Cette fois, nous ne nous retrouverions pas à la piscine.

Marina m'attendait dans un petit amphi vide de l'académie de police d'Arkaute. Malgré sa petite soixantaine d'années, elle portait sa tenue habituelle – tailleur-pantalon cintré et baskets.

— Ça fait des lustres que je ne suis pas venu ici, dis-je en regardant autour de moi.

L’endroit était presque resté comme dans mon souvenir. Les tables en bois n’avaient pas changé, les murs nus n’offraient toujours aucune distraction. Des flots de lumière entraient par les fenêtres.

— On finit par prendre goût à l’enseignement. Tu devrais essayer un de ces jours. C’est très gratifiant. Je préfère quand l’amphi est plein, il y a une autre énergie. Tous ces jeunes gens suspendus à tes lèvres, avides d’assimiler ce que tu as à leur transmettre.

— J’ai été comme ça, moi aussi. Impulsif. Affamé. C’était avant que je bosse sur le terrain. J’imagine que c’est le terrain qui te change et qui te dégoûte de ce métier.

— À ce point ?

— Ça m’a échappé, je dois avouer.

J’en suis là ?

— J’ai des documents à te montrer, éludai-je. J’aurais besoin de tes lumières. Si je me rappelle bien, tu as témoigné comme expert sur des affaires de faux en écriture.

— Exact.

— Et tu as donné des cours d’expertise graphologique…

Elle me regarda du coin de l’œil, plaçant ses lunettes rouges sur le bout de son nez.

— Allez, montre-moi ces documents. Qu’est-ce que tu attends de moi, au juste ?

Je lui tendis deux feuillets glissés chacun dans une pochette en plastique transparente, et une paire de gants en latex. Ils étaient à ma taille – ses petits doigts flottaient dans le XL.

— Des lettres. De Ramiro et d’Alvar. D’Alvar et de Ramiro. Adressées à l’inspectrice Ruiz de Gauna. Elle m’a appelée hier de l’hôpital. Depuis sa chute, il semble qu’Alvar ait disparu. Quand ils se sont retrouvés face à face, Alvar ne s’est pas manifesté, et Ramiro Alvar ne l’a pas reconnue. Il s’est excusé et il a admis être malade.

— Excellent signe, dit-elle. C’est un grand pas vers la guérison.

— Je suis d’accord. Ensuite, peu de temps après, Estíbaliz a reçu cette lettre de Ramiro Alvar, qui a réussi à baratiner une infirmière pour qu’elle la lui porte.

Marina étudia la lettre avec attention. Une ride verticale se dessina entre ses sourcils, pile au milieu du front.

— Et… ? interrogea-t-elle après l’avoir lue.

— Estíbaliz m’a demandé de passer chez elle récupérer les lettres d’amour qu’Alvar lui avait écrites. Regarde la signature.

— Alvar de Nograro, vingt-quatrième seigneur de la tour de Nograro, lut-elle.

— Belle écriture, hein ? Rien à voir avec celle de Ramiro Alvar. Je ne suis pas un expert, et Estíbaliz non plus, mais la différence est…

— … abyssale, compléta-t-elle, concentrée.

Elle posa les deux documents sur le bureau, côte à côte. Puis, après les avoir longuement comparés, elle se tourna vers moi.

— C’est encore mieux que je ne l’espérais, déclara-t-elle finalement.

— C’est-à-dire ?

— Regarde l’écriture de Ramiro Alvar. Les lettres sont séparées, ce qui indique une fermeture au monde, une introversion. Par ailleurs, elles sont fortement inclinées vers la gauche : c’est rare et ça a une connotation négative. Ça dénote une lutte pour la maîtrise de soi, une répression du moi qui cache des peurs, des inhibitions. C’est l’écriture d’une personne extrêmement sensible.

— Qu’est-ce que tu peux me dire sur Alvar ? demandai-je, désignant l’autre lettre.

— C’est un homme imbu de lui-même. Un esprit supérieur, mûr. Il aime s’entourer de belles choses. C’est un hédoniste, un jouisseur. En comparaison, Ramiro Alvar est un ascète. Si tu regardes, ses lettres ne présentent pas de boucles. Elles ont quelque chose de rigide. Mais le plus

intéressant, c’est que l’écriture d’Alvar indique l’existence d’un conflit non résolu, sans doute lié à la mort de ses parents. Tu vois la longue boucle, en haut du « D » majuscule ? C’est révélateur d’un déséquilibre affectif. À l’inverse, chez Ramiro Alvar, le « D » est d’un équilibre parfait.

Je n’avais pas dit un mot jusque-là. Marina était absorbée par son analyse, mais je ne pus m’empêcher de l’interrompre.

— La question que je me pose, c’est : selon toi, est-ce qu’Alvar a pu écrire cette deuxième lettre en se faisant passer pour Ramiro Alvar ?

— Non, impossible. Ces lettres ont été écrites par deux personnes différentes. En général, tu peux repérer un faux au tracé du dernier mot d’une phrase, ou à la signature, qui tremble légèrement. Il n’y a rien de tout ça dans l’écriture de Ramiro Alvar. Cette lettre révèle ce qu’a voulu exprimer son auteur, du début à la fin. J’ai eu accès à des pièces semblables associées à des cas bien documentés de troubles dissociatifs de l’identité, mais ça…

— Quoi, Marina ?

— Ça va au-delà d’une histoire de personnalité dissociée. Unai, je vais te poser une question qui va te sembler bizarre : est-ce que tu es absolument certain qu’Alvar de Nograro est mort ?

— Alvar ? Il est mort il y a longtemps.

— Tu en es sûr ? Il y a une tombe ou une niche funéraire ? Il a été enterré ? Incinéré ?

— Pas si vite, la coupai-je. Je ne sais pas. Mais on ne peut pas demander un permis d’exhumer pour tous les membres de la famille d’un suspect. D’après les gens d’Ugarte, Alvar était déjà très malade quand il est revenu à la tour, et il est mort peu après. Même si personne n’est allé à ses obsèques, je crois que je te l’ai dit.

— Oui, tu me l’as dit. Et tu ne trouves pas ça curieux, dans un si petit village ? Alvar n’était pas un jeune prêtre séduisant ?

— Je ne sais pas. Ceci explique peut-être cela.

— Tu dois revenir au point de départ, à la personnalité apparemment normale – à Ramiro Alvar. Il faut qu'il revive son traumatisme, que tu identifies l'élément déclencheur qui a scindé sa personnalité et fait apparaître Alvar. À moins que tout ça ne soit qu'un mensonge, et qu'on ait affaire à un, ou plusieurs, mystificateurs.

— Plusieurs ?

— Ces lettres sont tellement différentes que je ne sais plus quoi penser. Elles n'ont rien en commun, rien. Même la pression du stylo est différente.

— Ramiro Alvar se remet à peine d'une mauvaise chute, lui rappelai-je. Ça a pu affecter la force de sa main.

— Unai, tu dois le faire parler. Tu dois l'amener à te dire la vérité. Cette histoire ne tient pas debout.

Marina regarda sa montre. Les étudiants commençaient à arriver dans l'amphi. Elle me rendit les lettres puis ôta les gants en latex.

— Une dernière question, chuchota-t-elle. Tes visites à l'académie ne sont pas passées inaperçues. Tu as un statut à part ici, je ne t'apprends rien. Le directeur voudrait savoir si tu accepterais de faire une intervention sur le métier de profileur. Ça serait très profitable aux étudiants d'entendre ton expérience. Qu'est-ce que tu en penses ?

Sa proposition me prit au dépourvu.

— Je ne sais pas quoi te dire. En ce moment, j'ai la tête sous l'eau, répondis-je en guise d'excuse.

— Promets-moi juste d'y réfléchir.

Nous fûmes interrompus par la sonnerie de mon téléphone.

Je fis au revoir de la tête au Dr Leiva avant de prendre l'appel.

C'était Milán qui avait eu elle aussi une matinée chargée.

— Tu es allée à la mairie de Quejana ? m'enquis-je.

— Oui. Ce fut laborieux, mais j'ai la liste de tout le personnel employé à l'ensemble monumental ces dernières années. Aucun nom ne me parle. Je te l'envoie par mail.

— Parfait, j'allais te le demander. Tu as pu parler au Dr Guevara ?

— Elle a envoyé les ossements à l'institut médico-légal pour l'expertise ADN. Elle a fait une découverte très intéressante, Kraken.

— Unai, rectifiai-je.

Je voulais qu'on me traite comme une personne, pas comme un foutu mythe.

— Unai, répéta-t-elle. Bref, je te disais que l'examen préliminaire du Dr Guevara avait réservé de sacrées surprises.

— C'est-à-dire ?

— Comme on le pensait, les ossements appartiennent à trois personnes : deux femmes et un homme. Curieusement, l'un des squelettes de femme indique que la mort est récente. Le Dr Guevara pense que le cadavre a pu rester à l'extérieur pendant plusieurs mois, puis qu'il a été déplacé dans le tombeau. Les deux autres ont l'air bien plus anciens.

— Donc on a le chancelier et sa femme, plus une intruse d'aujourd'hui.

— Il est trop tôt pour émettre des hypothèses. Et les analyses vont prendre plusieurs semaines.

— Tu as dit tout ça à Alba ?

— On va ouvrir une enquête à part. *A priori*, il n'y a pas de lien avec l'affaire en cours. Violation de propriété avec effraction et agression. Pour ce qui est de la profanation de sépulture, l'intentionnalité n'est pas claire. Il s'agit peut-être d'un simple acte de vandalisme. Le diocèse va porter plainte, la mairie de Quejana aussi. Pour l'instant, les collègues du Patrimoine ne sont pas dans la boucle, à moins qu'on puisse prouver qu'il y a eu vol. Ça représente plus de boulot pour tout le monde, avec Estíbaliz toujours en arrêt.

— Envoie l'équipe de la Scientifique à Quejana, dis-je. Vois s'ils peuvent relever des empreintes ou des traces de pneus. Le bonhomme n'est pas venu à pied.

— OK. S’ils trouvent quelque chose, je vérifierai dans la base si ça correspond à des cambriolages antérieurs sur des sites historiques.

— Ça ne donnera rien, affirmai-je. Ce n’était pas un travail de professionnel. Je parie qu’il n’a pas d’antécédents. D’ailleurs il n’était pas là pour voler : c’est la tombe qui l’intéressait. Quand il a entendu quelqu’un arriver, il a interrompu ce qu’il était en train de faire et il est sorti en bousculant le curé au passage. Je ne pense pas qu’il ait eu l’intention de s’en prendre à lui. Si on avait eu affaire à un tueur, il aurait facilement pu l’achever une fois au sol. Or il s’est contenté de le pousser.

Milán mit du temps à répondre. Je l’imaginai prenant des notes sur l’un des innombrables Post-it qu’elle trimballait dans les poches de sa grosse parka.

— Si notre type n’est pas un cambrioleur ou un tueur, alors c’est quoi ? finit-elle par demander.

— Quelqu’un qui cherchait quelque chose dans la tombe, suggérai-je. Quelqu’un qui est venu une première fois et qui a déplacé la dalle. Quelqu’un qui a eu accès aux clés deux fois : une première fois il y a plus d’un an et une deuxième fois plus récemment, après que le curé a fait changer la serrure. Quelqu’un qui ne voulait pas faire croire à un cambriolage ; si ç’avait été le cas, il aurait défoncé la porte. Non, il voulait juste ouvrir le tombeau, voler les os ou je ne sais quoi et repartir comme il était venu – sans être vu.

— Ou c’était peut-être une mauvaise blague qui a dérapé, dit-elle sans grande conviction. Auquel cas il y a des chances qu’on ne retrouve jamais celui qui a fait ça. De toute façon, avec quatre cadavres à la morgue, on a d’autres priorités.

— Je sais. C’est un mystère secondaire.

— Il y a encore autre chose, Kra… Unai. À propos des objets découverts sur la scène du meurtre de MatuSalem, tu avais raison. La Scientifique a analysé tout ce qui traînait dans l’herbe : une canette de soda,

un sachet vide de graines de tournesol et une cinquantaine de coques, un emballage de glace… Et un crayon à papier nº 2 à la mine bien taillée.

— Avec de l’ADN dessus, la coupai-je. Il y a du sang sur la mine.

Tu es un putain de génie, Matu. Béni, sois-tu.

— Comment tu le sais ?

— MatuSalem avait fait de la prison. Pour un ex-taulard, un crayon taillé est une arme, expliquai-je. Comme tout bon hacker, Matu était parano. Il avait toujours un crayon sur lui pour noter les informations qu’il ne voulait pas laisser traîner sur le web. Grâce à lui, on a l’ADN du tueur.

Je quittai le bâtiment et errai, perdu dans mes pensées, sur les chemins que j’avais parcourus si souvent du temps où j’étais étudiant. Nous avions enfin un indice matériel, un fil d’Ariane pour nous guider hors de ce labyrinthe.

Je me sentais paumé depuis un certain temps, et pas seulement parce que je faisais face à l’affaire la plus déconcertante de ma carrière. Je commençais à perdre ce qui me faisait sortir du lit chaque matin pour aller bosser. Ma vie arrivait à un croisement, je le pressentais, et je ne voulais renoncer à aucun des chemins que m’offrait l’horizon.

Merci, Maturana. Je suis tout près de te venger.

38

Au-delà des murs

Diago Vela

Été de l'an de grâce 1199

Je montai en courant jusqu'au chemin de ronde, Chipia sur mes talons.

— Je vais envoyer un cavalier à Tudela. Alphonse a profité de l'absence de son cousin Sanche pour prendre l'avantage. Mais la cour fera passer le message au roi : il nous enverra des troupes en renfort.

— J'espère que nous n'aurons pas à attendre la réponse du roi, dis-je, inquiet. Le message mettra un mois à lui parvenir, et il en faudra un second pour que sa décision nous revienne.

— Nous devrons passer outre : l'urgence de la situation l'impose. La cour obéira aux ordres du roi, que m'ont transmis ses conseillers : « En aucun cas Victoria ne se rendra à mon cousin. » La sécurité du royaume est en jeu. Ils enverront des troupes, croyez-moi. Nous devons tenir bon jusqu'à demain. Pour l'instant, notre préoccupation est de savoir d'où viendra l'ennemi. Ce serait de bon augure qu'ils arrivent par le sud, indiqua-t-il, scrutant l'horizon.

Il n'y avait rien à voir pour le moment. Tout était calme. Des champs de blé en herbe, des bosquets de chênes çà et là, et quelques bœufs labourant la terre.

— La déclivité et la hauteur des remparts jouent en notre faveur. S'ils choisissent cette route, c'est qu'ils souhaitent parlementer et non attaquer directement, poursuivit le lieutenant. Mais d'où qu'ils viennent, ils seront bientôt là. Je pars chercher mes armes et mon armure. Je vous conseille de faire de même.

J'acquiesçai et me ruai à la forge, où Lyra et ses hommes travaillaient à plein régime. Tous les fours étaient allumés. Il régnait une chaleur infernale.

— Voilà pour toi, mon frère, dit-elle d'une voix forte en désignant un casque, une coiffe de mailles et un plastron. (Elle me fit signe de la suivre dans un coin à l'écart.) Nous devrions quitter le bourg pour chercher Yennego. Les rois peuvent se battre pour des forteresses et des frontières, nous devons nous battre pour notre lignée.

— Personne ne le souhaite davantage qu'Alix et moi, Lyra. Mais… Alix est revenue les mains vides. Et ni Nagorno, ni Gunnarr, ni toi n'avez trouvé trace de la présence de Yennego dans les murs. Tu sais ce que ça signifie.

Je me reposais sur ma sœur, las d'avoir veillé si longtemps, las de chercher mon fils, las déjà de cette bataille imminente. Avec elle, je pouvais baisser la garde, ce dont j'avais grand besoin.

— Un mot de ta part, et je braverai les flèches et le courroux du lieutenant pour prendre le cheval de Nagorno et partir à sa recherche, reprit-elle.

— Ça signifie t'aventurer seule sur une terre dont chaque village, chaque forteresse est aux mains de l'ennemi. C'est trop dangereux. Je ne peux pas te laisser encourir un tel risque.

Soudain, le fracas des cloches annonça la retraite. Une, deux, trois… certaines retentissaient au-dessus de nos têtes, d'autres étaient plus lointaines. Les soldats de Chipia fermaient toutes les portes à Villa de Suso et Nova Victoria.

Lyra courut à la forge et se mit à donner des ordres. Je me précipitai à l'extérieur, abandonnant l'armure que ma sœur avait forgée pour moi. Des

charrettes pleines de fruits, de bûches et de pourceaux emplissaient les rues, où affluaient aussi les couteliers qui avaient quitté leurs maisons hors les murs. Munis de faux et de faucilles, ils portaient leurs enfants sur le dos.

Je cherchai Alix. Elle organisait l’arrivée du flot de réfugiés.

— À la forteresse ! Allez à la forteresse et à l’église ! criait-elle.

Au milieu du tumulte et du chaos, je tombai sur Onneca qui sortait d’une cour. Elle sursauta en me voyant, troublée.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle, mal à l’aise.

— Je me prépare à l’arrivée des troupes. Est-ce que quelqu’un s’occupe de grand-mère Lucía ?

— Je crains que dans l’affolement, elle n’ait été oubliée, répondit Onneca.

— Je l’emmène à l’église avec les autres.

Je partis en courant chez grand-mère Lucía.

— Grand-mère, il faut partir, dis-je.

— Je reste ici au cas où Yennego reviendrait. Je ne veux pas qu’il prenne peur en trouvant la maison vide, répliqua-t-elle sans cesser de regarder par la fenêtre.

— Ne vous inquiétez pas. Yennego est bien plus malin que vous et moi. Il nous rejoindra à l’église. Allons-y.

Elle me laissa l’emmener sur mon dos. En arrivant, je la déposai sur les marches près de l’autel. Je courus à la forge récupérer mon armure et retournai chez moi.

Là, je mis un plastron de cuir sous celui que m’avait forgé Lyra. Par-dessus, j’enfilai un haubert à manches longues, puis un surcot brodé des armoiries des Vela : un chat sauvage sur fond bleu et la devise de la famille – « Vela, veille et protège ». Je revêtis la coiffe de mailles qui recouvrait mon cou et mes épaules, et enfin mon casque, malgré la chaleur de ce jour funeste.

Les troupes ennemies arrivèrent par le sud, mais à l'approche du bourg, elles le contournèrent pour se présenter à la Porte du Nord. Postés sur le chemin de ronde, nous vîmes s'avancer un soldat portant un drapeau blanc, qui leva la tête dans notre direction.

— Le roi Alphonse, huitième du nom, souhaite parlementer ! Allez-vous respecter la trêve ?

— Nous donnons notre parole ! répondit Chipia.

À son signal, les archers qui visaient l'avant-garde baissèrent leurs armes.

— Ils sont environ quatre cents, évalua Chipia, contre moins de trois cents de notre côté. Mais nous n'avons rien à craindre, car je ne vois guère d'engins de siège qui leur permettraient d'entrer. Nous avons l'avantage, et le roi le sait.

Alors qu'on en finisse au plus vite et que je continue de chercher mon fils, fus-je tenté de prononcer.

Nous n'avions qu'une journée à tenir avant que l'armée navarraise n'arrive en renfort et que ma famille et moi puissions reprendre les recherches. Au moins découvririons-nous ce qui lui était arrivé et dormir en paix.

— Peut-être, dis-je, mais leurs troupes sont fraîches. Regardez leurs surcots : pas une trace de sang. Ces hommes n'ont pas encore livré bataille ni perdu de compagnons d'armes. Ils sont prêts au combat.

— Plus encore après avoir soumis d'autres places fortes sans manier l'épée, ajouta Nagorno.

Quelques cavaliers approchèrent. Un homme sur un magnifique coursier blanc s'avança, escorté par deux soldats à cheval.

Alphonse VIII avait belle allure – des épaules puissantes comme celles d'un archer, et une prestance royale dégageant un certain dédain et beaucoup d'aplomb. Il n'était pas souverain depuis trois ans pour rien.

Quand il ôta son heaume, son nez busqué apparut légèrement aplati – peut-être un coup reçu lors d'une bataille. Une longue moustache ornait une tête carrée, par ailleurs chauve.

— Je ne cherche pas la guerre, lança-t-il d'une voix autoritaire. Je viens reprendre ce qu'il m'a fallu céder en l'an de grâce 1174. Ces terres m'appartiennent de plein droit, mais à l'époque, j'étais encore un novice qui ne faisait guère le poids face aux talents diplomatiques de mon oncle, Sanche dit le Sage. Désormais, je suis un homme, et je viens vous prier de capituler, d'ouvrir les portes et de me laisser entrer. Je respecterai vos chartes et vos exemptions d'impôts. Je m'engage à ne pas octroyer de privilèges à d'autres forteresses et à ne pas dépeupler les domaines des seigneurs de ces terres. Contrairement aux Navarrais, je ne vous imposerai pas de lieutenants venus de loin, étrangers à vos lignées.

— Avant que vous n'alliez plus loin, seigneur, le coupa Chipia, je dois vous informer que, sur ordre de votre cousin, Victoria ne se rendra pas.

— Vous devez être son lieutenant. Et vous autres, les gentilshommes du bourg.

Il nous salua d'un léger mouvement de tête.

— Le comte Don Vela et le comte de Maestu, criai-je, répondant à son salut.

— Comte Don Vela, j'ai eu vent de la triste histoire de votre héritier en chemin. Quel malheur que les portes soient closes. Vous devez brûler de repartir à sa recherche. Livrez le bourg, et vous pourrez y aller. Je n'essaierai pas de vous arrêter.

Nagorno fit le geste de lever son arbalète : je l'interrompis d'un signe. À cette distance, j'aurais pu, moi aussi, atteindre Alphonse d'une flèche et me rendre coupable de régicide. Or j'avais bien trop à perdre…

Au lieu de cela, je répondis :

— Vous êtes un roi, en vertu de quoi vous êtes présumé noble. J'ai peine à croire que vous joueriez avec la vie d'un enfant, même s'il est le fils

de votre ennemi, pour forcer une place forte à se rendre.

Le roi leva la tête et regarda droit vers moi.

— Votre offense est grave, mais je vous pardonne. Je suis père, moi aussi, et s'il arrivait quelque chose à ma fille, Blanche… Je comprends votre douleur.

Tout ce que je vis fut un homme arrogant qui soutenait mon regard.

— Puisque nous parlons entre hommes d'honneur, ai-je votre parole que cette tragédie n'est pas de votre fait ? demandai-je.

— Si l'un de mes sujets s'était rendu coupable d'une ruse aussi vile, il recevrait le plus sévère des châtiments. Je déplore la perte de votre fils. La renommée de votre famille s'étend jusqu'à la Castille, vous ne méritez pas ce malheur. À présent, parlons des conditions de votre reddition : ouvrez les portes de la place et nous traiterons les bonnes gens d'ici avec le respect qui leur est dû.

— Las, c'est moi qui parle au nom du roi Sanche, intervint Chipia. Le bourg ne se rendra pas. Nous attendons des renforts, qui ne tarderont plus. La bataille aura lieu devant nos murs. Vos exigences sont contraires à la loi, la discussion est close.

— Vous parlez de loi ? Ne vous y trompez pas. Le pape a excommunié mon cousin pour avoir pactisé avec les infidèles. Depuis des mois, il a abandonné ses terres et ses vassaux pour s'établir auprès des Sarrasins. Il est isolé, car ni l'Aragón, ni le León, ni le Portugal ne le soutiennent dans ses prétentions. À quoi bon payer le *buey de marzo* à un roi que nul ne connaît et qui ne sait montrer que mépris envers les plus nobles de ses sujets ?

Je jetai un regard au maire qui se dandinait d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise.

— Pas de réponse ? Vous allez donc ouvrir les portes ? insista Alphonse.

— Non. Vous camperez sous nos murs cette nuit, et demain, à l'arrivée des renforts, vous perdrez de nombreux hommes dans la bataille. Est-ce ainsi qu'un roi juste traite ses soldats ? répliqua Chipia. Les pourparlers sont terminés.

Le roi et les deux cavaliers qui l'escortaient firent demi-tour.

Alors que nous descendions l'escalier de la tour, Nagorno me retint par le bras.

— Pendant que le roi parlementait, j'ai vu des hommes de son arrière-garde abattre des arbres.

Nous échangeâmes un regard inquiet.

— Ça ne présage rien de bon, murmurai-je. Dis à Lyra de libérer un four pour faire chauffer la roche de la carrière.

Nagorno s'en fut de son pas furtif tandis que je gagnais la place du cimetière.

Les villageois des deux quartiers étaient rassemblés là, nobles comme artisans, tous armés d'épées, de lances, d'arcs ou de marteaux.

— Les habitants des faubourgs ont-ils pu trouver refuge dans nos murs ? demanda le maire.

— Tous, sauf les femmes de La Romana. Elles disent qu'elles préfèrent rester, qu'avec les soldats, elles auront du travail sans craindre pour leur sécurité, répondit le bailli.

— Nous défendrons les portes de Nova Victoria, déclara Mendoza. Déployez vos soldats sur nos tours. S'ils attaquent par l'ouest, nos murs et nos rues tomberont les premiers.

— Les armuriers, couteliers, boulangers, épiciers défendront le rempart à l'est, et les Portes du Nord, du Sud et de l'Armería, ordonna Alix, déclenchant un murmure approbateur parmi les villageois. Nous sommes certes en surplomb et mieux protégés, mais le roi voudra prendre Villa de Suso et la forteresse Sant Viçente en premier.

— Très bien, je posterai l’un de mes hommes dans chacune des vingt-quatre tours, dit le lieutenant. Ils n’ont pas assez d’hommes pour encercler les deux quartiers. Mais ils mettront des sentinelles pour surveiller les portes. Allez à la forge demander des flèches et des carreaux d’arbalète. Munissez-vous de toutes les armes qu’ils ont pu fabriquer. Sortez vos fourches, tridents, couteaux et marteaux – tout ce qui vous permettra de vous défendre.

— A-t-on des nouvelles des forteresses au sud ? voulut savoir Yñigo, le fils du pelletier.

— Non, pauvre idiot. Les portes sont fermées et nous sommes cernés par l’ennemi. Crois-tu que je prendrais le risque de vérifier ?

— Allons-nous combattre ? demanda Mendoza. Le roi Sanche ne devrait-il pas mener des opérations de secours ?

— J’ai envoyé un message à Tudela pour quérir de l’aide, l’interrompit Chipia, à bout de patience. Demain ou après-demain, au plus tard, les renforts arriveront de Pampelune. Restez tout de même vigilant et tenez-vous prêt au cas où les choses tourneraient mal. Si la cloche sonne, ceux qui ne peuvent participer au combat se réfugieront dans les églises Sant Michel et Santa María, et dans la forteresse Sant Viçente. Maintenant rentrez chez vous et attendez l’arrivée des renforts.

La foule se dispersa, prononçant des jurons à voix basse et regardant le ciel bleu sans nuage.

Je cherchai Alix, qui s’était éclipsée. Sous le casque qui comprimait mes tempes, mes cheveux s’imprégnaient de sueur.

Je la trouvai qui donnait des ordres aux derniers arrivants, et l’entraînai discrètement dans l’entrée de grand-mère Lucía. Nous ne nous étions pas vus depuis le début des recherches.

— Nous l’avons perdu à jamais, dit-elle, désemparée. Comment retrouverons-nous notre fils au milieu de ce chaos ?

Je l’embrassai, aussi impuissant qu’elle. Elle avait raison. Et avec l’ennemi à nos portes, nous ne pouvions gère espérer de réconfort, seulement davantage de malheur.

— Nous continuerons de chercher. Si je disparais et qu’on ne retrouve pas mon corps dans les jours à venir, c’est que j’ai franchi le siège pour aller chercher notre fils. Je reviendrai, crois-moi. Je sais que tu seras tentée de me suivre, mais tu dois protéger notre enfant à naître. Pour l’instant, tu es plus en sécurité intra-muros. Continue d’interroger les villageois, et profite du chaos qui règne pour fouiller les maisons de Nova Victoria. Emploie tous les prétextes possibles.

— Tu crois que les renforts arriveront à temps pour… ?

Avant qu’elle achève sa phrase, un fracas nous parvint de la Porte du Nord.

Un bélier heurtait l’épais panneau de bois, menaçant de le briser en deux.

39

Le vieux cimetière

Unai

Octobre 2019

— C'est très aimable à vous de m'emmener à la tour, murmura Ramiro Alvar, assis sur le siège du passager. J'aurais pu demander à quelqu'un du village.

— Je sais, dis-je en me garant près de la douve. Les longs séjours à l'hôpital sont souvent perturbants. Ça fait du bien de prendre l'air de temps en temps, ne serait-ce que quelques heures. Je vous ramènerai tout à l'heure. Comment vous sentez-vous ?

— En toute honnêteté, j'ai hâte de rentrer chez moi, même si on ne me laissera pas sortir avant plusieurs semaines. La convalescence est très lente.

« En toute honnêteté. » Quelle ironie, venant de lui.

— J'ai cru que vous alliez m'arrêter. J'ai cru que vous me conduiriez de l'hôpital au commissariat, et de là en prison. Je suis soulagé de ne plus être sous surveillance avec ces deux gardes armés à ma porte. Leur présence était très intimidante.

— Il n'y a aucune preuve que vous ayez poussé l'inspectrice Ruiz de Gauna du balcon, répondis-je, les doigts crispés sur le volant.

— Vous savez de quoi je parle.

— À vrai dire, non. Expliquez-moi, j’aimerais comprendre.

— Moi-même, je ne peux pas affirmer que ce n’est pas mon alter qui a fait ça.

Une boucle blonde tomba sur ses yeux tandis qu’il ajustait ses lunettes.

— Vous avez une bien piètre opinion de votre alter.

— Si vous saviez…

— C’est pour ça que je vous ai amené ici aujourd’hui. Pour comprendre. Pour que vous me racontiez tout ce que je dois savoir sur lui. Allons-y.

J’ouvris la porte passager et l’installai dans un fauteuil roulant pliable.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

Au caveau de la famille Nograro.

— Vous verrez bien.

Je dirigeai mes pas vers le muret qui longeait la petite chapelle familiale. Une grille métallique nous barrait le passage.

— Il suffit de la pousser, m’indiqua Ramiro Alvar d’une voix tendue. Elle n’est pas fermée à clé.

Sur les murs du cimetière, le lierre dépérissait et l’écorce des cyprès se détachait. L’atmosphère désolée de l’endroit me surprit. Pour une famille si fière de son passé, c’était une curieuse façon d’honorer ses ancêtres.

Je m’arrêtai devant une rangée de pierres tombales. Toutes portaient le nom d’Alvar. C’était l’un des rares cimetières que j’avais visités à n’avoir aucune niche funéraire. Il n’y avait que des sépultures creusées dans le sol, signalées par des pierres tombales.

Je jetai un regard à Ramiro Alvar. Il avalait péniblement sa salive.

— Vous savez pour qui nous sommes là, n’est-ce pas ?

— Pourquoi me faites-vous cela, Unai ? gémit-il d’une voix implorante.

Il fit mine de diriger le fauteuil roulant vers la sortie, mais je l’en empêchai.

— Parce que je me suis engagé à résoudre cette affaire et que j’ai besoin d’avoir une vue d’ensemble. Vous ne me montrez que des fragments. Je ne pourrai jamais vous comprendre si vous ne me montrez que certaines parts de vous-même et d’autres à Estíbaliz. Nous sommes dans une impasse. Vous ne savez pas si vous êtes coupable. Nous allons résoudre ce puzzle ensemble, Ramiro. Où est la tombe de votre frère ?

Ramiro Alvar frissonna, et sa réaction n’était certainement pas due au froid.

— C’est celle-là, à gauche, dit-il, désignant l’une des pierres tombales.

Alvar de Nograro XXIV. Seigneur de la tour de Nograro. 1969-1999.

C’était la plus récente, mais le granit était fissuré, comme si quelqu’un l’avait frappé avec un objet lourd. Intéressant que Ramiro ne l’ait pas fait réparer ni remplacer.

— La tombe est vide ? demandai-je.

— Non ! Grand Dieu, comment pourrait-elle être vide ? répondit-il, horrifié. Alvar est mort et il a été enterré ici.

— Vous avez assisté à l’enterrement ?

— Bien sûr que j’y étais. Après son décès, je me suis occupé de tout.

— Et pourquoi des funérailles aussi intimes ? Pourquoi étiez-vous seul pour accompagner votre frère ?

— Parce qu’il s’est mal comporté ! Parce qu’il a monté les gens d’Ugarte les uns contre les autres. Ils n’ont même pas voulu se croiser au cimetière.

— Et avec vous aussi, il s’est mal comporté ? questionnai-je.

— La dernière année de sa vie, après la mort de nos parents, oui. Il a été un crétin complet.

— Mais ça n’a pas toujours été le cas, n’est-ce pas ?

— Jusqu’à mes treize ans, alors qu’il en avait vingt-cinq, c’était mon meilleur ami. Il était mon modèle, mon guide. Puis il est entré au séminaire et il en est revenu transformé.

— À votre avis, qu’est-ce qui l’a changé ? Votre père ? Quelque chose qu’il a vu ?

— Non, Unai. Ce n’était pas mon père.

— Alors qui ?

— Et si je n’ai pas envie de me rappeler ? cria-t-il.

C’était la première fois que je l’entendais élever la voix, et cela me mit sur le qui-vive.

— Si vous voulez sortir de ce bourbier, vous n’avez pas le choix, insistai-je.

— Vous ne pouvez pas me forcer.

— Écoutez-moi bien, Ramiro, parce que je commence à perdre patience, dis-je en me baissant pour me placer à sa hauteur. Des gens meurent à cause d’un livre que vous avez écrit pour soigner un mal qui n’existe peut-être que dans votre tête. Vos décisions ont des conséquences effroyables. Mon équipière, ma meilleure amie, a failli mourir à cause de vous, et elle continue de croire en votre innocence. Vous allez devoir faire un effort, parce que j’ai besoin que vous affrontiez votre passé une fois pour toutes. Qu’est-il arrivé à Alvar ? Qu’est-ce qui s’est passé pour que vous créiez un alter et que vous cherchiez à le tuer ?

Le menton de Ramiro Alvar trembla. Il tendit la main pour ôter la saleté accumulée sur les lettres gravées du nom de son frère.

— Ça a commencé comme commencent toutes les histoires de jeunesse, je suppose. Ça a commencé par l’amour.

40

Le chemin de ronde

Diago Vela

Été de l'an de grâce 1199

Ils ne se contentèrent pas des béliers. Des centaines de flèches atteignirent les toits du bourg. C'était un spectacle effrayant. Le ciel était hérissé d'aiguilles, qui fondaient sur les pavés et les tombes du cimetière où, au moins, elles ne faucheraient pas de vies.

— Ramassez-les, nous en aurons besoin ! criai-je à un groupe d'enfants réfugiés sous des planches en bois.

Quelques fillettes, les plus téméraires, se ruèrent dans la rue des Pescaderías pour récupérer les flèches orphelines.

Lyra et ses forgerons apparurent, portant des chaudrons remplis de sable chaud.

— Couvrez-les ! ordonna Chipia à ses soldats.

Je pris un bouclier et me joignis à eux, protégeant ma sœur pendant que ses hommes montaient l'escalier de la tour nord.

Arrivé au sommet, je risquai un œil entre deux créneaux. Le gros de la troupe attaquait notre porte, mais les soldats n'étaient pas si nombreux. Le roi et son porte-étendard, López de Haro, durent se rendre compte que, s'ils

se dispersaient, leurs soldats seraient décimés par les archers et les arbalétriers de Chipia, abrités derrière les meurtrières.

En contrebas, huit soldats poussaient un bélier – un énorme tronc terminé par une pointe. Hormis leurs heaumes en métal et leurs plastrons, ils paraissaient mal équipés. Nul auvent de cuir pour les protéger de ce qui viendrait d'en haut.

Lyra positionna ses hommes au-dessus de la tête des soldats et ordonna : « Maintenant ! »

Le sable brûlant tomba sur le bélier et les hommes qui le soutenaient. Plusieurs d'entre eux s'effondrèrent, agrippant vainement leur plastron tandis que le sable s'infiltrait par les trous de leur armure.

Le tronc gisait, abandonné, nous laissant quelques instants de répit.

L'accalmie fut hélas de courte durée. Bientôt, l'arrière-garde de l'infanterie s'élança vers le mur. Les soldats, par deux, portaient des échelles légères – un simple montant, muni de barreaux de part et d'autre. Cette fois, ils se répartirent des deux côtés de la Porte du Nord.

— Des échelles ! criai-je. Tout le monde sur les remparts !

Anglesa, la boulangère, grimpa l'escalier quatre à quatre, portant de grosses pierres dans son giron. Les apprentis d'Alix coururent sur ses talons pour défendre le flanc est. Ils jetèrent des pierres de toutes les tailles, tandis que nos archers visaient les soldats qui montaient à l'assaut des remparts.

Quelques-uns seulement atteignirent les créneaux. Nagorno planta son épée dans le ventre d'un gringalet qui avait escaladé le mur ouest, et Gunnarr lançait ses francisques à gauche et à droite. Il était dangereux et efficace, mais sa stature et sa barbe rousse en faisaient une cible facile pour l'ennemi, et une flèche lui transperça le bras.

J'accourus à son secours alors qu'il se réfugiait derrière un créneau.

— On soignera ça plus tard, dit-il en souriant.

— Tu as pris de la jusquiame noire ? demandai-je, surpris de le voir si joyeux.

— Inutile. Nous ne risquons rien pour l’instant.

Gunnarr avait autrefois combattu avec un groupe de douze mercenaires du Nord, aux fâcheuses habitudes. Ils consommaient ce qu’ils appelaient « l’écume d’Odin » – en réalité de la poudre d’ergot de seigle, qui produisait un état d’euphorie annihilant la peur. Je détestais voir Gunnarr combattre sous son influence, car il perdait toute notion du danger, et je craignais pour sa vie.

À cet instant, nous entendîmes des cris.

— En arrière ! Repliez-vous !

Je regardai autour de moi. Tout le monde semblait figé sur place. Chipia s’apprêtait à lancer une énorme pierre, qu’il brandissait au-dessus de sa tête, sans bouger. Les forgerons se regardèrent sans savoir s’ils devaient continuer à déverser leur sable brûlant.

Je me penchai par-dessus les remparts. Ce n’était pas une ruse. Les rares soldats capables de courir se réfugiaient derrière les arbres les plus proches, tandis que d’autres prenaient la clé des champs.

Un clairon sonna. L’ordre venait du roi en personne.

La retraite.

Gunnarr et moi poussâmes un soupir, posant la tête contre le mur d’enceinte.

Après le silence vinrent les cris de joie. Dans l’euphorie, quelques villageois continuèrent de lancer des pierres.

— Ne soyez pas stupides, nous pourrions en avoir encore besoin ! les réprimanda Nagorno.

— Archers, restez en place ! Ne baissez pas la garde ! ordonna Chipia. Les autres, mettez-vous à l’abri ! Tout le monde à l’église.

Santa María résonnait des *Notre Père* récités par les plus âgés des villageois lorsque nous arrivâmes, criant déjà victoire.

— Nous les avons repoussés ! Le bourg a tenu bon !

Mendoza, le visage strié de blessures, esquissa une ronde avec les tisserandes, imité par un groupe d'enfants.

— Je vais chercher ma cornemuse ! lança quelqu'un près de moi.

Même Gimeno, le curé qui avait remplacé Vidal, n'osa pas nous reprocher de danser dans la maison du Seigneur. Il s'assit par terre, son gros ventre entre ses jambes, la tête appuyée contre l'autel. Puis il ferma les yeux et se signa.

Quelques minutes plus tard, tous les villageois, nobles et artisans, commerçants et paysans, tournoyaient au son des violes, des rebecs et des luths.

Je cherchai Alix et la trouvai qui tenait grand-mère Lucía dans ses bras. La vieille femme riait, les yeux plissés de joie, montrant son beau sourire édenté.

Je vins m'asseoir près d'elles et posai la tête sur les cuisses d'Alix, m'autorisant un bref instant d'évasion. Je caressai son ventre où grandissait une vie, songeant à notre fils, Yennego, qui ne dansait pas avec les autres enfants. Elle pressa ma main dans la sienne, doucement, en silence.

Chipia nous rejoignit sur les marches de l'autel, interrompant notre moment de paix. Il sentait la mort et respirait avec difficulté. Un filet de sang coulait de son sourcil jusqu'à son cou et disparaissait sous sa cotte de mailles.

— Par miracle, nous n'avons pas de morts, dit-il. Il n'y a que des blessés, dont deux ont été gravement touchés. Ortiz de Zárate a quatre flèches dans la jambe. Il faudra amputer avant que la gangrène ne s'installe. Milia, l'épouse du fossoyeur, a été touchée sur le côté. La flèche a atteint les organes.

— Renvoyez les villageois chez eux. Si le vin commence à circuler, la fête durera toute la nuit, le prévins-je.

Je comprenais leur joie, mais je redoutais ce qui nous attendait.

Chipia se leva et ordonna aux musiciens d'arrêter de jouer.

— Rentrez chez vous et reposez-vous, ordonna-t-il d’une voix forte, se plaçant au centre de la fête improvisée. Nous avons tenu bon, les troupes de Pampelune arriveront demain. Elles repousseront l’armée du roi Alphonse et nous serons sauvés.

Mais pour Alix, Lyra, Nagorno, Gunnarr et moi, il ne fut pas question de repos. Nous continuâmes de chercher dans chaque entrée, dans chaque jardin. J’allai jusqu’à frapper les parois de la sacristie à coups de bâton au cas où un monstre aurait eu l’idée d’y emmurer mon fils.

Nous ne trouvâmes aucune trace de Yennego.

Le soir venu, aucun d’entre nous n’avait le cœur à dormir, si bien que nous repartîmes sillonner la ville. Pour la centième fois, Alix et moi explorâmes les moindres recoins de la rue de l’Astería.

L’aube n’était pas encore levée quand nous vîmes une lueur éclairer le ciel indigo. Nous échangeâmes un regard alarmé et courûmes jusqu’à la Porte du Sud.

— Tu as déjà vu une chose pareille ? demanda Alix, penchée par-dessus le rempart.

— Je le crains, oui. Ce n’est pas une attaque comme celles que nous avons connues jusque-là. Il faut prévenir Chipia. Je ne sais pas si la ville survivra à ce qui nous attend.

41

Le four

Alvar

Avril 1994

Alvar regarda de nouveau derrière lui, même s’il savait qu’à cette heure de l’après-midi, les occupants de la tour avaient mieux à faire que de le suivre. Ramiro lisait dans la bibliothèque et son père dormait dans son bureau, près du feu. Il s’en était assuré.

Il avala sa salive en pensant à son père. Lorenzo Alvar, vingt-troisième seigneur de la tour de Nograro.

Mais il était trop tard pour revenir en arrière.

Il l’avait fait. Il était allé à Vitoria et avait signé les papiers. Agustín, son ami d’enfance, récemment ordonné prêtre, les attendait dans la chapelle de l’église San Vicente.

— Gemma, murmura-t-il en entrant dans le four abandonné de l’ancienne forge. Je suis là. Il faut y aller, on va être en retard.

Mais Gemma n’était toujours pas là. Il regarda sa montre. Ils avaient une heure pour arriver à Vitoria. Une fois devant le fait accompli, son père devrait s’incliner.

Il regarda de nouveau l’heure.

Gemma était parfois ainsi, un peu fantasque. Élève modèle, elle rêvait de devenir biologiste marine, même si tout le monde savait que ça n’arriverait jamais. Elle devrait rester étudier à Vitoria et choisir l’un des cursus qu’offrait l’université. Mais quand Alvar et elle se voyaient le week-end à Ugarte, elle mettait tout cela de côté et abandonnait son esprit de sérieux. Elle organisait des dîners avec la *cuadrilla*, des sorties à cheval, des randonnées, elle était de toutes les fêtes du village. Ainsi était Gemma, une leadeuse naturelle, au visage carré encadré par d’épais cheveux ondulés. Alvar avait toujours été fou d’elle, mais elle ne lui avait jamais accordé un regard. C’était bien la seule. Toutes les autres filles, qui lui couraient après, n’avaient jamais compté.

Alvar s’assit sur un vieux sac de bûches. La forge appartenait toujours à sa famille, mais elle était à l’arrêt depuis des décennies. Alvar réfléchissait à la restaurer pour la transformer en site d’agritourisme, peut-être un gîte rural.

Son père s’y opposerait sans doute. Lorenzo Alvar était réfractaire au changement, et les Nograro n’avaient pas besoin d’argent. Mais Alvar ne voulait pas se contenter de préserver le patrimoine familial. Il désirait rénover la propriété de fond en comble, sachant que tant que son père serait là il devrait y aller pas à pas. Du reste, il faudrait du temps pour que Lorenzo Alvar accepte ce mariage.

Quelle importance ? Ces derniers temps, l’état de son père n’avait fait qu’empirer. Il portait ses déguisements ridicules même pour dîner, et insistait pour parler l’espagnol médiéval de sa voix de fausset. Son dernier psychiatre ne croyait pas qu’il puisse souffrir d’un trouble dissociatif de la personnalité et le voyait comme un simulateur. Un travesti qui refusait de s’assumer comme tel.

Alvar songea à sa pauvre mère et à tout ce qu’elle endurait.

Il regarda par les petites fenêtres du vieux bâtiment. Au loin, il ne vit que quelques maisons d’Ugarte.

Le mettre devant le fait accompli, se répéta-t-il. *C'est la seule solution.*

Gemma n'était toujours pas là, et à présent il craignait d'arriver en retard à son propre mariage. Il se leva, prêt à prendre le risque. Il irait la chercher chez elle. La grand-mère de Gemma avait toujours été une silencieuse alliée. Elle ne les trahirait pas.

Il avait presque atteint la porte quand celle-ci s'ouvrir lentement. Il poussa un soupir de soulagement. Alvar se sentait rarement nerveux, mais ce jour-là, ses mains tremblaient un peu.

Il ne s'attendait pas à la voir entrer. Pas elle.

Il avait craint d'être surpris par son père, que les gens d'Ugarte lui aient dit quelque chose et qu'il soit entré dans l'une de ses colères, comme quand il portait l'uniforme. Lorsqu'il se déguisait en soldat, le pire était à craindre.

Mais il ne s'attendait pas à voir sa mère apparaître. Inés approcha avec prudence. Un gilet noué sur les épaules, elle portait ses éternels bracelets en or et semblait sortir d'une séance d'UV. Alvar adorait sa mère. Elle était sa complice et sa meilleure amie.

— Maman, qu'est-ce que tu fais là ?

Elle avait l'air sérieuse – trop sérieuse.

— Te sauver la mise, voilà ce que je fais.

Un signal d'alarme sonna dans la tête d'Alvar, qui recula d'instinct.

— Je ne sais pas ce que tu as entendu, mais…

— Assieds-toi, Alvar, dit-elle en désignant l'unique sac qui pouvait servir de siège.

Elle ne souriait pas. Ça ne lui ressemblait guère. Elle qui était toujours si patiente, si polie, toujours le sourire aux lèvres.

— Je dois y aller…

Il regarda de nouveau sa montre. Une catastrophe… Si Gemma arrivait à ce moment-là, ce serait une catastrophe.

— Le mariage n'aura pas lieu, annonça-t-elle, montrant la convocation qu'Alvar pensait avoir rangée dans son portefeuille.

Sa mère déchira le document en petits morceaux, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul mot lisible.

— Je comprends que tu m'en veuilles de ne pas vous avoir dit que j'allais me marier. Je sais combien ces choses-là sont importantes dans cette famille, et je comptais vous en parler. Laisse-moi t'expliquer… Gemma est enceinte. Je veux qu'on soit ensemble.

— Comme avec toutes les autres, répliqua sa mère en prenant les mains de son fils sans lever les yeux vers lui.

— Non, cette fois c'est différent, plaida Alvar. Et ce n'est pas juste parce qu'elle est enceinte. Je sais que tu ne me crois pas. Tu dis toujours que je suis frivole, que je n'ai jamais eu à me battre pour quoi que ce soit dans la vie, que j'ai un avenir tout tracé. Mais tu sais quoi ? Je veux être avec Gemma. Je veux m'occuper de notre futur enfant.

Ils entendirent soudain un bruit à l'extérieur de la forge.

— C'est elle !

Alvar se leva d'un bond, plein d'espoir.

— Assieds-toi. Ce doit être un chien. Ce n'est pas Gemma, Alvar.

Dehors, accroupi contre le mur, Ramiro écoutait en silence. Alvar s'était comporté bizarrement ces derniers jours, et Ramiro avait aussi remarqué les allées et venues de sa mère au milieu de la nuit. Les mensonges à son père, les mystérieux voyages à Vitoria. Depuis peu, leur maison ressemblait à un nid de conspirateurs médiévaux, plein d'intrigues, de silences et de sourires feints. Et le jeune Ramiro, à l'abri derrière ses lunettes, n'en perdait pas une miette. Persuadé qu'Alvar et Gemma tramaient quelque chose, il avait suivi son frère. Gemma avait dix-huit ans, Ramiro treize, et il en était fou amoureux. Or s'il s'avérait qu'Alvar était avec elle, alors il l'oublierait. Il n'interférerait pas dans la vie de son frère si Gemma comptait pour lui.

Ramiro resta immobile, priant Dieu pour que son frère ou sa mère ne le surprenne pas en train de les espionner.

— Et comment tu sais que ce n'est pas elle ?

C’était la voix d’Alvar, venant de l’intérieur de la forge. Il semblait perturbé.

— Parce qu’elle a quitté Ugarte hier soir.

Il fallut quelques secondes à Alvar pour encaisser le coup. Le samedi après-midi, Gemma et lui avaient eu une longue conversation pour mettre au point tous les détails de leur plan.

— Elle est à Vitoria ? demanda-t-il en se rasseyant, incapable d’anticiper la suite.

— Non. Je lui ai interdit de revenir.

— Tu as fait quoi ? s’écria-t-il, incrédule.

— Elle ne reviendra pas à Ugarte, ni à Vitoria. Jamais.

— Je n’arrive pas à y croire. Qu’est-ce que tu as fait ?

— Je lui ai donné de l’argent. Beaucoup d’argent. Pour qu’elle s’en aille, pour qu’elle ne cherche plus à te revoir, pour qu’elle se débarrasse de cet enfant qui n’a pas vocation à naître.

Non, pas mon enfant. Ce fut une pensée terrifiante.

Alvar s’aperçut que, pour la première fois, il se sentait père. Quand Gemma lui avait appris qu’elle était enceinte, l’idée d’avoir un enfant lui était apparue à la fois excitante et abstraite. Seule Gemma importait. Mais maintenant… son enfant ? Gemma allait se débarrasser de son enfant ? Sans même lui en parler ?

— Qu’est-ce que tu racontes ? Pourquoi mon enfant n’aurait pas vocation à naître ? Comment peux-tu être cruelle à ce point ?

— Cruelle ? Tu ne sais donc rien, mon fils. Tu as vécu toute ta vie à Ugarte, et pourtant tu ne sais rien.

— Qu’est-ce que je devrais savoir ? Pourquoi tu n’aimes pas Gemma, ni sa mère, ni personne de sa famille ?

Inés soupira. C’était si dur, si humiliant de devoir raconter cette histoire à son propre fils. De devoir remuer un passé vieux de vingt ans. De revivre

tout cela. À cause de lui. Ce salaud. Lorenzo Alvar, vingt-troisième seigneur de la tour de Nograro.

— Parce que Gemma est ta sœur, finit-elle par avouer.

La vérité sortit de sa bouche, claire et limpide. Catégorique.

— Quoi ?

— Ton père a mis sa mère enceinte alors que nous étions déjà mariés. Tu avais six ans. Elle avait un fiancé, ils se sont mariés en catastrophe. Quand le bébé est né, ils ont prétendu qu'il était prématuré. Mais à Ugarte, tout le monde savait. Gemma est la fille de ton père. C'est ta demi-sœur. Vous ne pouvez pas avoir cet enfant, ce serait de la folie.

— Je suis tombé amoureux de ma sœur ?

— Je le crains, oui.

— J'ai couché avec ma propre sœur ?

— En effet.

— Et à Ugarte, tout le monde savait, mais personne n'a rien dit ?

— Qu'est-ce que tu crois ? En digne successeur de ton père, tu as couché avec toutes les filles du village et des environs. J'imagine que les gens ont pensé que ce serait juste une passade. À quoi bon déterrer un vieux scandale et détruire à nouveau deux familles ?

— Et Gemma… et moi ? Personne n'a imaginé que ça pourrait détruire nos vies ?

— C'est pour ça que j'ai agi ainsi. Pour mettre un point final à tout ça.

Alvar prit le temps d'assimiler ce qu'il venait d'entendre, de croire en l'impensable. Il leva la tête et regarda cette forge qui, pendant des années, avait abrité ses amours. Il eut le sentiment d'être un enfant qui gesticulait sur une scène, pendant que tout le village assistait sans un mot à la représentation, connaissant à l'avance le dénouement.

Je croyais qu'aujourd'hui j'allais devenir un adulte, un homme marié, pensa-t-il avec amertume.

Il poussa un soupir.

— Donc tu as parlé à Gemma. Qu’est-ce que tu lui as dit ? demanda-t-il.

Sa voix était différente, plus grave, plus profonde. La voix qu’il adoptait pour séduire, pour paraître plus mûr.

— Tout.

— Tout ?

— Hier elle a découvert qu’elle portait l’enfant de son demi-frère. Elle a pleuré. Beaucoup. Je lui ai donné de l’argent pour qu’elle s’en aille, pour qu’elle se paie les études dont elle rêve. Je lui ai offert une vie.

Une vie… Une vie sans moi. Et elle a accepté.

— Combien ?

— Beaucoup.

— Combien ?

— Cinquante millions de pesetas, pour commencer.

— Tu es folle ? Et papa, qu’est-ce qu’il va dire ?

— Ton père n’a aucune idée de l’argent qu’il possède, et ça ne date pas d’hier. Même quand il est lui-même, il ne prétend même plus s’intéresser à la question. Nos avocats savent ce qu’ils font, ils nous tiennent au courant, dit-elle avec lassitude.

Elle était lasse. Lasse de faire semblant. De cacher son mari, de s’assurer que personne n’apprenne que le seigneur de la tour était un malade mental, un déséquilibré bon pour l’asile. S’il était déclaré inapte, ils perdraient tout.

Toute cette tension. Tout ce contrôle. Le jeu en valait-il la chandelle ?

Pour eux, songea Inés en regardant les bagues en or qui ornaient ses doigts. *Pour Alvar et pour Ram.*

— Tu as dit « pour commencer » ? Elle a accepté quelle somme ?

— Après négociation, elle est partie pour quatre-vingts millions.

— Elle a négocié la vie de notre enfant ? Elle a accepté de ne jamais revoir sa famille, de me quitter sans un adieu ?

— Ne lui en veux pas. Elle était aussi choquée que toi d’apprendre que vous étiez frère et sœur.

— Mais elle a marchandé sur le prix… murmura Alvar.

Il ne parlait plus à sa mère, il se parlait à lui-même. Il répétait l’histoire qu’il devrait se raconter chaque soir jusqu’au jour de sa mort.

Et il voulait tout savoir.

— Comment tu as su que j’allais me marier ?

— Agustín, dit sa mère.

Toi aussi, Brutus ? Mon meilleur ami. Toi aussi.

Soudain, la sensation le frappa de plein fouet, presque physiquement.

Un sac de plomb qui tomba à ses pieds.

Ce jour-là, trois masques se brisèrent. Sa mère, Gemma, Agustín.

Son respect pour eux disparut.

Pour sa mère, surtout – la femme qui l’avait mis au monde, qui l’avait élevé, qui savait l’écouter, qui était son alliée, à qui il faisait confiance.

— Très bien, déclara-t-il en se levant. Je ne me marierai pas. Ni avec elle ni avec personne. Qui sait combien d’autres sœurs j’ai dans la région. Demain, je rejoins le séminaire. Et tu ne pourras pas t’y opposer. C’est la tradition. J’en ai le droit. Ramiro Alvar héritera du titre. Je n’en veux pas. Je ne veux rien avoir à faire avec vous. Au revoir, mère. Merci de m’avoir mis à prix. Au moins, maintenant, je sais ce que je vaux.

Sur ces mots, il partit.

Ramiro, désormais Ramiro Alvar, dut s’accroupir dans le champ de blé pour que son frère ne le voie pas lorsqu’il sortit de la forge en furie, claquant la porte derrière lui. Sous la force de l’impact, le battant branlant, formé de planches de bois retenues par des clous rouillés, vola en éclats. Personne ne le répara.

Sous le choc, Ramiro Alvar trébucha et s’effondra au sol. Ses lunettes volèrent et atterrirent sur une grosse pierre, aux abords du champ. Une fêlure apparut sur l’un des verres, évoquant une toile d’araignée.

Il ne revit pas son frère ce jour-là. Décontenancé, son père l'informa qu'Alvar avait décidé d'entrer au séminaire de Vitoria. Il avait ressenti l'appel de Dieu.

Ce soir-là, ils dînèrent tous les trois sans échanger un mot. Son père, dévasté, se présenta à table vêtu d'un uniforme de domestique. La mère de Ramiro, les yeux dans le vague, ne remarqua même pas la fêlure sur les lunettes de son fils. Le repas se déroula dans le silence complet, seulement rompu par le son des couverts en argent contre les plats et les assiettes hérités de leurs ancêtres. Personne ne toucha au plat principal – des crêtes de coqs, le mets favori d'Alvar. Ils se sentaient sacrilèges.

L'absence de leur impétueux fils aîné rompit la fragile bulle du quotidien à la tour. Sa mère – lassée de faire comme si la vie s'écoulait comme un long fleuve tranquille, ou peut-être incapable de supporter le poids de sa culpabilité –, cessa de sourire.

Quand Alvar revenait du séminaire, tout l'écosystème domestique s'en trouvait bouleversé. Il se montrait hautain, frivole, charmant avec les étrangers ; froid et indifférent en famille. Il séduisit toutes les filles d'Ugarte. En digne successeur de son père, Alvar retourna plus d'une fois à la forge, toujours en bonne compagnie. À ceci près qu'il portait désormais la soutane.

Ramiro Alvar se contentait d'observer, se demandant où son frère aîné, son modèle, son meilleur ami était parti, et pourquoi il n'était pas revenu. Personne ne put répondre à cette question.

Personne ne sut non plus pourquoi Inés se trouvait au volant quand la voiture familiale fit le grand plongeon depuis le col de Vitoria.

Voir le corps sans vie de son père sur une table d'acier, dans son accoutrement de domestique, choqua profondément Ramiro Alvar.

— Si ton alter est mort, où es-tu papa ? Pourquoi tu ne viens pas me chercher ? murmura-t-il à une oreille glacée qui n'entendait plus quoi que ce soit.

Alvar ne l’écoutait pas non plus. Tous deux contemplaient, incrédules, les corps qui faisaient d’eux des orphelins. Ramiro n’avait pas vu son frère depuis plusieurs années. Alvar avait cessé de venir à la tour. Quand il lui posait la question, sa mère inventait des excuses bancales, des écrans de fumée qui insultaient parfois l’intelligence du jeune garçon.

Il comprit enfin, ou du moins le crut-il, quand il vit Alvar entrer à la morgue. Appuyé à une canne, son frère ressemblait à un vieillard avant l’heure. Amaigri, le visage blême, émacié par l’anémie et la douleur chronique, il avait perdu toute sa superbe. À présent, il ne restait plus que l’amertume, mais aussi une hostilité à son égard, une agressivité nouvelle que Ramiro ne s’expliquait pas.

— C’est exactement ce que faisait notre mère. Et elle le faisait bien, tu ne trouves pas ? dit Alvar, daignant enfin s’adresser à son frère.

— Je ne comprends pas. Elle faisait quoi ?

— Piloter la destinée de cette famille, et nous n’avons rien vu. Voilà ce qu’elle faisait.

42

Les renforts

Diago Vela

Été de l’an de grâce 1199

— Écoute-moi, Alix, j’ai un plan. J’ai besoin que tu parles à tous les tisserands.

Nous rejoignîmes sur la place, où je pris un bâton pour tracer un grossier dessin dans la poussière.

Alix se baissa, approchant la torche, et hocha la tête.

— Trois verges devraient suffire. Dis à tous les habitants de se mettre à l’ouvrage. Qu’ils travaillent sans relâche, jusqu’à ce que ce soit fini.

— Tu crois que ça arrêtera ces monstrueux engins ?

— Non, mais c’est mon seul espoir.

Je me dirigeai vers la maison du boucher et fis claquer le heurtoir. L’homme descendit, vêtu d’une chemise de nuit qui laissait voir ses jambes velues.

— Tue une demi-douzaine de gorets. Les plus gros que tu aies.

Mes mots le tirèrent de sa torpeur.

— On ne ferait pas mieux de les garder pour plus tard ?

— C’est maintenant qu’ils sont le plus gras, et j’ai besoin de tout le lard que tu pourras me donner. Sans tarder. Nous avons du sel d’Añana à foison,

tu pourras conserver le reste de la viande en salaison.

De retour sur la place, je trouvai la moitié du bourg sur le chemin de ronde, observant l'horizon. Je grimpai les marches en bois de la tour.

La lumière des torches ennemies indiquait leur progression. Une armée, nombreuse cette fois, approchait de la ville.

Je trouvai Chipia à la Porte du Nord, donnant des instructions aux archers qui remplissaient de flèches les paniers à leurs pieds. Je courus jusqu'à lui.

— Ils sont combien, à votre avis ?

— Au bas mot trois mille, répondit-il, le visage grave. Et ce ne sont pas les nôtres, maudit soit Dieu ! J'ai vu les étendards des ordres de Calatrava et de Santiago, de puissants alliés d'Alphonse. Et ils ont trois robustes beffrois, en plus de leurs autres engins. Ils prévoient d'attaquer avant l'arrivée des renforts. Le rempart a été consolidé, au moins il tiendra. À propos, je dois vous féliciter d'avoir utilisé du sable chaud plutôt que de l'huile bouillante.

— L'huile est coûteuse, et nos réserves sont basses. Je ne voulais pas gâcher une si précieuse ressource, bien qu'au vu de ce qui nous attend, nous risquions de devoir nous y résoudre.

— Un novice aurait versé de l'huile dès le premier assaut.

— Je ne pense pas à ce qui se passera aujourd'hui, ou même dans un mois. Je me prépare au pire cas de figure. S'ils nous assiègent durant de longs mois, l'huile nous sera plus utile que le sable. Tant que nous aurons des murs et des pavés, nous pourrons moudre la pierre et la chauffer. Je vous laisse diriger les opérations, je dois parler à mon frère et à ma sœur.

Je courus à la forge, où je trouvai Lyra et Nagorno occupés à distribuer des armes. Nagorno remplissait des paniers de carreaux destinés aux arbalétriers de Nova Victoria.

— Lyra, j'ai besoin que tu fabriques des flèches plus robustes et plus longues que celles-là. Elles doivent supporter plus de poids. Il est trop tard

pour leur ajouter un anneau, envoie un apprenti chercher de la corde.

Je leur expliquai brièvement mon plan, auquel ils acquiescèrent.

— Ça demande de la précision et du sang-froid. Pour y parvenir, je ne vois que toi et moi, murmura Nagorno.

— Je sais, répondis-je. Nous allons le faire. Je n'en parlerai même pas à Chipia, au cas où il tenterait de nous arrêter. Il attend toujours des renforts qui n'arrivent pas, et ses faux espoirs vont détruire la ville si nous n'intervenons pas.

Je n'avais pas fini de parler quand les premières pierres fondirent sur les toits. Le bois se brisa sous la force de l'impact et des hurlements retentirent.

Nous nous ruâmes dehors.

— Ils ont des mangonneaux et des trébuchets ! criai-je. Lyra, dépêche-toi de fabriquer ces flèches.

En plus des pierres lancées par les mangonneaux, des bottes de paille enflammées se mirent à pleuvoir sur nous, embrasant les toits.

Les rues s'emplirent de fumée noire et des débris des maisons touchées.

— Tous à couvert ! hurlèrent plusieurs voix. À l'église Santa María !

Puis vinrent les flèches. Cette fois, personne ne se précipita pour les ramasser. Je vis une fillette, guère plus de cinq étés. L'une des filles de Milia. Je courus vers elle. J'allais la rattraper quand une flèche me devança, lui transperçant le dos. Le temps que j'arrive, elle ne bougeait déjà plus. Je soulevai son petit corps inerte et le déposai dans la cour la plus proche, me promettant de revenir après l'assaut pour lui donner une sépulture chrétienne.

Y aura-t-il seulement un après ?

Ils pouvaient nous éliminer. Ils pouvaient continuer de nous bombarder de feu, de pierres et de flèches, jusqu'à ce qu'il ne reste rien, pas même les fondations de la ville. Ils repeupleraient l'endroit. En deux générations, plus personne ne se souviendrait de ceux qui avaient bâti Victoria, ni de ceux qui y avaient vécu.

Je courus à l’atelier des drapiers.

— Ils vous ont apporté la graisse ? demandai-je ?

— Ils n’en ont pas fini avec les cochons, mais ils ont commencé à apporter le lard frais qu’ils avaient en réserve, comme vous l’aviez ordonné.

— Alors, étendez les draps sur le sol et frottez-les avec le lard. Je serai bientôt de retour. Je doute que nous tenions bien longtemps.

J’entendis d’énormes coups sourds. Les mangonneaux envoyaient des pierres contre les remparts. Ce n’étaient pas des engins très précis, mais un soldat expérimenté savait où viser pour infliger un maximum de dégâts : face à une tour-porte, ou pour couvrir un assaut.

Je regardai le chemin de ronde et constatai que les archers et les arbalétriers de Chipia défendaient efficacement les remparts. Puis je pénétrai dans toutes les maisons incendiées pour vérifier que personne n’était coincé à l’intérieur.

Après en avoir inspecté quelques-unes et m’être brûlé le bras contre une poutre qui me prit par surprise, j’entendis crier mon nom.

— Comte Don Vela, votre frère et votre sœur vous cherchent ! Ils vous attendent à la forge et vous demandent de leur apporter les draps.

Un peu plus tard, Nagorno et moi grimpions sur le rempart ouest de la Porte du Nord. Face à nous avançait l’un des trois beffrois. C’était une tour de siège à plusieurs étages, que les bœufs avaient tirée jusqu’au premier fossé. Un groupe de soldats s’affairait déjà à placer des fagots de branches noués par des cordes au-dessus du trou, puis à déposer des planches de bois par-dessus pour permettre au beffroi de se rapprocher de la muraille.

Si les soldats prenaient d’assaut les remparts et pénétraient dans la ville, nous ne pourrions rien faire. Ils étaient bien trop nombreux.

Mon frère et moi portions chacun un arc long en bois d’if, pareils à ceux des archers anglais, et une lourde flèche attachée par une corde au coin d’une immense toile.

Nagorno flaira l’air comme un sanglier.

— Le vent vient du sud. Le spectacle promet d’être magnifique, murmura-t-il de sa voix rauque.

Nous nous éloignâmes de plusieurs coudées. L’énorme pièce de tissu, imprégnée de graisse, pesait un bon poids. Je bandai mon arc de mon bras blessé et visai ma cible, concentré.

— Prêt, en joue ! Tire ! criai-je à mon frère, retenant mon souffle alors que je lâchais la corde de mon arc.

Les deux flèches fendirent l’air en même temps et vinrent se planter dans la plateforme supérieure de la tour de siège. La bâche se drapa autour de la structure en bois.

Lyra me tendit une flèche à la pointe enflammée. Ses hommes firent de même avec les quatre archers qui nous accompagnaient.

— En joue ! ordonnai-je. Tirez !

Les flèches se fichèrent dans le tissu, mettant le feu à la graisse de porc. Des flammes rouges et bleues dévorèrent le beffroi ; les soldats dissimulés dans ses deux étages se jetèrent dans le vide, les vêtements en feu. Le vent se révéla être de notre côté. Il s’évertua à souffler sur le brasier, jusqu’à ce que la structure en bois calcinée s’effondre au pied de la muraille.

Certains de nos hommes poussèrent des cris de joie et se prirent dans les bras, mais Lyra, Nagorno et moi dévalions déjà l’escalier. Le deuxième beffroi approchait par le faubourg des couteliers.

Une fois encore, nous regagnâmes les créneaux. Je vis des cadavres en chemin, mais nous allions trop vite pour que je puisse les identifier. J’aperçus des coiffes brûlées, des jambes couvertes de suie, immobiles sous les décombres. Les drapiers remontaient la rue de l’Astería, portant une autre immense toile rapiécée sur leurs épaules. Les flèches volaient un peu partout, et ils se servaient du drap comme d’un bouclier.

La deuxième tour de siège ne s’effondra pas tout à fait. Les soldats avaient été prévenus ; cette fois, ils sautèrent au sol et tirèrent sur la bâche pour la décrocher. Nous ne parvînmes qu’à mettre le feu au pied du beffroi.

— Ça ira ! me cria Nagorno. Pour l’instant, on l’a arrêtée. Ils ne pourront pas attaquer par l’est. Allons prendre la troisième !

— Elle n’est qu’endommagée, ils vont la réparer.

Le troisième beffroi menaçait les murailles de Nova Victoria, à la hauteur du Portal Oscuro. Ortiz de Zárate déblayait les gravats qui bloquaient l’accès au quartier d’Angevín.

Cette fois, le beffroi avait presque atteint le mur. Les soldats commençaient déjà à abaisser la passerelle, prêts à assaillir les créneaux.

Mendoza et ses hommes bandaient sans relâche leur arbalète, visant la passerelle, qui chuta dans le vide.

— En joue ! tonnai-je, alors que notre cible n’était qu’à quelques toises. Tirez !

La troisième bâche se drapa autour de la dernière tour, et une nouvelle volée de flèches enflammées embrasa l’énorme engin, qui fut bientôt réduit en cendres.

Le vieux Mendoza, portant les armoiries de sa famille – une bande rouge sur un fond vert – m’adressa un signe de tête solennel. Je le pris comme un geste de gratitude, auquel je répondis de la même façon.

Nous étions prêts à brûler les mangonneaux et les soldats qui attaquaient nos murs, quand un cri retentit.

— En arrière ! Retraite !

À notre grande surprise, le cri fut repris en écho autour de la ville.

— En arrière ! entendit-on sur le chemin de la Cruz Blanca.

— En arrière, ordre du roi !

Les flèches cessèrent de voler et les pierres ne se fracassèrent plus contre les murailles. Bientôt, on n’entendit plus que le crépitement des flammes qui dévoraient les toits, et les cris des villageois cherchant une mère, un époux, une fille, un grand-père.

— Sancha ! Quelqu’un a vu Sancha ?

— Paricio, réponds si tu m’entends !

— Muño, tiens bon ! cria l’épouse du boucher. À l’aide, il est coincé sous la porte du magasin !

Il n’y eut guère de manifestation de joie ce jour-là.

Des centaines de fantômes noirs de suie s’époumonaient parmi les décombres. Les poules caquetaient, effrayées, piégées dans des enclos que personne n’espérait sauver.

Je jetai mon arc par terre et descendis l’escalier en courant.

— Yennego ! hurlai-je.

Des heures durant, ma voix résonna dans les rues de la ville : « Yennego, mon fils, je suis là ! »

43

Une pierre tombale brisée

Unai

Octobre 2019

— C’est à ce moment-là qu’est apparu votre alter ? À la mort de vos parents ?

— Non, c’était après la mort d’Alvar.

— Qu’est-ce qui s’est passé quand votre frère est revenu à la tour, l’année de votre majorité ?

— Ç’a été un enfer. Il a fait de ma vie un enfer.

— Pourquoi ? Pourquoi il s’en est pris à vous ?

— Vous ne comprenez pas ? Il est mort par ma faute.

— Par votre faute ? Il était malade. Vous n’y êtes pour rien. Vous n’auriez pas pu le sauver.

Ramiro Alvar serra les poings, prit appui sur les bras de sa chaise roulante et se leva sur ses pieds.

Je me raidis, prêt à parer à toute éventualité. Je m’attendais à ce qu’il me frappe.

Son corps tout entier tremblait de rage. Ses lèvres, son menton. Sa voix.

— Si, j’aurais pu. Je pouvais le sauver. Alvar souffrait d’une maladie héréditaire du sang appelée thalassémie. D’autres membres de notre famille

en souffraient aussi, à des degrés variés, mais Alvar a eu la forme la plus grave de la maladie, avec des conséquences dévastatrices. Anémie chronique, infections à répétition… La maladie a fini par s'attaquer à la rate, au cœur, au foie, et même aux os. Elle a provoqué des fractures aux jambes et des douleurs intolérables. À la fin, il était devenu dépendant aux analgésiques. D'après vous, à qui appartient ce fauteuil roulant ? Quand il est revenu à la tour, il était déjà en phase terminale. Seule une greffe de moelle osseuse aurait pu le sauver. J'étais son frère, donc nous étions compatibles. Mais c'était trop tard.

— Et pourquoi n'avez-vous pas… ?

— Parce que je ne le savais pas, bon Dieu ! Alvar et ma mère étaient brouillés à mort, elle m'a caché le diagnostic. Elle ne lui a jamais pardonné son comportement quand il revenait à Ugarte. Il semait la discorde, il montait les gens les uns contre les autres… Tout le monde parlait dans notre dos. Il nous a humiliés, et il se moquait ouvertement de notre mère. C'était sa vengeance pour ce qui s'était passé avec Gemma. Alors ma mère… ne nous a pas parlé de la thalassémie. À l'époque, le psychiatre de mon père l'avait mis sous antipsychotiques. Il était comme un zombie. Ma mère ne pouvait pas lui dire que son fils aîné allait mourir avant lui. Et m'avoir caché ça… Elle a été une bonne mère pour moi, mais ça, je ne le lui pardonnerai jamais.

— Et Alvar ?

— Il pensait que j'avais refusé de donner ma moelle osseuse, pour la greffe. Ma mère lui a dit que toute la famille l'avait renié à cause de sa réputation à Ugarte, et il l'a crue. Merde, comment il a cru à une chose pareille ? La dernière année de sa vie, quand il est revenu vivre à la tour, il a été odieux, insultant, agressif verbalement. Tous les jours, il me rappelait que je l'avais trahi. Je ne pouvais rien lui dire. Il ne m'écoutait pas. Sa personnalité avait changé, et la douleur permanente, associée à son addiction aux analgésiques, n'arrangeait rien. Il paraît que la douleur

déshumanise tellement les malades que les aidants ont eux-mêmes besoin d'être aidés. Hélas, je peux en attester. Je crois qu'Alvar vivait dans une sorte de réalité parallèle : il acceptait la vérité quand ça l'arrangeait. L'année de mes dix-huit ans a été un enfer.

— Et vous vous êtes retrouvé seul.

— Pas tout à fait. Ils sont toujours là, dans ma tête. Alvar, mon père, mes oncles et tantes, mes grands-parents… un arbre généalogique au complet. Non, je ne suis pas seul dans ma tour, loin de là. Je ne manque pas de compagnie. Pour l'instant, seul Alvar est devenu un alter, mais les autres suivront. Ils prendront corps avec le temps. Maintenant vous comprenez pourquoi j'étais prêt à tout pour me débarrasser de lui ?

J'étais surpris de l'entendre parler ainsi. Ramiro Alvar n'avait jamais un mot plus haut que l'autre. Et le soudain regain d'énergie qui l'avait poussé à se lever malgré sa jambe cassée était encore plus stupéfiant.

— Comment avez-vous fait pour tromper tout le monde pendant toutes ces années ? demandai-je. Les gens du village, votre avocat, l'éditeur… et même Claudia, qui est là presque tous les jours. Pourquoi Estíbaliz et moi soyons les seuls à avoir vu Alvar ?

— Je prends mes précautions. J'ai étudié la psychiatrie pour comprendre cette maladie et anticiper les symptômes. J'ai appris à éteindre les lumières quand quelqu'un s'approche de la tour. À présent que je n'ai pas réussi à éliminer Alvar, je suis terrifié à l'idée qu'il revienne, comme avant. Il a disparu pendant une année entière, jusqu'à ce que votre collègue le fasse revenir. Elle est la seule femme dont il soit tombé amoureux depuis Gemma.

J'eus le sentiment de voir un homme assiégé de l'intérieur. Ramiro Alvar défendait sa forteresse, tentant de retenir le monstre tapi dans ses murs.

— Peut-être que vous n'avez pas besoin de l'éliminer, avançai-je.

Il me regarda sans comprendre.

— Pourquoi est-ce que je voudrais le garder ?

— Il vous méprise, je sais. Il vous maltraite parce qu'il hait votre passivité.

— C'est vrai. Je ne veux pas qu'il soit dans ma tête. Je veux être seul, être moi. C'est tout.

— Vous êtes déjà vous-même, dis-je. Et votre alter n'est pas votre frère. Votre frère, ou ce qu'il en reste, est devant vous, six pieds sous terre. Il est mort, Ramiro. Votre alter n'est pas Alvar. C'est vous, jouant son rôle. Et cette facette de votre personnalité, plus brillante, malicieuse, fascinante…

— Forte.

— Plus forte, oui. Elle fait aussi partie de vous, mais elle vous rappelle tellement votre frère que vous voulez l'éliminer. Depuis que vous êtes enfant, on vous a raconté des histoires horribles sur une maladie mentale qui se transmettrait aux hommes de votre famille. Or ce ne sont que des histoires, c'est impossible à prouver. Donc vous avez le choix : vous acceptez le rôle avec lequel on vous a fait peur toute votre vie, ou vous envoyez paître tout ça. Vous dire : « Ce n'est pas ma vie. C'était la vôtre. Je refuse de vivre comme mon père et ses ancêtres. » Vous n'êtes pas comme eux. Vous n'êtes pas condamné à souffrir de cette maladie.

— Mais Alvar continue d'exister dans ma tête. Je ne peux pas m'en débarrasser. Il a sa vie propre.

— Non, Ramiro. C'est un mensonge que vous vous racontez. Vous croyez avoir une personnalité dissociée en raison d'un événement traumatique que vous n'avez pas réussi à assimiler. Cette année-là, quand vous vous êtes occupé d'Alvar, il vous a maltraité, et vous étiez trop jeune pour porter un tel fardeau tout seul. Vous avez choisi de suivre l'exemple de votre père, parce que c'était le seul que vous connaissiez, même si vous saviez qu'il serait néfaste. Vous êtes un adulte aujourd'hui, avec une volonté propre. Cessez de haïr votre alter : ce n'est pas votre frère. Si votre alter a été capable de séduire une femme comme Estíbaliz, il n'est pas si

mauvais. C’est simplement une part de vous qui a besoin de s’exprimer. Vous devez intégrer « Alvar », pas le rejeter ni tenter de l’éliminer comme vous l’avez fait en réécrivant la chronique. Prenez les meilleurs côtés de sa personnalité pour vous les approprier.

— Comment ?

— Si vous n’arrivez pas à changer votre vision des choses, commencez par modifier votre comportement. Sortez de la tour, agissez comme vous pensez qu’il le ferait, mais prenez conscience qu’en réalité c’est vous qui choisissez d’agir ainsi. Remontez à cheval, vous adorez ça. Forcez-vous à descendre tous les jours à Ugarte. Les gens du coin vous apprécient et vous respectent. Vous n’avez pas à vivre en ermite. Vous n’allez pas vous mettre à draguer toutes les femmes que vous croiserez. Vous êtes tombé amoureux d’Estíbaliz la première fois que vous l’avez vue. Vous, Ramiro. C’est votre manque de confiance en vous qui vous a fait enfiler la soutane, retirer vos lunettes et vous coiffer comme Alvar quand vous l’avez aperçue sur le parking. Mais c’était *vous* qui vouliez déguster des crêtes de coqs, parce qu’il y a aussi un aspect hédoniste dans votre personnalité, et que vous aimez la bonne chère, les beaux paysages, la littérature.

— Vous avez raison, dit-il, gêné. Maintenant ça me revient. Cette nuit-là avec Estíbaliz, dans la grotte du parc de la Florida… C’était la première fois qu’elle me regardait avec un réel intérêt, mais j’ai cru que je n’étais pas assez bien pour elle et j’ai effacé ce moment de ma mémoire. Pourtant, il est toujours dans un coin de ma tête… Comme notre première nuit à la tour, quand…

— OK, Ramiro, je vois l’idée.

Je toussotai, mal à l’aise. *Garde ça pour toi.*

Ramiro tremblait à mes côtés. À un moment de notre conversation, il s’était mis à pleurer en silence. Il ôta ses lunettes embuées et sécha ses larmes. Il se rassit dans son fauteuil roulant, les yeux fixés sur la pierre tombale brisée.

— Alors, ça n'a jamais été Alvar. C'était moi, qui interprétais ce que j'admirais et ce que je détestais chez lui.

Je fis non de la tête.

— Pas ce que vous détestiez. L'Alvar que j'ai rencontré n'a jamais été froid ni grossier, parce que c'était *votre* interprétation d'Alvar, et que vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Prenez le meilleur de votre frère, et acceptez que tout cela ait toujours été en vous.

La vérité le frappa comme un éclair. Loin de le faire voler en éclats, elle le ramena à la vie, réparant les morceaux brisés de son esprit. Ramiro regarda au-delà de la tombe de son frère et son éternel rictus crispé disparut de son visage. Il eut un large sourire, comme un enfant contemplant l'aurore pour la première fois. Je crois qu'il avait compris que la vie n'était pas nécessairement aussi douloureuse que celle qu'il avait connue.

— Le cerveau est un organe prodigieux, repris-je en poussant son fauteuil hors du cimetière. Vous trouverez le moyen de surmonter tout ça. On passe à la tour pour que vous la voyiez avec un œil nouveau, puis je vous ramène à l'hôpital.

44

La chapelle Santa María

Diago Vela

Été de l'an de grâce 1199

Alix se caressa le ventre en regardant, incrédule, les trente-quatre linceuls à nos pieds. Nous étions à l'emplacement du marché, devant la chapelle Santa María. Notre cimetière était plein à craquer. On avait creusé quelques tombes dans l'église Sant Michel, et au petit cimetière de Sant Viçente, de vieux os avaient été poussés pour faire place aux nouveaux arrivants.

— Aucune famille n'a été épargnée, dit-elle, les yeux dans le vague. Il y a dix-sept enfants orphelins. Chaque guilde va s'occuper des siens, mais Milia allaitait son dernier-né et Tello est mort aussi. La poissonnière gardera le bébé en nourrice. S'il n'est pas sevré à la naissance de notre fille, je l'allaiterai moi-même.

Je hochai la tête, sans un mot. Alix était certaine que nous allions avoir une fille. Malgré l'arrivée prochaine du bébé, elle continuait de pleurer son fils et se rendit en secret sur une vieille tombe du cimetière de l'église Sant Michel, en partie recouverte par les remparts. Elle y plaça des brins de lavande et un cordon de laine rouge en hommage à Yennego – une façon de lui envoyer : « Reviens, ta mère ne t'oublie pas. »

Mais Yennego était loin des horreurs que nous vivions. Une part de moi se réjouissait presque qu'il n'ait pas à souffrir comme d'autres enfants qui erraient dans les rues en criant le nom de leurs parents jusqu'à ce que quelqu'un les prenne en pitié, leur offrant un quignon de pain et quelques mots de réconfort.

Le curé de Santa María récita des prières pour toutes les âmes que nous avions perdues. Puis les villageois gagnèrent leurs maisons et leurs ateliers, dont la plupart avaient été gravement endommagés – une vie de labeur soudain réduite en cendres.

Alix partit chercher grand-mère Lucía. Sa maison avait été épargnée, tout comme les nôtres, mais la vieille femme avait toujours eu peur des orages et elle répétait que le tonnerre qu'on avait entendu ce matin reviendrait.

En l'absence d'Alix, je me glissai dans un coin de l'église, cherchant un peu de paix – ou peut-être simplement un endroit qui ne sente pas le sang et la fumée.

Tous les habitants avaient quitté les lieux. Un dernier cierge brûlait encore, faisant danser des ombres sur le mur près de l'autel. Alors je m'aperçus que je n'étais pas seul. Je connaissais fort bien cette présence silencieuse.

Nagorno, un genou au sol, semblait pleurer. Je m'approchai, surpris.

— Je ne l'ai jamais prié, murmura-t-il sans se retourner. Le crucifié. Je suis resté païen dans l'âme.

— Moi aussi. Pourtant j'ai demandé des explications à Père Soleil et à Mère Lune, et ils sont aussi muets que ce Christ qu'ils vénèrent tous désormais. Priais-tu pour ta vie ?

— Non. Pour moi la mort ne signifie rien. Elle ne mérite pas mon respect.

— Alors pourquoi ?

— Je prie pour que tu me viennes en aide, dit-il.

Il parla lentement, pesant chacun de ses mots. Puis il se leva et me regarda dans les yeux.

— Je t'écoute, mon frère. Qu'attends-tu de moi ? Toutes ces précautions ne m'inspirent guère.

— Je veux que tu passes la nuit avec mon épouse.

J'écoutai sa requête en silence. Onneca…

— Tu ne me demandes pas de… répondis-je à voix basse. Tais-toi donc, nous sommes dans la maison de Dieu. L'épuisement te fait perdre la tête, tu ne sais plus ce que tu racontes. Nous nous verrons demain sur les remparts. Il y a des sujets plus urgents que tes désirs malsains.

— Elle se croyait stérile. Je lui ai raconté la vérité.

— Tu lui as dit que tu ne pouvais pas lui donner d'enfants ?

Il hocha la tête, détournant le regard.

— Tu ne l'avais avoué à aucune femme avant elle. Dois-je en déduire qu'Onneca compte réellement pour toi ?

— Je veux que tu lui donnes un enfant, insista-t-il.

C'était pure folie.

— Je ne suis pas ton étalon, dis-je, secouant la tête avec rage. Cherche un autre homme.

— Il doit être de notre sang.

— Pourquoi pas Gunnarr ?

— Tu sais qu'il est abstinent.

— Alors Héctor.

— Il vit hors les murs.

— Tu trouveras quelqu'un, j'en suis certain.

Je me retournai pour partir, mais Nagorno fut plus rapide que moi et me bloqua le passage.

— Elle exige que ce soit toi !

— Je ne suis pas votre étalon ! répétai-je, pressé de quitter l'église avant que nous ne réveillions toute la ville.

— Tu la hais, n’est-ce pas ? lança-t-il en me prenant par le bras. Tu la hais autant que tu l’as aimée autrefois.

Je pris une grande inspiration pour me calmer et ne pas offenser Dieu dans sa demeure.

— Alix est ma femme. Nous sommes encore à la recherche de notre fils et nous accueillerons bientôt un deuxième enfant. Je ne veux pas détruire d’autres vies, et je ne laisserai personne détruire ma famille.

— Je ne crains pas de périr au combat ni d’affronter un siège, mais le roi Alphonse ne renoncera pas à cette ville. Nous devons nous rendre avant qu’il ne soit trop tard. Tu connais les lois de Castille : si Onneca et moi mourons sans descendance, toutes les possessions du comté de Maestu iront dans les coffres du roi.

— Donc tu exiges que je mette ma virilité au service de tes titres.

Sur ces mots, je rentrai me coucher auprès de mon épouse.

45

Un crayon cassé

Unai

Octobre 2019

Tôt le matin, nous nous retrouvâmes dans la salle de réunion. Lumières éteintes, Alba exposa les derniers développements de l'affaire. Milán, Peña et moi écoutions, assis autour de la table, dans la pénombre.

— Nous allons explorer d'autres axes, annonça Alba. Jusque-là, nous nous sommes concentrés sur un seul suspect : Ramiro Alvar de Nograro. Les preuves que nous avons contre lui sont indirectes : le tonneau dans lequel Maturana a été enfermé, identique à ceux qui ont été découverts dans l'ancien entrepôt sur sa propriété, tout comme les sacs en plastique. La Scientifique n'a pas retrouvé d'empreintes sur place – le sol de l'entrepôt a été balayé, signe que le suspect a voulu effacer ses traces. Nous avons aussi une personne non identifiée, vêtue en dominicaine, qui s'est enfuie des lieux du meurtre d'Antón Lasaga. L'inspecteur López de Ayala l'a poursuivie, mais elle s'est échappée. Un habit semblable a été exposé à la tour de Nograro, dont il a disparu. Par ailleurs, nous avons une intrusion avec violence dans l'ancien couvent dominicain de Quejana. Nous savons aussi que Ramiro Alvar de Nograro a fait des donations au musée des Sciences naturelles. Il s'avère que c'est une tradition familiale : Milán a

retrouvé la trace des donations de son père, Lorenzo Alvar de Nograro. Le musée a confirmé le vol de spécimens de cantharides et du serpent découvert dans le tonneau avec Maturana. Quant au roman, il ne permet bien sûr pas de lier Ramiro Alvar aux meurtres, mais nous allons continuer de creuser, notamment du côté du village d'Ugarte.

— Vous proposez quoi ? demanda Peña.

— De changer d'approche. Nous avons des victimes « faciles » dans des situations à faible risque. Dans les trois cas, l'enquête sur leur entourage n'a révélé aucun mobile clair. Il faut donc désormais envisager qu'elles aient été choisies au hasard. Pour avancer, nous allons devoir être proactifs.

— Qu'est-ce que vous entendez par « proactifs » ? fit Peña.

— On va commencer par les médias, lâcha Alba.

Milán sembla aussi surprise que Peña.

— Les médias ? Ça ne va pas empirer les choses ? L'inspectrice Ruiz de Gauna s'est peut-être retrouvée à l'hôpital à cause d'une fuite.

— Je le sais, et j'en assume la responsabilité. Mais si on leur lâche un peu de lest, ils accepteront de coopérer.

— Comment ? demanda Milán.

— J'ai convoqué quelques journalistes de la presse locale. Ils seront là dans dix minutes. J'en ai parlé à la juge d'instruction, elle m'a donné son feu vert.

Nous fûmes bientôt rejoints par Lutxo, une amie d'Alba journaliste et quelques envoyés des médias en ligne.

Ils nous regardaient, attendant la suite. Alba leur souhaita la bienvenue, puis je pris la parole.

— Comme la sous-commissaire Salvatierra vous l'a expliqué, nous avons besoin de votre coopération. Nous suivons un plan en plusieurs étapes, qui repose sur le fait que l'assassin suit manifestement cette affaire. Il lira tout ce que vous écrirez. Tout d'abord les sœurs Nájera.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on publie ?

— Ces photos, que nous ont fournies leurs parents, répondis-je, tandis qu’une série d’images s’affichaient sur l’écran.

Oihana à trois ans, jouant au bord du lac d’Ullíbarri-Gamboa ; Estefanía aux fêtes de la Virgen Blanca, en costume de *neska*. J’avais aussi demandé des photos, attendrissantes de préférence, de leur dernier anniversaire. On y apercevait une fillette souffler douze bougies, et une adolescente en souffler dix-sept. Le message n’était pas très subtil : « Par ta faute, elles ne souffleront plus jamais de bougies. »

— Pourquoi elles ? Pourquoi pas Lasaga ou le gosse du tonneau ? demanda Lutxo.

— Parce que nous savons que celui qui a tué les filles a éprouvé des remords, expliquai-je. Il leur a mis un sac sur la tête pendant qu’il les piégeait, pour ne pas voir leur visage. Il s’est senti mal. On va jouer sur ce sentiment de culpabilité. Lasaga a probablement été choisi au hasard. Il a été assassiné lâchement, à distance, par quelqu’un qui ne voulait pas regarder sa victime souffrir et mourir. Le tueur n’a pas vu les conséquences de ses actes, mais nous ne savons pas s’il a ressenti de la culpabilité ou des remords. Idem pour Maturana. Dans le cas des sœurs Nájera, en revanche, les choses sont claires.

J’avais une autre raison de ne pas donner de détails sur MatuSalem. Maturana était un hacker qui avait fait de la prison après avoir arnaqué des dizaines de personnes sur le web. Il était aussi le protégé de Tasio Ortiz de Zárate et ils étaient restés en contact jusqu’au jour de sa mort. Je ne souhaitais pas que le public juge MatuSalem à cause de son passé. Je voulais faire ce que je n’avais pas réussi de son vivant : le protéger.

— Qu’est-ce qu’on peut publier d’autre ? renchérit une jeune journaliste.

Je leur tendis chacun un dossier.

— Vous trouverez des informations sur leurs centres d’intérêt, leurs projets. Estefanía était au conservatoire, elle désirait devenir violoncelliste,

comme sa mère. Cet été, elle prévoyait d'aller en Écosse avec sa *cuadrilla*. Oihana adorait l'informatique. D'après ses professeurs, c'était une enfant précoce, particulièrement douée pour la programmation, avec un brillant avenir. C'est ce que vous devez montrer au public : des rêves qui ne se réaliseront jamais, deux jeunes vies remplies de promesses fauchées en plein envol… Nous voulons toucher la corde sensible de l'assassin, donc publiez des photos des parents, des grands-parents, des professeurs et des amis pendant l'enterrement. Utilisez des images de personnes d'âges aussi différents que possible. Vous avez tout le matériel dans le dossier : n'hésitez pas à publier plusieurs articles, plusieurs points de vue. Nous cherchons à manipuler les émotions du tueur, à lui montrer la douleur qu'a causée la perte de ces deux vies. Nous voulons utiliser la presse pour lui renvoyer sa culpabilité, pour lui rappeler chaque jour ce qu'il a fait. Pour qu'il ne puisse pas oublier.

— Vous pouvez vous débrouiller pour sortir un article tous les jours la semaine prochaine ? intervint Alba. Nous devons maintenir la pression pour suivre les réactions du tueur.

— Vous êtes certains que ça aura l'effet escompté ?

C'est déjà le cas, pensai-je. *Demandez à Estíbaliz.*

— Oui, répondit simplement Alba. Merci d'avance pour votre coopération. Si tout se passe comme prévu, nous nous reverrons dans quelques jours pour passer à la deuxième phase.

Les mercredis et les vendredis, j'avais pris l'habitude de rouler jusqu'à Ugarte pour assister aux réunions du club de lecture.

Depuis le trottoir où je me tenais, je pouvais voir le café se remplir. Plusieurs voitures étaient garées dehors, et le club de lecture semblait attirer de plus en plus de gens du coin, de tous les âges, chaque semaine. En entrant, j'adressai un salut à la cantonade. Je remarquai une certaine curiosité sur les visages et des regards furtifs en direction du journal que je

tenais sous le bras. Une semaine était passée, et les journalistes avaient bien fait leur travail.

Nous étions dans la deuxième phase du plan qu'Alba et moi avions élaboré des nuits durant, les rapports étalés sur notre lit. Nous avions juré de ne plus laisser les monstres que nous affrontions envahir notre espace sacré. Hélas, nous perdions chaque jour la bataille.

Mais nos efforts avaient été récompensés. Ce matin-là, le gros titre avait provoqué une avalanche de retweets :

NOUVEAU REBONDISSEMENT DANS L'ENQUÊTE
SUR LE JEUNE RETROUVÉ NOYÉ DANS LA ZADORRA.
UN TÉMOIN S'EST MANIFESTÉ
AVEC UNE DESCRIPTION PRÉCISE DE L'ASSASSIN.
SELON DES SOURCES POLICIÈRES, L'ARRESTATION SERAIT
IMMINENTE.

Quelques jours plus tôt, Peña et Milán s'étaient rendus à Ugarte et avaient sonné à chaque porte, interrogeant les habitants et notant scrupuleusement leur alibi pour les meurtres. Ils avaient aussi demandé un échantillon d'ADN volontaire. Certains avaient accepté, d'autres non.

Je pris un siège entre Benita et Fausti. La vieille femme me présenta aux nouveaux membres : Cándido, qui gagnait toujours aux quilles ; Juani, qui travaillait à la mairie… Le mari de Fausti, Fidel, resta debout sur le seuil, les bras croisés, comme pour avoir une vue panoramique de la scène. Même Claudia, la guide de la tour était là. D'après Benita, la sœur de Claudia, Irati, s'occupait de La Vieille Forge, le gîte rural avec l'atelier de verrerie, situé à la sortie du village. Les deux sœurs ne se ressemblaient pas : l'une était grande et l'autre petite ; l'une avait les cheveux bruns et raides, l'autre, les cheveux clairs et bouclés. Pour une quelconque raison, Irati me parut familière. Benita parlait depuis un bon moment, mais elle n'en avait pas encore terminé avec son implacable inventaire des habitants d'Ugarte.

— Celui avec les lunettes, c’est Beltrán, l’avocaillon, poursuivit Benita.

Le jeune homme au regard vif, tiré à quatre épingles, saluait les nouveaux arrivants.

— Il a l’air très jeune, dis-je.

— Il l’est. Il vient d’avoir son diplôme. Ramiro Alvar le laisse s’occuper de quelques affaires mineures.

— Oui, je crois qu’il m’a déjà parlé de lui, murmurai-je avec un hochement de tête.

— Maintenant que tout le monde est là, on va pouvoir commencer, nous coupa Fausti lorsque les retardataires furent assis et qu’un Gonzalo tout sourire nous eut servi les boissons.

Ce jour-là, le lecteur était un vieil homme à la voix rocailleuse. Une demi-heure plus tard, la discussion tournait autour de la question de savoir si Gunnarr avait pris de la jusquiame noire pendant le siège.

— La description des effets n’est pas un peu exagérée ? demanda Cándido.

— C’est assez fascinant qu’un texte du XIIe siècle évoque des comportements liés à l’usage de substances dont les effets sont prouvés aujourd’hui, intervins-je.

Je voulais leur rappeler que je n’étais pas là en tant que simple lecteur. Je voulais qu’ils sachent tous que j’étais inspecteur de police, et voir comment ils réagiraient en l’apprenant.

— Le personnage de Gunnarr Kolbrunson a autrefois été un *berserker*, un mercenaire au service des rois du Nord. La jusquiame noire, la substance que mentionne Diago, provoquait des hallucinations, suivie d’une amnésie et d’une forte déshydratation qui entraînait parfois la mort, expliquai-je, me rappelant mes cours de toxicologie. Gunnarr connaissait vraisemblablement les effets de cette drogue, qui donnait un sentiment d’invincibilité et galvanisait les troupes sur le champ de bataille. Je pense qu’il s’agit d’une description de ce qu’on appelle l’amok, la folie meurtrière. Dans mon

métier, ce type de syndrome fait partie des éventualités auxquels on doit se préparer : un déséquilibré qui tue des dizaines d'innocents dans un élan de folie avant de se suicider. Hélas, les cas de ce genre sont de plus en plus fréquents.

Le café était silencieux. Tout le monde me regardait. Pendant quelques instants, j'avais oublié où j'étais et ce que je faisais là. Je m'étais laissé emporter par mon propre discours, et je dois dire que la sensation était assez grisante.

— Tu ferais un sacré bon professeur, me glissa Benita à l'oreille.

— Merci, murmurai-je.

Peu après, les gens se levèrent pour se dégourdir les jambes. De petits groupes se formèrent par âge et par affinités. Claudia s'approcha avec sa sœur pour me saluer.

— Comment allez-vous, inspecteur ? On vous voit de plus en plus souvent à Ugarte.

— Je m'y plais beaucoup. C'est un village charmant.

— Alors vous devriez aller visiter l'atelier de verre d'Irati à l'ancienne forge.

— Avec plaisir. J'adorerais rapporter un souvenir, dis-je aussitôt.

En réalité, c'était la forge elle-même qui m'intéressait. Je voulais m'imprégner de l'atmosphère de l'endroit qui avait détruit Ramiro Alvar et scellé le destin de sa famille.

— Dans ce cas, inspecteur, suivez-moi. J'allais justement y retourner, m'invita Irati en souriant.

Nous prîmes la direction de la sortie du village en suivant un chemin parallèle à la rivière, qui menait au secteur de la tour, quelques centaines de mètres plus loin.

Irati était une jeune femme affable, plus bavarde que sa sœur. Elle me raconta qu'elle avait du mal à trouver des clients pour son gîte l'hiver.

— J’ai de la famille dans l’hôtellerie, dis-je. Je sais que ça peut être dur, mais j’ai l’impression qu’être son propre patron a aussi ses avantages.

— L’atelier de verre m’a sauvée. La marque commence à se faire un nom et le bouche-à-oreille fonctionne bien.

— Content pour vous. Donc autrefois, c’était la forge de la famille Nograro ?

Elle hocha la tête.

— On l’a entièrement restaurée, expliqua-t-elle tandis que nous entrions dans le bâtiment en pierre. J’ai plusieurs chambres, mais elles sont toutes libres ce week-end. Venez à la boutique et dites-moi si vous voyez quelque chose qui vous plaît.

Derrière nous, un petit groupe de gens du coin profitait de l’après-midi pour flâner et s’offrir une carafe, un vase, une belle pièce en verre soufflé à rapporter chez eux.

Je sortais de la boutique avec un ensemble de bouteilles décoratives pour Alba, quand Peña appela.

— Kraken…

— Unai. S’il te plaît : Unai.

— On vient de recevoir les résultats du labo… Ça bouleverse toutes nos hypothèses de ces dernières semaines. Tu es assis ?

— Non, je ne suis pas assis, rétorquai-je en tenant la porte à un client qui entrait. Mais vas-y.

— L’ADN, sur le crayon qu’on a retrouvé sur la scène du meurtre de MatuSalem. Il correspond à celui de Ramiro Alvar de Nograro.

Je n’en croyais pas mes oreilles.

— Ramiro ? répétai-je. Tu en es sûr ?

— J’en ai bien peur. Le Dr Guevara assure que les résultats du labo ne laissent aucun doute.

Abasourdi, je m’appuyai contre le mur de l’ancienne forge. La nouvelle remettait en question toutes mes certitudes, tout ce que Ramiro m’avait

raconté à propos de ce qui s’était passé dans cette même forge des années plus tôt. Avait-il tout inventé ? Jouait-il la comédie ? Ramiro était-il notre assassin, ou souffrait-il réellement d’un trouble dissociatif de l’identité, le tueur étant alors son alter, Alvar ? À qui avais-je affaire : un imposteur, un charmeur de serpents… un psychopathe intégré avec une magnifique façade ?

Je me repris.

— Il est toujours à l’hôpital, heureusement. Combien de temps il nous faut pour obtenir un mandat ?

— Il va falloir convaincre la juge. Ce n’est pas la piste qu’on suivait, ça risque de ne pas lui plaire, dit Peña. Si tout va bien, on devrait l’avoir d’ici deux heures.

Je raccrochai, ébranlé par la nouvelle. Quelques clients entraient et sortaient du magasin. En me retournant, la tête ailleurs, je me cognai dans un jeune homme costaud avec une épaisse barbe brun-roux, l’air perdu dans ses pensées.

— Désolé, lança-t-il distraitement, sans même me regarder.

Son visage m’évoquait quelque chose. Par réflexe professionnel, je le suivis quelques instants du regard. Ce n’était que le petit ami d’Irati.

— Sebas, c’est pas trop tôt, dit-elle affectueusement.

Ils échangèrent un discret baiser et disparurent dans la boutique.

Quelle perte de temps. Toutes ces informations que nous avions accumulées, tous ces noms, tous ces visages. Je compris que je restais à l’affût, m’obligeant à enregistrer, à analyser la moindre observation, pour ne pas avoir à penser à la réalité : Ramiro Alvar avait assassiné MatuSalem. Et il avait bien failli tuer Estíbaliz, après l’avoir mise dans son lit.

C’était un monstre.

Comment allais-je annoncer à Estíbaliz que Ramiro Alvar nous avait tous baisés dans les grandes largeurs ?

46

Pourparlers

Diago Vela

Été de l’an de grâce 1199

Le lendemain, Martín Chipia m’informa que le roi souhaitait parlementer et nous attendait aux portes de la ville.

Le lieutenant, le maire, les membres du conseil et de la noblesse montèrent jusqu’aux créneaux. Nous portions des casques et des plastrons. Après l’attaque, nous nous sentions en danger.

— Son Altesse le roi Alphonse vous offre une nouvelle chance de capituler ! vociféra López de Haro. Chipia, vous êtes en droit de vous rendre sans déshonneur. Vous n’avez pas à vous battre à mort pour un roi qui ignore vos appels à l’aide. Ne vous faites pas d’illusions. Si ses troupes ne sont pas encore là, c’est qu’elles ne viendront pas.

— Est-ce pour cela que vous avez déployé l’arrière-garde ? Vous savez aussi bien que moi qu’ils sont en route, répliqua Chipia avec un sourire.

— Mes messagers rapportent des nouvelles victorieuses de toutes les places que nous voulions reconquérir, dit le roi. D’ici à Puebla de Arganzón, presque tous les forts ont capitulé, avec plus ou moins de résistance. Rendez-vous immédiatement, les commerçants ne demandent

qu'à reprendre leur négoce en ville. Ouvrez les portes, que tous les villageois puissent vaquer à leurs affaires en paix.

— Et moi je crois que les forts de Treviño et de Portillo tiennent bon. Je connais leurs lieutenants, se risqua Chipia.

Le roi et son porte-étendard s'agitèrent, mal à l'aise.

Nagorno s'approcha de Chipia et du maire.

— Il n'y aura pas de seconde attaque. Ils ne veulent pas tuer les habitants, raser la ville et devoir tout reconstruire de zéro. Ils veulent Victoria pour ce qu'elle est : un carrefour, le passage obligé depuis la Castille, la porte de la Cantabrie et de l'Aquitaine.

— Nous devrions peut-être nous rendre tant que nous avons encore quelque chose à négocier, suggéra Onneca, soutenue par tous les membres de la famille Isunza. S'ils franchissent le rempart, ils nous passeront au fil de l'épée et repeupleront le bourg. Les habitants de Nova Victoria sont favorables à la reddition.

— Et ceux de Villa de Suso préfèrent attendre l'arrivée des renforts de Pampelune, rétorqua le maire.

— Je suis les ordres du roi Sanche, dont les derniers mots ont été : « Victoria ne se rendra pas », insista le lieutenant. Ses troupes ont peut-être été appelées au secours par d'autres forteresses assiégées ou à San Sebastián. Ils savent que nous tiendrons.

— Chipia, je suis le premier à souhaiter que cela cesse, dis-je. Je veux sortir de la ville pour chercher mon fils. Mais pourquoi ce retard ?

— Je commence à penser que le roi Sanche a signé une alliance avec les Almohades et qu'il viendra lui-même par le sud. Cela explique que ses troupes tardent tant. D'après mes estimations, elles seront là dans un mois. D'ici là, nous ne devons pas capituler. De plus, en cas de mauvais temps, nous aurons l'avantage. Nos ennemis peuvent chasser et pêcher, mais leurs tentes ne les protégeront pas de la pluie ou de la neige, et ils seront vulnérables au froid et aux maladies. Ils ne veulent pas d'un siège prolongé.

— D’autres soldats les relèveront ! l’interpella Nagorno. C’est de la Castille que nous parlons. Croyez-vous que leur armée se limite à ces trois mille hommes ?

Nous regardâmes les troupes qui se déployaient à nos pieds. Le roi Alphonse, perdant patience, faisait aller et venir sa monture.

— Qu’avez-vous à répondre ? Je n’ai pas toute la journée.

— Il n’y aura pas de reddition ! cria Chipia.

Le roi s’approcha de son porte-étendard et lui chuchota quelques mots à l’oreille.

J’échangeai un regard inquiet avec Nagorno.

Nous restâmes immobiles, attendant le prochain ordre du roi. Chipia fit un signe aux archers qui se tenaient en haut des tours. Ils bandèrent leurs arcs, prêts à tirer.

Alors, sous nos yeux découragés, l’armée se déploya jusqu’à ce que la ville entière soit encerclée. Les hommes sortirent des toiles des charrettes et se mirent à monter d’autres tentes. Ailleurs, nous les vîmes installer trépieds et marmites. À nos côtés, de nombreux habitants des faubourgs regardèrent, impuissants, les soldats ennemis prendre possession de leur maison.

Quand tout le monde fut reparti la tête basse, marmonnant imprécations et prières, Nagorno et moi restâmes sur le chemin de ronde.

— Tu as ce que tu désirais, mon frère, murmura-t-il. Un siège en règle. Prie tes dieux pour que les Victoriens ne finissent pas comme les Numantins, forcés de se manger les uns les autres.

47

Le caméléon

Unai

Octobre 2019

J'arrivai à l'hôpital hors d'haleine. Je voulais être celui qui lui passerait les menottes. Je voulais le regarder dans les yeux et voir le véritable Ramiro Alvar. Or en ouvrant la porte de la chambre, je trouvai le lit fait et un livre posé sur la chaise réservée aux visiteurs.

— Il s'est enfui ! Postez des agents à toutes les sorties, ordonnai-je à Peña.

— On va à la chambre d'Estíbaliz, murmura-t-il, nerveux.

Nous fonçâmes jusqu'au bout du couloir.

— Esti ! m'écriai-je. Tu vas bien ?

— Ils me laissent partir. Je me tire, déclara-t-elle en tentant de fourrer ses affaires dans un sac de son bras valide.

— Ramiro Alvar est venu ici ?

— Non, bien sûr que non. Qu'est-ce qui se passe ? Vous ne l'avez pas encore arrêté ? demanda-t-elle, l'air surpris.

— Il n'est pas dans sa chambre, j'ai peur qu'il nous ait devancés et qu'il ait pris la fuite, dis-je. Peña, tu t'en charges. Je reste avec elle.

Peña ferma la porte avec un hochement de tête.

Je regardai mon équipière. Elle avait les yeux rouges et les lèvres serrées.

— Comment tu vas ? m'enquis-je, hésitant.

— Encore quelques nausées, mais j'ai trop hâte de partir d'ici.

— Tu seras plus en sécurité loin de cet hôpital, acquiesçai-je. On ne sait pas si Ramiro Alvar se cache quelque part ou s'il a quitté le bâtiment. On va te mettre sous protection.

— Je ne veux pas de protection ! Je veux juste comprendre ce qui se passe. Est-ce que c'est lui ? Est-ce qu'il a tué MatuSalem ? Est-ce qu'il s'est foutu de nous ? s'énerva-t-elle en se laissant tomber sur le lit.

Je m'assis près d'elle.

— J'ai bien peur que oui.

— Et comment a-t-il su qu'on allait l'arrêter ?

— C'est bien le problème, répondis-je. Peña t'a appelée pour te donner les résultats des tests ADN et te dire qu'on attendait un mandat d'arrêt. Il t'a proposé de poster deux agents à ta porte et tu as refusé.

— Je ne veux pas de protection, répéta-t-elle.

— Jure-moi que tu n'as rien à voir là-dedans.

— Tu penses que je l'ai prévenu ?

— Ou que tu as voulu avoir une discussion avec lui et qu'il t'a tiré les vers du nez.

— Je n'ai pas refusé la protection pour aller moucharder. Si tu ne me crois pas, vérifie les caméras de sécurité, répliqua-t-elle sèchement.

Cette discussion ne menait nulle part. Et puis c'était Estíbaliz, l'Esti que j'avais toujours connue.

— Pas besoin. Je te crois.

Nous regardâmes par la fenêtre sans rien dire. Nous avions tous les deux besoin de quitter cet hôpital.

— Comment il a pu nous mener en bateau comme ça ? finit par demander Estíbaliz.

— Parce que je me suis planté en établissant son profil. Il nous a jeté de la poudre aux yeux, comme un magicien. Il a fait apparaître un objet brillant puis disparaître, et on y a vu que du feu. Il nous a séduits. Tous les deux.

Je me levai. Il fallait que je bouge.

— Finis de ranger ton sac. Je suis censé donner un cours de profilage à Arkaute dans deux heures. Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi ? J'ai besoin de ton soutien.

Elle arqua un sourcil.

— Tu as le trac ?

— Non, mais si on ne veut pas que cette affaire bousille notre relation, on a intérêt à bosser pour retrouver confiance l'un en l'autre. Tu me demandes de te faire confiance, et je te demande de venir avec moi. Ça nous ferait du bien à tous les deux.

— Vendu, dit-elle en souriant pour la première fois depuis des semaines.

Pendant qu'Esti finissait de se préparer, je retournai à la chambre de Ramiro Alvar. Quelque chose avait attiré mon attention. En bon maniaque, il avait pris la peine de faire son lit avant de partir, mais il avait laissé traîner un exemplaire des *Seigneurs du temps* sur la chaise. Je le récupérai et regardai la page où il était ouvert.

C'est intéressant, Ramiro. Très intéressant.

Marina Leiva nous souhaita la bienvenue et nous invita à entrer dans l'amphi. La salle était pleine à craquer. Les lumières avaient été éteintes et un écran blanc attendait. Le Dr Leiva et Esti s'installèrent au dernier rang, où la minerve et le bras en écharpe de mon équipière attireraient moins l'attention. De toute façon, tout le monde savait qui nous étions. À quoi bon nous cacher ?

Je me tins face aux étudiants. Pendant quelques secondes, mes yeux se posèrent sur leurs stylos. Ils étaient prêts à prendre des notes dès que j'ouvrirai la bouche. Je souris et décidai de laisser tomber la présentation froide et aseptisée que j'avais préparée.

— Je suis venu aujourd’hui vous parler des troubles de la personnalité antisociale et en particulier des psychopathes intégrés, ceux qui se cachent parmi nous sous un masque de normalité, et des techniques qui existent pour les dépister. En tant que profileurs, la première chose à faire est d’oublier vos idées préconçues. Le public a tendance à penser que nous cherchons des monstres inadaptés, des croque-mitaines au crâne difforme, comme si nous étions des phrénologues du XIXe siècle. En réalité, le tueur en série est le plus souvent un professionnel chevronné, un expert dans son domaine, qui consiste à tuer en passant entre les mailles du filet. C’est pourquoi les tueurs en série sont si difficiles à arrêter. Ils évoluent. Ils développent des stratégies pour nous glisser entre les doigts, pour passer sous les radars, grâce à une façade sociale qui les rend insoupçonnables. On a tous entendu aux infos les voisins, l’entourage d’un meurtrier, déclarer après son arrestation : « C’est un bon fils », « Un gentil mari ». Et bien sûr que c’est vrai.

Au premier rang, une étudiante leva la main.

— Pourquoi est-ce qu’ils disent ça ?

— En raison d’un biais psychologique appelé erreur fondamentale d’attribution. En tant qu’individu et en tant que société, nous partons avec un handicap. Aussi incroyable que ça puisse paraître, nous sommes incapables de détecter le mal absolu chez une personne, simplement parce que nous la trouvons gentille et charmante. Les psychopathes utilisent cette dissonance cognitive à leur avantage. Ils exploitent notre incapacité à discerner la manipulation à l’œuvre quand nous sommes abusés, voire agressés physiquement ou verbalement par un individu charismatique. Je sais que vous avez étudié le profil de différents psychopathes. J’aimerais que vous me disiez quelles caractéristiques vous avez repérées.

— Mode de vie parasitaire, lança quelqu’un au fond de la salle.

— Exact : ils consacrent leur vie à profiter des autres. Ils vivent dans le présent, comme s’il n’y avait pas de lendemain. Les psychopathes n’ont pas

conscience de l’avenir. Leurs objectifs à long terme sont irréalistes. Ils ont en général des relations courtes. Quoi d’autre ?

— Absence d’empathie.

— Ils apprennent à simuler des émotions et des expressions faciales, approuvai-je. Ils se vantent même de maîtriser le langage non verbal. Les psychopathes se sentent vides intérieurement, mais ils savent qu’ils doivent s’adapter pour ne pas se faire repérer, par exemple s’ils n’ont pas une réaction normale face à un drame ou au décès d’un proche.

— Ils sont bons comédiens, dit une autre voix.

— En effet. C’est même la condition pour atteindre leurs objectifs. Les psychopathes n’ont pas d’amis ; ils utilisent les gens et les jettent quand ils n’ont plus besoin d’eux. Ils se trouvent des suiveurs, des larbins, des adeptes. Ils emploient leur façade sociale pour manipuler leur famille, leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs grands-parents… Seules des personnes extérieures peuvent détecter l’emprise qu’exerce un psychopathe sur ses proches pour arriver à ses fins : contacts professionnels, garde des enfants, argent… En raison de la dissonance cognitive que j’évoquais, les proches sous emprise refuseront de croire que le psychopathe en est un. Voilà pourquoi, après qu’il a commis une série de meurtres atroces, on entend souvent dire que c’était un brave type, un bon voisin. Ou que sa femme continue d’aller le voir en prison même si les faits sont avérés, même s’il a avoué. La façade sociale est sa bouée de sauvetage et il l’entretient en permanence.

— Qu’entendez-vous par façade sociale ? demanda la même voix.

— C’est simplement un masque que les psychopathes portent au quotidien. Ils y sont habitués. Dessous, ils ne ressentent rien. Ils sont incapables d’éprouver le moindre remords pour le mal qu’ils infligent. En général, ils se débrouillent pour persuader les autres de faire leur travail à leur place, en particulier le sale boulot. Ils sont en réalité paresseux et souvent dépensiers, parce qu’ils ne pensent pas au lendemain. Ils sont

incapables d’économiser, donc ils s’endettent et extorquent de l’argent à leur entourage. Ils s’ennuient vite, ils sont inconstants et changent souvent de travail. Beaucoup de psychopathes abandonnent leurs études parce qu’ils sont incapables d’entreprendre des efforts à long terme, de se projeter. Seule la gratification immédiate les intéresse. Ils n’ont aucun scrupule sur la façon d’obtenir ce qu’ils veulent et exploiteront les autres sans se poser de question. D’autres caractéristiques ?

— Ils sont accros à l’adrénaline. Ils peuvent la rechercher dans les sports extrêmes ou les conduites à risques. Ils n’ont pas de conscience du danger, ajouta quelqu’un d’autre.

— Très bien. Quoi d’autre ?

— Ils utilisent une forme d’hypnose pour pénétrer dans votre cerveau et vous manipuler.

— Et ils y arrivent comment ? demandai-je.

— Avec un regard pénétrant, qui crée une illusion d’empathie immédiate. Dans le cas d’une relation amoureuse, le ou la partenaire aura instantanément la sensation d’avoir trouvé l’âme sœur.

— Disons que c’est la version courte, répondis-je. En réalité, c’est plus compliqué que ça. Pour entrer dans la tête de leur victime, les psychopathes suivent la stratégie du caméléon : l’imitation. Ça se passe dans la plupart des cas en quatre étapes. Première étape : flatter l’ego de la personne, la complimenter, en particulier si elle a une faible estime d’elle-même. Deuxième étape : devenir l’âme sœur de la victime. Toi et moi, on est pareils, on était destinés à être ensemble. Troisième étape : gagner la confiance de l’autre. Tu peux compter sur moi, raconte-moi toutes tes faiblesses. Enfin, à la quatrième étape, le psychopathe est perçu comme l’ami idéal, le compagnon idéal, le fils ou le frère idéal… À ce stade, ils atteignent un statut quasi mythique : leur réputation est inattaquable aux yeux de ces adeptes dont ils auront besoin pour se salir les mains à leur place ou pour les défendre quand ils révéleront leur vraie nature. Ces

suiveurs – la famille, les collègues, les voisins, les amis – ne voient pas la véritable personnalité du psychopathe. Ils ne voient que la parfaite imitation que celui-ci a créée. Ils vont jusqu'à couvrir ses méfaits, voire ses crimes, parce qu'ils ne mettent pas en doute ses arguments. Évidemment, les psychopathes ne tolèrent pas la critique. Leurs détracteurs seront persécutés et mis au ban de leur groupe social. En réalité, seule une infime minorité de psychopathes commettent des crimes. Pourtant, en moyenne, une personne rencontrera sept psychopathes au cours de sa vie, dont chacun fera près de soixante victimes. Rien que dans notre pays, on estime qu'il y a un million de personnes atteintes de troubles de la personnalité antisociale sévères – des psychopathes purs et durs –, et environ quatre millions de psychopathes bien intégrés, qui mènent une existence normale. Des professionnels compétents, des citoyens respectables, des voisins sans histoire qui n'inquiètent personne. Mais derrière la façade inoffensive de M. Tout-le-Monde se cachent des manipulateurs sociaux, des prédateurs familiaux qui laissent des vies brisées sur leur passage.

Il y eut un profond silence, et je sus que mon message était passé. Je m'adressais à chacun d'eux. Et je savais qu'ils étaient en train de penser : ils rassemblaient leurs souvenirs des possibles psychopathes qu'ils avaient croisés dans leur vie.

— Et maintenant la mauvaise nouvelle : on ne peut pas guérir un psychopathe. Ils ne répondent pas à la psychothérapie. Au contraire, la thérapie peut aggraver les choses, à moins qu'ils soient détectés très tôt et rééduqués. Pourquoi ? Parce que la psychopathie n'est pas une maladie. C'est une manière d'être. Les années qu'un psychopathe va passer en thérapie vont lui apporter un nombre incalculable de ressources émotionnelles pour manipuler plus efficacement les autres, à commencer par son thérapeute.

Les étudiants prirent tous note de ce point.

— Aux États-Unis, nous connaissons des cas de tueurs en série, comme Ed Kemper, qui ont su persuader leurs psychiatres qu'ils réagissaient bien aux traitements, alors même qu'ils commettaient les pires crimes imaginables. Au sein même du système carcéral, les psychopathes constituent un problème pour la société, parce que les évaluations psychiatriques se fondent sur les réponses qu'ils fournissent. Un détenu qui veut sortir de prison va dire à son psychiatre ce qu'il a envie d'entendre. Nous avons des déclarations de tueurs en série condamnés à perpétuité du genre : « Donnez-moi le DSM – le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* –, choisissez une maladie au hasard, et en deux séances, je peux convaincre n'importe quel psy que je souffre des symptômes en question. »

Je regardai au fond de l'amphi. Le Dr Leiva me fixait, ravie, et Estíbaliz écoutait avec attention.

— Enfin, à titre personnel, conclus-je, nous devons nous exercer à détecter les psychopathes, parce qu'ils représentent un danger pour chacun de nous. N'essayez pas de changer un psychopathe ou de le pousser à consulter. Il vous détruirait. Je n'ai donc qu'un seul conseil à vous donner. Quand vous identifiez un psychopathe, il n'y a qu'une solution : zéro contact. Laissez tout tomber et fuyez.

48

Terres des Almohades

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1200

Les mois qui suivirent furent un enfer sur terre. L’armée nous coupa l’approvisionnement en vivres et les marchands n’eurent plus rien à vendre. Les familles furent séparées, privées de contact avec leurs membres restés en dehors des murs, et les tentatives diplomatiques d’Héctor Dicastillo de franchir le siège se soldèrent par un échec. Nous ne recevions plus de messages de l’extérieur. Ignorer ce qu’il advenait des autres places fortes était le pire des châtiments pour le lieutenant, dont le sempiternel sourire en coin disparaissait au fil des jours.

Parfois, la nuit, le roi Alphonse sonnait le clairon des heures durant, espérant nous user en nous faisant craindre un assaut imminent. Le jour de la Toussaint, ses soldats galopèrent le long des remparts, portant des morceaux de gibier rôti. Le fumet du chevreuil au vin rouge et du sanglier au romarin flottait à l’intérieur. Certains villageois les regardèrent depuis le chemin de ronde et rentrèrent chez eux en pleurant. La fête laissa un souvenir des plus amers.

Il y eut cependant un rai de lumière dans ces ténèbres. Alix donna naissance à une calme fillette. Nous la baptisèrent rapidement, de crainte

qu’une attaque-surprise ne nous la reprenne avant qu’elle ait reçu le sacrement du Dieu d’Alix. Grand-mère Lucía devint la marraine de son arrière-arrière-arrière-petite-fille.

Gunnarr, son parrain, jura devant le Dieu crucifié de la protéger. Même s’il croisait les doigts dans son dos en prononçant son serment, je savais qu’il donnerait sa vie pour elle.

Et alors que nous pensions que tout était perdu, notre salut apparut.

Annoncé par le son du clairon, il arriva sous la forme d’un cavalier escorté par des soldats castillans méfiants.

La nouvelle se propagea aussitôt dans les rues et tous les habitants montèrent sur le chemin de ronde.

— Que se passe-t-il ? cria Chipia depuis les créneaux.

— Le roi Alphonse m’autorise à entrer vous porter des nouvelles. Ouvrez la porte avant qu’il ne change d’avis. Le voyage depuis Pampelune a été des plus pénibles ; faites qu’il n’ait pas été vain, dit l’évêque García en souriant.

Un soupir de soulagement parcourut les remparts. Depuis l’été, nous n’avions pas vu un nouveau visage.

Gimeno, le curé, qui s’était amaigri et avait considérablement vieilli au fil des mois, courut jusqu’à Santa María sonner les cloches.

Le son fut doux à nos oreilles.

Chipia, prudent comme toujours, positionna ses arbalétriers autour de la Porte du Nord.

Nous fîmes tous cercle autour d’eux, brandissant les armes de fortune que nous avions sous la main.

— Ouvrez ! ordonna le lieutenant. Assez pour laisser passer un homme et sa monture !

Les gonds rouillés émirent un gémissement effrayant.

La tête du cheval de l’évêque García jaillit et les soldats de Chipia s’empressèrent de refermer la porte derrière lui.

Le saint homme mit pied à terre. Onneca, accourue comme les autres au son du clairon, embrassa son cousin.

— J’ai bien cru ne plus jamais vous revoir ! s’écria-t-elle, soulagée.

— Si cela se prolonge, c’est ce qui arrivera. Et je ne veux pas présider la messe de vos funérailles, ma cousine.

L’évêque nous contempla, le front plissé.

— Vous faites peine à voir, ajouta-t-il. Ce siège doit s’achever sur-le-champ.

— Si vous êtes venu nous convaincre de nous rendre, répondit Chipia, vous avez fait le voyage pour rien.

— Ce n’est pas à moi de prendre une telle décision. Mais je crains pour vos âmes, c’est pourquoi je souhaite aller jusqu’aux terres des Almohades, accompagné d’un noble de la ville, celui de votre choix. Je parlerai au bon roi Sanche et je lui dirai que la situation devient intenable. Je lui demanderai s’il compte envoyer des renforts ou s’il a d’autres ordres pour nous. Cela vous paraît-il raisonnable ?

Différents groupes de nobles et de commerçants se formèrent. Après des échanges à voix basse ponctués de quelques jurons, tous se rangèrent à la proposition de l’évêque.

— Je viens avec vous, García, dis-je.

— Pas question, objecta le maire. Dans cette ville, vous êtes la voix de la sagesse. Sans vous, nous serions tous morts.

— Il a raison, me murmura Nagorno à l’oreille. Toi et moi, nous devons rester ici et faire front ensemble.

— Alors qui ?

— Un habitant de Nova Victoria et un autre de Villa de Suso, intervint Mendoza. Nous ne ferons confiance qu’à nos pairs.

— Qu’il en soit ainsi. Un volontaire ? demanda Chipia.

À notre grande surprise, Onneca s’avança.

— J’accompagnerai mon cousin. Mes forces me permettent d’entreprendre un voyage de deux mois.

Un murmure parcourut les différents groupes, mais personne n’osa s’opposer à Onneca.

— Quelqu’un de Villa de Suso ? insista le maire.

— J’irai, déclara Alix, qui se tenait près de moi, notre fille endormie dans ses bras.

Elle me tendit le bébé et le regarda en silence.

Qui étais-je pour l’en empêcher ? C’était sa ville. Elle était des leurs.

— Alors préparez-vous à partir dès maintenant. La route vers le sud est longue, dit Chipia.

De ce périple jusqu’à la terre des Almohades, je ne peux raconter que ce que j’en ai entendu. Une partie de l’histoire qui suit m’a été rapportée par mon épouse, Alix de Salcedo. D’autres détails m’ont été révélés par ma belle-sœur, Onneca de Maestu.

Le voyage fut perturbé par le mauvais temps, et il leur fallut près de cinq semaines pour atteindre leur destination. Une fois sur place, Alix et Onneca durent patienter pendant que l’évêque s’entretenait avec le roi Sanche le Fort. Ils parlèrent longuement, mais García était un diplomate aguerri très apprécié du monarque. Il sortit victorieux, muni de la lettre nous autorisant à livrer la ville.

— Qu’a exigé notre roi ? demanda fébrilement Alix.

— Il n’y aura pas de renforts. Le Miramamolin a ses propres problèmes en Ifriqiya, et il a besoin des hommes du souverain. Non que notre roi soit retenu contre sa volonté, mais le calife le couvre d’or et de pierres précieuses, et les rumeurs font état d’une belle infidèle… Le roi Sanche vous libère de votre serment de défendre le royaume. Il jure de reprendre la ville dès qu’il regagnera le Nord, mais il ne peut encore savoir quand.

Onneca et Alix se regardèrent, frustrées, sans oser cependant mettre en cause la parole du roi.

— C’est tout ? Après tout ce que nous avons enduré pour défendre sa ville ? s’écria Onneca. Êtes-vous sûr qu’il n’enverra pas de troupes à notre secours ?

García la regarda puis, sans un mot, lui offrit le réconfort de ses bras.

— Nous avons fait de notre mieux, ma cousine. Les rois agissent selon leur bon plaisir, il en a toujours été ainsi. Nous devons regagner Victoria pour sauver ses habitants. Si le roi dit qu’il reconquerra la ville, soyez assurée qu’il le fera.

Le retour fut plus rapide que l’aller. Alix avait hâte de retrouver sa fille. Onneca voulait annoncer les nouvelles à la ville et reprendre ses habitudes auprès de son époux – chevaucher Olbia et Altai dans les collines, patiner sur la rivière gelée au petit matin.

Lorsqu’un violent orage les surprit en pleine nuit, ils furent contraints de quitter le chemin menant à la Porte du Sud. Ils n’étaient qu’à quelques lieues de là, mais le moment était mal choisi pour demander audience au roi Alphonse. Sur les indications de l’évêque García, la mort dans l’âme, ils firent un détour pour trouver refuge à l’auberge de La Romana.

Ce qui advint ensuite, il m’est odieux de le raconter. Je tiens à le consigner pour que ce ne soit pas oublié.

49

Le jardin d’Etxanobe

Unai

Octobre 2019

À quoi pense un vieil homme avant de mourir ? Quelles pensées traversent l’esprit d’une personne née au tournant du siècle passé ? Songe-t-il aux enfants à qui il a survécu, ou bien aux trente-six mille aurores qu’ont vues ses yeux, fatigués de sonder la beauté, la destruction, la sérénité, le chaos ? Peut-être se rappelle-t-il son épouse, la femme qui l’a accompagné le long des ruelles pavées de Villaverde pendant la moitié d’une vie.

« Quelles sont vos occupations favorites, madame ? » demanda un jour une oncologue à ma grand-mère après l’avoir opérée pour gratter les métastases sur sept de ses organes internes, comme elle aurait limé des ongles devenus trop longs.

« Travailler aux champs », répondit ma grand-mère avec un haussement d’épaules. L’opération lui fit mal, mais elle n’en laissa rien paraître. On lui avait appris à ne jamais se plaindre, pas même aux portes de la mort.

« Vous avez plus de soixante-dix ans. Vous êtes à la retraite. Et vous venez de subir une intervention très lourde. Vous devriez vous ménager, éviter tout effort physique. Alors dites-moi, qu’aimez-vous vraiment faire, dans la vie ? » insista l’oncologue.

« Passer l’après-midi à la cave à préparer mes plants de patates. »

Difficile à comprendre pour la plupart des gens. Préparer des plants de patates suppose de passer des heures dans une cave non chauffée à couper les tubercules à l’aide d’un petit couteau, les mains gercées par le froid.

« J’aime ça », conclut ma grand-mère d’un ton sans réplique.

Les deux femmes se turent. Parce qu’elles savaient l’une comme l’autre – opération ou non, cancer ou non – que ma grand-mère continuerait de descendre chaque jour à la cave.

Et je sais que mon grand-père aurait répondu la même chose : descendre préparer ses plans de patates à la cave, conduire son tracteur, s’occuper de son arrière-petite-fille.

Le pire jour de ma vie débuta par un appel à mon bon ami Iago del Castillo.

— Iago, désolé de t’embêter encore, mais j’ai besoin de ton expertise. Tu pourrais venir à Vitoria ?

— Je suis à Santander aujourd’hui. On peut se retrouver chez toi dans trois heures, ça t’irait ?

— Ça t’ennuierait de venir directement aux archives historiques d’Álava ?

— Pas de problème. On se rejoint sur le campus.

Quelques heures plus tard, je marchais sur l’avenue menant à l’université quand mon portable vibra. C’était Peña.

— On a visionné les vidéos de surveillance de l’hôpital. Ramiro n’est pas sorti tout seul. Il a reçu de l’aide. Un type en blouse blanche qui poussait son fauteuil roulant.

— De l’aide ? pensai-je à voix haute. À qui il a bien pu demander de l’aide pour s’échapper ?

— C’est ce qu’on essaie de savoir. On voit juste la silhouette de dos, mais on a deux agents qui bossent avec le personnel de l’hôpital pour voir si quelqu’un peut l’identifier. Le fait que Ramiro Alvar n’ait pas de portable

ne nous facilite pas les choses. Par ailleurs, j'ai du nouveau sur l'affaire de la mouche espagnole. J'ai enfin reçu la liste des chefs d'entreprise présents à Villa Suso le soir où Antón Lasaga a été tué. L'un des noms va te parler : Ignacio Ortiz de Zárate. Il représentait Slow Food Araba, l'association de promotion des produits locaux. Au passage, le jour où tu m'as demandé de surveiller sa résidence, je ne l'ai vu ni entrer ni sortir. Je ne peux même pas te garantir qu'il se soit trouvé à Vitoria.

— Ignacio, le frère de Tasio, était à Villa Suso ? C'est sûrement une coïncidence. Mais merci, et continue de chercher Ramiro Alvar. J'ai envoyé une voiture à la tour de Nograro, mais il n'y a pas trace de lui. Il faut que je te laisse, dis-je en voyant Iago del Castillo approcher.

Nous échangeâmes une chaleureuse poignée de main avant d'entrer dans le bâtiment des archives.

— J'avais presque oublié que ce soir c'est Halloween, dit-il alors que nous parcourions les couloirs déserts. J'ai déjà croisé pas mal de gens déguisés en Faucheuse.

— Tu n'as pas l'air très fan d'Halloween.

Iago, d'habitude si posé, semblait un peu tendu.

— Je ne suis pas superstitieux, mais ma famille a subi un certain nombre de drames au moment de la Toussaint, et ça me rappelle de tristes souvenirs. C'est une tradition dont je me passerais bien.

— Personnellement, j'ai déguisé ma fille en *eguzkilore* pour éloigner les mauvais esprits.

— Excellent choix. Tu es un père prudent, répondit Iago, retrouvant le sourire.

J'avais parlé à la conservatrice en chef, qui avait accepté de nous donner accès au fonds d'archives de la famille Nograro.

— Qu'est-ce qu'on cherche exactement, Unai ? demanda Iago en arrivant devant la salle.

— Un document de 1306 signé par Ferdinand IV de Castille : « Privilèges concédés aux seigneurs de Nograro ». J'ai besoin de tes lumières.

La documentaliste nous apporta le document que j'avais demandé. Iago l'examina durant un long moment.

— C'est un exemple classique de règle de primogéniture, dit-il enfin. *Ius succedendi in bonis, ea lege relictis, ut in familia integra perpetuo conservatur, proximoque duque primogenito ordine succesivo deferantur.*

Je le regardai sans réagir. Je crois qu'il n'était même pas conscient qu'il me parlait latin.

— « Le droit du fils aîné à succéder à son père, à la condition que l'intégralité du patrimoine reste perpétuellement dans la famille, pour être transmis à l'aîné suivant dans l'ordre de succession », traduisit-il.

— OK, maintenant je voudrais que tu regardes ce passage-là : « Jamais je ne serai prisonnier ni condamné afin que cette lignée n'abrite que des hommes de bien. » Est-ce que cette condition est toujours en vigueur ?

— En théorie oui, à moins qu'une loi postérieure ait révoqué les privilèges accordés par le roi. Généralement, dans ces familles, ce genre de disposition s'adapte aux législations successives.

— À ton avis, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui les a poussés à se rendre et à livrer Victoria à l'armée d'Alphonse VIII ?

— On ne peut pas interpréter ça avec la mentalité d'aujourd'hui. Les adversaires pendant le siège, les rois de Castille et de Navarre, ont combattu côte à côte à Las Navas de Tolosa, en 1212, contre le Miramamolin, lui-même allié de Sanche le Fort au moment du siège de Victoria. Les frontières entre les royaumes de Navarre et de Castille étaient fluides. Au cours du XIIe siècle, elles ont été redessinées cinq fois. Les gens n'avaient pas le même sentiment d'appartenance qu'aujourd'hui. Ils étaient trop occupés à lutter pour leur survie selon leur classe sociale de naissance. Ils apportaient leur soutien à un roi ou à un autre en fonction des privilèges

accordés à leur ville, non d'un sentiment patriotique. Du reste, les rois eux-mêmes menaient des guerres de territoire avant tout pour préserver leur statut. Ils devaient tout le temps montrer leur force, car toute faiblesse était inadmissible.

Je jetai un œil à l'heure sur mon portable : avec les frères del Castillo, le temps s'écoulait différemment. Je passai un coup de fil à mon grand-père. Il comptait emmener Deba à l'aire de jeux du jardin d'Etxanobe, près de la fresque du Triomphe de Vitoria.

J'appelai son numéro deux fois, mais il ne répondit pas. Il devait avoir la tête ailleurs.

— En parlant de famille, j'aimerais bien que tu rencontres mon grand-père. Il est au parc avec ma fille.

Iago sourit, intrigué.

— Ce doit être un monsieur très actif, j'imagine, pour s'occuper de son arrière-petite-fille.

Je haussai les épaules. Ce que je tenais pour acquis n'était peut-être pas évident pour tout le monde.

— Il semble immortel. J'ai l'impression de l'avoir toujours connu vieux, mais on dirait que l'âge ne l'atteint pas. Il est en pleine forme. Il s'est mis à utiliser une canne ces dernières semaines, mais je ne pense même pas qu'il en ait besoin.

Je le soupçonnais d'avoir décidé de la prendre comme moyen de dissuasion après la frayeur qu'Ignacio lui avait causée à Laguardia, il avait pourtant fait l'innocent quand je lui avais posé la question.

— Je serais ravi de le rencontrer, dit Iago.

Nous prîmes le chemin de la vieille ville en esquivant démons et squelettes de carnaval, et une demi-heure plus tard, nous arrivâmes au jardin – le point culminant de Vitoria et l'un de mes endroits favoris.

Derrière la grille en fer forgée, je ne vis rien d'autre que la sculpture taillée dans le tronc du vieux séquoia frappé par la foudre. Et le silence. Pas

de cris de joie de Deba sautillant dans son costume d'*eguzkilore*, pas de « Je te tiens, petite renarde » de la voix rauque de mon grand-père.

— Unai ! hurla Iago. Appelle une ambulance !

Devant mon absence de réaction, Iago s'élança vers mon grand-père, qui était étendu sur le sol, immobile.

Pétrifié, je les regardai comme s'ils venaient d'un autre monde.

Iago cherchait le pouls de mon grand-père. Son béret taché de sang gisait à mes pieds. Je ne le ramassai pas.

— Il ne respire plus ! Bon Dieu, Unai, appelle les secours, il lui faut un massage cardiaque, tout de suite !

Mais je n'appelai pas. Mon grand-père ne bougeait pas. Deba n'était pas là.

Mes yeux virent, comme de froids témoins, un homme aux mouvements assurés qui s'agenouillait, déboutonnait la veste de mon grand-père, plaçait ses paumes sur son torse et se mettait à presser selon un rythme saccadé.

Il maintint la tête de mon grand-père en arrière, pinça ses narines et lui insuffla de l'air dans la bouche. Une fois, puis une pause. Deux fois.

— Unai, reprends-toi ! Viens ici, bon sang ! cria désespérément Iago.

J'étais cloué sur place.

J'ouvris la bouche, pour découvrir avec horreur que mon aphasie de Broca était revenue. J'étais incapable d'articuler un mot.

Iago poursuivit la réanimation, mais mon grand-père ne bougeait pas. Il se plaça au-dessus de lui, comprimant son sternum de tout son poids.

— Unai. (Il changea de ton. Cette fois, il parla avec douceur, avec calme, comme s'il s'adressait à un enfant.) Unai, approche-toi. Fais un pas vers moi, juste un pas.

Ce ne fut pas moi qui obéis. Ce fut mon corps qui répondit à cette voix paternelle. Mon pied droit s'avança.

Iago continuait de pratiquer le bouche-à-bouche à mon grand-père. J'étais conscient de ce qui se passait, mais j'avais le sentiment de regarder

un film malgré moi.

— Très bien, Unai, me rassura Iago. Maintenant, fais encore un pas vers moi. Tu y es presque.

Ma jambe gauche obéit. Un autre petit pas. J'étais assez près pour voir que les joues rouges de mon grand-père semblaient s'être vidées de leur sang. Il était pâle, sans vie.

— Encore un pas, Unai. Doucement. Continue d'avancer. C'est bien, ne t'arrête pas, répéta la voix tranquille.

Iago continuait d'insuffler de l'air dans le corps inerte devant lui, tout en me jetant parfois de rapides coups d'œil pour s'assurer que je l'écoutais.

Au bout d'un moment, je fus à leur hauteur et mon pied toucha le corps de mon grand-père. Iago sortit son portable de sa poche et appela un numéro.

— Il y a un homme d'une centaine d'années avec une blessure sévère à la tête dans le jardin d'Etxanobe. Il est en arrêt cardiaque. Je lui ai fait trois minutes de réanimation. Envoyez une équipe médicale d'urgence. Par ailleurs, une petite fille a disparu, on ne sait pas depuis combien de temps. L'homme blessé est son arrière-grand-père, c'est probablement un enlèvement. Prévenez le commissariat de Portal de Foronda. L'enfant disparue est la fille de l'inspecteur López de Ayala. Je continue la réanimation. Faites vite.

Trois minutes ? Non. Une éternité. Une vie entière, qui défilait devant moi : la balançoire qu'il nous avait fabriquée, à Germán et moi, à Solaítas ; le jour où il m'avait dévoilé l'endroit secret où poussaient les mousserons ; les nuits que nous avions passées allongés sur le chemin des Tres Cruces à regarder les Perséides.

Iago posa son portable par terre, près de lui, et se remit à la tâche.

J'ai souvent repensé à ce jour.

À ce qui avait pu me paralyser comme ça.

C'était la dissonance.

La dissonance cognitive.

Mon cerveau n’avait pu accepter de perdre en même temps les deux êtres qui m’étaient le plus chers.

Les deux.

Pendant ces minutes interminables avant que les secours n’arrivent, je fus incapable de décider qui aider le premier, mon grand-père ou Deba.

Et ce dilemme me submergea, emportant tout sur son passage.

50

L’orage

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1200

L’orage les contraignit à passer une seconde nuit à l’auberge de La Romana. Les pèlerins qui suivaient le chemin de Compostelle, effrayés par les nouvelles du long siège, évitaient Victoria. En leur absence, l’établissement était vide, sans âme. Les soldats castillans, eux aussi, avaient cessé de s’y arrêter. Après des mois de conflit, ils n’avaient plus un sou pour s’offrir un rapide soulagement sur l’une des paillasses de l’auberge.

García s’était retiré à l’étage, sans doute pour se reposer après cette longue chevauchée. Onneca séchait sa robe en contemplant les flammes de la cheminée, pendant qu’Alix aidait Astonga à confectionner les tourtes de crêtes de coqs qu’avait réclamées l’évêque.

Une série de coups de tonnerre poussa Onneca à se rendre aux écuries, sachant que sa jument serait terrifiée.

— Tout doux, ma belle, murmura-t-elle en caressant sa crinière. Tout doux. Demain nous déjeunerons enfin en ville.

Onneca passa un long moment avec sa jument. Elle goûtait la solitude, le silence. Les conversations sans fin l’épuisaient. Une autre raison pour

éviter autant que possible la volubile Alix de Salcedo.

Son regard se posa sur les sacoches de selle de son cousin. Dans leur hâte de se mettre à l'abri, il les avait laissées sur le sol de l'écurie. Elle se baissa pour les ramasser, ôta les brins de paille boueuse et le vit.

Un petit sceau de cire – le sceau royal. Le sceau du roi Sanche le Fort. Pourquoi son cousin possédait-il un exemplaire du sceau royal ? Seul le vieux Fernando, le notaire, pouvait en conserver un. La contrefaçon du sceau royal était punie comme crime de lèse-majesté.

Onneca fouilla fébrilement l'intérieur de la sacoche et découvrit un second sceau. Plus ancien, usé. Celui-là avait appartenu au défunt Sanche le Sage.

Elle prit les deux sceaux et grimpa l'escalier comme une furie, à la recherche de son cousin. Il lui devait une explication. Il lui en devait même plusieurs.

À travers la porte close, elle entendit sa voix et celle d'un jeune homme. Elle s'en étonna. Dans son esprit, seules l'aubergiste et ses sœurs de mauvaise vie veillaient encore à cette heure-là. Elle s'approcha avec prudence et colla l'oreille à la porte.

— Voici vos poudres pour cette nuit. Ma mère vous rejoindra quand vos compagnes de voyage seront endormies. Mais c'est d'autre chose que je voulais vous parler. (La voix du jeune homme se fit geignarde.) Je suis grand, maintenant, père. J'ai pris beaucoup de risques et je vous ai rendu de nombreux services…

— Tu me juges mal, Lope. Je n'ai jamais oublié la promesse que je t'ai faite quand tu as empoisonné Maestu. Mais l'auberge était suspectée, à l'époque, et en te reconnaissant comme mon fils, je me serais exposé inutilement. Aujourd'hui les années ont passé, et la ville a oublié cette histoire. Ai-je jamais cessé de vous envoyer de l'argent, à ta mère et à toi ? Autrement, comment auriez-vous survécu à ces rudes hivers ou à ce siège

absurde ? Ne sois pas ingrat, mon fils. Voici le document que tu désirais tant, dit l’évêque García.

Tu as empoisonné mon père ? songea Onneca.

L’esprit agité par ces pensées, elle fit irruption dans la chambre, sans mesurer le danger.

— Ce garçon a-t-il donné à mon père la poudre de cantharide qui l’a tué ? cria-t-elle.

L’évêque, horrifié, regarda les deux sceaux qu’elle tenait à la main.

— Du calme, Onneca. Je répondrai à toutes vos questions, mais d’abord, rendez-moi ces sceaux, je vous prie. Vous allez me faire passer pour un fauteur de troubles.

— Et pourquoi en avez-vous besoin ? À quoi vous a servi le sceau de Sanche le Sage ? Est-ce vous qui avez envoyé la lettre informant que Diago Vela était mort ? Avez-vous détruit ma vie pour m’empêcher de le prendre pour époux ?

García regarda avec calme autour de lui.

Le calme.

Le calme était toujours une bonne chose.

Un paillasse, une bassine, une cheminée, un tisonnier, des bougies. Peu d’objets avec lesquels frapper quelqu’un.

— Laisse-nous, mon garçon. Descends rejoindre ta mère et tes tantes, et tâchez d’occuper Alix de Salcedo. Je ne veux voir personne ici pour l’instant, dit-il lentement.

— Qu’allez-vous faire, père ? demanda le jeune homme, nerveux.

— Soit tu quittes cette pièce, soit je désavoue le document qui te reconnaît comme mon fils. À toi de choisir.

Lope adressa un regard résigné à la femme avant de refermer la porte. Il savait qu’elle était condamnée. Mais Onneca ne craignait pas encore pour sa vie. L’homme devant elle restait à ses yeux son cousin bien-aimé.

— J’ai été sincèrement navré pour Bona et Favila, et aussi pour ton frère. De tous les Maestu, tu as toujours été la plus sensible aux intérêts des nobles de Nova Victoria.

— Qu’avez-vous en commun avec eux ?

— Le palais de Pampelune, les terres qu’ils m’ont léguées pour avoir usé de mon influence auprès de Sanche le Sage et de son fils. Mais c’est terminé, Onneca. Comme tu le sais, le roi Alphonse accordera davantage de privilèges à nos familles.

— Et cela suffit à justifier la mort de tous les miens ? Il n’y avait pas d’autre moyen ? rugit-elle. J’aurais conspiré avec vous. Pourquoi ne pas m’avoir fait confiance ? J’aurais été votre meilleure alliée. Ensemble, nous les aurions vaincus.

— Avec Diago Vela à tes côtés ? Le crois-tu homme à se laisser influencer ? Pauvre naïve… J’ai persuadé le roi Sanche de lui confier une mission dangereuse. J’étais certain qu’il ne reviendrait pas vivant. Mes mercenaires l’ont traqué sur le chemin du retour, sans réussir à le rattraper. Je n’ai jamais connu d’homme si acharné à rester en vie.

Soudain, il saisit le vieux tisonnier et se mit à la frapper. Onneca se défendit avec la fureur éveillée par le souvenir de son père. Quand elle fut au sol, voyant la fin arriver, elle tenta de hurler de toutes ses forces.

Au moins sauront-ils qu’il m’a tuée. Au moins mes cris pèseront-ils sur leur conscience. Ce fut sa dernière pensée avant qu’une pluie de fer ne s’abatte sur elle.

Depuis sa position sur le sol, elle aperçut la porte qui s’ouvrait sur une robe familière. Les coups s’interrompirent.

— Onneca ! García, quelle monstruosité est-ce là ?

Elle sut qu’Alix s’était ruée sur son cousin, mais ne put en voir davantage. Elle ferma les yeux et s’abandonna aux ténèbres.

51

Le quartier des Carnicerías

Unai

Octobre 2019

Je finis par retrouver ma voix. Voir Alba donner des ordres avec son sang-froid habituel me força à redevenir opérationnel.

Je ramassai le portable de Iago et appelai Germán.

— C'est grand-père. Viens, parvins-je à articuler.

Mon frère comprit aussitôt. En tant qu'avocat, il savait interpréter les nuances du désespoir.

— Où ?

— À l'hôpital de Santiago.

— Et toi ?

— Deba. Je raccroche.

Je n'eus pas besoin d'en dire plus. Je savais qu'il s'occuperait de grand-père pour qu'Alba et moi puissions nous concentrer sur la recherche de Deba.

Alba avait déjà organisé l'opération et fait boucler la vieille ville. Toutes les rues médiévales furent coupées par des barrages policiers. J'avais conscience que nous étions engagés dans une course contre la montre, à

tous points de vue. Dès que le commissaire Medina apprendrait que l'enfant disparu était notre fille, il nous forcerait à nous tenir à l'écart.

Cela m'évoqua le siège de Victoria. Mille ans plus tôt, les habitants s'étaient battus pour tenir l'ennemi à distance. Aujourd'hui, nous bouclions ces mêmes rues pour empêcher le monstre de s'en échapper.

— Là-bas !

J'entendis la voix de Milán par-dessus le vacarme ambiant.

Alba et moi fonçâmes en direction du quartier des Carnicerías.

Milán regardait quelque chose par terre.

— C'est à Deba, non ? demanda-t-elle tandis que nous arrivions au pas de course.

Son bracelet en laine rouge avec le petit *eguzkilore* d'argent que lui avait offert sa tante Esti.

Petite futée.

Je lui avais toujours dit de semer des miettes de pain si jamais elle se perdait.

Mais ma fille ne s'était pas perdue. Quelqu'un avait frappé mon grand-père avec sa propre canne. Grand-père n'aurait jamais volontairement laissé quiconque toucher sa canne en buis. Non, il avait affronté son agresseur avant d'être assommé. Ce qui laissait peu de place au doute. Deba ne s'était pas égarée dans le dédale de la vieille ville : quelqu'un l'avait enlevée.

— Appelle la Scientifique. Qu'ils ratissent le secteur, dit sèchement Alba.

Iago descendit la rue à notre rencontre.

— J'aurais préféré vous rencontrer dans d'autres circonstances. Vous devez être la sous-commissaire Díaz de Salvatierra.

— Iago del Castillo. Il a tenté de réanimer grand-père, expliquai-je.

Iago lui offrit une ferme poignée de main avant de me prendre à part pendant qu'Alba continuait de donner ses instructions.

— Je ne voudrais surtout pas te déranger dans un moment pareil. Dis-moi juste si tu as besoin d'aide. Il y a quelqu'un à l'hôpital pour veiller sur ton grand-père et te tenir au courant de ce qui se passe ?

— Mon frère est en chemin. Et on a un tas de gens pour nous aider, oui, répondis-je, pensant à mille choses à la fois. Je peux appeler la famille, ses voisins, les copains… On est parés, mais merci d'avoir proposé.

— Si tu veux bien, je vais passer à l'hôpital, au cas où. Je ne pourrais pas retourner à Santander sans savoir comment va ton grand-père. Pour l'instant, tu ne peux rien faire pour lui. Concentre-toi sur Deba. Tu m'entends ? Concentre-toi sur Deba.

Je ressentis un accès de panique, que Iago dut lire dans mes yeux.

— De quoi as-tu besoin ? insista-t-il. Une chose à la fois. Qu'est-ce qui est le plus urgent ?

— Une photo de Deba, vérifier les caméras de surveillance du centre-ville…

Je déroulai une liste d'éléments sortis du manuel de l'école de police.

Je ne voulais pas m'arrêter. Pour elle. Pour Deba.

— Juste une question, Iago, parce que je n'arrive pas à penser à autre chose pour l'instant. Le petit garçon du comte Don Vela qui a disparu… Est-ce qu'il… Est-ce qu'on a fini par le retrouver ? Est-ce que sa mort est mentionnée dans la chronique ou ailleurs dans les archives de la famille ?

Iago détourna le regard, fermant les yeux comme s'il chassait un souvenir douloureux.

Puis il se reprit. Il posa une main ferme sur mon épaule – un grand séquoia soutenant une nouvelle pousse de ses branches.

— Non, Unai. Je suis désolé. Vraiment désolé. Le fils de Diago Vela, Yennego… On ne l'a jamais revu.

52

Le passage souterrain

Unai

Octobre 2019

Nous avions interrogé les rares témoins qui se trouvaient dans le parc et les rues environnantes en même temps que Deba et mon grand-père. Le fait qu’il y ait tant de gens costumés en tueurs sanguinaires, dont la moitié avec un masque, ne nous simplifiait pas les choses.

— Qu’est-ce qu’on a ? demandai-je à Alba. De solide, je veux dire. J’ai l’impression de chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Personne n’a vu de fillette déguisée en *eguzkilore*. C’est le plus inquiétant. Trois témoins affirment avoir aperçu une femme avec une poussette près de la rue Frei Zacarías Martínez autour de l’heure présumée de l’agression, mais c’est à peu près tout.

— On a bouclé la vieille ville, donc soit il s’est enfui avant qu’on donne l’alerte, soit il se planque tout près d’ici, déduisis-je, tentant d’écarter le souvenir des jeunes filles emmurées à quelques mètres de là.

— On est dans le noir complet, Unai. Il faut frapper un grand coup : je veux qu’on poste une alerte enlèvement sur Twitter et la relayer sur toutes les radios, en mentionnant la femme à la poussette. N’oublions pas non plus

que Tasio Ortiz de Zárate a clairement dit plusieurs fois qu'il voulait la voir. Il est notre principal suspect.

— Allons-y, me contentai-je d'acquiescer.

Germán m'appelait toutes les vingt minutes pour me donner des nouvelles : grand-père se trouvait dans le coma et le pronostic n'était pas bon. Nous devions nous préparer au pire.

— Continue de chercher Deba, Unai. C'est ce que grand-père voudrait. Ne culpabilise pas de ne pas pouvoir lui dire au revoir. Je t'appelle quand… si… Je t'appelle s'il se passe quoi que ce soit. Retrouve-la, s'il te plaît.

Bientôt, les alertes affluèrent de tous les points de la ville. Des gens affirmaient avoir aperçu une fillette blonde en costume d'*eguzkilore*, tenant la main à une femme avec une poussette à Judizmendi, dans le parc San Martín, à Zaramaga. Des patrouilles partirent vérifier chaque signalement.

— Du neuf ? demandai-je à Milán.

— On essaie de trier les appels. Le dernier, c'est un guichetier de la gare qui raconte que Tasio Ortiz de Zárate a acheté un billet pour Hendaye. Il avait les cheveux teints en noir et une poussette avec un petit garçon, pas une fille, endormi à l'intérieur.

J'échangeai un regard avec Alba. Nous n'eûmes pas besoin de prononcer un mot. Je pris la première voiture que je trouvai et roulai jusqu'à la station, au bout de la rue Dato.

Je n'avais pas mon pistolet ni mon gilet pare-balles. Pourquoi les aurais-je pris ? Mon Halloween avait commencé par une inoffensive visite aux archives avec Iago del Castillo.

La gare était pleine à craquer. Heureusement, rares étaient les gens déguisés sur le quai.

Je reçus un texto d'Alba : elle avait fait boucler l'endroit et obtenu le report de tous les départs.

Il n'y avait personne avec une poussette sur aucun des quais. Je vérifiai les toilettes, mais ne vis aucun signe de Tasio ni de ma fille.

Jusqu’à ce que je me rue vers le passage souterrain entre les quais.

À mi-chemin, je les vis. Tasio avait effectivement les cheveux teints en noir, et il s’était laissé pousser la barbe. Je me demande encore comment le type du guichet l’a reconnu. Un petit garçon blond aux cheveux ras dormait dans la poussette. Une couverture remontée à son cou cachait son costume d’*eguzkilore*.

Ce n’était pas un petit garçon. C’était Deba. Était-elle inconsciente ? Elle ne pouvait pas être morte. Je chassai cette idée de mon esprit. Si elle était morte, il n’essaierait pas de la sortir du pays en train.

— Tasio, éloigne-toi de ma fille et parlons, lançai-je en levant les mains pour lui montrer que je n’étais pas armé.

— Ce n’est pas ta fille. Quand je lui ai parlé au parc de Laguardia, je lui ai donné une sucette. Un échantillon d’ADN parfait. Tu ne t’en es même pas rendu compte.

— Impressionnant… J’ai vraiment cru que tu étais Ignacio. Tu rates une carrière de comédien, répliquai-je.

— Tu m’as entendu ? C’est ma nièce. Le test confirme que je suis son oncle. Elle est ma chair et mon sang.

— Je sais. Je l’ai toujours su.

— Je viens de te dire que ce n’est pas ta fille et tu ne cilles même pas ? Tu n’as aucun droit sur elle. Elle n’a pas d’autre famille que mon frère et moi.

— Je le sais depuis le jour où elle est née. Mais tu te trompes : elle a une famille. Elle porte mon nom et je l’ai élevée. Et cette famille-là l’aime et la protège. Elle ne la kidnappe pas, ne la drogue pas et ne lui rase pas les cheveux. Tu es coupable d’enlèvement de mineur avec violence. En tant que parent au deuxième degré, tu risques au minimum deux à quatre ans de prison, plus une injonction d’éloignement. Je doute que tu puisses demander l’autorité parentale quand tu sortiras, parce que ton geste te

vaudra une interdiction de quatre à dix ans. Et tu prendras sûrement la peine maximum puisque tu as tenté de lui faire quitter le pays.

J'étais toujours à cinq mètres de Tasio et sa poussette, les bras levés, sans oser m'approcher de peur qu'il s'en prenne à Deba. Derrière lui, de l'autre côté du tunnel, Alba avançait sans bruit, son arme à la main.

Je continuai de parler.

— Ou bien tu peux la laisser partir et plaider les regrets devant le juge. On peut t'obtenir une remise de peine. Je suis sûr que tu ne veux pas remettre les pieds en prison. Je n'ose même pas imaginer ce qu'ils vont te faire quand ils sauront que tu as enlevé une petite fille de deux ans.

— Ça n'arrivera pas, dit Tasio sèchement. Tu n'es pas armé et tu ne t'approcheras pas de la petite. Et tu vas me laisser partir, sauf si…

— Sauf si rien, lui murmura Alba à l'oreille. (Sans perdre son sang-froid, elle pressa le canon de son pistolet contre son cou et l'immobilisa de sa main libre.) C'est la dernière fois que tu approches Deba. Je t'arrête pour enlèvement de mineur et tentative d'homicide. Santiago López de Ayala est en soins intensifs. À ta place, je prierais pour qu'il puisse encore s'occuper de son arrière-petite-fille pendant quelques années.

Les portes de l'ambulance se refermèrent. Alba et moi entourions Deba, tenant chacun une petite main amorphe. Tasio avait coupé ses boucles blondes. Elle ressemblait à un petit garçon plutôt mignon, mais nous paraissait étrange, inconnue. Le sédatif que lui avait administré Tasio agissait toujours : notre fille dormait profondément.

— Qu'est-ce que tu as entendu ? demandai-je à Alba.

— Comment tu as su que Deba n'était pas ta fille ? Tu as réalisé un test ADN derrière mon dos ?

— Je ne ferais jamais ça. À la maternité, on lui a fait une prise de sang, comme à tous les bébés. Tu es A et elle est B. Je savais que ton mari était B – ça figurait dans le rapport d'autopsie. Tu ne m'as jamais demandé quel était mon groupe sanguin. Je suis A. Alors je t'ai menti, et je t'ai dit que

j'étais B aussi. Tu as choisi d'élever Deba sans savoir lequel de nous deux était le père, et j'ai voulu respecter ça.

— Qui d'autre est au courant ?

— Mon grand-père. C'est un vieux renard, tu le connais. On ne peut rien lui cacher. Mais à l'instant où j'ai tenu Deba dans mes bras, elle et moi, on a décidé qu'on serait père et fille. Et c'est ce que nous sommes. Au-delà des liens du sang. Je ne sais pas si tu peux comprendre ce lien-là, de la même façon que je ne comprendrai jamais le lien que tu as avec elle après l'avoir portée neuf mois.

— Et ma mère ?

— Non, elle ne l'a jamais su. Et c'est très bien comme ça. C'était sa petite-fille, et elle est morte en croyant que j'étais le père biologique de Deba. On forme une famille, Alba. Ne fous pas ça en l'air pour une histoire d'ADN. Ce ne sont que des molécules, et je refuse de laisser des molécules me dicter quoi que ce soit.

— Tu n'as pas peur qu'elle tienne de son père ?

— Jusque-là, il n'y a aucun signe. Deba a de l'empathie, elle n'est pas manipulatrice et elle exprime ses sentiments spontanément. Quand bien même ce serait le cas, elle est née dans la bonne famille, tu ne crois pas ? Une mère qui a été sous-commissaire et un père profileur. Si quelqu'un est capable de détecter les signes avant-coureurs et de tenter de rectifier ça, c'est bien nous. Je suis sûr que le Dr Leiva nous aiderait. Il y a des programmes de rééducation pour les enfants qui présentent ce genre de troubles.

— Qui « a été » sous-commissaire ? demanda-t-elle en caressant la joue de Deba.

— Je sais que tu vas arrêter. Tu mérites ton château dans ton océan de vignes, et Deba mérite d'être en sécurité. Elle ne peut plus vivre ici, maintenant que toute la ville a vu sa photo. Vous devez retourner à Laguardia toutes les deux.

— Et toi, ça va te forcer à te dédoubler. Tu n’as aucune obligation vis-à-vis de nous si c’est trop compliqué, tu sais.

— Qu’est-ce que tu racontes, bon Dieu ? m’écriai-je, serrant la main de Deba plus fort que je ne l’aurais voulu. Quoi qu’il arrive, il y a un fil rouge qui nous lie tous les trois.

La vérité c’est que, ni le fil rouge ni même l’*eguzkilore*, n’avaient pu protéger ce que j’avais de plus précieux au monde.

Il y avait chez moi un costume de chasseur de zombies qui resterait dans le placard, avec vingt-deux poupées dans un sac à dos. *Vindeux* morts. Je m’étais senti obligé de jouer la comédie pour rassurer ma fille.

En fait, le nombre de ceux qui étaient morts par ma faute approchait dangereusement ce chiffre.

Cacher, mentir, jouer la comédie – les mots qui gouvernaient ma vie.

Même quelqu’un d’aussi aveugle que moi voyait bien que ça ne pouvait pas continuer.

53

Le fidèle Munio

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1200

Onneca s’éveilla au milieu de la nuit, transie. La pluie avait cessé, mais elle était glacée jusqu’aux os, son corps meurtri parcouru de frissons.

— Et García ? Qu’est-il arrivé à García ? demanda-t-elle.

— Vous n’avez plus besoin de vous inquiéter de lui, répondit Alix, comme si le sujet était clos.

— Où sommes-nous ?

— Au vieux moulin, sur la rivière. Nous n’étions pas en sécurité à l’auberge et nous ne pouvons pas demander au roi de nous laisser entrer en ville. Il voudra savoir pourquoi García n’est pas avec nous.

— Et la lettre du roi Sanche ? Nous en avons besoin pour convaincre les habitants de se rendre.

Alix toussa. Elle ne se sentait pas bien, mais n’en dit rien à sa belle-sœur.

— Qu’allons-nous faire, maintenant ? insista Onneca.

— Je vais tenter d’aller jusqu’aux remparts. Attendez-moi ici, coupa Alix.

Sur ces mots, Alix sortit dans la nuit glaciale. Par chance, Mère Lune, comme l’appelait son époux, brillait dans un ciel à présent sans nuages.

Elle s’approcha assez pour être à portée de voix et siffla plusieurs fois.

Rien ne se passa.

Les heures s’écoulèrent, lentement, mais Alix n’abandonna pas.

Enfin son ange arriva, ses ailes immenses cachant le ciel un bref instant.

— Munio ! murmura-t-elle, folle de joie.

Sa fidèle chouette blanche, désormais trop âgée pour chasser les souris, avait répondu à son appel.

— Munio, apporte ça à Diago et mène-le jusqu’à moi, lui ordonna-t-elle, déchirant un morceau de sa robe, qu’elle noua à la patte de l’oiseau.

Puis elle retourna chercher Onneca. Tant bien que mal, elle l’aida à marcher jusqu’au mur, terrifiée à l’idée de croiser un soldat ennemi.

Avant le point du jour, Gunnarr descendit la muraille le long d’une corde tenue par Nagorno et l’auteur de ces lignes, deux gentilshommes impatients de retrouver enfin leurs épouses.

54

La tombe des pommes

Unai

Novembre 2019

Nous avions retrouvé une López de Ayala, mais nous étions en train d'en perdre un autre.

Germán se chargea d'introduire discrètement les pommes à l'hôpital. Mon grand-père était toujours en soins intensifs, et il n'y avait aucun signe d'amélioration. Un type des assurances voulut nous parler contrat obsèques. Je l'invitai en termes choisis à aller se faire voir ailleurs, mais les infirmières nous conseillèrent de prendre les dispositions nécessaires. Ce serait le dernier automne de notre patriarche.

Un vendredi soir, tard, quand tout était calme et que les bruits de l'hôpital ne nous parvenaient plus qu'assourdis, j'accomplis mon ultime mission en tant que petit-fils.

Il me fallut du temps pour frotter les quartiers de pomme sur toute la surface de sa peau fripée. Nous nous remémorâmes – du moins je me remémorai – les cabanes en bottes de paille que nous construisions au mois d'août, après la moisson. Ou la fois où je l'avais réveillé à quatre heures du matin en revenant des fêtes de Bernedo, et où nous avions fini dans les

champs, à poser des tuyaux d’irrigation à cause de la sécheresse qui sévissait cette année-là.

Son silence m’était intolérable. Quand j’eus terminé, je pris la voiture et roulai jusqu’à Villaverde.

Nous avions emmené Deba loin de Vitoria et de l’hôpital. Elle avait suffisamment souffert ce jour-là. Je ne l’avais jamais vue aussi désemparée lorsqu’elle se vit dans le miroir avec ses cheveux courts. Je haïs Tasio pour ça.

Tasio Ortiz de Zárate avait passé la nuit en cellule et attendait son placement en détention provisoire. Je doutais qu’il sorte avant un bon moment. J’avais mieux à penser : Deba et mon grand-père occupaient tout mon esprit depuis la veille. Sitôt arrivée chez son arrière-grand-père, ma fille trouva l’un de ses bérets et refusa de l’enlever même s’il était bien trop grand pour elle. Épuisée, elle s’endormit auprès de sa mère, béret sur la tête. Je nouai un autre fil rouge à son poignet – ma façon de dire au destin que je prenais les choses en main.

La Toussaint marquait le premier jour de novembre, le mois où ma famille était chargée de sonner la messe et l’angélus. Au village, ce jour-là, la coutume voulait que les cloches tintent toutes les trois heures en souvenir des morts. Germán et moi nous dirigeâmes vers l’église.

Je tournai la grosse clé dans la serrure et montai l’escalier en colimaçon menant au clocher. Un lieu étroit fait de vieilles planches de bois branlantes – mieux valait regarder où on mettait les pieds. Au loin s’étendait la masse sombre, menaçante, de la Sierra, tandis qu’en contrebas, la lumière jaune d’un réverbère n’éclairait que quelques toits alentour.

Plus loin, il n’y avait que la nuit noire.

Germán et moi commençâmes à sonner la cloche en silence, comme grand-père nous l’avait appris. Le son assourdissant du battant près de nos têtes m’empêcha de penser, m’offrant les seuls instants de paix dont je me souvienne durant ces jours obscurs.

Ne pas penser.

— Tu te rappelles quand grand-père nous a appris à dessiner le soleil ? dit Germán quand nous lâchâmes la corde.

J'avais oublié. Je contemplai l'endroit qu'il désignait, où l'on distinguait encore le tracé grossier d'un petit soleil, sur le mur nord du clocher.

« Regardez, les enfants. Je vais vous montrer quelque chose, au cas où je ne serais plus là un jour. » Nous étions montés à ce même clocher par une chaude matinée d'août. Dehors, une moissonneuse récoltait le blé mûr sous un ciel d'azur.

« Plus là ? m'étais-je écrié. Je déteste quand tu dis des trucs comme ça. »

Germán et grand-père m'avaient regardé avec tendresse jusqu'à ce que je me calme.

« Je crois que grand-père essaie de nous transmettre un secret de famille, un peu comme quand il nous a montré où cueillir du thé des montagnes sur le San Tirso », avait répondu Germán. De nous deux, il avait toujours été le plus pondéré.

« C'est une coutume qu'on se transmet de père en fils quand vient notre tour de sonner les cloches, avait repris grand-père en se grattant la tête. N'allez pas raconter ça aux voisins. Il y a un petit dessin là, dans la pierre, près de la cloche. Je crois bien que c'est un soleil. Pépé Santiago l'avait dit à mon père. Dans son souvenir, c'est la dernière chose qu'il a dite avant de partir. Ça devait être sacrément important pour lui. »

« Le Santiago qui est parti quand ton père avait dix ans ? »

« Lui-même. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je crois qu'il voulait qu'on sache qu'il avait dessiné ce soleil, ou cette fleur. J'étais petit quand mon père m'a amené ici, et je n'ai pas fait attention. Je ne sais plus s'il appelait ça le Soleil de la Grand-mère ou la Fleur de la Grand-mère. Mais il

a affirmé que ça protégeait Villaverde. Et que dans la famille, on avait toujours fait comme ça. »

Depuis lors, au moment de sonner les cloches, Germán et moi avions toujours un couteau dans la poche pour préserver la gravure des outrages du temps.

Je regardai l'heure sur mon portable. Il se faisait tard. Je changeai de sujet.

— Tu connais Beltrán Pérez de Apodaca ? C'est l'un de tes confrères. Il sort de l'école.

— Je l'ai croisé trois ou quatre fois au tribunal, oui. Pourquoi cette question ?

— Parle-moi de lui.

— Ambitieux, intelligent. Un jeune requin. Il manque encore de roublardise, mais avec l'expérience, ça viendra. Il apprend vite. Je m'entends plutôt bien avec lui.

— Tu t'entends bien avec tout le monde. Tu le prendrais dans ton cabinet ?

Il réfléchit quelques instants.

— Non.

— Pourquoi pas ? On dirait qu'il a de l'avenir.

— Sans aucun doute, répondit-il. Mais mes collaborateurs doivent posséder une certaine éthique. J'y ai toujours mis un point d'honneur. Avec les années, on apprend à juger le caractère des gens, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois très bien, Germán. Merci du coup de main. On y va ? J'ai encore quelques trucs à finir.

— Beltrán est un suspect ?

— Il a accepté le prélèvement ADN quand on a demandé aux habitants d'Ugarte. Ça n'a rien donné. Il n'a pas tué MatuSalem, c'est évident. Non,

j’essaie juste de me faire une idée plus précise de notre principal suspect, expliquai-je.

— Tu vas continuer de bosser sur cette affaire, hein ?

— Il faut bien que quelqu’un s’en occupe.

— Et personne d’autre ne peut te remplacer ?

— J’ai conscience de ce que ça implique, mais… commençai-je.

— Si tu te mets dans l’œil du cyclone, il finira par tout détruire autour de toi, me coupa-t-il. Parmi tous les boulots que tu aurais pu choisir, pourquoi la brigade criminelle, Unai ?

— Il faut que quelqu’un se charge de protéger les gens, dis-je, comme je me l’étais répété des centaines de fois. Peut-être que j’ai ça dans le sang. Grand-père a été maire de Villaverde pendant des années, quand personne ne voulait s’y coller. Il estimait que c’était son devoir. Et il nous a élevés ainsi. Ça vaut aussi pour toi. Au fond, tu fais le même boulot que moi, mais depuis un bureau. Violences conjugales, licenciements abusifs… Tu acceptes des affaires pour aider les gens. Toi et moi, on est pareils.

— La différence, c’est que je ne porte pas d’arme ni de gilet pare-balles. Je serais ravi d’avoir un frère avocat.

Inutile d’essayer de lui faire comprendre…

— Il y a un truc que je voudrais te demander depuis longtemps, poursuivis-je malgré tout. Je n’aime pas me mêler de ta vie privée, mais tout le monde sait que tu n’es sorti avec personne ces deux dernières années. Tu as mis ta vie amoureuse en pause jusqu’à ce que je change de boulot ?

Il ne répondit pas.

— C’est ça ? insistai-je. Tu as peur que tes petites amies se fassent tuer ?

— Je n’ai pas dit ça. Je ne te reprocherais jamais ce qui s’est passé, mais…

— Mais c’est ce que tu penses, conclus-je.

Mon frère était devenu un moine à cause de moi. Il adorait Deba, il avait toujours aimé les enfants, et je sais qu'il rêvait de fonder une famille. Et il attendait que je lâche mon boulot.

Nous descendîmes du clocher sans décrocher un mot. Je passai récupérer le panier de pommes coupées chez mon grand-père. Faute de vieux journaux, je les emballai dans les feuilles de brouillon sur lesquelles ma fille avait dessiné toute la journée. Dans la chambre, Alba s'était endormie elle aussi. Je déposai un baiser sur leur front et redescendis l'escalier en silence.

J'entrai dans le jardin. Les pommes étaient dans le panier, emballées dans le papier et attachées avec de la ficelle, comme procédait mon grand-père avant de les enterrer. Je pris une houe et me mis à l'ouvrage sous l'énorme poirier. Derrière moi, un réverbère répandait sa lumière dorée, projetant mon ombre sur la tombe que je creusais.

Ma grand-mère mentionnait parfois les pièces de monnaie romaines que son père avait découvertes en labourant. Enfant, j'avais entendu d'innombrables histoires du même tonneau : des bourses en cuir craquelées enterrées deux mille ans plus tôt, de petits trésors que les paysans remettaient quelquefois aux autorités, mais qu'ils gardaient pour eux la plupart du temps. Les musées étaient remplis de ces trouvailles fortuites : monnaies anciennes, fragments de poterie et autres vestiges archéologiques.

Quand nous étions enfants, Germán et moi passions des journées à chercher des sacs d'or. Nous creusions partout. Dans un accès d'optimisme, nous avions même mis des sous de côté pour acheter un détecteur de métaux. Puis nous avons grandi et oublié ces trésors qui dormaient sous la terre. Ce qui se trouvait enterré était mort et ne brillait pas. Nous avons appris la différence à nos dépens.

Je chassai mes idées noires.

À genoux, je commençai à enfouir les morceaux de pomme dans la terre. Je voulais qu'elles pourrissent. Vite.

Alors je remarquai ce que ma fille avait dessiné sur les feuilles qui enveloppaient les pommes. Je nettoyai la terre et pointai la lampe de mon portable, intrigué.

Des chimères et des monstres. Mon cerveau se rappela avoir vu les mêmes quelque part récemment.

Mais où ? Je tentai désespérément de me souvenir.

Je récoltais, enregistrais et triais tant de données au quotidien que j’avais parfois du mal à retrouver le coin de mon cerveau où elles étaient stockées.

Parfois, cette myriade de données s’avérait inutilisables.

— Tu fais quoi ? demanda la voix d’Estíbaliz derrière moi.

Je sursautai et dus m’appuyer sur la houe pour me relever.

— Et toi ? Qu’est-ce que tu fais ici à une heure pareille ? répliquai-je, une fois remis de ma frayeur.

— Je souhaitais voir ma nièce, mais je suis montée et tout le monde dort à poings fermés. Germán m’a dit que tu étais dans le jardin. Je sais que je ne suis plus sur l’affaire, mais je suis venue t’apporter la liste des employés de la mairie de Quejana. Milán comptait te la donner hier, mais avec les événements…

— Laisse-moi voir.

Je m’assis sur le muret et parcourus la liste de noms. Aucun ne me disait rien, sauf… Claudia. Claudia Míjica.

— La guide ? m’étonnai-je à voix haute.

— Je n’avais pas remarqué. C’est son nom de famille ?

— Il est inscrit sur la plaque, à l’accueil de la tour de Nograro. Évidemment, elle a les clés de la tour, donc elle a très bien pu entrer voler la chronique. Elle est grande et mince. Ça pourrait être la personne qui t’a agressée ?

— Je n’ai pas vu grand-chose dans le noir et ça s’est passé très vite. J’ai plutôt eu l’impression de me battre contre une armoire à glace.

— Elle a aussi eu accès à l’habit de nonne dominicaine, dis-je. Mais la personne que j’ai poursuivie était beaucoup plus petite, j’en suis certain. Par ailleurs, d’après cette liste, elle a été embauchée en tant que guide du couvent dominicain il y a deux ans. Donc elle pourrait avoir encore les clés du site de Quejana. Pourtant elle ne correspond pas à la description que le curé a faite de son agresseur. Dans tous les cas, on va devoir l’appeler pour lui poser quelques questions. Demain matin, on lui demandera son alibi pour les meurtres.

Estíbaliz s’était déjà levée.

— Qu’est-ce que tu attends ? me lança-t-elle en voyant que je ne bougeais pas. On va appeler Peña pour qu’il fonce à Ugarte vérifier son alibi tout de suite. Peu importe l’heure. C’est une urgence.

— Je te rappelle qu’on a déjà un suspect en fuite, et que la personne qui l’a aidé à s’échapper n’était pas une femme.

— Dixit Milán, personne n’a pu identifier son complice. Et si Claudia était mouillée là-dedans ? Tu es obsédé par la théorie de l’alter qui tue dans la vraie vie pour ne pas être tué dans la fiction, et tu ne vois pas tout ce qui ne colle pas.

— Et qu’est-ce qui ne colle pas, d’après toi ? demandai-je.

— Les victimes. Comme tous les profileurs, tu te concentres sur le tueur et sur son mode opératoire, et tu oublies les victimes.

— Ce n’est pas ton boulot de me le rappeler ?

— Si, et c’est bien ce que je suis en train de faire. Mais il a fallu que je manque d’y passer pour que tu te décides à m’écouter. La première victime, Antón Lasaga, collait à ta théorie : le mode opératoire, le lieu du crime, la profession… Il pourrait correspondre au personnage du comte de Maestu. MatuSalem, ton indic, était un Maturana et il est mort comme le Maturana du livre. En revanche, les sœurs Nájera… Elles ont été emmurées comme les sœurs d’Onneca, or elles n’ont rien à voir avec l’alter de Ramiro Alvar, ni avec ce qui est arrivé à l’évêque García.

— L'évêque García ?

— J'ai remarqué qu'il a pas mal de points communs avec Alvar. Je pense que le personnage de l'évêque est inspiré d'Alvar. García est un jeune prêtre, riche et séduisant. Il ne porte qu'une soutane, même en plein hiver. Il aime monter à cheval, il adore les crêtes de coqs…

— J'avoue que je n'avais pas fait le lien, dis-je.

— Sûrement parce que tu as passé plus de temps avec Ramiro Alvar qu'avec Alvar. Ce que j'essaie de te montrer, c'est que la personne qui imite les meurtres du bouquin ne sait rien du trouble dissociatif de Ramiro Alvar, ni des raisons pour lesquelles il a écrit sa propre version de la chronique.

— Ramiro Alvar s'est enfui, Estí. Et si Alvar était revenu ? Et s'il n'était jamais parti et qu'il t'avait refait son numéro de charme à l'hôpital ? Et si c'était lui qui t'avait agressée et qui avait simulé le vol de la chronique ?

Esti remonta ses genoux sur sa poitrine et les entoura de ses bras.

— Tu ne sais pas quel genre de personne est Ramiro Alvar. Tu n'en as aucune idée. À l'hôpital, on a passé des heures à discuter. Même si je ne suis plus sur l'affaire, je n'ai pas oublié que je suis flic. Ramiro est fondamentalement quelqu'un de bien, et personne ne peut simuler ça.

— OK, convaincs-moi.

— Il a fait don de sa moelle osseuse.

— À Alvar ? Ce n'est pas ce qu'il m'a raconté.

— Non, pas à Alvar. Au fils d'Alvar.

Il me fallut quelques secondes pour assimiler ce qu'elle venait de dire.

— Alvar a un fils ?

— Oui, le gosse qui tient le café.

— Gonzalo Martínez ?

— C'est ça. Il a débarqué à Ugarte il y a environ dix-huit mois, lorsque sa mère a disparu. Quand il a découvert que ses grands-parents étaient

morts, il est allé à la tour de Nograro. Le gosse n’a aucun diplôme, Ramiro lui a donné de l’argent pour qu’il reprenne le café.

— Pourquoi est-ce qu’il lui a fait un don de moelle osseuse ?

— Il y a un peu moins d’un an, on a diagnostiqué à Gonzalo une forme mortelle de thalassémie. Ramiro était donneur compatible, il n’a pas hésité. Il dit la vérité : j’ai vu la cicatrice dans son dos le soir où… Ce soir-là.

— Gonzalo est le neveu de Ramiro Alvar ? murmurai-je.

— Ils ne veulent pas que ça se sache. Ugarte est un petit village. Il m’a raconté que les Nograro avaient payé la mère de Gonzalo pour qu’elle avorte. Ce n’est pas le genre d’histoire dont tu vas te vanter au bistrot.

— C’est clair, répondis-je, songeur.

— Qu’est-ce qu’il y a ? Tu es blanc comme un linge. Tu penses que Gonzalo a quelque chose à voir avec les meurtres ?

— Non, il nous a volontairement donné un échantillon d’ADN. Ça l’exclut de la liste des suspects, expliquai-je. Non, c’est autre chose.

Ce foutu village, avec ses mensonges et ses secrets. Ramiro Alvar m’avait caché que son frère avait eu un fils et qu’il était revenu.

Combien d’autres mensonges, Ramiro ? Que m’as-tu caché d’autre ?

— Oh bon Dieu… ! La chimère.

Je sortis de la poche de mon jean le dessin froissé de ma fille.

— Qu’est-ce que c’est ?

Je contemplai la feuille, bouche bée, comme si c’était un aleph qui concentrait l’Univers tout entier.

— Putain, Esti. Qu’est-ce qu’on répétait toujours ? Quand on a éliminé l’impossible, il ne reste que…

— L’improbable, conclut-elle.

— Ce qui est improbable au plan statistique, mais possible. Ç’a été documenté.

— Qu’est-ce qui a été documenté ?

— La chimère, Estíbaliz. La chimère.

— Tu vas devoir me faire un dessin, parce que je ne comprends rien.

Je me levai, euphorique.

Les neurologues disent que quand on résout une énigme, le cerveau nous envoie un shoot de dopamine. C’est addictif. Ça fait du bien.

J’étais accro à cette sensation, *eurêka*.

Merci, grand-père. Je formulai une prière silencieuse en passant devant ses pommes enterrées.

— Où tu vas ? me cria Estíbaliz.

— Il faut que je parle au Dr Guevara ! lançai-je en montant les marches de pierre du jardin.

Elle comprendra tout.

55

Le cercle

Unai

Novembre 2019

Je passai la journée du lendemain dans mon bureau. Ma conversation avec le Dr Guevara m’avait permis d’éclaircir un certain nombre de points. Maintenant, il ne me restait plus qu’à refermer le cercle. Sur ma table s’étalaient toutes les photos de l’enterrement de MatuSalem. Je cherchai des visages connus, et je finis par trouver ce que je voulais.

Puis j’appelai Milán.

— J’ai besoin d’avoir accès à la base de données des services d’urgence d’Álava.

— Qu’est-ce qu’on cherche ?

— Je le saurai quand je le verrai. Combien de temps ça va te prendre ?

— Considère que c’est fait.

Peu après, je reçus un appel. C’était Iago del Castillo.

— Unai ? Comment va ton grand-père ?

— Il est toujours en soins intensifs. Les médecins disent que c’est une question de jours. Il a presque cent ans, ils ne comprennent pas comment il est encore en vie. Ils s’attendent à ce que son cœur s’affaiblisse jusqu’à ce qu’il finisse par lâcher.

— Ce cœur bat depuis près d’un siècle. C’est bien de le laisser finir le voyage à son heure, répondit-il avec douceur. Dans un registre plus joyeux, je suis heureux que Deba soit de retour parmi vous. Aucun parent ne devrait connaître la douleur de perdre un enfant.

— Merci, Iago. En réalité, je comptais t’appeler ce matin. J’ai une autre question, puisque tu es le seul, en dehors de l’auteur, à connaître les différences entre les événements relatés par Diago Vela et les libertés prises dans le roman.

— Je t’écoute.

— Est-ce que l’évêque García meurt dans la version de ton ancêtre ?

— Non, il ne meurt pas. La chronique est fidèle à la réalité. Elle correspond au récit que fait Jiménez de Rada dans son *De Rebus Hispaniae,* qui date de la première moitié du XIII[e] siècle. Voilà pourquoi la chronique du comte Vela a une telle valeur historique : c’est un récit de première main par l’un des protagonistes.

— Donc, c’est l’un des points sur lequel le roman diffère de l’original ?

— En effet. L’évêque García est revenu à Victoria avec un gentilhomme de la ville assiégée pour informer les habitants que le roi Sanche le Fort les autorisait à se rendre. La suite ne figure pas dans la chronique, mais d’autres documents de l’époque indiquent que García se serait trouvé à Pampelune après le siège, notamment en 1202, où il louait des terres à don Fortunio, l’archiprêtre de Salinas.

Cette information m’inquiétait. Elle m’inquiétait même beaucoup.

Estíbaliz prétendait que l’évêque García représentait Alvar. Ramiro Alvar lui avait attribué sa personnalité, ses obsessions, ses manies. Si García mourait dans le roman… selon Alvar, qui l’avait tué ? Qui voulait-il éliminer ? Devais-je m’inquiéter des désirs de vengeance d’un alter qui n’avait pas réapparu depuis le vol de la chronique ? Je ne savais pas où se trouvait Ramiro Alvar ni quelles étaient ses intentions… Allait-il se contenter de disparaître dans la nature ?

Quand Iago s’éclaircit poliment la gorge, je compris que j’étais resté trop longtemps perdu dans mes pensées.

— J’ai aussi une question à propos de la charte octroyant des privilèges aux seigneurs de Nograro, repris-je. Est-ce qu’elle mentionne les droits des enfants illégitimes dans la succession ?

— En l’occurrence, c’est inutile. Aujourd’hui, tous les enfants ont les mêmes droits dans la succession. La loi ne distingue pas enfants légitimes et illégitimes. Cependant, il y a trois ans, le Tribunal suprême a rendu un arrêt excluant les enfants adultérins de l’héritage des titres de noblesse et des privilèges. Dans ce cas précis, la possession du titre de seigneur de Nograro est un prérequis pour hériter des biens familiaux, en raison de la règle de primogéniture. Mais dans le document signé par Ferdinand IV figure l’exception suivante : « En l’absence de fils aîné légitime qui remplisse les conditions, le fils bâtard aîné sera le premier suivant dans l’ordre de succession. » Je ne sais pas si ça t’aide.

— Tu n’imagines pas à quel point. Je vais devoir te laisser, j’ai du pain sur la planche.

— Bon courage. Je te rappellerai ces jours-ci pour prendre des nouvelles de ton grand-père.

— Merci de ton soutien, dis-je avant de raccrocher.

La porte s’ouvrit sur la dernière personne que je m’attendais à voir ici. Estíbaliz était toujours en arrêt, même si son bras avait retrouvé presque toute sa mobilité. Et évidemment, elle ne travaillait plus sur l’affaire des *Seigneurs du temps*. Mais c’était bien Estíbaliz, et, pour elle, les règles n’existaient que pour être transgressées.

Elle s’assit sur la table, faisant tomber plusieurs photos sans même s’en apercevoir.

— Je crois que je sais où est Ramiro, annonça-t-elle, triomphante et euphorique à la fois.

— Moi aussi, et on va avoir besoin d’aide pour l’attraper.

Après une longue discussion, nous élaborâmes un plan.

Quelques minutes plus tard, je composai le numéro du café d'Ugarte.

— Gonzalo ? C'est l'inspecteur López de Ayala.

— Inspecteur ! Comment allez-vous ? On se voit au club de lecture ce soir ?

— À vrai dire, ce n'est pas pour ça que j'appelais. Nous avons un problème…

— Je vous écoute, répondit-il en avalant sa salive.

— Ramiro Alvar de Nograro est en fuite, vous êtes peut-être au courant. Je pense qu'il va chercher à vous contacter. Nous ne pouvons pas vous mettre sous protection, l'opération risquerait d'échouer s'il s'en apercevait. Je vais tout de même vous donner quelques conseils de sécurité, et ma ligne directe au cas où. Je vais vous donner la marche à suivre s'il vous appelle. Nous craignons que vous soyez sa prochaine victime.

56

Un océan de bouteilles

Unai

Novembre 2019

Le soir même, le jeune Gonzalo reçut un appel affolé sur la ligne du café.

— Ramiro, murmura-t-il, mal à l’aise. Ils te cherchent.

— Je sais. Tu peux m’aider à sortir d’ici ?

— Bien sûr, je vais t’aider. Je n’ai pas beaucoup d’argent, mais on va trouver un moyen. Tu sais que je ne te laisserai jamais tomber. Tu m’as sauvé la vie, je n’oublie pas ce que tu as fait pour moi.

Au bout du fil, Ramiro Alvar poussa un soupir.

— Merci.

Peu après, Gonzalo m’appela.

— Inspecteur, Ramiro a pris contact avec moi. Et il y a autre chose…

Le moment était enfin arrivé.

— Il est avec vous ? Est-ce qu’il peut vous entendre ? demandai-je.

— Non, je suis au café. Je sais où il se cache. Je pars le retrouver. Il est sur les nerfs.

— Qui d’autre est au courant ? Il faut que je sache de combien de renforts j’ai besoin.

— J’ai paniqué, donc j’ai appelé Beltrán Pérez de Apocada. Il est avocat, j’ai confiance en lui. Je n’aurais pas dû ?

Je réfléchis quelques instants.

— Ça ne pose pas de problème. Ramiro Alvar lui fait confiance aussi et je suis plus rassuré que vous y alliez à deux. Je vais vous dire comment réagir quand vous le verrez. C’est moi qui dirige l’opération, nous allons cerner le bâtiment, donc vous ne courrez aucun risque. Je vous retrouve là-bas dans moins d’une heure.

Nous arrivâmes à la tombée du jour. Nos hommes se déployèrent autour de l’ancienne forge. Milán, Peña et moi étions armés et équipés de gilets pare-balles.

J’appelai Gonzalo. Je n’avais plus eu de nouvelles depuis vingt minutes et je commençais à m’inquiéter.

— Tout va bien ? m’inquiétai-je quand il décrocha.

— Je suis au gîte, au rez-de-chaussée. Ramiro Alvar se cache dans une pièce tout au fond de l’atelier. Il est affolé. Beltrán et moi, on essaie de le calmer.

— Comment il s’est retrouvé là ?

— Il a appelé le copain d’Irati, Sebas, depuis l’hôpital, murmura Gonzalo. Sebas est ambulancier. Ramiro lui a dit qu’il avait eu son bulletin de sortie et lui a demandé s’il voulait bien le ramener chez lui. Il a persuadé Sebas que ce serait plus simple pour lui de loger à La Vieille Forge tant qu’il serait en fauteuil roulant. Irati et Sebas ne savaient pas qu’il s’était échappé, ni qu’ils hébergeaient un type recherché par la police, jusqu’à ce que je le leur annonce.

— C’est un manipulateur, ils n’y sont pour rien, expliquai-je calmement. Assurez-vous qu’il reste où il est, et ne vous laissez pas convaincre de l’aider à s’enfuir. Il va tenter de vous baratiner, il vous dira ce que vous voulez entendre. Ne bougez pas. Nous entrons.

Irati nous attendait à la réception du gîte. D'un geste, je lui indiquai de ne pas faire de bruit et rangeai mon pistolet. Nos uniformes devaient l'impressionner, car elle semblait tendue, son petit visage crispé par un rictus.

Elle nous guida à travers l'atelier. Dix de mes hommes se déployèrent parmi les étagères remplies de bouteilles bleues et de vases sphériques gonflés comme des poissons-globes.

En arrivant au fond de l'atelier, je pris une grande inspiration et toquai à la porte. Milán et Peña se postèrent de part et d'autre, arme à la main. Ils devaient absolument rester hors de vue ; un mauvais geste, un regard en trop, et tout le plan capotait. J'avais conscience de manipuler de la nitroglycérine émotionnelle, qui pouvait exploser à tout instant dans cet océan de bouteilles.

« Entrez. » La voix du jeune avocat retentit.

Je poussai la porte, suivi d'Irati. Ramiro Alvar était assis sur le fauteuil roulant de son frère. Il avala sa salive en me voyant. Près de lui se trouvait un confortable lit de camp où il avait sans doute dormi les nuits précédentes. Je reconnus Sebas, pas seulement comme le petit ami d'Irati, mais aussi comme le conducteur de l'ambulance qui avait pris en charge le vieux curé de Quejana.

Gonzalo s'avança.

— Je suis désolé, Ramiro, c'est fini, dit-il simplement.

Je dégainai mon arme. Ramiro ne prit même pas la peine de lever les bras. Il regardait Gonzalo avec des yeux consternés.

— Tu me dénonces ? Je t'ai donné l'argent pour racheter le café, j'ai donné ma moelle osseuse pour te sauver la vie, et voilà comment tu me remercies ? Voilà comment tu traites ta famille ?

Sa voix exprimait toute la déception du monde.

— Ma famille ? Je n'ai même pas le droit de vivre à la tour ! Tu m'as prié de dégager comme un vulgaire bâtard, comme un Nograro au rabais.

Nous regardâmes Gonzalo, médusés. Il était difficile d'imaginer qu'un jeune homme aussi serein et poli puisse accumuler tant de colère. Ses poings étaient serrés et sa voix tremblait.

— Je l'ai fait pour te protéger ! s'écria Ramiro, haussant le ton lui aussi. Tu n'as même pas idée…

— Me protéger ? De quoi ?

— De mon alter, de la démence qui frappe tous les hommes de cette famille. Tu as réactivé Alvar, le pire d'Alvar, la personnalité dissociée de ton père. Je ne savais pas comment il réagirait face à toi. J'avais peur qu'il te haïsse d'être né, qu'il transforme ta vie en enfer comme il l'a fait avec moi. Alors j'ai préféré garder mes distances. Je ne voulais pas devenir le coureur de jupons, le briseur de familles que mes ancêtres ont été avant moi.

— Bon sang, de quoi tu parles ? demanda Gonzalo, désorienté.

— De nombreux hommes de votre famille ont souffert d'un trouble dissociatif de l'identité, intervins-je. Un trouble de la personnalité multiple, si vous préférez. Votre oncle a cru que votre retour avait déclenché la maladie chez lui et qu'il avait pris la personnalité de votre père. Il a fait son possible pour vous aider, en vous protégeant de lui-même et des démons de votre famille.

Puis je donnai l'ordre.

— Vous pouvez entrer.

Peña, Milán et plusieurs hommes en uniforme pénétrèrent dans la pièce, pointant leur arme sur toutes les personnes présentes, excepté Ramiro Alvar. J'avais donné des instructions très précises.

— Gonzalo Martínez, je vous arrête pour le meurtre de Samuel Maturana. Beltrán Pérez de Apocada, je vous arrête pour le meurtre d'Antón Lasaga. Irati Mújica et Sebastián Argote, je vous arrête pour les meurtres d'Estefanía et d'Oihana Nájera.

57

Sous la muraille

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1200

Alix et Onneca dormirent jusque tard dans la matinée. Quand Nagorno vit dans quel triste état se trouvait son épouse, il maudit tous les dieux, païens comme chrétiens.

Alix ne se sentait guère mieux. Elle prit notre petite fille dans ses bras et s’étendit avec moi près de la cheminée. Je restai éveillé cette nuit-là, priant pour que mes pires craintes ne se matérialisent pas le lendemain.

Dehors, les habitants épuisés, affamés, se pressaient à notre porte, impatients d’entendre les nouvelles que les deux femmes apportaient. Tout le monde s’interrogeait sur l’absence du bon évêque García qui en quelques heures devint un martyr, un saint – notre dévoué protecteur.

Quand Alix s’éveilla, je savais quel mal l’affligeait. Elle avait uriné du sang, et lorsque je lui ouvris la bouche, je vis les cloques dans sa gorge.

— Que s’est-il passé, mon amour ? demandai-je.

— García… murmura-t-elle à mon oreille. À l’auberge de La Romana. Il battait Onneca, il voulait la tuer. Alors je me suis interposée et… Les poudres… Il m’en a mis dans la bouche. J’ai essayé de ne pas avaler, et je

me suis fait vomir pour ne pas finir les entrailles brûlées comme le comte de Maestu.

Alix toussa et eut une grimace de douleur. Chaque mot était un calvaire.

— Lope, le fils de l'aubergiste, poursuivit-elle. Il a empoisonné le comte de Maestu. En échange, García a accepté de le reconnaître comme son fils. Et le sceau… Onneca m'a tout raconté. La lettre qui annonçait ta mort… García l'a falsifiée en utilisant une copie du sceau du roi Sanche. Ne livrez pas Victoria. Onneca et moi n'avons jamais vu le roi. Seul l'évêque s'est entretenu avec lui. Il a rapporté un document nous libérant du serment de défendre la ville. Il a dit que le roi nous autorisait à nous rendre. Maintenant, je ne suis plus sûre de rien. L'évêque avait aussi une copie du sceau de notre souverain.

Je me mordis les lèvres, impuissant. En sauvant Onneca, Alix s'était condamnée à mort. J'en étais réduit à lui donner de la belladone pour soulager les souffrances de ses derniers moments. Dans moins d'une heure, elle ne serait plus.

— Repose-toi maintenant, Alix. Je vais chercher grand-mère Lucía. Elle ne cesse de demander à te voir.

Je la laissai bercer notre petite fille et me précipitai chez la vieille femme.

Ainsi mourut Alix, embrassant sa grand-mère et son petit bébé, qui s'accrochait à la vie malgré la famine.

Je demandai à Lyra de disperser la foule plantée devant notre porte. Je ne voulais aucun témoin quand je sortis, la dépouille d'Alix dans les bras. Je nouai mon bracelet rouge à son poignet : le moment était venu pour elle de rejoindre Yennego.

Je parcourus la rue de l'Astería. Les volets de bois se fermaient sur mon passage en signe de respect. Gunnarr m'aida à déplacer la dalle de la tombe, sous la muraille, près de l'église Sant Michel. Alix s'y rendait chaque matin prier pour le retour de notre fils. Des brins secs de la lavande qu'elle

apportait parsemaient encore la pierre, malgré la neige et les tempêtes de cet hiver maudit.

J'en recueillis et les dispersai sur le corps de mon épouse, avant de refermer la tombe. Ma tristesse était telle que je me refusai à prier aucun dieu.

Dans cette sombre humeur, j'allai trouver mon frère. Les blessures d'Onneca guérissaient. Elle avait déjà bien meilleure allure.

— Comment va Alix ?

— Je viens de la mettre en terre. L'évêque García lui a administré de force de la mouche espagnole. Elle est morte empoisonnée, comme ton père. Que voulais-tu me dire, ma chère belle-sœur ? demandai-je en m'asseyant près de sa couche.

— Mon cousin, l'évêque García, est responsable de la mort de mon père, de mes sœurs et de mon frère. Nous règlerons cela lui et moi quand nous nous retrouverons dans l'au-delà. Pour l'instant, nous devons informer le lieutenant Chipia que le roi Sanche le libère de ses obligations de défendre la ville. Nous pouvons déposer les armes, mon cher beau-frère. Il n'y aura pas de renforts. La lettre est à La Romana. Demandez au roi Alphonse l'autorisation de la chercher, ou qu'il envoie ses propres hommes à l'auberge.

— La lettre royale, Onneca ? criai-je, lassé de tous ces mensonges. Vas-tu passer sous silence les sceaux contrefaits que possédait ton cousin, ceux dont il s'est servi pour annoncer ma mort ?

— Ceux qui nous ont séparés, Diago, dis-le, répliqua-t-elle en plantant ses yeux d'or dans les miens.

— Je ne l'ai pas prononcé par respect pour mon frère. L'eau a coulé sous les ponts. Mais je ne peux accorder foi à une dispense royale portée par un homme en possession de sceaux contrefaits. Qu'arrivera-t-il si nous capitulons sans la permission du roi ? Nous tomberons aux mains de la Castille, et la Navarre sera notre ennemie. Lorsque Sanche reviendra des

terres sarrasines, il reprendra la ville et nos concitoyens endureront mille morts.

— Diago, me coupa Nagorno. Considère d’un œil froid ce qui s’est passé ces derniers mois. Le roi Sanche a eu plus d’une année pour envoyer un messager à Pampelune et donner l’ordre de nous porter secours. Il ne l’a pas fait. Regarde autour de toi. Les habitants de Nova Victoria et ceux de Villa de Suso que tu aimes tant crèvent de faim. Tu es un homme instruit et sage, comme le roi Salomon. Rappelle-toi l’histoire des deux femmes qui se prétendaient chacune la mère d’un même enfant. Salomon a donné l’enfant à la femme qui préférait y renoncer plutôt que de le voir coupé en deux. Il savait qu’elle était la véritable mère. Quelle sorte de seigneur es-tu, mon frère ? Laisseras-tu ton enfant mourir, ou préfères-tu qu’il vive entre d’autres mains ?

— Tu as toujours voulu livrer la ville aux Castillans parce qu’ils favoriseront les tiens.

— Tu sais ce qui arrive quand un siège s’éternise : bientôt, les gens commenceront à déterrer les morts, puis ils se mettront à manger les malades. Crois-tu qu’un seul d’entre nous sera encore en vie au printemps ? Et quand bien même il y aurait des survivants, se pardonneraient-ils jamais ce qu’ils sont sur le point de faire ?

58

La verrerie

Unai

Novembre 2019

— Le piège était pour vous, dis-je.

Ils étaient trop abasourdis pour réagir.

Ramiro Alvar avait appelé Estíbaliz la veille, expliquant qu'il ne s'était jamais enfui. Sebas avait débarqué dans sa chambre d'hôpital et l'avait pressé de partir avant que la police ne vienne l'arrêter. Ramiro Alvar était entré dans son jeu, non sans me laisser un message auparavant : son exemplaire des *Seigneurs du temps* ouvert au chapitre « La Vieille Forge ».

— Vous avez voulu aider à l'arrestation de Ramiro Alvar pour détourner les soupçons, parce que aucun de vous n'avait d'alibi pour les meurtres. C'est pour ça que vous avez volontairement donné un échantillon d'ADN. Irati, vous avez un alibi pour le meurtre de Samuel Maturana et un autre, très malin, pour celui d'Antón Lasaga. Vous teniez un stand au marché médiéval, en face de Villa Suso. Puisque vous étiez sur place, il ne vous restait plus qu'à enfiler l'habit de dominicaine et à passer en courant devant moi. Vous vouliez détourner notre attention de ce qui s'était produit quelques heures plus tôt : une réunion de chefs d'entreprise où vous, Beltrán, avez empoisonné Lasaga. Vous deviez vous douter que votre nom

finirait par faire surface ou qu'un témoin se rappellerait vous avoir vu à cette réunion. Antón Lasaga était une victime au hasard, ou vous l'avez ciblé, lui ?

— Je ne dirai rien, répondit Beltrán.

Je m'y attendais. Il était le maillon fort.

— Sebas, Irati et vous n'avez pas d'alibi pour l'heure présumée de la disparition d'Estefanía et d'Oihana Nájera. Irati, vous connaissiez Estefanía, et vous êtes dans la même *cuadrilla* que la petite amie de Samuel Maturana. Nous avons des photos de vous au cimetière en train de la consoler. Gonzalo, vous avez tué Samuel Maturana, et vous n'avez pas d'alibi pour ce jour-là. Donc quand vous avez su qu'un témoin s'était manifesté avec une description de l'assassin, vous vous êtes empressé de nous fournir un échantillon d'ADN. Vous vouliez qu'on vous raye de la liste au cas où la description correspondrait.

— Je ne l'ai pas tué, déclara-t-il tranquillement. Nous savons tous les deux que l'ADN retrouvé n'est pas le mien.

Son sang-froid et son assurance contrastaient avec la démonstration de colère qu'il nous avait offerte quelques minutes plus tôt.

— Non, dis-je. Et vous savez que l'ADN de cet échantillon sanguin appartient à votre oncle, Ramiro Alvar.

— Exact.

— L'analyse ADN accuse Ramiro Alvar, et vous comptiez là-dessus. Or c'est un indice trompeur : le sang est le vôtre, même s'il contient l'ADN de Ramiro Alvar. C'est pour ça que vous m'avez donné un échantillon de salive. Vous êtes une chimère, Gonzalo. Après avoir subi la transplantation de moelle osseuse, vous avez développé ce qu'on appelle un chimérisme post-greffe de cellules souches hématopoïétiques. Vous n'en avez jamais parlé à votre oncle.

— Comment ? demanda Ramiro Alvar, décontenancé.

— Le sang de Gonzalo contient deux ensembles d’ADN distincts, expliquai-je. Le vôtre et le sien. Depuis la greffe, ses médecins analysent régulièrement les séquences polymorphiques – les variations de son ADN. Gonzalo nous a donné un échantillon de salive parce qu’il savait qu’il ne correspondrait pas à l’ADN sanguin retrouvé sur le crayon de Maturana. Il savait aussi que l’ADN du crayon correspondrait à celui de son oncle, ce qui ferait de lui un suspect évident. Jusqu’ici, vous vous sentiez intouchable, Gonzalo, au point de vous balader avec votre tee-shirt « Je suis une chimère » juste sous mon nez. Passez-lui les menottes.

Milán vint se placer devant lui, le visage fermé. Gonzalo la regarda d’un air de défi, mais lui tendit ses poignets.

— Pourquoi ? répéta Ramiro Alvar. Irati, je t’ai aidée à monter ton entreprise. Beltrán, je t’ai confié des dossiers pour que tu puisses te lancer.

— Vous n’avez pas encore compris, n’est-ce pas ? dis-je. Ils ont grandi en pensant que vous étiez leur oncle. À l’époque, Ugarte était plein de rumeurs sur les enfants illégitimes d’Alvar. Beltrán, je parie que vous êtes devenu avocat et que vous avez proposé vos services à Ramiro Alvar pour avoir accès aux documents successoraux. Irati et Sebas, votre cas est plus tragique. Quand vous avez commencé à sortir ensemble, vos mères ont paniqué à l’idée que vous soyez demi-frère et sœur et elles vous ont reniés. Je me trompe ?

Ma dernière discussion avec Benita au club de lecture avait été éclairante. Les mères, Cecilia, la pharmacienne, et Aurora, l’ancienne propriétaire de l’épicerie, se regardaient en chiens de faïence depuis des années. Elles étaient tombées enceintes en même temps, après une brève aventure avec Alvar, comme la mère de Beltrán, à l’époque où il avait fait d’Ugarte son terrain de chasse privé. Les deux femmes s’étaient mariées en catastrophe, endurant les rumeurs qui entouraient l’identité du père de leurs enfants. Irati et Sebas se sentaient exclus, différents. Ce vécu commun avait

fini par les rapprocher. En découvrant cela, leurs familles furent horrifiées et firent tout pour les séparer.

— Vous haïssez Ramiro Alvar et ce qu'il représente, repris-je. L'enfant légitime. Mais votre motivation principale était l'argent. Gonzalo, vous vous êtes empressé de voler la chronique dès que vous avez appris combien elle valait. Vous ne saviez pas si les indices que vous aviez laissés suffiraient à envoyer Ramiro Alvar en prison. Au cas où les choses n'auraient pas tourné comme vous l'aviez prévu, la chronique représentait votre assurance-vie.

Gonzalo me regarda puis parla très calmement, comme s'il s'adressait à un enfant.

— Vous appelez ça des meurtres. Moi j'appelle ça un vol avec dommages collatéraux. Les victimes ne sont qu'une diversion pour récupérer ce qui nous appartient. Une fortune familiale de centaines de millions d'euros. À partager entre nous quatre. Pour que je me paye la meilleure clinique en cas de rechute. Pour que Beltrán monte son propre cabinet et embauche les meilleurs avocats sans perdre des années à se faire un nom. Pour qu'Irati et Sebas puissent enfin quitter ce bled et qu'ils n'aient plus jamais besoin de travailler. Les Nograro nous ont pourri la vie depuis la naissance. Est-ce qu'on ne mérite pas ce que Ramiro Alvar refuse de partager ?

— Non, Gonzalo, dis-je. C'est ce que vous vous racontez pour justifier vos actes. Vous avez manipulé Beltrán, Irati et Sebas pour qu'ils fassent le sale boulot à votre place. Vous ne vous êtes impliqués que quand Maturana a découvert que le mail reçu par Malatrama avait été envoyé depuis l'ordinateur de Claudia. Claudia Mújica, la sœur d'Irati. La compagne de Maturana a raconté à Irati que le célèbre Kraken avait demandé à son petit copain de chercher l'origine du mail, puis elle lui a confié ce qu'il avait découvert. Alors vous avez compris que tout votre plan risquait de tomber à l'eau. Maturana s'est rendu compte qu'il y avait plusieurs tueurs, donc

avant de mourir, il a gravé un message pour moi sur son bras : « Kraken, plus d’un ».

Nous leur passâmes les menottes et ils furent emmenés au commissariat de Portal de Foronda pour leur première nuit en cellule.

À minuit, en arrivant chez moi, je plaçai une croix noire à ma fenêtre.

J’ai tenu ma promesse, Matu. Nous avons mis le monstre en cage.

59

Sous la pluie

Ramiro Alvar

Avril 2017

Ramiro Alvar était sorti se promener sous la pluie. Peu lui importait de revenir avec les bottes crottées, il adorait l'odeur de la campagne après l'orage. D'un pas tranquille, il parcourut le sentier qui menait à Ugarte, prenant le temps de flâner dans le bosquet de peupliers. Il pensa faire un tour au village pour bavarder avec les gens du coin, mais le vent se levait, et il décida que le mieux était de rentrer à la tour, d'allumer un feu et de se plonger dans un bon livre.

En passant devant l'église, il se figea. La grille du cimetière familial était ouverte, or il la laissait toujours fermée.

Il entra, hésitant. Ses lunettes étaient embuées, mais il distingua une silhouette plantée devant l'une des tombes.

— Excusez-moi, vous cherchez quelque chose ?

Le jeune homme sursauta et se retourna en entendant la voix de Ramiro Alvar. Ses yeux étaient gonflés. Il avait pleuré.

— Désolé. Je ne devrais pas être là, n'est-ce pas ? répondit-il.

— Non, c'est une propriété privée… Est-ce que je vous connais ?

Le visage du gamin lui parut familier. Sa mâchoire carrée, ses cheveux bruns ondulés… Malgré ses vêtements trempés et sa mine défaite, il était bien habillé et s'exprimait avec politesse.

— Je m'appelle Gonzalo Martínez. Je suis le fils de Gemma Martínez, d'Ugarte. J'ai appris récemment que mon père était Alvar de Nograro, l'homme qui est enterré là. Je ne savais rien de lui, et je me retrouve ici, en train de regarder sa tombe. Enfin je suppose que c'est la sienne. Il est né en 1969.

— Oui, et il est mort en 1999, confirma Ramiro Alvar.

Le fils de Gemma. Ainsi, elle n'avait pas avorté. Elle avait pris l'argent et avait eu le bébé, le fils de son demi-frère.

— Comment il est mort ?

— Il souffrait de thalassémie, une maladie génétique rare qui provoque une anémie chronique.

Ramiro réalisa soudain qu'il n'avait jamais dit à personne de quoi était mort son frère. À dix-huit ans, il n'avait pas trouvé le courage d'en parler à quiconque. Et voilà que maintenant, il s'épanchait auprès d'un parfait inconnu.

— Vous le connaissiez ? s'étonna Gonzalo.

Ramiro regarda le jeune homme avec plus d'attention. La cicatrice d'un bec-de-lièvre courait de sa lèvre supérieure à son nez, donnant à son visage un aspect félin et expliquant peut-être son apparente timidité.

— Je suis son frère.

Gonzalo le fixa longuement.

— Excusez-moi, vous êtes la première personne de ma famille paternelle que je rencontre.

— Comment va Gemma ? demanda Ramiro.

Il n'avait pas l'habitude d'être aussi direct, mais le jeune homme avait remué des souvenirs qu'il croyait enfouis depuis longtemps.

— Disparue dans la nature. D'après moi, elle est partie avec son nouveau mec. Ils étaient fauchés, j'imagine que je devais être une charge pour eux. Il y a eu une enquête, mais ça n'a rien donné. La police pense que c'est une disparition volontaire. Juste avant son départ, j'avais insisté pour en savoir plus sur mes origines, et elle a fini par me parler d'Ugarte, des Martínez et d'Alvar de Nograro. Je suis allé voir au village et on m'a dit que mes grands-parents étaient morts aussi. Je suis tout seul. Il n'y a plus personne. J'étais venu ici au cas où mon père… Je suis désolé d'être entré dans votre propriété, je m'en vais.

— Ça ne fait rien. Tu as un endroit où loger ? s'enquit Ramiro, passant au tutoiement.

— Il y a un gîte, tout près. La Vieille Forge. La fille qui s'en occupe m'a dit qu'il y avait des chambres libres. Ensuite je m'en irai, conclut-il en faisant mine de partir.

— Attends ! s'écria Ramiro. Où… où est-ce que Gemma est allée après avoir quitté Ugarte quand elle était enceinte de toi ?

— Je suis né dans un tout petit village des Asturies, mais on a vécu à plein d'endroits différents. (Gonzalo resta volontairement vague, voyant que Ramiro mordait à l'hameçon.) Écoutez, je sais ce que vous pensez, mais je vous promets que je ne suis pas venu réclamer quoi que ce soit. L'argent ne m'intéresse pas. Si vous voulez que je réalise un test ADN pour prouver que je raconte la vérité, je le ferai, parce que je crois ma mère. Elle ne m'aurait pas menti avant de s'en aller. J'ai vingt-trois ans, et j'ai grandi sans famille, sans racines. Maintenant que ma mère est partie, je suis seul. Je désirais savoir d'où je viens, mais je vois bien que cet endroit n'a pas grand-chose à m'offrir.

Sur ces mots, il s'éloigna sous la pluie. La fille du gîte – il ne se rappelait plus son nom – l'attendait. Ils avaient couché ensemble la nuit précédente, et Gonzalo savait qu'il pourrait encore loger à l'œil quelques jours.

Ramiro Alvar le regarda rapetisser sur le chemin boueux qui menait à Ugarte. Il ressemblait tant à Gemma…

Le lendemain, il s’éveilla en grelottant. Quelqu’un avait laissé les fenêtres de sa chambre grandes ouvertes et la pluie avait trempé le couvre-lit, sur lequel il s’était endormi. Il se redressa et constata, horrifié, qu’il portait la soutane d’Alvar. Où l’avait-il trouvée ? N’avait-il pas jeté tous les vêtements de son frère après les obsèques ? Il chercha ses lunettes sur la table de nuit, sans les trouver.

Alvar les avait cachées. Il était entré dans sa tête et commençait à jouer avec lui.

60

La salle d'interrogatoire

Unai

Novembre 2019

Beltrán et Gonzalo restaient murés dans le silence, mais Irati et Sebas étaient prêts à se mettre à table. J'arrivai au commissariat très tôt et m'enfermai dans mon bureau. Je réfléchissais à ma stratégie. J'avais encore quelques points à éclaircir, et je ne voulais rien laisser au hasard.

J'appelai Peña.

— Installe Irati Mújica dans la petite salle. Je descendrai l'interroger d'ici deux heures.

Ça lui laisserait le temps de gamberger, de s'inquiéter, d'espérer et de perdre espoir…

Je la rejoignis finalement vers 10 heures, portant divers dossiers, un carnet et un stylo. C'était une entrée en matière plutôt grossière, mais je voulais des informations. La mise en scène devait lui faire croire que je supposais qu'elle répondrait à toutes mes questions.

— Bien dormi ? demandai-je en prenant un siège face à elle.

Je m'installai en biais. Je ne voulais pas qu'elle voie notre conversation comme une confrontation.

— On ne peut mieux, dit-elle, sarcastique.

— Parfait, fis-je, hochant la tête. On m’a prévenu que vous souhaitiez me parler. C’est bien de coopérer. Nous avons largement de quoi convaincre la juge. Maintenant, racontez-moi tout depuis le début.

— Je ne sais pas trop ce que vous entendez par « tout ». Sebas, Beltrán et moi, on se connaît depuis toujours. Apparemment, vous êtes déjà au courant des rumeurs à propos d’Alvar de Nograro et de nos mères, et vous savez aussi que, après avoir prêté serment, Beltrán s’est rapproché de Ramiro pour avoir accès à ses archives privées. Réclamer sa part d’héritage, voilà son fantasme. Il nous a contaminés. Tous les trois, on passait des soirées entières à parler de ce qu’on ferait si on allait au tribunal et qu’un juge nous donnait raison. C’était comme rêver de gagner au loto et de devenir millionnaire. Je pense qu’à force, on s’est mis à y croire. Ce n’était plus un fantasme par dépit, mais notre vie.

— Et Beltrán vous a encouragé à franchir le pas, suggérai-je.

— Beltrán allait souvent à la tour. Il s’est débrouillé pour obtenir un échantillon de salive de Ramiro Alvar. On l’a envoyé à un labo avec les nôtres pour faire une comparaison ADN.

— Et il n’y a pas eu de correspondance.

— Non. Aucun de nous n’est apparenté à Ramiro Alvar. Nous ne sommes pas des Nograro. D’un côté, ç’a été un soulagement, parce que ça signifiait que Sebas et moi, on n’était pas frère et sœur. Une bonne nouvelle. D’un autre côté, je dois reconnaître que ça nous a plombé le moral. On ne deviendrait pas millionnaires, et on ne pouvait même pas dire à tout le village qu’on n’était pas des bâtards, puisqu’on avait obtenu l’ADN de Ramiro Alvar sans son consentement. Sebas et moi, on en a quand même parlé à nos parents, pour qu’ils arrêtent de nous rabâcher leurs histoires d’inceste. Ce fut le seul point positif de toute cette histoire. Nos mères ne se parlent toujours pas pour autant, et depuis le temps, je doute que ça change.

— Donc vous étiez déçus à cause de l’argent.

— C’était comme le lendemain de la loterie de Noël. Vous passez la soirée à rêver de tout ce que vous ferez quand vous gagnerez le gros lot, et ensuite vous vous découvrez que vous n’avez pas gagné et que vous ne serez jamais millionnaire. Ce fut une douche froide, oui.

— Puis Gonzalo Martínez est arrivé à Ugarte en… (Je consultai mes notes.) 2017. Vous sympathisez tous les quatre, et il vous raconte qu’il est le fils d’Alvar de Nograro et de Gemma Martínez.

— On ne l’a pas cru. On lui a dit qu’on était passé par là, nous aussi, à cause des rumeurs, que colporter des ragots sur les Nograro était le sport national dans le village et qu’il ne devait pas croire ce que les gens racontaient. Mais ensuite, on lui a diagnostiqué une thalassémie et Ramiro Alvar a proposé de l’aider. Les analyses ont confirmé qu’ils étaient parents. En fin de compte, Gonzalo était vraiment un Nograro. Ils sont restés en contact. De temps en temps, Gonzalo allait le voir à la tour. Et des mois plus tard, quand Gonzalo a été guéri, il nous a montré le manuscrit qu’il avait vu dans le bureau de Ramiro. Il l’avait scanné et remis à sa place sans que son oncle s’en aperçoive. On ne savait pas qu’il était inspiré d’un texte ancien inestimable. Beltrán connaissait le patron de Malatrama, parce qu’il avait réglé des histoires de droits d’auteur pour l’édition d’un catalogue d’expo. D’ailleurs, c’est à ce moment que Ramiro Alvar a commencé à lui confier de petites questions juridiques.

Je poussai un soupir. Tout cela s’était déroulé dans le monde réel, pendant que nous concentrions nos efforts sur le web. Personne n’avait pénétré dans l’ordinateur de Ramiro Alvar. Personne ne l’avait piraté.

— Et grâce aux recherches de Beltrán Pérez de Apodaca, vous saviez qu’il y avait une condition pour hériter de la fortune des Nograro : « Jamais je ne serai prisonnier ni condamné afin que cette lignée n’abrite que des hommes de bien », citai-je de mémoire.

— Beltrán nous a dit que si on arrivait à envoyer Ramiro Alvar en prison, il perdrait son titre et sa fortune, et que tout reviendrait à l’héritier

dans l’ordre de succession. Donc Gonzalo, qui pouvait prouver qu’Alvar était son père. Beltrán nous a aussi dit que l’héritier n’était plus légalement obligé de porter le prénom d’Alvar. Et quand bien même, ç’aurait été une simple formalité.

— Il aurait pourtant hérité légalement à la mort de Ramiro Alvar.

— Quand ? Dans quarante ans peut-être, quand ce serait trop tard pour nous ? Et en prenant le risque qu’il ait des enfants ? s’exclama-t-elle. Non, Gonzalo n’attendrait pas jusque-là, et puis il en voulait à mort à Ramiro Alvar de ne pas l’avoir laissé vivre à la tour. Il détestait son boulot de serveur, il trouvait ça dégradant. Avec sa mère, il a toujours mené la grande vie. C’était un glandeur, il a abandonné l’école et n’a jamais eu à bosser, grâce au fric des Nograro. Mais s’il tuait Ramiro Alvar pour réclamer l’héritage, il savait qu’il serait le premier suspect. Et surtout, Gonzalo voulait voir Ramiro en prison, il voulait le voir sur la paille. C’était son obsession : déshériter son oncle.

— Même après que Ramiro l’avait aidé financièrement et avait fait un don de moelle osseuse pour lui sauver la vie ?

— Il l’a fait pour racheter les agissements de sa famille, dit-elle en évacuant la question d’un geste de la main. Parce qu’il se sentait coupable. N’essayez pas de le défendre.

— Il vous a aussi cédé la forge à titre gracieux et a payé les travaux, pour que vous puissiez lancer votre activité. Vous n’avez même pas une once de reconnaissance envers lui ?

— Honnêtement, je l’ai pris comme une compensation du préjudice moral que j’ai subi. Je pense qu’il était au courant des rumeurs et que c’était une façon de réparer ce que les Nograro avaient fait. Je le vois toujours comme ça.

Je cochai une case dans mon carnet et gardai le silence. Nous étions passés à la deuxième étape : les justifications. La partie la plus déplaisante de mon travail. Écouter la litanie d’excuses ignobles que tous les criminels

invoquaient quand ils étaient contraints d’admettre leur culpabilité. Violeurs, assassins, escrocs, braqueurs, agresseurs… Ils entraient tous dans cette pièce sous une sorte d’anesthésie morale que je tolérais de moins en moins bien.

— Passons à l’affaire des deux sœurs, repris-je, me forçant à continuer. Vous allez devoir m’expliquer comment vous avez enlevé Estefanía et Oihana Nájera.

— Enlevé ? Personne ne les a enlevées. Fani m’a raconté que ses parents avaient un dîner et qu’elle devait garder sa petite sœur. Je lui ai filé rencard dans l’appart en travaux de la Cuchi.

— Ça explique l’absence d’appel sur son portable et d’images sur les caméras de surveillance, dis-je.

— Exact, les paroles s’envolent et ne laissent aucune trace. L’artisanat, il n’y a que ça de vrai. À force de passer mes journées à l’atelier, j’en sais quelque chose.

— Comment avez-vous eu accès à l’appartement ?

— L’immeuble était en travaux, la porte n’était pas fermée. On a découvert ça un soir, avec ma *cuadrilla*. On était sorties faire la fête, et on a fait une pause sur les marches. La plupart des apparts n’étaient pas finis ; les travaux semblaient arrêtés. On a commencé à y aller pour boire et fumer. Fani nous y a rejoints quelquefois.

— Donc il n’y a pas eu enlèvement.

Personne n’avait traîné les deux sœurs sur les toits.

— Non. Je l’ai appelée d’en bas, et elle est venue avec Oihana par les passages.

— Les passages ?

— La cour intérieure. Fani passait toujours par là. C’était en août, les voisins dormaient et il faisait noir. Je savais qu’elle laisserait la fenêtre de sa chambre ouverte pour pouvoir rentrer. Quand elle est arrivée à l’appart avec sa sœur, Sebas s’est chargé de Fani et moi d’Oihana. On les a mises

dans les sacs qu'on avait apportés d'Ugarte, et Sebas a terminé le mur. On a entaillé le bras d'Oihana pour laisser un peu de sang chez elles et détourner l'attention de l'appart de la Cuchi. Ça nous inquiétait que les deux apparts soient si proches : les flics risquaient de les retrouver en vie. Ensuite, on est entrés chez Fani par la fenêtre, on a répandu le sang par terre et on est repartis en refermant la fenêtre de l'extérieur, sans oublier d'essuyer nos empreintes. C'était la première étape et on l'a réussie.

« On s'était réparti le travail. On a pensé que si on s'y mettait à plusieurs, ça brouillerait les pistes. Les flics se focaliseraient sur l'auteur du roman, et c'était ce qu'on voulait : faire accuser Ramiro Alvar. Pour les crimes, on n'avait que l'embarras du choix. Sebas et moi, on a choisi de reproduire l'emmurement des deux sœurs. Il est du genre à faire ce qu'on lui dit sans trop se poser de questions. Beltrán a choisi la mouche espagnole. Il en a mis dans les petits fours, ç'a été un jeu d'enfant. Il se foutait de savoir quel invité allait mourir : il les haïssait tous.

— Et vous avez commis les meurtres dans l'ordre où ils apparaissent dans le roman.

— Oui. On a laissé tomber les plus compliqués. En fait, on pensait s'arrêter après Lasaga, mais, ensuite, MatuSalem a fait des confidences à sa copine. Elle me l'a raconté, et je l'ai répété à Gonzalo. Il fallait arrêter MatuSalem avant qu'il vous parle. Mais Gonzalo ne voulait pas se salir les mains.

Comme tout bon psychopathe, Irati, faillis-je lui rétorquer. *Il vous a manipulés tous les trois. Il a joué sur vos frustrations, il vous a laissé croire que c'étaient aussi les siennes et il vous a fait faire le sale boulot.*

— Matu était un petit malin, poursuivit-elle. Sebas était furax et voulait le mettre lui-même dans le tonneau, mais c'était trop risqué parce qu'il nous connaissait. Donc finalement c'est Gonzalo qui l'a fait.

— Vous n'aviez pas envisagé qu'il puisse utiliser un crayon comme une arme. Matu m'a laissé l'ADN de Gonzalo.

— En fait, c’est Gonzalo qui vous l’a laissé. C’est vrai, Matu a essayé de se défendre avec le crayon, et il a raté son coup. Gonzalo a laissé son propre sang en sachant que ça prouverait la culpabilité de Ramiro Alvar.

— Et Claudia ? Vous avez pris les clés de la tour à votre sœur pour que Gonzalo vole la chronique, et, avant ça, vous aviez volé l’habit de Magdalena Nograro. Vous lui avez aussi pris les clés de Quejana. Pourquoi ? Pourquoi être allée à Quejana à ce moment-là, et pourquoi y être retournée il y a quelques semaines ?

Mais Irati croisa les bras et fixa le mur, refusant de répondre.

— Vous allez devoir m’expliquer, parce que je ne comprends toujours pas pourquoi quelqu’un s’est introduit à Quejana il y a un an et demi et…

Je me tus. Je gardai le silence, car je venais de me rappeler : *Il y a un an et demi, quand Gonzalo est arrivé à Ugarte.*

Alors l’évidence me frappa.

Un an et demi.

61

Altai

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1200

Dix-sept jours s’étaient écoulés depuis le funeste retour d’Alix et Onneca. La ville n’avait jamais été aussi divisée, et si les habitants de Nova Victoria en avaient eu la force, ils auraient attaqué ceux de Villa de Suso. Les uns appelaient à une reddition sans condition, les autres préféraient mourir en attendant l’armée salvatrice du roi Sanche.

Chipia avait cessé de scruter l’horizon depuis le chemin de ronde et permettait désormais à ses soldats de se distraire devant un plateau d’alquerque, quand quelques mois plus tôt, cela leur aurait valu des jours de cachot.

Il ne restait plus guère de bêtes dans nos enclos : ni cochons ni poules, pas même un lapin. Les rues pavées avaient pris des allures de cimetière. Les cris, les caquètements et les hennissements avaient laissé place à un épais silence.

Seule la présence de ma fille et de grand-mère Lucía parvenait à me consoler de l’absence d’Alix. Mon cœur brûlait de chagrin, mais aussi de dépit, à l’idée qu’après toutes ces épreuves, après cet épuisant voyage, elle

ne verrait pas la fin du siège. À supposer que le siège s'achève un jour, ce que rien ne laissait présager.

Ma fille dans les bras, je partis rendre visite à la vieille femme. Ces derniers temps, elle n'avait plus que la peau sur les os, même si tous les villageois – de Sancha de Galarreta à Lorenço le berger – lui portaient en secret une part de leur maigre ration.

En entrant dans la cour, je sifflai pour signaler ma présence. Je ne pouvais même pas lui donner une ceinture de cuir à mâcher pour en tirer quelque nutriment – chose que nous faisions tous –, car il ne lui restait plus une seule dent. Au lieu de cela, j'avais apporté des morceaux du vélin sur lequel je couchais cette chronique. J'avais dans l'idée de les mettre à tremper pour lui concocter un bouillon fortifiant.

Sitôt entré dans sa chambre, je sus.

Elle était partie.

Grand-mère Lucía n'emplissait plus la pièce de sa présence. Entre les murs sinistres, il ne demeurait que l'air glacial.

Je la trouvai assise sur le sol, enveloppant de ses bras un coffre ouvert.

Elle nous avait laissé un présent : porc fumé, fromage, châtaignes… Toute la nourriture que nous lui avions apportée ces derniers mois, dont elle savait que nous refuserions de la remporter. Elle avait tout gardé pour nous, ses enfants, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants, ses arrière-arrière-petits-enfants…

Je m'assis près d'elle, ma fille endormie dans mes bras, et m'autorisai à pleurer.

Je pleurai pour elle, pour Alix, pour Yennego, pour tous ceux que j'avais laissés derrière moi.

Je manquais à mon devoir de père – je préférais voir mon enfant coupé en deux plutôt que de le confier à des mains étrangères.

Les cris de Gunnarr me tirèrent de ma torpeur.

J’entendais sa voix retentir depuis la rue, en bas. Il semblait inhabituellement affolé.

— Qu’y a-t-il, mon cousin ? demandai-je, penché à la fenêtre.

— C’est Nagorno, il faut que tu viennes tout de suite ! Il menace de mettre le feu à la ville. Il a perdu la tête !

— Nagorno, perdu la tête ? répétai-je, incrédule.

Je descendis quatre à quatre l’escalier et suivis Gunnarr jusqu’aux écuries de mon frère.

Je découvris Nagorno étendu sur le peu de paille qui restait. Lyra le retenait comme elle pouvait, la pointe de sa dague posée sur son cou.

— Mais enfin que se passe-t-il ? Quelle mouche vous a piqué ? m’écriai-je en contemplant cette scène pitoyable.

— Des gens sont entrés cette nuit dans les écuries. Ils ont mangé Altai, expliqua notre sœur. Avec Olbia, ils étaient les dernières bêtes en ville. Ils savent que Nagorno sera sans pitié, mais peut-être ont-ils voulu assouvir leur faim puis attendre de recevoir une mort rapide au lieu de crever à petit feu. Essaie de lui faire entendre raison, toi. Il ne m’écoute pas.

— Lâche-le, ordonnai-je.

— Pas question.

— Je m’en charge, Lyra. Lâche-le, répétai-je.

Ma sœur me lança un regard réprobateur, mais finit par obéir.

Nagorno se releva d’un bond. Ses yeux, qui d’habitude évoquaient un sombre tunnel, semblaient encore plus morts.

— Grand-mère Lucía est morte. Nous allons livrer la ville. Tout cela n’a plus aucun sens, désormais, dis-je, une main posée sur son épaule. Viens, mon frère, je veux que tu te charges d’organiser ses funérailles. Parle aux gens de Nova Victoria. Lyra, rassemble ceux de Villa de Suso. Sonnez le glas, et nous nous réunirons au cimetière de Sant Viçente comme nous l’avons toujours fait, depuis l’époque où cette colline s’appelait encore Gasteiz.

Et ce que ni la faim ni les remparts n'avaient pu accomplir, grand-mère Lucía y parvint. Il n'y eut pas de bougies pour éclairer les rues, et Milia ne déposa pas le pain pour les offrandes, car il n'y avait ni Milia ni pain. Pas davantage qu'il ne restait de pleureuses pour l'honorer.

Mais quel besoin avions-nous de pleureuses quand chacun de nous portait le deuil ? Nous la croyions immortelle. Elle faisait partie de Villa de Suso, dans sa petite maison où elle regardait la vie s'écouler en filant pour nous ses bracelets de laine rouge.

Les survivants, une centaine à peine, formèrent un cercle autour de son linceul. Nagorno porta le coffre contenant les victuailles qu'elle avait gardées. Assis sur les tombes, nous fîmes ensemble – nobles et marchands, seigneurs et artisans – le meilleur repas dont nous puissions nous souvenir.

— Alors, sommes-nous tous d'accord ? demandai-je quand il ne resta plus la moindre miette.

Tous acquiescèrent à l'unisson.

— Chacun de vous ? insistai-je.

— Chacun de nous, clamèrent-ils d'une seule voix.

62

Le tombeau du chancelier

Unai

Novembre 2019

En fonçant rejoindre mon bureau, je tombai sur Alba. J'étais euphorique. Je regardai à gauche et à droite : personne.

— Viens là, dis-je, l'attirant à moi pour l'embrasser à la volée.

— C'était pour quoi, ça ? demanda-t-elle en souriant.

— Je dois vérifier un ou deux trucs, ensuite je t'explique, promis-je.

Je refermai la porte derrière moi. J'éprouvais de nouveau ce sentiment d'exaltation qui m'avait rendu accro à ce boulot pendant toutes ces années. Je pris mon portable et composai le numéro de la légiste.

— Docteur Guevara ? Je crois que je sais à qui appartiennent les ossements retrouvés à Quejana. J'aimerais que vous les compariez avec l'ADN que je vais vous indiquer.

Je lui exposai ma théorie. Quand j'eus terminé, elle prit la parole.

— Moi aussi, j'ai quelque chose d'important à vous dire. Je pense qu'il vaudrait mieux vous asseoir. C'est assez inattendu… J'ai demandé au labo de refaire les analyses au cas où, mais il n'y a aucun doute.

— De quoi s'agit-il ? Vous m'inquiétez, répondis-je en m'asseyant, prêt à entendre une mauvaise nouvelle.

— C’est à propos des deux autres corps découverts dans le tombeau du chancelier Ayala. Comme vous le savez, nous comparons systématiquement les résultats ADN avec le profil génétique des suspects, mais aussi des personnes intervenant sur les scènes de crime, pour éviter les faux positifs issus de la contamination des indices. Il s’avère que l’homme et la femme dans la tombe sont vos ancêtres, bien qu’eux-mêmes ne soient pas apparentés. Nous avons vérifié auprès du diocèse, et il ne fait aucun doute que ces restes sont bien ceux du chancelier Pero López de Ayala et de son épouse Leonor de Guzmán. Ils ont été inhumés là en 1407, à la demande du chancelier lui-même.

— Mais… cette branche de la famille est censée s’être éteinte il y a des siècles. Aucun López de Ayala d’aujourd’hui n’en descend, parvins-je à articuler.

— Eh bien, nous venons de prouver le contraire. Cette branche a bel et bien survécu.

J’avais mille et une questions à lui poser et je ne savais pas par où commencer. À cet instant, Alba ouvrit la porte, si brusquement que le battant heurta le mur.

— Unai, c’est ton grand-père… Il faut qu’on aille à l’hôpital.

Je vis son visage et bondis de ma chaise. J’oubliai de prendre mon manteau ; j’oubliai même de retirer ma plaque. Alba se mit au volant – je n’étais pas en état de conduire.

Germán avait appelé pour nous donner la nouvelle. Il s’occupait de Deba quand l’hôpital l’avait prévenu.

L’ascenseur était d’une lenteur exaspérante. Je courus dans le couloir et me ruai dans sa chambre.

— Quoi de neuf, fiston ? On dirait que t’as vu un fantôme, déclara grand-père avec un sourire.

— Mais comment… ?

Je lançai un regard interrogatif à Germán. La gorge nouée par l'émotion, j'étais incapable de finir ma phrase. L'espace d'un instant, je craignis une rechute de mon aphasie de Broca.

— Les infirmiers ont dit qu'il avait simplement ouvert les yeux et demandé s'ils étaient des corbeaux venus nettoyer ses vieux os, expliqua Germán.

Grand-père continuait de sourire comme si de rien n'était, s'amusant à poser son béret sur la tête de Deba.

Alba serra fort ma main. Je savais qu'elle aurait donné n'importe quoi pour que sa mère vive ce miracle avec nous.

Mais elle n'était plus là. Nieves était morte, et je ne pouvais pas la ramener.

Je regardai mon portable, songeur. En fond d'écran s'affichait la photo que nous avions prise le soir du lancement du livre à Villa Suso. Nous sourions tous à l'objectif : grand-père, Nieves, Alba, Deba et moi.

Un peu sonné, je m'assis sur le sofa où j'avais passé tant d'heures à regarder mon grand-père en espérant un miracle – une chimère.

Alors, je pris une décision. Ou peut-être la décision était-elle prise depuis longtemps et attendait-elle simplement que je la formule.

— Je vous ai apporté un cadeau. À tous les quatre, fis-je en me levant. Tenez, elle est à vous. Vous l'avez méritée.

Je déposai ma plaque d'inspecteur de police sur le lit, près de grand-père.

Il la prit joyeusement et se la passa autour du cou.

— Il était temps, fiston, dit-il avec un haussement d'épaules.

Alba me regarda, et pour la première fois, je sentis que nous étions au même point du chemin. J'avais pris un détour pour y arriver, et elle avait eu la sagesse de m'attendre.

Le menton de Germán se mit à trembler et il s'élança vers moi. Je me penchai pour lui rendre son étreinte.

— Merci, merci, merci… murmura-t-il en soupirant.

Puis tous, Deba comprise, se regroupèrent autour de moi pour me serrer dans leurs bras.

— Pourquoi on pleure, maman ? demanda ma fille au bout d’un moment.

— Parce que ton papa nous a choisis, lui souffla Germán à l’oreille.

63

Kraken

Unai

Novembre 2019

Ainsi, petit à petit, avec grand-père de retour parmi nous, la vie reprit son cours normal. Un matin, je me rendis chez le coiffeur où j'allais depuis l'adolescence. Il y avait quelque chose dont j'avais besoin de me débarrasser.

— Court. Très court. Comme avant, dis-je à la patronne.

— Ça ne t'embête pas qu'on voie ta cicatrice ?

— Non, plus maintenant.

Le moment était venu d'accepter mes cicatrices.

Et tandis que les mèches de cheveux tombaient sur le sol, je me libérai de Kraken, de l'impossible fardeau qui pesait sur moi. Je me libérai de mon sens du devoir autodestructeur qui avait causé tant de pertes. J'étais un *serial killer* moi aussi, à ma façon. Le mensonge que je me répétais – *Je suis le seul à pouvoir protéger cette ville* – avait tué ou mis en danger tant de gens chers que je méritais la perpétuité. Incompressible.

En sortant de chez le coiffeur, je me sentais neuf, différent.

Et cette sensation me plaisait.

Je traversais le quartier des Carnicerías en direction de la tour de Doña Oxtanda, quand je crus voir un crâne chauve familier.

— Lutxo ? lançai-je à mon ami d'enfance et journaliste.

Il se retourna et répondit avec surprise :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas censé bosser à cette heure ?

— J'organise un dîner avec la *cuadrilla* vendredi. Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Tu ne m'as pas répondu. Pourquoi tu n'es pas au boulot ? insista-t-il.

— J'ai hâte de vous voir tous, ça fait des lustres. On a des choses à fêter. Alors, tu en dis quoi ?

— J'en dis que pour éluder les questions, tu es le roi. Aurais-tu la bonté de m'expliquer pourquoi tu n'es pas à ton bureau ?

— C'est ce que j'essaie de t'annoncer depuis le début, Lutxo. Vendredi, je fête ma démission de la brigade criminelle avec la *cuadrilla*. Si tu veux écrire un article, n'hésite pas. En fait, tu me rendrais un grand service. « Kraken prend sa retraite. » Invoque des raisons personnelles ou professionnelles, comme tu voudras.

— Et qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Rejoindre le banc des entraîneurs : je vais former des profileurs. Je ne bosserai plus sur des affaires en cours. Ça aussi, tu peux le mettre dans ton article.

Il fallut une minute à Lutxo pour digérer l'information. Puis il caressa son bouc et sourit.

— Eh bien… je suis content. Très content, vraiment. On pourra retourner faire des randos le week-end sans cette tension qu'il y avait tout le temps entre nous.

— Oui, moi aussi j'ai envie qu'on redevienne copains.

Nous nous séparâmes en nous regardant dans les yeux pour la première fois depuis très longtemps. Pourtant, je ne lui avais pas dit toute la vérité. Il me restait encore une tâche à accomplir : Quejana.

J’avais toujours mis un point d’honneur à présenter au juge d’instruction des dossiers complets, et cette fois ne ferait pas exception. Il restait quelques détails à régler dans l’affaire des *Seigneurs du temps*, et je voulais que tout soit net et sans bavure. Après tout, c’était la dernière enquête de ma carrière.

Le juge Olano avait un jour qualifié mon travail d’« impeccable et implacable ».

Je jetai un œil au fil rouge à mon poignet en prenant le volant.

Net et sans bavure, songeai-je en roulant vers le nord de la province.

À quelques kilomètres du berceau familial des Ayala, mon téléphone sonna. Le nom qui s’afficha sur l’écran me prit au dépourvu : Ignacio Ortiz de Zárate. Je me garai au bord d’une route secondaire menant à une petite chapelle perdue dans la verdure.

— Oui ?

— Bonjour, inspecteur.

— Qu’est-ce que tu veux, Ignacio ?

— D’abord, ne me raccroche pas au nez et donne-moi une chance de t’expliquer.

— Je ne vais pas te raccrocher au nez, Ignacio. Tu n’es pas Tasio.

— C’est pour ça que je t’appelle. Je ne peux parler qu’en mon nom, mais je voulais te dire combien j’étais désolé de ce qui est arrivé à ta fille et à ton grand-père. J’ai appris qu’il était sorti du coma et qu’il allait bien.

— C’est vrai.

— Je serai bref. C’est aussi gênant pour toi que pour moi. Je m’installe aux États-Unis. C’est définitif. Mon frère est en prison pour enlèvement de mineur, j’ai déjà vécu ça il y a vingt ans. J’ai mis en vente la villa de Larguardia et l’appartement de la rue Dato. Je n’ai pas l’intention de revenir. Notre avocat, Garrido-Stoker, m’a expliqué l’histoire de l’ADN de ta fille. Je ne compte pas m’en mêler ni interférer en quoi que ce soit. Si elle apprend un jour la vérité et qu’elle veut en savoir plus sur sa famille

paternelle, je jouerai mon rôle d’oncle avec joie. Dans le cas contraire, ce que j’espère pour elle, elle n’entendra jamais parler de moi. Voilà, c’est tout. Je suis désolé que ta famille ait eu la malchance de croiser le chemin de la mienne.

Sur ces mots, il raccrocha.

Encore une victime collatérale.

Les actes des narcissiques sont comme des pierres lancées dans une mare. Ils provoquent des ondes qui deviennent des vagues et finissent par dévaster la vie de ceux qui les entourent.

Quelques minutes plus tard, je me garai sous des arbres nus, leurs branches entremêlées, formant de gros nœuds. Je priai pour que le curé soit dans la vieille maison du chapelain.

— Don Lázaro ! criai-je, actionnant le heurtoir.

— Qui est là ? répondit une voix fatiguée à l’autre bout de la cour.

Je lui demandai de m’ouvrir la chapelle du chancelier Ayala. Quand il fut sorti, j’enfilai mes gants, peut-être pour la dernière fois. Je pénétrai dans la crypte et me tins face au tombeau de ces époux dont l’ADN affirmait qu’ils étaient mes ancêtres.

Je ne revenais toujours pas de ce que cela impliquait, mais une fois sur place, dans la solitude de cette crypte, je sentis que leur histoire faisait partie de la mienne, et que rien de ce qui m’entourait ne m’était étranger. Ces dalles de pierre qui avaient abrité une branche de ma famille des siècles durant, la copie de l’immense retable rouge et or, et même le silence… D’une certaine façon, tout cela m’appartenait un peu.

Je m’approchai du tombeau en albâtre. L’équipe de la Scientifique en avait examiné chaque millimètre et n’avait rien trouvé d’autre que ces trois squelettes.

Les analyses que j’avais commandées au Dr Guevara avaient confirmé que les restes de la seconde femme appartenaient à la mère de Gonzalo, Gemma Mártinez.

Ce ne fut pas Gonzalo qui me l'apprit, mais Irati, en échange d'une remise de peine. Le fils d'Alvar avait assassiné Gemma après qu'elle eut dépensé tout l'argent qu'Inés de Nograro lui avait donné. Elle et Gonzalo étaient revenus des Asturies dans l'intention d'en réclamer davantage à la famille.

Mais Gonzalo en avait assez de dépendre financièrement de sa mère, de devoir justifier ses dépenses, de mentir. Leur dernière dispute avait mal tourné. Gonzalo s'était retrouvé sous la pluie à creuser à mains nues une tombe improvisée dans un bosquet d'eucalyptus en Cantabrie.

Le jour même, il arriva à Ugarte. Il prit une chambre à La Vieille Forge, où Irati lui raconta tout ce qu'il fallait savoir sur les villageois et la famille Nograro. Le lendemain matin, il se rendit au cimetière familial de la tour, où il rencontra sa victime suivante : Ramiro Alvar.

Avec le temps, ayant gagné sa confiance, il persuada Irati de lui procurer la clé du site de Quejana où sa sœur, Claudia, travaillait. C'était un lieu isolé et peu fréquenté – rien de mieux qu'un tombeau pour cacher un cadavre… et autre chose.

Je m'approchai du retable et tentai de le décrocher du mur. Il ne bougeait pas. Patiemment, je fis courir mes doigts le long du bord, jusqu'à ce que je le trouve. Un coin, qui montrait le chancelier Ayala un genou à terre, avait un creux. Avec le plus grand soin, je passai la main derrière le panneau de bois.

Elle était là : la copie de la chronique du comte Don Vela.

Un livre relié en cuir aux pages en parchemin.

Je le sortis de sa cachette, saluant au passage l'implacable esprit logique de Gonzalo.

Quel meilleur endroit pour cacher une copie qu'une autre copie ?

64

Ramiro

Unai

Novembre 2019

Je regardai mes étudiants. Ils m'écoutaient avec attention depuis une heure. J'avais décidé d'utiliser ma dernière affaire pour illustrer la réalité concrète du profilage criminel, sans omettre mes erreurs et mes faux pas.

— Au départ, j'ai cru que nous avions affaire à un tueur en série. Puis j'ai pensé que l'assassin souffrait d'un trouble dissociatif de l'identité. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre qu'il y avait plusieurs tueurs. En me focalisant sur le mode opératoire médiéval, j'ai perdu des semaines précieuses. Je n'ai pas su voir que chaque crime portait la marque de son auteur : la lâcheté pour l'empoisonnement à la mouche espagnole, le remords dans le cas des sœurs emmurées, la cruauté inhérente à la peine du sac.

« Mais l'élément clé de cette affaire est l'instigateur, Gonzalo Martínez. Il a persuadé ses adeptes que les victimes étaient des “dommages collatéraux”, selon ses propres termes. L'objectif était de mettre la main sur la fortune familiale des Nograro, estimée à plusieurs centaines de millions d'euros. Or ça ne pouvait pas être un braquage classique, avec pistolets et sacs de billets. La stratégie consistait à dépouiller Ramiro Alvar de sa

fortune par des moyens légaux d'une part, et en s'appuyant sur son propre roman d'autre part. S'il était inculpé, il n'aurait légalement pas pu conserver son titre et son patrimoine. Sa version de la chronique, qu'il avait écrite dans un but thérapeutique, l'impliquerait dans les crimes.

Je scrutai le dernier rang. Le Dr Leiva avait promis d'assister à mon premier cours pour me passer le témoin à ce tournant de ma carrière, mais l'heure était écoulée et elle ne s'était pas montrée.

Les étudiants quittèrent la salle, tandis que je restais ranger le matériel audiovisuel. Alors je la vis, et elle n'était pas seule.

Estíbaliz l'accompagnait, poussant Ramiro Alvar dans son fauteuil roulant.

— On arrive trop tard, je suis désolée, s'excusa Marina en entrant.

— C'est ma faute, dit Ramiro Alvar. Nous l'avons retardée.

— Vous m'intriguez. Qu'est-ce qui vous amène ici tous les trois ? demandai-je.

— Ramiro a accepté de commencer une thérapie avec le Dr Leiva, déclara Esti avec le plus grand sérieux.

— Pour être tout à fait honnête, Estíbaliz m'a dit que c'était la condition pour qu'on continue à se voir, rectifia-t-il.

— Oui, mais je ne te promets rien. À toi de décider si tu veux suivre ou non la voie de la guérison. Ensuite, quand tu sauras qui tu es, je déciderai si je veux ou non être avec toi.

— En vérité, Ramiro sera mon dernier patient, intervint Marina. Je pensais arrêter la clinique en même temps que l'enseignement, mais je suis persuadée de pouvoir aider Ramiro. Et je doute que la plupart de mes collègues soient capables d'établir un diagnostic objectif.

— Je suis content d'entendre ça, dis-je. Vraiment. Ramiro Alvar, je peux vous parler seul à seul une minute ? J'aurais quelques questions à vous poser.

— Appelez-moi Ramiro, Unai. À partir de maintenant, c'est Ramiro tout court. Ramiro Alvar n'existe plus que pour l'administration. C'est moins lourd à porter, croyez-moi.

— Très bien. Ramiro, donc, répétai-je avec un sourire.

Marina et Estíbaliz prirent congé, nous laissant seuls dans la salle vide.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Il me reste un dernier point à éclaircir pour comprendre entièrement cette affaire. J'aimerais que vous confirmiez l'une de mes hypothèses – vous n'êtes pas obligé, mais, promis, cela restera entre nous. Je pense que vous avez assimilé votre alter à l'évêque García parce qu'il était votre ancêtre, même si ça ne figure pas de façon explicite dans le roman. Vous ne le racontez pas, mais le fils illégitime de García, Lope, était le fondateur de votre lignée. Aux archives historiques d'Álava, je suis tombé sur des documents mentionnant le premier seigneur de Nograro, Alvar López de Nograro, fils de Lope Garceiz. Le même Lope Garceiz qui était le fils bâtard de la patronne de l'auberge de La Romana, je me trompe ?

Ramiro remonta ses lunettes sur son nez, son tic habituel, et baissa le regard.

— C'est vrai, reconnut-il enfin. D'après les sources, il est à l'origine de notre lignée : les Nograro sont les descendants d'une mère maquerelle qui prostituait ses propres sœurs, certes pour ne pas mourir de faim, et de l'assassin du comte de Maestu. C'est un secret bien gardé, et c'est aussi pour ça que j'ai été si horrifié lorsque le roman a été publié. Lope était le fils illégitime de l'évêque García, et quand son père est mort, il a hérité de tous ses biens. Pour l'époque, ça représentait une fortune colossale. Il a vendu son palais de Pampelune au roi Sanche le Fort et s'est installé dans la région de Valdegovía, pour échapper à sa notoriété à Victoria. Ç'a toujours été le plus grand secret de la famille Nograro.

— Toutes les vieilles familles portent leur lot de secrets et de mensonges. D'ailleurs, j'ai quelque chose à vous révéler à propos d'un

autre de vos secrets : nous avons retrouvé la copie de la chronique du comte Don Vela. Gonzalo l'avait cachée derrière le retable, dans la crypte du chancelier Ayala, à Quejana.

— Je n'en veux pas ! s'écria Ramiro. Faites-en ce que vous voulez. Je ne veux plus en entendre parler.

— Encore une chose. C'est assez délicat et confidentiel, et je ne peux citer aucun nom. Les descendants d'une branche de la famille du comte Vela sont en possession du document original et ont la possibilité de le prouver. Je pense qu'il serait légitime de leur restituer leur bien.

— Alors le sujet est clos.

Peu après, j'appelai Iago del Castillo.

— Je crois que j'ai retrouvé quelque chose qui t'appartient.

65

Une ville

Diago Vela

Hiver de l’an de grâce 1200

Tout le bourg se rassembla sur le chemin de ronde de la Porte du Nord. L’un des hommes de Chipia sonna le clairon, et López de Haro s’avança à cheval.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Il était amaigri, mais rien de comparable avec les silhouettes émaciées alignées au sommet du rempart.

— Dites au roi Alphonse que nous sommes prêts à parlementer.

Chipia se tenait à ma gauche et le maire à ma droite. Derrière nous se trouvaient Nagorno, Onneca, Lyra, Gunnarr, les Isunza, les Mendoza, les cordiers, le boucher, deux fillettes et un vieil homme.

Alphonse apparut sur son cheval blanc. Il me regarda et me fit signe de commencer.

— Parlez, Vela, ordonna-t-il.

— Au nom des habitants de Victoria ici réunis, je déclare la capitulation de la ville. Votre cousin Sanche le Fort nous a libérés de l’obligation de la défendre et n’enverra pas de troupes. L’heure du repli a sonné. Notre calvaire est terminé.

Je vis toute la tension retomber d’un coup des épaules de ses hommes. Les soldats de l’arrière, se sachant hors de vue du monarque, s’étreignirent avec soulagement. Il y eut une muette explosion de joie parmi les assaillants.

— J’accepte votre capitulation, proclama solennellement le roi. À présent, ouvrez cette porte une fois pour toutes.

— Il y a des conditions, dis-je.

López de Haro éclata de rire.

— Vous n’êtes pas en position d’exiger des conditions.

— Il y a des conditions, répétai-je, sans céder.

— Laissez-le parler, intervint le souverain.

— Il n’y aura pas de représailles, déclarai-je.

— Continuez.

— Toute personne qui souhaite quitter Victoria pour aller chercher fortune ailleurs dans le royaume pourra le faire librement, sans craindre les persécutions. Nous ne voulons pas trouver de corps pendus aux arbres des Montes Altos.

— Cela n’arrivera pas, vous avez la parole de votre roi. J’apprécie la dignité avec laquelle vous avez défendu ce qui vous appartient, et votre bravoure ne sera pas oubliée.

— Il n’y aura pas de pillage, repris-je, quoiqu’il ne reste plus guère de valeurs dans la ville. Les femmes devront être respectées et personne ne sera passé par l’épée quand vos soldats entreront dans nos murs. Nous aspirons à dormir tranquilles sans devoir barricader nos portes. Les gens de cette ville ne ferment pas leurs cours et leurs maisons, et il continuera d’en être ainsi pour le bien de vos nouveaux sujets.

— Là encore, soyez-en assuré. Votre nouveau souverain n’est pas un boucher.

— En parlant de viande, portez-nous donc celle dont l’exquis fumet nous parvient, et hâtez-vous.

— Porte-étendard, transmettez l’ordre. Mes nouveaux sujets ont bien mérité un banquet.

López de Haro hocha la tête et obéit à son roi.

— Ne cessez pas de privilégier le marché de Santa María, allégez plutôt l’octroi, poursuivis-je. Nous sommes une ville de marchands et d’artisans. Sans eux, il n’y aura pas de marché, et sans marché, pas de droit de péage. N’oubliez jamais les priorités.

— Seriez-vous en train de donner des ordres à un roi ?

— Je conseille un homme sage, tout comme j’ai conseillé autrefois votre oncle, notre bien-aimé Sanche VI.

— L’art de l’écoute. Oui, il me l’a enseigné. Mais j’en ai suffisamment entendu. À présent ouvrez les portes, il est temps pour moi de saluer mes nouveaux sujets.

J’en donnai l’ordre à Yñigo, le fils unique de Nuño le pelletier.

La Porte du Nord tourna sur ses gonds, s’ouvrant devant notre nouveau roi. Avec lui entra une charrette remplie de pain et de viande rôtie. Les victuailles n’eurent guère le temps d’arriver jusqu’à table, car les habitants affamés se ruèrent sur la charrette et la vidèrent sur place, près du marché déserté.

Plusieurs jours passèrent avant que la ville ne revienne à la vie.

Une dizaine d’artisans empaquetèrent leurs outils et s’en furent ouvrir de nouveaux ateliers à Pampelune.

Lyra s’apprêtait à partir pour les mines de Bagoeta réapprovisionner sa forge.

— Nous avons livré Victoria, mais désormais nous sommes une ville et non plus deux, me dit-elle en guise de réconfort.

— À quel prix, ma sœur ? murmurai-je en regardant s’éloigner sa charrette. Plus jamais je ne défendrai aveuglément une terre, une ville, une forteresse. Seules les personnes méritent d’être défendues. Rien ne peut compenser la perte d’un être aimé.

Gunnarr et moi rendîmes visite à Héctor dans le village de Castillo. Il devait s'inquiéter de notre sort et souhaitait certainement rencontrer sa nouvelle nièce.

Le soir même, Gunnarr partit pour le port de Santander. Son équipage l'attendait pour faire traverser des pèlerins sur le chemin anglais. Il était impatient de retrouver la mer, la liberté de vivre en dehors des murs. Aucune ville n'était assez vaste pour son âme de géant. Il ne s'épanouissait que dans les grands espaces.

Je flânais près de la forteresse Sant Viçente, ma fille dans les bras, quand je rencontrai Martín Chipia, monté sur un cheval prêté par les Castillans.

— J'ai reçu un message des conseillers du roi. Sanche m'envoie à Mendigorría. Il considère que ma tâche ici est accomplie. Nous partons demain.

— N'attendrez-vous pas que vos hommes aient repris des forces ? avançai-je.

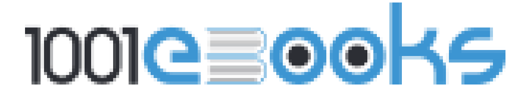
— Nous sommes des soldats navarrais, et les rues sont désormais occupées par les Castillans. Mieux vaut que nous ne croisions pas leur chemin. Après tout, sous chaque armure bat le cœur d'un homme, et nous avons tous perdu des frères d'armes face à l'ennemi. Nous partons demain, comte Don Vela. Ce fut un honneur de me battre à vos côtés.

— Je vous souhaite bonne chance, lieutenant. Cette ville n'oubliera pas ce qu'elle vous doit. Nous ne nous reverrons sans doute pas, mais j'espère que la mort se dérobera encore.

La vie continuait, dans la ville et en dehors. Nous suivions chacun notre destinée.

J'emmenai ma fille visiter la tombe où reposaient sa mère et son frère. Je commençai à lui raconter l'histoire de notre famille qui, pour l'heure, s'achève ici, en février de l'an de grâce 1200, dans le bourg de Victoria.

66



Les Seigneurs du temps

Unai

Décembre 2019

Le mois débuta par une paisible, mais abondante chute de neige. La ville s’éveilla, blanche et silencieuse, comme si la neige avait effacé nos mauvais souvenirs. Je me penchai par la fenêtre, laissant l’air frais se glisser dans mon appartement.

Je vis Iago et Héctor del Castillo traverser la place de la Virgen Blanca. Je les avais appelés pour leur parler du test ADN qui me désignait comme un descendant direct du chancelier Ayala. Je voulais savoir ce qu’ils en pensaient, ou s’ils pouvaient trouver un document quelconque susceptible

de le confirmer. La nouvelle les avait manifestement secoués, et j'étais impatient de connaître leur réaction.

Héctor me serra avec chaleur dans ses bras sur le palier. Iago, quant à lui, portait une mallette. Je les fis entrer.

Une fois que nous fûmes installés autour de la table basse, je leur apportai la copie sauvée de la chronique.

— La voilà. L'actuel seigneur de Nograro va s'occuper des formalités pour vous en faire don légalement. Mais elle est à vous, de nouveau.

Iago effleura la reliure en cuir, oubliant d'enfiler son gant dans sa hâte d'examiner le livre.

— Toutes ces années… murmura-t-il.

— Notre famille attend ce moment depuis très longtemps, intervint Héctor. Nous ne te remercierons jamais assez de ce que tu as fait, Unai. Iago a aussi quelque chose pour toi. Une lettre. Nous aimerions te la lire.

Iago sortit de sa mallette une pochette plastifiée contenant un vieux parchemin qu'il semblait avoir rapporté d'un voyage dans le temps.

— Le jour où Deba a été enlevée, tu m'as demandé si Yennego avait été retrouvé. Je n'ai pas voulu t'en parler dans des circonstances aussi dures, mais aujourd'hui, je voudrais te montrer ceci.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une lettre qu'Onneca de Maestu a écrite à Diago Vela peu avant son décès, en 1202, deux ans après la fin du siège. Elle avait la tuberculose, qu'on appelait à l'époque peste blanche. Sachant qu'elle allait mourir, elle lui a écrit ceci.

Iago me tendit le document. J'attendis qu'il me le lise. Il le récita de mémoire :

> *Mon bien-aimé Diago,*
>
> *Yennego est tombé dans la douve. Je l'ai découvert noyé, mais j'ai craint que tu ne me croies pas après ma fâcheuse réaction en apprenant qu'Alix de Salcedo était prégnante à nouveau. Sa*

dépouille repose dans la tombe de mon père. Tu y trouveras les deux corps. À la tragédie a succédé le siège, et je n'ai guère trouvé le courage d'en parler à quiconque, pas même à mon époux, Nagorno, qui adorait cet enfant. Je n'ai pas été une bonne tante pour lui ; jamais je n'ai su lui montrer d'affection. Je voyais en Yennego le fils qui m'était refusé, celui que nous aurions dû avoir, toi et moi. Cependant, ton âme seule importe à présent, car la mienne abandonne déjà mon corps, et je ne veux pas quitter ce monde avec ce fardeau. Tu dois aller le pleurer sur la tombe de mon père.

— Cette lettre appartient à la correspondance privée de la famille Vela et n'a jamais quitté les archives familiales. Elle est postérieure à la chronique du compte Vela, ce qui explique qu'il n'y fasse pas référence, et que le roman ne mentionne pas le sort de Yennego. En dehors des descendants des Vela, personne ne connaît l'existence de cette lettre.

— Alors, c'était un accident, murmurai-je. Si Onneca avait révélé ce qu'elle savait, combien de souffrances auraient été épargnées…

Iago hocha la tête en silence et rangea le parchemin avec soin.

— Nous avons quelque chose d'autre à te montrer. Allons faire un tour dans la vieille ville. Je ne me suis pas promené dans ces rues sous la neige depuis une éternité.

Je regardai l'heure sur mon portable.

— OK. Ensuite on passera chercher Deba et mon grand-père au jardin d'Etxanobe.

— Avec plaisir. C'est bon de savoir que son vieux cœur bat encore, se réjouit Iago.

Nous prîmes la direction de la place du Matxete.

— Tu nous as dit que le test ADN prouvait ta parenté avec le chancelier Pero López de Ayala. Nous pensons qu'il y a certaines choses que tu devrais savoir à propos du legs de ton ancêtre, m'expliqua Héctor. Les Nograro étaient l'une des familles rivales pendant le conflit entre les Ayala

et les Callejas. C'est dommage qu'il n'y ait rien dans ces rues qui montre l'apport des Ayala à Vitoria. Regarde, tu vois ce bâtiment, là-bas ?

Ils m'avaient emmené en haut de l'escalier de San Bartolomé.

— C'était la Porte du Sud, par où transitait tout ce qui venait de Castille. Tu vois ce vieux pan de mur ? dit Héctor en désignant l'entrée du palais de Villa Suso. Ces pierres ont plus de mille ans. Elles appartiennent à la muraille originelle érigée par l'ancêtre de Diago Vela, le premier comte Don Vela. Les Vela ont toujours été les protecteurs de la ville. Au VII[e] siècle, ils ont construit l'ancienne forge, sous ce qui est maintenant la Vieille Cathédrale. Ils habitaient la longère, la maison de maître. Ils ont aussi construit le puits, le cimetière et les pierres tombales gravées que les archéologues ont récemment exhumées.

Puis ils me demandèrent de me retourner et de regarder le bâtiment qui abritait aujourd'hui les services sociaux de la ville.

— C'est ici que la famille Ayala a bâti son palais, près de la chapelle primitive de Gasteiz, l'actuelle chapelle de Nuestra Señora de los Dolores, à l'intérieur de l'église San Vicente. C'est ici que leurs chartes étaient octroyées. Ici, sur ce sol sacré, se tenaient assemblées et procès. Si tu regardes plus bas tu peux voir que la tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours, puisqu'elle a donné leur nom aux Arquillos del Juicio.

— Nous sommes sur un sol sacré ?

— C'est le site du premier cimetière du village de Gasteiz, répondit Héctor. La vieille forteresse Sant Viçente avait son propre cimetière.

— Les Vela et le chancelier Ayala appartiennent à la même branche familiale, intervint Iago. Au XIV[e] siècle, le père du chancelier Ayala, Fernán Pérez de Ayala, a consigné sa généalogie dans un ouvrage intitulé *L'Arbre de la maison de Ayala*. Il y écrit : « Mon ancêtre, le comte Don Vela, bâtit les murs de Victoria en Álava. » Les historiens d'aujourd'hui n'y accordent pas tellement de crédit, car les grandes familles ont toujours cherché dans leurs origines des éléments légendaires. Le comte Vela représentait déjà une

légende : il était logique que les Ayala s'en réclament. Cependant, il y avait un détail discordant : la date de construction des fortifications. Les historiens ont toujours pensé que le roi Sanche VI, le Sage, avait fait élever les remparts lorsqu'il a accordé la charte à la ville, en 1181. C'était parfaitement cohérent : après avoir octroyé des privilèges aux habitants, il avait bâti la muraille pour les protéger des ambitions du roi de Castille.

— C'est faux ?

— Les datations ont prouvé que ces murs ont au moins cent ans de plus que ce que l'on croyait. Ils ont été construits autour de 1080, à l'époque d'Alphonse Ier, le Batailleur. Mais si c'est bien le cas, qui avait ordonné leur construction ? Les archéologues se sont remis à s'intéresser au livre de Fernán Pérez de Ayala. Comment pouvait-il savoir que les murs avaient été construits un siècle plus tôt que ce que l'on pensait ? Peut-être qu'il disait la vérité, après tout.

— Mais ça ne prouve pas que les Ayala étaient les descendants des Vela, réfutai-je.

— Non, ça ne le prouve pas. Maintenant, il faut que tu nous promettes que cette conversation restera entre nous, demanda Iago.

— Tu as ma parole. Tu le sais.

— Dans les *Bienandanzas e Fortunas* de Lope García de Salazar, rédigé à la fin du XVe siècle, on peut lire, je cite : « Le dénommé comte Don Vela, seigneur d'Ayala, qui vécut parmi les Basques et les Latins, mourut et fut enterré à Santa María de Respaldiça. »

— Pourquoi ce serait confidentiel ?

— Ça ne l'est pas. Il y a des documents relatifs aux funérailles du comte Don Vela qui confirment que le corps inhumé à Respaldiza est bien le sien. Comme il y avait des propriétés en jeu, et qu'Héctor et moi tenions à préserver l'intégrité du patrimoine familial, nous avons dû prouver que la famille Ayala de Quejana descendait en ligne directe de notre ancêtre, le comte Don Vela. Il y a quelques années, l'évêché nous a accordé

l’autorisation de prélever des échantillons ADN des ossements du chancelier. Les résultats ont confirmé que les deux hommes étaient issus de la même branche familiale, ce qui nous a permis de mettre en ordre notre patrimoine, en récupérant des terres et des biens éparpillés. Tout s’est fait dans un cadre strictement privé, la presse n’en a jamais rien su. Et nous souhaitons qu’il en reste ainsi.

Je les regardai, interdit, comme si je les voyais pour la première fois.

— Donc vous appartenez aussi à une branche perdue de la famille du chancelier, dis-je. J’étais persuadé que cette lignée était éteinte et que le nom de López de Ayala venait d’ailleurs. C’est pour ça que j’ai tant de mal à assimiler le résultat du test ADN.

— C’est ce que tout le monde pense et il n’y a aucune raison que ça change. Nous souhaitons rester discrets. Et en effet, notre ADN correspond aussi à celui du chancelier.

— Alors ça signifie que nous sommes parents ? demandai-je, un léger tremblement dans la voix.

— Il semblerait, acquiesça Iago en souriant. Dis-moi, tu n’étais pas censé aller chercher ton grand-père et ta fille ?

Nous descendîmes Fray Zacarías Martínez, autrefois rue des Tenderías, pour les trouver en pleine bataille de boules de neige.

Deba portait un petit béret rouge que lui avait offert mon grand-père pour couvrir ses cheveux courts. Il disait que ça lui permettait de la repérer plus facilement. Il continuait obstinément de l’emmener au parc où Tasio l’avait agressé avant de la kidnapper. Grand-père nous avait inculqué, à Germán et moi, et désormais à Deba, sa philosophie consistant à ne jamais laisser l’adversité prendre le dessus et transformer les coups du sort en traumatismes.

— Santiago, comment allez-vous ? s’enquit Iago en se dirigeant vers lui.

— Je t’aurais pas déjà vu quelque part ? demanda grand-père, après avoir ôté la neige de son bonnet.

— C’est Iago del Castillo, grand-père. C’est lui qui t’a découvert quand le renard a enlevé Deba. Il t’a réanimé et a appelé une ambulance. Si tu es encore en vie, c’est grâce à lui. Et voici son frère, Héctor del Castillo. Et figure-toi qu’on est de la même famille.

Grand-père leur tendit son énorme main à tous deux.

— Qu’est-ce tu racontes là, fiston ? interrogea-t-il, perplexe.

— Tu te rappelles quand je t’ai parlé des tests ADN qu’on a réalisés sur les os du chancelier Ayala ? Eh bien, Iago et Héctor ont fait les mêmes tests et ils sont apparentés au chancelier eux aussi. On a tous les mêmes ancêtres.

— C’est bien ce que je disais, fit-il en regardant Iago. T’as les yeux bleus comme pépé Santiago, celui qui a quitté le village quand mon père avait dix ans.

— C’était une autre époque, j’imagine. Je me réjouis que votre père ait pu surmonter ça et que vous soyez là pour voir grandir vos petits-enfants et votre arrière-petite-fille.

— Moi aussi, pardi. Et je suis bien content qu’on soit de la même famille, répondit mon grand-père. Vous serez toujours chez vous à Villaverde.

— Unai, il y a quelque chose que j’aimerais vous montrer, à tous les trois. C’est une vieille tradition familiale, intervint Iago.

— Bien sûr. Où est-ce qu’on va ?

— Au clocher de la Vieille Cathédrale.

— Quoi ?

— En tant que chercheurs, nous y avons accès. Et nous avons travaillé avec le directeur de la Fondation de la cathédrale Santa María autrefois, ajouta Héctor en agitant un trousseau de clés d’un air malicieux. Santiago, vous pensez pouvoir monter jusqu’en haut du clocher ?

— Avec cette petite-là sur les épaules s’il le faut, répondit-il vaillamment.

Peu après, accoudés au garde-corps du clocher de Santa María, nous contemplions les toits enneigés de la ville blanche.

— C’est magnifique, n’est-ce pas ? murmura Iago.

Même Deba resta sans voix quelques instants. Grand-père brisa le silence.

— Regarde ça, fiston, le Soleil de la Grand-mère ! dit-il en désignant des lignes gravées sur l’une des pierres, près de la cloche. Quelqu’un en a dessiné un ici aussi.

— C’est ce que nous voulions vous montrer. Ce soleil, ou cette fleur, est en fait un *eguzkilore*, la fleur soleil, expliqua Iago. Notre famille a toujours dessiné ce symbole pour protéger les lieux où nous avons vécu. Celui-là a été gravé par Lucía, l’arrière-grand-mère d’Alix de Salcedo, matriarche de notre branche des Vela puis des Ayala. Depuis, la tradition s’est transmise de génération en génération.

Alors une idée me vint.

— Ce sens du devoir, tu crois que j’ai pu en hériter ? Tu penses que le besoin de protéger la ville pourrait couler dans mes veines ? demandai-je à Iago.

— Je ne sais pas, c’est peut-être lié à la façon dont ton grand-père t’a élevé. Mais peut-être que lui-même en a hérité et qu’il te l’a transmis. Tu m’as dit que ta fille voulait ouvrir un hôpital. C’est drôle, la belle-fille du chancelier a fondé ce qui est devenu plus tard l’hôpital de Santiago.

— Tu entends ça, Deba ? Tu es la plus jeune des López de Ayala. Si un jour tu as des enfants, tu devras les emmener ici et leur montrer ce dessin. Comme ça, il ne pourra rien nous arriver.

— Moi je préfère l’hôpital, répondit Deba avec son adorable assurance. J’veux soigner des tas de gens.

— Retournons en bas. Nous avons un dernier secret de famille à partager avec vous, déclara Iago.

Je réprimai un frisson en franchissant le seuil du palais de Villa Suso.

— On va où ?

— Par ici, m’indiqua Iago.

Il nous guida jusqu’à la vitre qui recouvrait la pierre tombale de « l’emmurée » de la Villa Suso.

— Ces restes appartiennent à Alix de Salcedo. Diago Vela l’a enterrée ici, murmura Iago.

Il s’agenouilla et plaça sa paume sur la plaque de verre qui les séparait, comme s’il lui parlait.

Nous respectâmes tous son silence, y compris Deba, qui sembla comprendre la solennité du moment et serra cérémonieusement ma main.

— Donc cette dame est notre grand-mère, résuma mon grand-père.

— Oui, grand-père. C’est Alix de Salcedo, la femme de Diago Vela. Et ils ont eu un enfant.

— Une petite fille prénommée Quejana, dit Iago.

— Et nous sommes les descendants de ses descendants, ajoutai-je avec émotion.

Puis je m’agenouillai à mon tour devant elle, et je récitai ma prière pour la dernière fois.

« Ici s’achève ma traque. Ici commence ma vie. »

Remerciements

Ce livre constitue le carrefour de mes deux univers littéraires : *La Trilogie de la Ville Blanche* et *La Saga de los Longevos*.

Relater l'origine commune des deux familles et révéler que Iago del Castillo/Diago Vela, Héctor del Castillo/Lür, Nagorno, Gunnarr et Lyra sont les ancêtres d'Unai López de Ayala, a été l'une de mes plus grandes satisfactions d'écrivaine. Après trois décennies à faire vivre ces personnages, à partager ma vie avec eux, ils sont si chers à mon cœur et à ceux de mes lecteurs.

Je suis infiniment reconnaissante à toute l'équipe des éditions Planeta pour son professionnalisme et son accompagnement pendant le processus d'édition et de publication des trois tomes de la *Trilogie de la Ville Blanche*.

À Antonia Kerrigan, pour sa défense efficace de mes intérêts éditoriaux.

À mes lecteurs, pour leur compréhension et leur patience. L'écriture d'un roman de cinq cents pages est une tâche ardue, qui demande plusieurs années d'intense travail créatif et de recherche. Merci d'avoir su attendre le suivant avec intelligence et générosité.

Enfin, merci à mes enfants et à mon mari de faire de notre quotidien le plus bel endroit du monde.

Bibliographie

Ce livre est le résultat d'un travail de recherche conséquent. Les ouvrages mentionnés ci-après constituent une partie des sources sur lesquelles je me suis appuyée pour dépeindre, de la manière la plus vivante possible, cette période fascinante de l'histoire.

Pour l'histoire de Vitoria et de l'Álava médiévales :

ANDRÉS Salvador et al., *Historia de una ciudad. Vitoria. I. El núcleo medieval*, Bankoa, 1977.

AZKÁRATE GARAI-OLAUN Agustín et SOLAUN BUSTINZA José Luis, *Arqueología e Historia de una ciudad. Los orígenes de Vitoria-Gasteiz (I)*, Universidad del País Vasco, 2013.

AZKÁRATE GARAI-OLAUN Agustín et SOLAUN BUSTINZA José Luis, *Arqueología e Historia de una ciudad. Los orígenes de Vitoria-Gasteiz (II*), Universidad del País Vasco, 2014.

BAZÁN Iñaki, *De Túbal a Aitor. Historia de Vasconia*, Esfera de los Libros, 2002.

DÍAZ DE DURANA José Ramón, *Álava en la Baja Edad Media: Crisis, recuperación y transformaciones socioeconómicas (c.1250–1525)*, Diputación Foral de Álava, 1986.

DÍAZ DE DURANA José Ramón, *Vitoria a fines de la Edad Media (1428-1476)*, Diputación Foral de Álava, 1984.

ELIZARI HUARTE Juan Francisco, *Sancho VI el Sabio – Reyes de Navarra*, Editorial Mintzoa, 2003.

GARCÍA FERNÁNDEZ Ernesto, *Bilbao, Vitoria y San Sebastián. Espacios para mercaderes, clérigos y gobernantes en el Medievo y la Modernidad*, Universidad del País Vasco, 2005.

GARCÍA FERNÁNDEZ Ernesto, *Gobernar la ciudad en la Edad Media. Oligarquías y élites urbanas en el País Vasco*, Diputación Foral de Álava, 2004.

GONZÁLEZ MÍNGUEZ César et DEL CARMEN DE LA HOZ DÍAZ DE ALDA María, *La infraestructura viaria bajomedieval en Álava*, Universidad del País Vasco, 1992.

GONZÁLEZ DE VIÑASPRE Roberto et GARAY OSMA Ricardo, *Viaje a Íbita. Estudios históricos del Condado de Treviño.* Universidad de Burgos, 2012.

IMÍZCOZ Josemari et MANZANOS Paloma, *Historia de Vitoria*, Editorial Txertoa, 1997.

INCLÁN GIL Eduardo, *Breve Historia de Álava y sus instituciones*, Fundación Popular de Estudios Vascos, 2012.

LASAGABASTER Juan Ignacio, *La Catedral de Santa María de Vitoria*, Primer Congreso europeo sobre restauración de catedrales góticas, Diputación Foral de Álava, 2011.

LLANOS ORTIZ DE LÁNDALUCE Armando et al., *Álava en sus manos*, Caja Provincial de Álava, 1983.

MARTÍNEZ TORRES Luis Miguel, *La ruta de la piedra. Camino medieval desde las canteras antiguas de Ajarte hasta la Catedral*

Vieja de Santa María en Vitoria-Gasteiz, Universidad del País Vasco, 2010.

RIVERA Antonio, *Historia de Álava*, Editorial Nerea, 2003.

J'ai toujours fait en sorte que la partie historique de mes romans reflète fidèlement la vie quotidienne des personnages qui la peuplent. Métiers, vêtements, gastronomie, rites ont été l'objet d'un travail obsessionnel de documentation. Pour *Un piège de papier*, mes livres de chevets furent :

AYUSO SÁNCHEZ Cristina, « El mundo laboral femenino en el País Vasco Medieval », *Sancho el Sabio, Revista de cultura e investigación Vasca 30*, 2009.

HENNESSY Kathryn et al., *Fashion : La mode à travers l'histoire*, DK, 2013.

IZIZ Rosa et IZIZ Ana, *Historia de las mujeres en Euskal Herria. Prehistoria, romanización, y Reino de Navarra*, Txalaparta, 2017.

LEVENTON Melissa, *What People Wore When: A Complete Illustrated History of Costume from Ancient Times to the Nineteenth Century for Every Level of Society*, St. Martin's Griffin, 2008

MANZANOS ARREAL Paloma et VIVES CASAS Francisca, *Las mujeres en Vitoria-Gasteiz a lo largo de los siglos*, Ayuntamiento de Vitoria-Gasteiz, 2001.

VENTUREIRA San Miguel, Aitor et BUENO BERNAOLA Imanol, *Araba: Mitos, creencias y tradiciones*, 2014.

Malgré la rareté des sources primaires de l'époque, les expressions archaïques et les noms médiévaux du roman – Diago, Lope Garceiz,

Dicastillo, Paricio, Yñigo, Alix, Onneca, Bona, Pero, etc. – apparaissent dans les textes originaux de :

JIMENO JURÍO José María, *Colección documental de Sancho VII el Fuerte (1194–1234)*, Archivo General de Navarra, Editorial Pamiela, 2008.

Une part importante de l'intrigue concerne la tour de Nograro, située à Valdegovía et aujourd'hui en ruines. Pour l'architecture de l'ensemble fortifié, je me suis inspirée de la tour-palais des Varona, dont l'histoire familiale n'a aucun lien avec la fiction relatée dans ce roman.

ARECHAGA Susana et VIVES CASA Francisca, *Arquitectura fortificada en Álava*, Ayuntamiento de Vitoria-Gasteiz, 2009.

MARTÍNEZ ÁLAVA Carlos J., *La torre-palacio de los Varona: Historia y patrimonio*, Diputación Foral de Álava, 2009.

VÉLEZ CHAURRI José Javier, *Las tierras de Valdegovía. Geografía, historia y arte*, Diputación Foral de Álava, 2003.

À propos de l'origine commune du lignage des Vela et des Ayala, je me suis plongée dans les volumes suivants :

GARCÍA FERNÁNDEZ Ernesto et al., *La tierra de Ayala. Actas de las Jornadas de Estudios Históricos en conmemoración del 600 aniversario de la construcción de la Torre de Quejana*, Diputación Foral de Álava, 2001.

LÓPEZ LÓPEZ DE ULLÍBARRI Félix, *Exposición Canciller Ayala*, Conmemoración del VI Centenario de la muerte del Canciller Ayala, Diputación Foral de Álava, 2007.

LÓPEZ LÓPEZ DE ULLÍBARRI Félix et al., *El linaje del Canciller Ayala. Aiala Kantzilerraren leinua*, Diputación Foral de Álava, 2007.

MENDÍA, Santiago de, *El condado de Ayala*, Diputación Foral de Álava, 1994.

PÉREZ DE AYALA Fernán, *Libro del linaje de los señores de Ayala, desde el primero que se llamó D. Vela hasta mi D. Fernán Pérez*.

Je remercie Ismael García-Gómez d'avoir bien voulu éclaircir certains points de son formidable ouvrage *Vitoria-Gasteiz y su hinterland. Evolución de un sistema urbano entre los siglos XI y XV*, de la collection « Patrimonio, Territorio y Paisaje » de l'Université du Pays basque. Toutes les adaptations et les modifications effectuées pour les besoins de l'intrigue sont de mon fait.

Concernant le siège de la ville forte de Victoria, nous ne disposons que de la chronique *De rebus Hispaniae*, de l'archevêque Jiménez de Rada, d'un registre de la cathédrale de Pampelune et de différents documents administratifs de la chancellerie du roi Alphonse VIII de Castille, grâce auxquels nous savons qu'il y a participé. Pour les aspects techniques de la recréation du siège, j'ai été guidée par :

Collectif, *Armas. Historia visual de armas y armaduras*, Akal, 2017.

DAVIDSON Cragoe Carol, *Comprendre l'architecture*, Larousse, 2016.

DOUGHERTY Martin J., *Weapons & Fighting Techniques of the Medieval Warrior: 1000-1500 AD*, Chartwell Books, 2016.

GLANCEY Jonathan, *How to Read Towns and Cities*, Herbert Press Ltd, 2019.

HISLOP Malcolm, *Comprendre les châteaux forts*, Larousse, 2014.

MONTOTO Y DE SIMÓN Jaime, *Las guerras medievales y el renacimiento de los ejércitos*, Libsa, 2016.

Je me suis efforcée de conserver le nom d'une partie des rues du bourg médiéval de Victoria en m'appuyant sur des sources du XIVe siècle. Pour reconstituer leur agencement, j'ai consulté ce volume :

KNÖRR BORRÀS Henrike et MARTÍNEZ DE MADINA SALAZAR Elena, *Onomasticon Vasconiae: Tomo 27. Toponimia de Vitoria I. Ciudad/Gasteizko Toponimia I. Hiria*, Euskaltzaindia, 2009.

J'ai choisi de situer une partie de l'intrigue dans le village imaginaire d'Ugarte, pour des raisons évidentes. Plus précisément, Ugarte est un lieu qui fut jadis peuplé avant d'être abandonné. Un document de 1040 indique qu'il contribuait à la dîme de la région. L'ouvrage suivant répertorie les centaines de villages médiévaux d'Álava aujourd'hui disparus :

LÓPEZ DE GUEREÑU GALARRAGA Gerardo, *Onomasticon Vasconiae: Tomo 5. Toponimia alavesa seguido de mortuorios o despoblados pueblos alaveses*, Euskaltzaindia, 1989.

Pour comprendre le fonctionnement d'une pathologie aussi complexe et peu documentée que le TDI, le trouble dissociatif de l'identité, je me suis plongée dans les manuels de psychiatrie suivants :

AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION, *DSM-5. Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Elsevier Masson, 2015.

GONZÁLEZ Anabel, *Trastorno de identidad disociativo o personalidad multiple*, Editorial Síntesis, 2015.

Parce que le personnage principal de cette trilogie est un expert en profilage criminel, ces ouvrages universitaires m'ont accompagnée durant toutes ces années. J'inclus aussi ici les cours que j'ai eu l'occasion de suivre :

BARTOL Kurt et BARTOL Anne, *Criminal Behaviour: A Psychological Approach*, Pearson, 2016.

JIMÉNEZ SERRANO Jorge, *Manual práctico del perfil criminológico*, Lex Nova, 2012.

JIMÉNEZ SERRANO Jorge, *Psicología e investigación criminal. Psicología criminalista*, Lex Nova, 2015.

SORIA VERDE Miguel Ángel et SÁIZ ROCA Dolores, *Psicología criminal*, Prentice Hall, 2012.

XANDRÓ Mauricio, *Grafología Superior. Estudio morfológico de la escritura y método de interpretación psicológica*, Herder, 1991.

YTAM et VELS Augusto, *Tratado de grafología: El conocimiento del carácter por la escritura*, Vives, 1945.

Cours de médecine légale appliquée à l'enquête policière.
Cours de procédure pénale.
Cours avancé de police judiciaire.
Cours de profilage criminel.
Cours d'inspection visuelle.

DE LA MÊME AUTEURE

Le Silence de la ville blanche, Fleuve Éditions, 2020 ; Pocket, 2022
Les Rites de l'eau, Fleuve Éditions, 2022 ; Pocket, 2023
Aquitania, Fleuve Éditions, 2022 ; Pocket, 2023

Titre original :
Los Señores del Tiempo

Ouvrage publié avec le concours de



Couverture : Laurent Besson. Photos : © Unsplash

Cartes : © Gradual Map
Illustrations intérieures : Premières lignes de la loi
de population de Vitoria accordée par Sancho VI el Sabio
en septembre 1181, Fuero de Población de VITORIA
HOZ © Colección particular

ISBN : 978-2-265-15801-6

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.